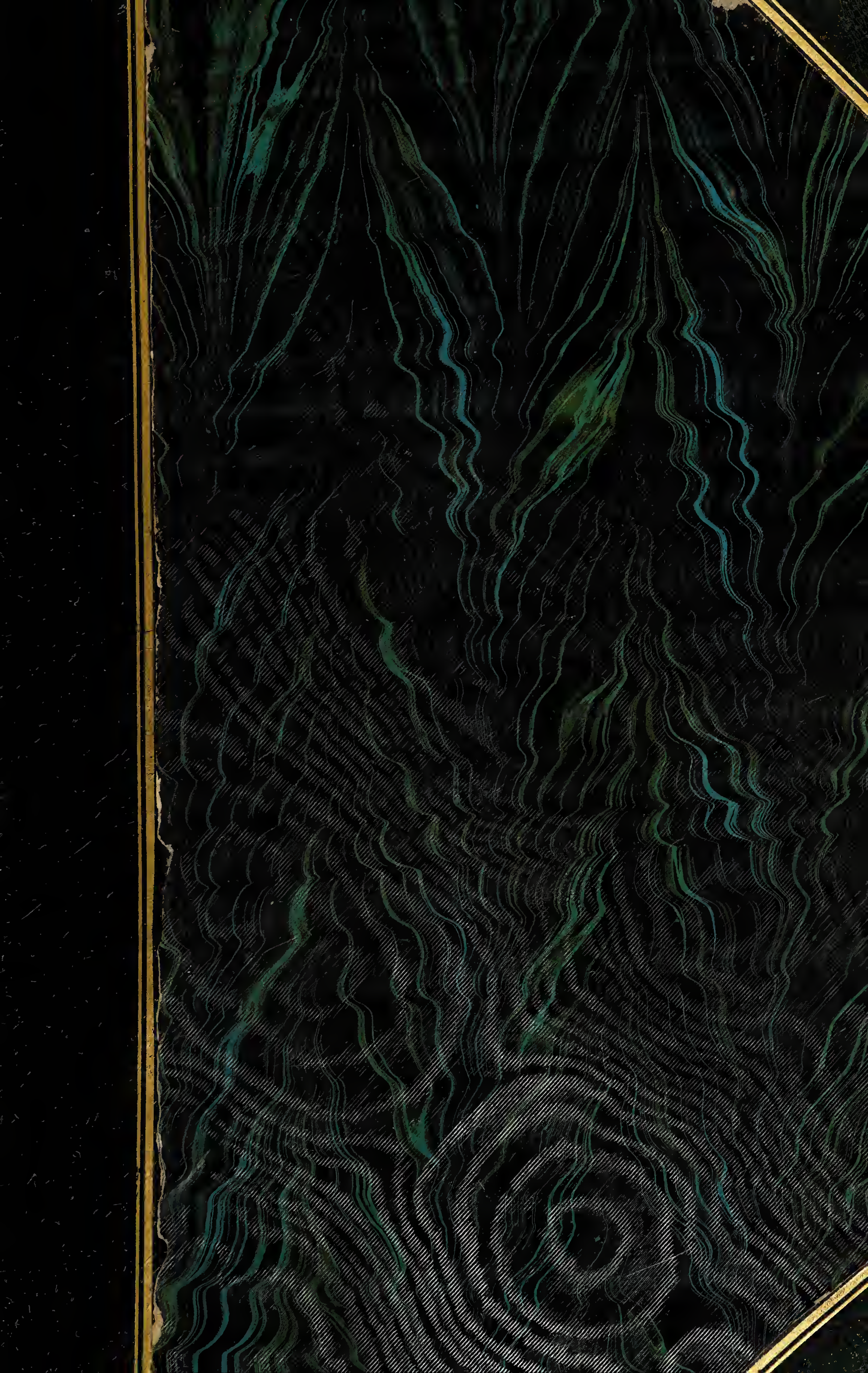
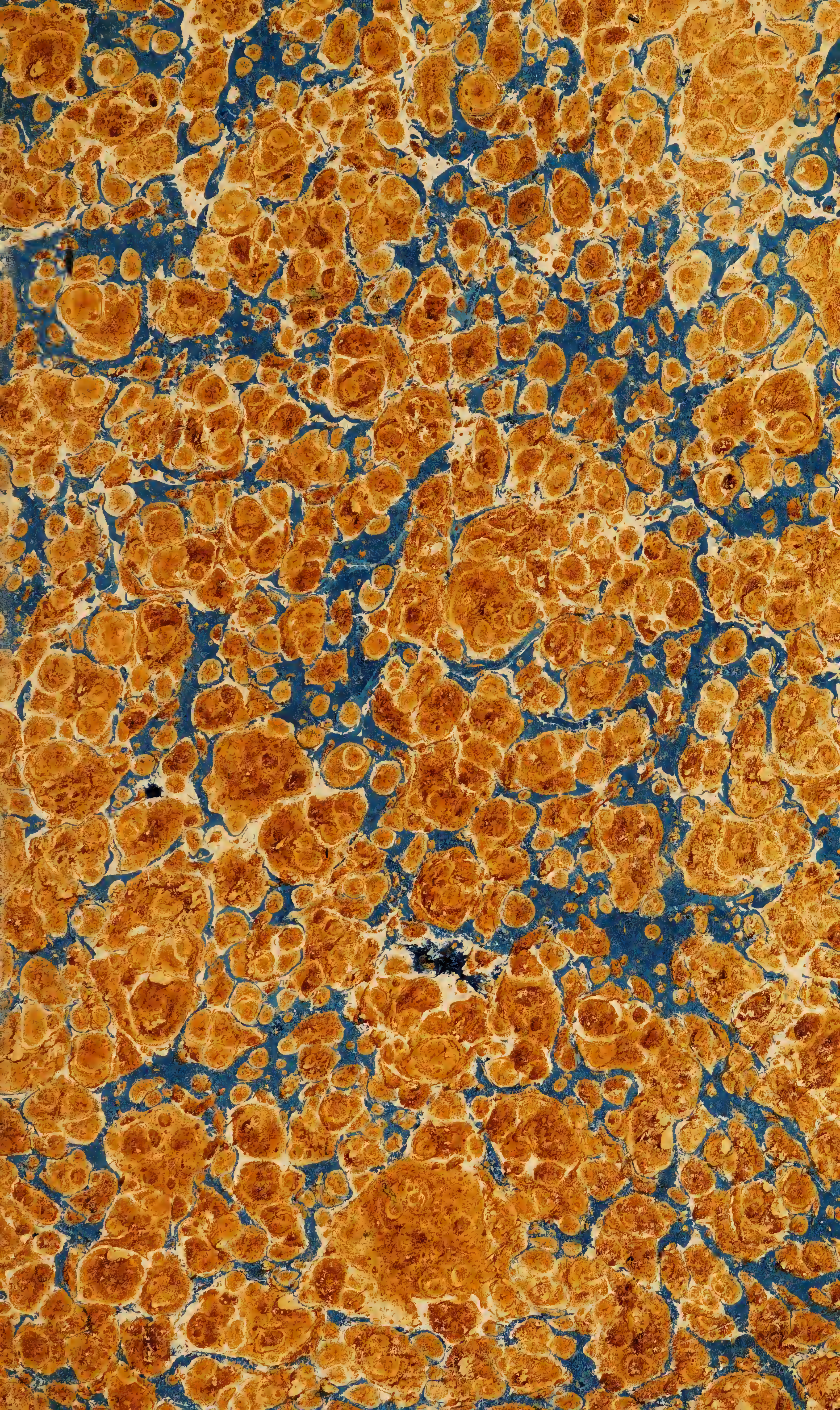




Dupont del. & sculp.



presnd. of MONTFERRIER (A.A.V.G. de)

DES PRINCIPES

ET

DES PROCÉDÉS

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

I.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI AU DÉPÔT DE MA LIBRAIRIE, Palais-Royal, galeries de bois, nos 265 et 266.

Souscription chez le même Libraire.

ARCHIVES DU MAGNÉTISME ANIMAL, ou Recueil d'extraits des meilleurs ouvrages publiés depuis la découverte du Magnétisme, formant un corps de doctrine. Par M. DE LAUSANNE, l'un des fondateurs de la Société du Magnétisme de Paris.

L'ouvrage que nous annonçons contiendra toutes les pièces relatives à l'histoire du Magnétisme. On verra, pour la première fois, les fameux rapports des commissaires à côté de leurs réfutations; un extrait des diverses théories, et enfin tous les faits constatés qui forment aujourd'hui la base du Magnétisme; le tout classé et distribué de manière à former un ensemble systématique qui présente le véritable état de la science.

Cet ouvrage devient indispensable pour tous ceux qui veulent étudier avec fruit une découverte qui intéresse le bien être et la dignité de l'homme, et lui ouvre une nouvelle carrière fertile en résultats du plus grand intérêt.

Les Archives du Magnétisme formeront huit ou dix volumes in-8° de 460 pages, et seront publiés de mois en mois. Le premier volume paraîtra le 1er août prochain. Le prix, pour les souscripteurs, est de 6 fr. le volume, pris à Paris.

La souscription est prorogée au 30 juillet, *pour dernier délai*. A cette époque, ceux qui n'auront pas souscrit paieront chaque volume 8 fr.

Il n'en sera tiré qu'un petit nombre d'exemplaires.

On ne paye rien d'avance; il suffit d'envoyer son engagement de retirer les volumes au fur et mesure de leur publication.

Il faut affranchir les lettres de demandes.

Ouvrages nouveaux.

EXPOSITION physiologique des phénomènes du Magnétisme animal et du somnambulisme, contenant des observations-pratiques sur les avantages et l'emploi de l'un et de l'autre dans le traitement des maladies aiguës et chroniques. Par Auguste Roullier, docteur en médecine de Montpellier, ancien médecin des armées, et membre correspondant de la Société du Magnétisme, 1 vol. in-8°, prix, 4 f. *Franc de port*, 5 f.

ÉLÉMENS du Magnétisme animal, contenant l'exposition succincte des phénomènes, des procédés et de l'emploi du Magnétisme; ouvrage devant servir de manuel aux personnes qui veulent le pratiquer. Par M. de Lausanne; in-8°, 2 fr. *Franc de port*, 2 fr. 50 c.

LETTRE à l'auteur d'un ouvrage ayant pour titre : Superstitions et prestiges des philosophes du 18e siècle, etc., dans laquelle on examine plusieurs opinions qui mettent obstacle à l'entier rétablissement de la religion en France. Par M. Deleuze, in-8°, 2 fr. *Franc de port*, 2 f. 50 c.

Examen de l'ouvrage qui a pour titre : Le Mystère des magnétiseurs et des somnambules, dévoilé aux âmes droites et vertueuses; par un homme du monde. Par M. Suremain de Missery, ancien officier d'artillerie, de la Société des sciences de Paris et de celle de Dijon, in-8°, 2 fr. *Franc de port*, 2 fr. 50 c.

On souscrit chez le même Libraire pour l'ouvrage suivant:

BIBLIOTHÈQUE du Magnétisme animal, par MM. les Membres de la Société du Magnétisme.

Cet ouvrage est publié les premiers jours de chaque mois par cahier de 96 à 100 pages, format in-8°. Le premier cahier a paru le 1er juillet 1817.

Le prix de la souscription est, *franc de port* pour toute la France, de 8 fr pour trois mois, — 15 fr. pour six mois, — et 26 fr. pour l'année.

On trouve, chez le même, la collection des *Annales du Magnétisme*, 48 cahiers. Prix, 96 fr. (*Cette collection est très-rare.*)

DES PRINCIPES

ET

DES PROCÉDÉS

DU

MAGNÉTISME ANIMAL,

ET DE LEURS RAPPORTS AVEC LES LOIS DE LA PHYSIQUE ET DE LA PHYSIOLOGIE.

PAR M DE LAUSANNE,

L'UN DES FONDATEURS DE LA SOCIÉTÉ DU MAGNÉTISME DE PARIS.

TOME PREMIER.



PARIS,

J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

rue des Petits-Augustins, n° 5 (ancien hôtel de Persan).

1819.

AVERTISSEMENT.

Le premier volume de cet ouvrage, extrait d'un travail très-considérable sur le Magnétisme, contient une partie qui paraîtra entièrement nouvelle aujourd'hui, quoique les phénomènes qui s'y rapportent aient été observés par Mesmer dès l'origine de sa découverte. Cette partie, extrêmement importante, est celle des sensations éprouvées par les magnétiseurs dans l'acte magnétique. Les indications précieuses qu'on peut en tirer dans le traitement des maladies les rendant d'une utilité majeure, j'ai cru rendre service aux personnes qui s'occupent du Magnétisme, en leur indiquant cette mine féconde en résultats du plus grand intérêt.

Quoique la théorie exposée dans ce premier volume soit insuffisante aujourd'hui, d'après les progrès des sciences, le grand nombre d'aperçus ingénieux qui s'y trouvent lui donnent un tel intérêt, que j'ai cru ne devoir me permettre de retrancher que ce qui ne se rapportait pas directement à la partie que je voulais conserver.

J'ai donné, dans le deuxième volume, une déduction scientifique du Magnétisme, en le rattachant aux principes les plus certains de la physio-

logie. Cette déduction, qui est le développement de celle que je n'avais fait qu'indiquer dans mes *Élémens du Magnétisme* (1), reposant sur une philosophie presque inconnue en France, malgré tous les jugemens contradictoires dont elle a été l'objet, je me suis vu forcé de commencer par l'exposition des principes fondamentaux de cette philosophie ; et quelqu'ait été l'extrême concision que j'ai été obligé de mettre à ce travail, j'espère qu'il pourra faire naître à mes lecteurs le désir d'étudier plus à fond une doctrine dont l'influence sur les sciences se fait déjà sentir dans toute l'Europe.

Quant au Magnétisme lui-même, je crois avoir démontré, d'une manière rigoureuse, son existence et ses phénomènes généraux.

---

(1) Un vol. in-8°. Chez J. G. Dentu.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Il suffit de jeter un coup-d'œil rapide sur l'ordre admirable qui unit toutes les parties de l'univers, pour s'assurer de l'existence du Créateur; il suffit encore d'arrêter son attention sur les effets les plus sensibles et les plus communs, pour être convaincu que la même action qui a créé, conserve et maintient; et que cette même cause, effet de la toute-puissante volonté, qui a fait jaillir du chaos les mondes animés du mouvement et de la vie, les dirige encore dans l'espace et coordonne tous leurs rapports. Cette vérité première, qui, si j'ose ainsi m'exprimer, se fait sentir par l'instinct seul, a été dans tous les temps et dans toutes les écoles, la base avec laquelle la philosophie et l'étude de la nature ont posé leurs premiers

fondemens. Les plus beaux génies de l'antiquité, tous les chefs des écoles les plus célèbres, en admettant l'unité du Créateur, ont admis l'unité du moyen de la création, le mouvement. C'est lui que les uns ont dénommé l'*âme du monde, l'âme universelle*, et que les autres ont désigné *par l'expression de feu, d'élément premier*. De là sans doute l'origine du culte matériel du feu et de l'astre de la lumière ; de là, ce qui n'était que l'emblême et l'image des vérités qui échappaient aux sens, et que la raison des premiers observateurs avait pressenti, est devenu l'objet et de l'hommage et du culte même des nations les plus anciennes. Bientôt les sages eux-mêmes, trompés par les préjugés du peuple, qui, soit dit sans s'y arrêter, a plus d'influence qu'on ne croit sur les opinions des sciences, ont rapporté à cette cause unique, sensible, tous les effets qu'ils

admiraient. Bientôt, l'imagination enfanta d'autres systèmes opposés à la théorie du feu principe; chacun se créa un élément premier, dont il composa son univers; l'un attribua à l'air la formation des corps, et tous les modes de leur existence; l'autre vit dans l'eau la source de la vie et de toutes les propriétés. Ce serait une tâche infinie à remplir, que d'entreprendre d'exposer, même sans discussion, le détail de ces diverses opinions toutes aussi contraires entre elles, que le sont entr'eux les prétendus élémens que chaque secte reconnaissait comme uniques principes. Il nous suffira de faire remarquer que l'homme, déjà jeté hors des voies de la nature par cette présomption fatale, qui n'admet que ce qu'elle fait imaginer, avait perdu le fil des vérités dues aux premiers observateurs. Ceux-ci eurent bien encore quelques disciples, mais les persécutions des lycées,

des portiques et des académies les réduisirent au silence ; l'erreur triomphante acheva de tout subjuguer, tandis que la vérité méconnue alla se réfugier probablement sous les emblêmes du culte des mages, ou sous les hiéroglyphes des prêtres de l'Egypte.

Parut enfin un homme dont le vaste génie aurait pu opérer une révolution heureuse dans l'étude des sciences naturelles, s'il eût su borner sa fécondité, s'il se fût plus occupé du soin d'étudier que d'instruire. Il sentit l'insuffisance des systèmes de toutes les écoles, et les combattit avec succès ; c'était le premier pas pour revenir à la vérité : le second eût été d'observer ; mais son imagination l'égara ; et de nouveaux systèmes, de nouvelles erreurs succédèrent aux erreurs, aux systèmes qu'il avait détruits.

Des qualités occultes vinrent tout

expliquer; et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que, pendant des siècles entiers, jusqu'à nous enfin, cette étrange philosophie, qui avait couvert la nature entière de ténèbres, fut consacrée au point d'attirer des peines très-sévères, et jusqu'à des châtimens à ceux qui osèrent s'élever contre ses extravagantes assertions. Dans quel temps la vérité a-t-elle eu un aussi long et un aussi beau règne? Hélas! sa destinée serait-elle donc de ne paraître jamais que pour laisser à l'erreur le temps de l'outrager?

A la ténébreuse philosophie des qualités occultes succède enfin celle des systèmes hardis, soutenus d'observations, et plus encore du génie de leurs inventeurs. Descartes s'élance au-delà des temps et des limites des mondes connus, et vole chercher dans l'immensité de l'espace, où la pensée peut à peine le suivre, la raison et le mode de tout ce qui est: té-

moin d'une nouvelle création, il voit le mouvement animer toutes les parties de la matière ; les cieux se remplissent de tourbillons : tout se divise en trois élémens premiers, d'où sortent les masses qui composent les mondes, tandis que la matière subtile pénètre dans les interstices des globules de la lumière, et va se ranger dans le centre de chaque tourbillon. De cet amas de poussière brillante, naissent les astres et les soleils ; de la matière la plus grossière se forment les planètes et toutes les parties constitutives. Tel est le faible aperçu du système de ce grand homme. Si, content de s'être élevé jusqu'au foyer du mouvement, il fût descendu sur la terre, sans épuiser les forces de son beau génie à parcourir l'espace, nous osons l'assurer, le philosophe, devenu observateur, aurait peut-être arraché son secret à la nature.

Le génie de Descartes appelait ce-

lui de Newton ; à son nom seul, tous les portiques du péripatétisme, déjà si fortement ébranlés par les tourbillons, tombent et s'écroulent, les calculs de la plus sublime géométrie prennent la place des chimères révérées pendant tant de siècles. Telle fut la route que suivit Newton, route qu'avait déjà parcourue Descartes, à qui on ne peut refuser le premier mérite de l'avoir ouverte.

La pesanteur devient la loi première du système de l'univers, la gravitation universelle des corps les uns vers les autres, ou l'attraction, paraît à Newton suffisante pour expliquer tous les phénomènes. Plus hardi que Keppler, qui, long-temps avant lui, avait déjà soumis au calcul quelques effets de ces propriétés de la matière, Newton eut la gloire d'étendre ces principes et de les porter, sous beaucoup de rapports, jusqu'à la démonstration. Mais moins occupé du tra-

vail d'expliquer les causes des attractions apparentes que d'en calculer les effets, il posa pour principe, que toutes les parties de la matière tendaient les unes vers les autres, que deux corps s'attiraient en raison de leurs masses.

Que si l'un d'eux contenait une fois plus de parties, sa force attractive était ainsi double de celle de l'autre; et que la distance devait apporter des changemens dans l'exercice de cette même force.

Il soupçonna que cette action, semblable à toutes celles qui s'étendent en forme de sphère, devait être en raison inverse du carré des distances. Mais comment vérifier ce soupçon sur la terre, où, selon lui, toutes les petites attractions particulières sont envahies, si j'ose ainsi m'exprimer, par l'attraction universelle? La terre ne lui offrait pas un champ assez vaste; son génie, trop à

l'étroit sur le globe, va chercher de l'espace dans les plaines des cieux, et des mesures auxquelles il puisse appliquer le calcul; et les mondes sont les instrumens dont il se sert pour démontrer le système le plus grand, le plus hardi que l'esprit humain ait conçu.

En suivant la route si bien tracée par ce grand homme, les sciences exactes avaient fait d'immenses progrès lorsque Mesmer parut.

Tourmenté par son génie, il avait parcouru tous les systèmes de nos connaissances sans pouvoir s'arrêter à aucun : ni les tourbillons de Descartes, quelque sublimes que soient certaines parties de cette belle théorie, ni l'attraction de Newton, quelque calculés que soient ses effets dans les cieux, aucunes de ces opinions n'avaient rempli tout ce qu'elles semblaient lui promettre, quand, excédé de la fatigue de tant de vaines re-

cherches, et plein du sentiment de sa propre force, il osa se mettre en face de la nature et l'interroger : son cœur était calme et dégagé de toute autre passion que celle de la vérité, son esprit était débarrassé de tous les préjugés de la science. Des fruits tombant de l'arbre qui les portait, avaient éveillé dans Newton toutes les idées de gravitation, d'attraction ; une paille flottante dans un courant, en dit plus à Mesmer, que n'avaient fait, jusque-là, les livres et toutes les assertions dogmatiques des philosophes. Cet effet si commun, si borné en apparence, lui sembla dès cet instant ce qu'il était, l'énoncé de la première des lois de la nature. Il avait déjà soupçonné que l'attraction pourrait bien n'être qu'un mot ; la paille entraînée par le courant, acheva de le lui confirmer. Cette idée si simple s'agrandit, et bientôt à ses yeux tout n'est qu'harmonie et rap-

ports dans l'univers; toutes les parties qui le composent, exercent réciproquement les unes sur les autres une action constante, dont les effets se manifestent dans tous les temps et tous les lieux, sous des milliers de modes divers.

Le mouvement, effet immédiat de la volonté du Créateur, se dissémine dans toutes les parties de la matière, il y opère le développement de toutes les formes; il y est constamment entretenu par les parties de la matière que nous nommons *fluide*. Ce fluide se divise en une infinité de courans formés eux-mêmes de filets ou courans particuliers, réunis par la résistance des obstacles qu'ils ont rencontrés; tous les corps plongés dans ces courans obéissent à leur direction; c'est dans cette direction, tant de ceux qui entrent, que de ceux qui sortent, qu'il faut voir la cause de l'attraction et de la répulsion, qui ne

sont que des apparences. La somme du mouvement imprimé à la matière dès le commencement, et sur une masse de fluide, est toujours la même; elle s'applique et se distribue à toutes les parties de la matière par les courans, dont les modifications infinies donnent lieu à tous les mouvemens particuliers, et conséquemment à toutes les combinaisons possibles. Des directions opposées, des célérités inégales, formèrent le premier degré de cohésion entre des particules de matières qui, après s'être touchées, sont restées sans mouvement; des molécules plus grossières amenées et appliquées aux premières, qui étaient déjà en repos, ont constitué une masse qui est devenue le germe de tous les grands corps; c'est de ce principe que naîtra l'explication de l'origine et de la marche de ces masses de lumière qui peuplent les cieux. La molécule la plus gros-

sière que le hasard des combinaisons a formée, a été le centre d'un courant particulier, qui, après avoir porté et fixé sur ce noyau premier toutes les molécules de matière flottantes dans sa direction, a continué et continue toujours d'exercer sur ce corps ainsi formé sa même action. Ces corps sont nécessairement devenus des sphères, par la nature même de cette action qui s'exerçait de la périphérie vers le centre. La différence de leur masse, qui a dépendu de la combinaison des premières molécules, doit répondre à l'étendue de l'espace qui est entr'eux. Le mouvement de rotation imprimé à toutes les parties de la matière dès le commencement, a dû produire pour chacun de ces corps un mouvement de rotation sur son axe. C'est par l'effet de ce mouvement qu'ils reçoivent des impressions mutuelles sur leurs parties, qui sont en conspect, et toujours néces-

sairement en raison de leurs masses et de leurs distances, et ce sont ces impressions qui constituent dans chacune de ces sphères le flux et reflux.

Tel est l'aperçu rapide d'une théorie dont nous ne connaissons encore positivement que la partie pratique, qui seule vaut à Mesmer la reconnaissance de l'humanité entière. Car il ne s'agit plus ici de vaines questions, ni d'objets de pure curiosité; il s'agit de la santé ou de la maladie, de la vie enfin, ou de la mort. Il s'agit de plus encore, peut-être du bonheur moral de la vie, de la nécessité de pratiquer les vertus qui étendent ou multiplient nos rapports avec nos semblables, et de fuir les vices qui peuvent en troubler l'harmonie. Ce précepte si doux de voir son frère dans l'homme, devient un précepte de conservation, tant la Providence a voulu que tout fût uni et resserré

par les mêmes liens, que l'ordre moral et l'ordre physique se confondissent en un seul, l'ordre vrai de la nature, ordre de paix, de santé, d'affection réciproque et de bonheur, harmonie dans tous les rapports.

De toutes les sciences humaines, la médecine était, sans contredit, celle qui avait fait le moins de progrès; et comment en aurait-elle fait? Abandonnée depuis une longue suite de siècles à de vaines conjectures, sans connaissance d'aucune de ces lois générales qui unissent l'homme à tout ce qui correspond à son existence, en s'éloignant de la route tracée par son fondateur, elle avait méconnu la nature, qui s'en était vengée, en la livrant à ses folles et dangereuses spéculations. De fausses observations, des recettes vagues, étaient l'objet de ses études; quelques recueils de faits trop isolés pour tenir lieu de règles étaient ses seuls

guides. Un langage aussi obscur que barbare, des formules impénétrables aux yeux du vulgaire, d'inintelligibles dissertations, étaient autant de voiles épais sous lesquels elle cachait sa funeste insuffisance. Ce n'est pas que, dans des temps différens, il ne se soit élevé de ces ténébreuses écoles des hommes de génie bien capables, sans doute, de ramener cette fausse science à des principes plus vrais, à des études plus sûres ; mais ces mêmes hommes, ou entraînés par les préjugés et la routine de l'habitude, ou effrayés par le danger de choquer les opinions reçues, continuèrent de parler à peu près le langage accoutumé ; et ce ne fut jamais que comme accessoire et dans le secret qu'ils se permirent quelquefois de donner le conseil de s'en tenir à la simple nature. Quelques-uns, mais ce fut toujours le plus petit nombre, osèrent bien réclamer contre les dangers de

ces étranges études, et contre l'incertitude de la science; mais la persécution étouffa leur voix, et leur dévoûment fut sans profit pour la vérité. Des corps se formèrent, et l'erreur se fonda avec des titres et des brevets. Bientôt on arriva au point d'avoir pour les décisions de ces mêmes corps le respect qu'inspiraient des dogmes religieux; leurs membres furent vénérés comme des prêtres, l'aveugle confiance dégénéra en inquisition intolérante, et la plus légère observation sur une ordonnance aurait été regardée comme un blasphême. Ce fut en vain que le premier des comiques porta sur la scène leur ridicule importance, leur langue, et jusqu'à leurs plaisantes assemblées; on se contenta de rire, sans cesser de croire aux médecins. Où chercher les raisons de cette foi si vive et si universelle, si ce n'est, et nous ne pouvons nous le dissimuler, dans

notre propre faiblesse, et dans la force toujours subsistante de nos préjugés? Quand nous jouissons de la santé et de la raison, nous convenons unanimement que rien n'est moins certain que leurs connaissances; car l'expérience de chaque jour ne démontre que trop ce qu'il convient d'en penser. Qui pourrait citer une circonstance dans laquelle on les ait vus d'accord entr'eux et sur la nature d'une maladie, et sur l'espèce de traitement convenable? Leurs nombreuses consultations sont-elles donc autre chose que des aveux faits par eux-mêmes de l'incertitude des lois d'après lesquelles il nous jugent? Et quel est l'homme sensé qui ne frémisse pas de la seule crainte d'être un jour cité comme malade devant ce redoutable tribunal? Qui peut le rassurer contre le danger d'une sentence de mort au milieu d'opinions arbitraires, toutes si loin du vrai

texte des lois de la nature ? Et c'est à cette même nature qu'on les voit communément finir par remettre le malade dans le cours de ces longues et douloureuses infirmités sur lesquelles ils ont vainement épuisé toutes les prétendues ressources de leur science. Quelle ridicule et barbare inconséquence ! Eh ! pourquoi ne commencent-ils pas au moins par où ils finissent ? Est-ce donc après avoir épuisé toutes les forces de la vie par tant de nombreuses agonies, qu'ils osent réclamer les secours bienfaisans de la nature ? Peut-on leur pardonner d'ignorer ou de ne vouloir pas reconnaître que c'est toujours elle seule qui agit, que le secret de cette action leur est caché, qu'ils n'ont aucune règle sûre pour l'aider et la renforcer, et que le plus souvent enfin, ils assassinent au lieu de secourir ? Comment l'examen seul le plus léger des moyens qu'ils em-

ploient, n'a-t-il pas suffi pour les convaincre des dangers affreux de leurs cruels traitemens ? Comment n'ont-ils pas vu que des moyens anticipés de mort ne pouvaient jamais convenir à la vie, qu'il était absurde de toujours détruire pour réparer ; que cette même nature dont ils outragent si souvent le nom, en croyant l'invoquer, ne pourrait trouver de forces que dans l'exercice des facultés qu'ils affaiblissent, que l'ennui, les privations, les douleurs étrangères à la maladie doivent conduire à la mort, loin de rappeler à la vie? Croirons-nous que la Providence enfin, pour qui le soin de conserver ce qu'elle a créé doit être et est, en effet, le premier des soins, ait abandonné l'entretien de la vie au hasard de nos opinions et de nos conjectures, et qu'il faille tant de science pour continuer de vivre ? Comment imaginer qu'elle a voulu que le principe de

l'existence ne pût être réparé que par des mélanges de productions qu'il faut aller chercher dans toutes les parties du monde connu, et qu'elle ait conséquemmeni condamné à la mort le malheureux qui ne peut payer les frais de la recherche et ceux de la composition? Craignons d'outrager la nature, en lui prêtant une manière d'agir si peu convenable à ses fins; semblables à elle, ses moyens sont simples, universels, et communs à tous les êtres qui jouissent du don de la vie. C'est elle qui crée, qui reproduit et qui conserve. On la reconnaît par-tout, telle qu'elle est, digne de la confiance dont elle nous inspire l'instinct, prête encore à pardonner à l'homme égaré par tant d'illusions, ses mépris et ses outrages, et disposée, comme aux premiers jours du monde, à déployer en sa faveur tous les prodiges de sa puissance. Hélas! elle ne lui demande

que de ne pas troubler l'harmonie de ses rapports. Elle n'exige ni longs travaux, ni études profondes; présente par-tout, comme le Créateur, par-tout elle veille auprès de l'homme dès l'instant où elle l'a animé du souffle de la vie.

Avec quelle bonté elle protège son enfance! quels soins ne prend-elle pas pour le développement de son organisation! comme elle cherche à le pénétrer de la vie par tous les sens! avec quel attrait, dans l'âge de la force, elle nous appelle à toutes les jouissances de la vie, et avec quelle sage mesure en même temps elle nous en prescrit l'usage! Près de l'excès elle a placé la douleur, comme une garde surveillante à qui elle a donné la force de se faire obéir; dans l'état même de maladie, si souvent mérité par nos propres fautes, elle ne cesse de combattre pour nous. Elle ne saurait alors nous dispenser

de la cruelle nécessité de souffrir; mais vous verrez qu'elle fait servir la douleur même à notre rétablissement; dans les crises les plus pénibles, où le sentiment connu et réfléchi de sa situation pourrait doubler les tourmens de l'être souffrant, elle le sépare et l'éloigne en quelque sorte de lui-même; elle promène son imagination dans les délires du rêve, ou la tient enchaînée dans les liens de l'insensibilité la plus profonde, jusqu'au moment où son heureux travail fini, la raison peut revenir sans effroi. Que de consolations elle a pour la vieillesse! Elle éveille pour cet état de dégradation nécessaire, de nouveaux appétits, des jouissances proportionnées à ses moyens; si elle diminue sa sensibilité pour des plaisirs plus vifs, elle en diminue aussi le désir; elle émousse dans la même proportion la sensibilité de la douleur; elle fait plus encore; par une

illusion aussi digne de notre reconnaissance, que difficile à expliquer, elle étend pour le vieillard l'espérance; elle augmente l'instinct de l'avenir de tout ce qu'elle semble retrancher du souvenir si affligeant du passé. Toujours bienfaisante, voyez-la soutenir encore le courage de l'homme défaillant sur les bords de la tombe; ou elle lui en dérobe la vue, en voilant son intelligence, ou elle brise avec tant de ménagemens les liens qui lui font chérir l'existence, que l'indifférence pour la vie devient bientôt le courage de mourir. Souvent encore, elle le berce d'espérances qui ne permettent pas l'approche de la plus légère inquiétude, et l'endort du sommeil de la mort, au sein même des rêves et des illusions de la vie.

Opposera-t-on à ce tableau, celui des longues et pénibles angoisses de ces fins douloureuses, dont la vue porte l'alarme et l'effroi jusque dans

le cœur des témoins les plus indifférens et les plus accoutumés à ces tristes spectacles? Oserait-on en tirer quelqu'induction pour accuser la nature? Non, la plus cruelle agonie atteste au contraire tous les efforts qu'elle fait pour triompher; c'est dans cet affreux moment qu'elle développe toute l'énergie de ses forces; compagne aussi tendre que fidèle de la vie, elle succombe avec elle, mais sans jamais la délaisser.

Que de reconnaissance ne devons-nous pas à l'homme de génie qui nous offre les moyens de revenir à la nature, et de la justifier de toutes les imputations odieuses dont notre fausse science l'avait flétrie, qui nous fait retrouver enfin dans l'ordre immuable, universel de ses lois, l'ordre particulier de nos jouissances, de nos devoirs, l'ordre entier de la vie!

Notre existence est désormais assurée; elle ne dépend plus du hasard

des conjectures, de l'incertitude des opinions, de la fausseté des systèmes, de l'orgueil et de la rivalité de leurs auteurs; ces sources intarissables de maux sont à jamais fermées, nous n'avons plus à combattre que ceux dont la cause tient aux révolutions nécessaires de cet ordre dans lequel nous sommes plongés; mais ils sont en petit nombre, et ne peuvent se comparer à ceux que nous tenons de nous-mêmes. Nous rentrons dans tous nos droits à la vie et à ses plus pures jouissances. Oui, nous pouvons nous flatter encore de l'espoir de devenir meilleurs, en cessant de tant souffrir. Que de douleurs et de vices de moins pour l'être heureux qui se maintient avec tout ce qui est dans l'ordre et l'harmonie de ses rapports! Le méchant, a dit un auteur célèbre (et ce mot est cité souvent), *le méchant est un enfant vigoureux*. Combien il aurait été plus juste de dire:

Le méchant est un enfant malsain. Tout le monde convient de l'influence de l'ordre physique sur l'ordre moral ; mais nul autre que Mesmer n'avait démontré le mécanisme de cette influence ; personne n'avait indiqué d'aussi sûrs moyens de se préparer et de conserver une organisation saine ; nul autre que lui, je le répète, n'a remonté contre le torrent de nos funestes erreurs, jusqu'à la source pure de la vie, de la santé et du bonheur.

C'est sous ce point de vue que la découverte de Mesmer est admirable. En laissant de côté tout ce qu'on peut combattre dans son système, jetons nos regards sur les principaux avantages qui résulteront pour la société de l'étude et de la pratique du Magnétisme. Son action bienfaisante n'attend pas même la naissance de l'homme, elle pénètre le sein de la mère pour aller s'unir à l'action de

la nature, et concourir au développement de toutes les parties de l'organisation; elle fortifie en même temps la mère, semble alléger pour elle le fardeau de la grossesse, et préparer un heureux enfantement. Nous avons plus d'une observation qui nous prouve de quelle importance il serait de magnétiser les femmes dans cet état. Cette même action appliquée à l'enfant dès l'instant de la naissance, facilite les premières inspirations, lui fait rejeter sans violence tout ce qu'il apporte d'impur, calme les douleurs que lui causent les premières impulsions qu'il reçoit à la fois de toutes parts, et qui semblent l'initier à la vie.

L'expérience a confirmé que tant d'accidens qui ne deviennent si funestes que par notre ignorance, et qui tuent un tiers de l'humanité dans le berceau, cèdent avec une facilité étonnante au renforcement de l'ac-

tion magnétique ; le sein même de la mère, que l'enfant dédaigne quelquefois, comme si un triste pressentiment lui faisait déjà repousser la coupe de la vie, reprend pour lui un nouvel attrait ; il s'y attache désormais sans pouvoir s'en séparer.

Oui, si nous voulions enfin rentrer en grâce avec la nature, par l'étude de ses lois et par notre soumission à ce qu'elles exigent de nous, nous verrions l'objet le plus doux de notre intérêt, l'enfance, s'élever et croître, j'ose le dire, sans être exposé à l'effet désastreux de tant de maladies qui, dès ses premiers jours, terminent déjà par la mort sa vie à peine commencée ; de tant de traitemens cruels qui dépravent pour toujours l'organisation, qui détruisent les plus belles formes, et finissent par rendre le poids de l'existence à jamais insupportable. Nous nous garderions bien de contrarier un enfant par de lon-

gues peines, de troubler son développement par l'inquiétude de la crainte, où par une application suivie à des études rebutantes; nous ne l'enfermerions pas dans des cachots obscurs, sous la garde de maîtres austères, quand la lumière d'un beau jour et la fraîcheur de la verdure qui, comme lui, ne fait que de naître, l'appellent au jeu, à l'exercice de toutes ses facultés; quand la nature enfin lui prépare au sein du plaisir même, des leçons d'où doivent résulter également et sa santé et son bonheur. Quelle est donc l'éducation qui puisse y parvenir plus sûrement que celle de la nature? Dans cet âge où nous ne demandons qu'à aimer, on ne nous séparerait plus, presque en naissant, de nos parens, pour nous livrer à des étrangers qui ne nous forment qu'avec de froides maximes, et jamais avec des sentimens; notre cœur flétri ne se refermerait pas dès

l'instant où il commence à s'ouvrir. Est-il une leçon de morale qui nous invite et nous porte au bien plus sûrement qu'une caresse? Et quelle est la réprimande raisonnée qui puisse jamais produire un effet aussi prompt et aussi durable que celui des larmes d'une mère ? Il ne suffit pas de nous dire qu'il faut être bon et juste, il faut encore nous le faire sentir dans l'harmonie de nos rapports avec tout ce que nous avons de plus cher. On nous verrait nous remplir d'idées vraies, comparer nos sensations, substituer des notions certaines des objets et de leurs propriétés, aux mots dont on surcharge notre mémoire, aux vains sons dont on étourdit notre intelligence. C'est à cet âge où nos facultés naissantes se prêtent sans effort à toutes les impressions naissantes, que nous amasserions, sans nous en douter, des trésors de jouissances pour l'avenir; car le

temps viendrait où nos impressions changées en souvenir se renouvelleraient; et avec leur première fraîcheur pour charmer l'âge des soins et des travaux, par la douce mémoire des jeux et des délicieuses sensations de l'enfance, ainsi nous parviendrions à l'âge de la force, où la raison, précédée et conduite par un instinct sûr et bien exercé, établirait ses connaissances, ses sciences enfin, sur des bases solides et durables. Cette faculté sublime, réconciliée avec la nature, ne serait plus le jouet des vaines opinions et des excuses; l'habitude de l'harmonie de nos rapports retiendrait dans l'ordre jusqu'à ces mouvemens impétueux, ces passions que tous les préceptes d'une insuffisante philosophie ne peuvent ni diriger ni calmer. La nature, j'en conviens, a dans quelques-unes un cours violent et rapide; mais elle a pris le soin de les diriger vers un but,

et de leur creuser un lit, si j'ose ainsi m'exprimer; notre maladresse en a fait des torrens qui brisent leurs digues, et nous ne pouvons accuser que nous de leurs ravages.

Nous sentirons vivement, et sans être obligés de recourir aux preuves discutées du raisonnement, cette influence si puissante de l'ordre moral sur l'ordre physique; nous sentirons, dis-je, par quel contre-coup et avec quelle force retombe sur nous-mêmes tout attentat contre les lois de l'harmonie universelle; nous verrions qu'une des suites les plus funestes du crime, est d'isoler le coupable, en brisant tous ses rapports; que la vie même, et ses plus parfaites jouissances, tiennent à la paix et à la vertu, à l'amour de nos semblables; avec quelle attention nous serions occupés du soin d'étendre nos rapports et d'en maintenir l'ordre; nous apprendrions ainsi à exister dans les

autres, et à augmenter notre bonheur de tout ce qui peut leur arriver d'heureux; nous cesserions d'épuiser toutes les facultés de l'organisation par des excès et des plaisirs factices auxquels nous ne nous livrons que pour nous étourdir, et faute d'en connaître de plus vrais; nous ne serions plus tourmentés par les maux qui en sont les suites nécessaires, ni troublés par tant de passions viles que ne donne pas la nature, mais qui naissent et s'accroissent des désordres d'une société dépravée dans ses désirs et dans ses jouissances.

Dans l'état de maladie, où notre première consolation serait de n'avoir pas à nous imputer nos maux, et qui sans doute seraient plus rares et moins douloureux, on ne nous traiterait plus comme des coupables sur lesquels on vient épuiser tout ce que l'imagination la plus sinistre peut inventer de supplices; on cesserait

de répandre le sang avec tant de profusion, de nous abreuver de poisons, et de nous attacher des points de douleurs plus cruelles que les maux dont on prétend nous guérir. La médecine éclairée, devenue enfin amie de la nature, apprendrait à ne plus consulter qu'elle, à ne plus troubler son action bienfaisante par une action étrangère et trop souvent opposée; elle renoncerait à ses conjectures et à ses systèmes; elle apprendrait, dis-je, à reconnaître ces crises salutaires, qu'elle cesserait de combattre; ce ne serait plus enfin dans la douleur et dans la mort qu'elle irait chercher les secours de la vie. Plein de la confiance que lui aurait inspirée la longue habitude de l'ordre et de l'harmonie de ses rapports, entouré de ses parens, de ses amis, le malade verrait dans eux, il attendrait d'eux le soulagement de ses maux. Quel touchant spectacle que celui d'un père en-

touré d'enfans vertueux et bien organisés, qui réunissent tous leurs soins avec l'espoir de le rappeler à la vie ! Qu'il est doux d'apprendre que nos vœux ont un effet sensible, que leur instinct a un but réel, qu'ils sont un des moyens les plus propres à rétablir l'harmonie, principe de l'existence, et que leur énergie souvent peut suffire pour nous rendre et nous conserver les objets les plus chers ! La mère éplorée qui serre contre son sein son fils prêt d'expirer, peut donc espérer le voir se ranimer, et un jour viendra où les tendres soins du fils lui rendront aussi sa mère. Jeune et tendre épouse, ne cesse pas de former des vœux pour la conservation d'un époux si chéri, qui déjà est insensible à ta plainte ; apprends que ta fervente prière intéresse à la fois et la terre et les cieux, qu'elle attire sur lui tous les secours de la nature, qu'elle appelle réellement la vie de

toutes les parties de l'univers; oui, écrie-toi avec confiance que son existence est liée à la tienne; attache sur lui tes yeux, où le désir et l'espoir brillent encore à travers les pleurs dont ils se remplissent; sens le battement de son cœur se ranimer sous le tien, et vois-le revivre dans tes embrassemens. Que de grâces à rendre à la Providence, qui nous fait retrouver les secours de la vie dans les sources de nos affections! Sentirons-nous un jour de quelle importance il est pour notre conservation, de mériter l'attachement de tout ce qui nous entoure, et de pouvoir compter sur ce secours si puissant de vœux, que nul autre secours humain ne peut remplacer?

Nos hôpitaux ne seraient plus des retraites affreuses, où la douleur et la mort semblent avoir établi leur empire; la vie et le doux espoir renaîtraient dans ces salles immenses,

qui n'offrent à chaque pas que des objets de dégoût et d'effroi ; la charité de la religion et l'humanité de la vraie philosophie, réunies et guidées par l'étude de la nature.

Nous ne traiterions plus les mourans comme les morts, nous ne les abandonnerions pas avec cette barbarie révoltante qui nous fait fuir, sous le cruel prétexte de ménager notre sensibilité ; nous ne les délaisserions pas dans les derniers momens, c'est-à-dire dans les momens où ils ont le plus de besoin des secours du plus tendre intérêt ; leurs yeux presque éteints nous demandent encore, leurs mains défaillantes cherchent encore une main chérie qu'elles puissent saisir, et à laquelle un instinct secret leur dit de s'attacher. Momens d'affreux abandon où la nature délaissée s'épuise en vains travaux et succombe ; hélas ! l'instant le plus désespéré serait celui où nous réu-

nirions le plus d'efforts : c'est alors qu'on nous verrait rassembler autour de l'homme mourant, tout ce qui peut le retenir à la vie, tous les objets de ses habitudes et de ses sentimens les plus tendres. Qui peut calculer la force des liens formés par l'habitude et l'harmonie des rapports ! Qui a pu sonder la profondeur des ressources de la nature, renforcées par ce moyen si puissant ? Quelle est donc la voix homicide qui osera prononcer que la mort est certaine, quand le flambeau de la vie brille encore ! Le dernier soupir du mourant n'attend peut-être qu'un seul soupir de l'objet aimé pour se ranimer et devenir l'aspiration d'une vie nouvelle.

DES PROCÉDÉS

DU MAGNÉTISME,

ET DE LEURS RAPPORTS AVEC LES LOIS DE LA PHYSIQUE ET DE LA PHYSIOLOGIE.

INTRODUCTION.

Avant de présenter les procédés dont j'use en magnétisme, il est, je crois, nécessaire que je fasse connaître les principes qui me guident. Cet art, encore dans son enfance, offre déjà des différences remarquables dans les procédés. Ces différences ont leur source dans les divers systèmes que les magnétiseurs ont adoptés. Il faut convenir cependant qu'ils se réunissent tous à un même point; qu'ils concourent à une même fin, la curation des maladies, ou le soulagement des souffrances auxquelles l'humanité est exposée.

On ne saurait, sans injustice, enlever la gloire de l'invention à Mesmer. En cela, il s'est

rendu recommandable ; malgré l'envie, il passera à la postérité, ainsi que les hommes les plus illustres de tous les siècles, et il mérite d'être mis au rang de ces bienfaiteurs de l'humanité, à la mémoire desquels l'homme honnête et vertueux paye un tribut de respect et de vénération justement mérité.

A ce titre, Mesmer paraît avoir un droit exclusif à l'exposition d'une théorie qui nous ferait connaître ses principes et ses bases. Il ne l'a pas fait (1) ; car on ne peut donner ce nom à des aphorismes qu'il n'a pas avoués, et qui d'ailleurs ne présentent point un corps de doctrine complet. Les vingt-sept propositions qu'il a avancées à son arrivée en France, exigent encore aujourd'hui les mêmes preuves. Ce sont des parties saillantes d'un système nouveau dont il ne nous a fait connaître que des morceaux épars. Sommes-nous même assurés qu'il ait révélé à ses disciples la plus grande partie des procédés que l'étude et la pratique lui ont appris ?

Il est difficile à un homme accoutumé à rai-

---

(1) *Voyez*, pour l'exposition du système de Mesmer, les Numéros 8, 10, 11, 12, 13 et 14 des *Annales du Magnétisme*. Paris, J. G. Dentu.

sonner, de ne point chercher à remonter aux causes des phénomènes qui se présentent à ses sens. En nous révélant cette puissance que nous pouvons exercer sur nos semblables, en nous faisant connaître une partie des moyens de l'exercer, Mesmer n'a pas cru, sans doute, enchaîner nos idées et faire de ses disciples des machines magnétisantes. En ne leur développant pas entièrement son système, il a dû s'attendre à voir éclore une foule d'idées qui, par leur divergence, devaient former autant de sectes nouvelles : c'est ce qui est arrivé.

Il est probable que ce n'a pas été sans dessein que Mesmer a rapporté tout à des causes purement physiques, et qu'il a jeté un voile sur les causes premières des effets qu'il produisait. Il n'a jamais fait connaître l'influence du moral sur le physique (1). Dans tout ce qu'il a enseigné, on voit l'homme matériel mû par des causes secondes; nulle part on ne le voit mû par sa propre volonté. Ce silence a dû surprendre ceux

(1) M. Mesmer n'a parlé que de l'intention; c'est M. de Puységur qui, le premier, a dit, ou du moins a fait imprimer, *Sachez vouloir*. Mais ni le maître ni les disciples n'ont désigné l'ame comme la cause première de la plus grande parrtie des effets magnétiques que l'on produit.

qui appréciaient le génie de cet homme célèbre. Une personne médiocrement instruite peut être matérialiste, même de bonne foi; mais un génie aussi éclairé que celui de Mesmer, ne saurait être conduit à cette absurdité.

Mes procédés tiennent à un système que j'ai adopté d'après les observations que j'ai faites dans le cours d'une pratique assidue de plusieurs années. J'ai fait des fautes, sans doute, et j'avoue que j'ai marché d'erreurs en erreurs, jusqu'à ce qu'à force d'attention et d'observation, je sois parvenu à en rectifier un grand nombre, sans oser me flatter de les avoir toutes détruites.

Je sais que beaucoup de personnes se récrient sur les systèmes, et qu'elles les regardent comme n'ayant d'autre fondement que des suppositions tout au plus probables. Je les prie d'observer que quoique la plupart des systèmes soient fondés sur des suppositions, il ne faut pas les confondre avec l'hypothèse qui leur sert de base.

Une hypothèse est une supposition vraie ou fausse, qui acquiert plus ou moins de vraisemblance, selon qu'elle explique d'une manière plus ou moins probable les effets des différens phénomènes qui se présentent dans le sujet qui fait l'objet de vos recherches. Cette méthode

est employée avec succès, même dans les sciences exactes. L'arithmétique emploie des règles de fausse position; l'algèbre des quantités inconnues auxquelles on donne une valeur idéale; la géométrie suppose des points sans dimension, des lignes qui n'ont que de la longueur, et une surface qui, ayant longueur et largeur, n'a point d'épaisseur.

Tous les systèmes physiques sont fondés sur des hypothèses, et, serait-il permis de le dire? l'existence des corps, tels qu'ils apparaissent à nos sens, est hypothétique. Avant de traiter cette proposition comme un paradoxe dénué de toute vraisemblance, je prie d'observer que nous n'avons, pour y croire, que le témoignage de nos sens; mais ils nous trompent continuellement, et nous savons, à n'en pouvoir douter, que rien de ce que nous voyons et de ce que nous touchons n'est tel qu'il nous le présente. Ces illusions ne nous donnent encore que les fausses apparences de la surface des corps.

Lorsque je pense, lorsque je réfléchis, je m'apperçois que je suis; l'acte même de ma pensée prouve l'existence nécessaire d'un être pensant; je ne saurais me refuser à cette évidence; mais je ne puis avoir la même conviction de la *manière* dont je suis et de celle des

objets environnans ; je ne puis pas dire que mon corps a telle forme, telle dimension, telle couleur ; mais qu'il me paraît avoir ces qualités ; que c'est ainsi qu'il est aperçu par l'être pensant que j'appelle *moi*, et en qui ces idées sont formées. Je dis plus : c'est que je suis certain que ces apparences ne sont pas vraies ; la moindre loupe m'avertira de mon erreur. Le tact ne paraît être sujet à moins d'erreurs que la vue, que parce que nous n'avons point encore trouvé de moyens qui, en le perfectionnant, nous en fassent connaître les infidélités. Nous savons cependant qu'il ne nous donne pas des idées vraies des formes et des surfaces, et que ce n'est qu'à son imperfection que nous devons les idées des formes ronde, triangulaire, carrée, etc. ; car il n'est pas un seul des corps qui tombent sous nos sens qui ait effectivement une de ces formes que la vue ou le toucher nous présentent.

Je pense, donc je suis, disait un grand génie. Mais peut-on dire avec la même certitude : je vois, je sens un corps, donc ce corps existe? Pour peu qu'on y réfléchisse, on ne peut accorder cette conséquence. D'ailleurs, la révélation de ces corps, de ces formes, n'est-elle pas une perception de notre esprit, une *manière d'apercevoir* de notre ame? Chaque

homme en peut dire autant de tous les objets qui tombent sous ses sens ; de sorte qu'il est évident qu'il existe des êtres pensans, mais nous n'avons pas une égale conviction de l'existence des formes qui nous sont présentées par des sens trompeurs, qui nous livrent si souvent aux illusions les plus grossières. L'existence de ces formes n'étant point évidente, elle est donc hypothétique et fondée sur une véritable supposition.

Cependant j'adopte l'hypothèse de l'existence matérielle des corps comme ayant au plus haut point toutes les qualités de la vraisemblance. Des raisons presqu'aussi décisives m'ont déterminé à admettre l'existence de certaines combinaisons de la matière qui, à la vérité, ne sont point à la portée de nos sens, mais qui nous sont démontrées par le raisonnement.

Un système est différent de l'hypothèse qui peut lui servir de base. C'est un enchaînement d'idées liées les unes aux autres, dont les conséquences découlent d'un principe commun.

J'avance donc, avec la plus grande probabilité, que l'univers est un *tout* composé de substances matérielles, lesquelles, arrangées par le mouvement, ont pris toutes les formes que nous connaissons, et une infinité d'autres qui échap-

pent à la faiblesse de nos sens. Ces substances sont des êtres simples, et dès-lors indivisibles, impénétrables; elles sont passives et impassibles par leur essence. Nous avons donné le nom de corps aux différens arrangemens qu'elles ont pris entr'elles, lorsqu'elles ont été coordonnées à un centre.

Cette coordination d'êtres simples et matériels n'a pu avoir lieu sans un mouvement qui les a placés dans de certaines situations relativement les uns aux autres. Ils ne peuvent conserver ces situations respectives que par la durée constante de la même direction de mouvement qui les a placés. Il résulte de ces principes, que la direction de mouvement qui a formé les corps est celle qui les conserve dans leur forme. Les propriétés que nous leur connaissons dérivent nécessairement de ce même mouvement, puisque c'est lui qui maintient leurs parties intégrantes dans leurs situations respectives, et qu'il conserve les rapports qu'elles ont entr'elles. Nous pouvons en déduire encore une autre conséquence : c'est que chaque forme étant l'effet d'une certaine direction de mouvement, chaque corps a un mouvement qui lui est propre et particulier; mouvement nécessairement différent de celui de toute autre forme dissem-

blable qui, dès-lors, doit avoir des propriétés différentes (1).

Mais qu'est-ce que le mouvement, ce principe de toutes les modifications de la matière? Sa définition a été la source de beaucoup d'erreurs. Une des plus grossières est, sans doute, celle qui nous le présente comme un *agent* dont l'action se communique à toutes les parties de l'univers; dans ce sens, le mouvement serait un être substantiel et actif.

Le mouvement est un effet; c'est le changement de situation des modifications materielles entr'elles. Il est l'effet d'une situation de toutes les parties de l'univers, est l'effet de la volonté de l'Être-Suprême qui l'a créé. Dieu a voulu que toutes les parties de la création changeassent incessamment de rapport et de situation entre elles, selon l'ordre arrêté dans les décrets de sa sagesse; et les substances matérielles et leurs modifications changent de situation et de rapports selon cet ordre. Voilà ce mouvement général répandu dans l'univers, c'est-à-dire ce changement continuel de situation et de rapport

(1) Les propriétés des corps dérivent de la situation respective de leurs parties intégrantes, et des rapports qu'elles ont entr'elles.

de tous les corps entr'eux ; on voit donc que le mouvement n'est rien moins qu'un agent, et qu'il n'est, au contraire, qu'un effet.

Le mouvement est l'effet d'une volonté; la volonté est une détermination et une direction d'action. Qui dit : *Je veux*, dit qu'il est déterminé à agir de telle ou telle manière. Agir, c'est vouloir ; et comme une action est la puissance d'agir réduite en acte, on ne peut donner d'exercice à cette puissance, sans la diriger vers un but. La volonté dirige donc l'action vers la fin qu'on se propose. L'être qui n'a pas la faculté de vouloir, n'a pas celle d'agir. Peut-on penser raisonnablement que la terre et les autres planètes agissent, parce qu'elles ont un mouvement autour du centre qui leur est commun? Non, sans doute ; ce sont des corps agités et non des corps agissans. Cette direction que les astres conservent, n'est pas l'effet de leur volonté, mais celui de l'Être qui la leur a imprimée (1).

---

(1) Notre langue manque d'un mot qui puisse faire distinguer l'action d'une cause seconde, qui est l'effet de son choc, de l'action de l'être actif, qui est l'effet de sa volonté. Cette dénomination commune à deux choses très-différentes, a causé l'erreur où sont tombés ceux qui les ont confondues.

La définition que je donne de la volonté me paraît incontestable. On ne peut point agir sans diriger son action sur un sujet quelconque. Toute action suppose nécessairement un être qui agit et un sujet sur lequel il agit. Cette direction d'action, la volonté, emporte toujours l'idée de l'intelligence, parce qu'elle dérive de l'entendement. Comme on ne peut point agir sans vouloir, on ne peut point vouloir sans une raison déterminante. Ces facultés sont des attributs d'une essence active et intelligente. C'est donc la volonté qui détermine et dirige les actions des êtres actifs et intelligens; ou plutôt la volonté n'est elle-même que la détermination et la direction d'une action.

La volonté porte et dirige l'action sur le sujet qui la reçoit. On doit donc distinguer deux êtres de deux essences différentes. L'un agit, l'autre reçoit l'action. Le premier est actif, le second est passif. L'ame ordonne et le corps obéit, autant que lui permettent ses relations avec les autres corps de l'univers dont il fait partie. Il résulte de là que la puissance de l'homme est limitée, et que son corps étant le sujet sur lequel il agit *immédiatement*, il lui sert de moyen pour communiquer son action aux corps environnans.

Voilà la cause et le moyen de l'action que nous portons sur nos semblables et sur les objets qui sont à notre portée. Mon intention est d'appliquer ces principes à la pratique de l'espèce d'action à laquelle Mesmer donne le nom de *magnétisme animal*.

CHAPITRE PREMIER.

De la vie. — Des corps vivans. — Du fluide vital.

Le corps vivant est composé non seulement de parties solides et de parties liquides, mais on peut même être assuré qu'il est pénétré par un grand nombre de fluides différens. Leur action doit avoir une grande influence sur le mouvement nécessaire à l'entretien de la vie ; ou plutôt, la vie elle-même n'est qu'un mouvement dans une direction particulière et propre à certains corps qui sont organisés de manière à recevoir et à conserver ce mouvement. Ces corps sont distingués des autres par la propriété qu'ils ont de renfermer en eux le germe de la reproduction de leur semblable. Ils ont encore un autre caractère distinctif; en eux, le mouvement et le développement s'effectuent du centre à la circonférence. Dans les corps privés de la vie, l'accroissement s'opère par l'application extérieure de parties similaires, et le mouvement se dirige de la circonférence au centre.

Les fluides qui sont présens dans les pores de tous les corps, exercent également leur ac-

tion sur les corps inanimés comme sur les corps animés; cependant, la vie n'est pas un effet qui soit commun à tous ces corps. Cet effet n'étant pas général, on ne peut en attribuer la cause à l'action simultanée de tous ces fluides; il doit avoir une cause toute particulière (1).

La cause du mouvement vital, si vous la rapportez à Dieu, est *une* et *simple*, parce que le créateur est le principe unique de tout ce qui existe. Mais, de cette cause première, qui a établi l'harmonie de l'univers, dérivent les causes secondes qui agissent selon les lois qui leur ont été données, sans qu'il soit besoin d'un nouvel acte de la volonté de Dieu, pour la continuation du mouvement et l'entretien de l'harmonie. Ces causes secondes ne peuvent être simples; c'est-à-dire qu'elles n'agissent jamais seules sur un sujet. Leurs actions concourent toutes plus ou moins à produire les effets que nous connais-

(1) Il ne faut point adopter l'erreur où sont tombés ceux qui disent que tout étant en mouvement, tout est en vie dans l'univers. Le mouvement est, à la vérité, général à tous les corps; mais la vie est un mouvement dans une direction particulière, et les êtres vivans sont distingués des autres par des caractères qui ne permettent point qu'on puisse les confondre avec les corps privés de la vie.

sons. Ainsi donc, le mouvement qui agite les parties d'un corps vivant, n'est point l'effet d'une seule cause seconde; nous devons reconnaître l'action simultanée de plusieurs causes qui concourent à produire cet effet et à le conserver.

Plongé dans un atmosphère de parties hétérogènes, le corps vivant reçoit l'action de tous les fluides qui l'enveloppent et le pénètrent, et celle des corps environnans. Les astres qui, pendant la nuit, brillent au firmament, et dont la lumière se projète jusqu'à nous, portent nécessairement une action sur le globe de la terre et sur chacun des corps qui en font partie. Mais la plus puissante est évidemment celle du soleil : son retour ranime la nature, que son absence a laissée languissante. Cet astre bienfaisant verse à grands flots des torrens de lumière et de chaleur, qui colorent et vivifient les végétaux et les animaux; son sein paraît être une source inépuisable de feu élémentaire. Moins active, la lune réfléchit une lumière dénuée de chaleur; mais les personnes sensibles s'aperçoivent de son action par la douce mélancolie qu'elle leur inspire. Elle se manifeste sur notre globe d'une manière plus puissante, par les effets du flux et du reflux. Toutes ces actions

concourent au mouvement vital; mais elles ne peuvent être regardées, ni ensemble ni séparément, comme la cause officiente, comme celle qui décide le *ton,* la direction du mouvement général de toutes les parties du corps humain.

Le calorique étant une modification de la matière qui possède éminemment le mouvement centrifuge, le communique à tous les corps, parce qu'il les pénètre et les actionne tous. Il est combiné avec les fluides, les liquides et les solides qui composent un corps vivant. Sous cet aspect, il n'est pas douteux qu'on ne puisse le regarder comme l'agent le plus puissant du mouvement des corps vivans. Quelques observations que je présenterai dans la suite, nous feront connaître qu'il ne doit pas être le seul principe de ce mouvement, et qu'il doit être combiné avec d'autres fluides. Sans connaître tous ceux qui entrent dans la composition du principe du mouvement de la vie, j'ai donné à cette combinaison le nom de *fluide vital,* à cause de sa propriété caractéristique, qui est de produire et de conserver l'harmonie des mouvemens nécessaires à la vie.

Il n'est pas douteux que la vie ne soit l'effet d'un mouvement dans une certaine direction,

et que cet effet ne doive supposer une cause. Tant que cette cause agira, l'effet aura lieu ; mais il est nécessaire que son action soit dominante pour que l'effet soit toujours le même. Toute action aussi forte ou plus forte, ne pourrait que produire un effet différent, et intervertirait l'ordre de mouvement établi par cette cause.

Une action trop véhémente du feu, de l'air, du fluide électrique et des alimens qui se décomposent dans le corps humain, peut suspendre ou détruire l'ordre du mouvement vital. Elle doit causer, par son effet, une désharmonie proportionnée à son intensité ; il s'établira nécessairement un combat entre la cause du mouvement vital et celle dont l'action tend à déranger son effet.

Ce combat aura lieu tant que ces deux causes agiront sur un même sujet. Ces forces se combineront ou bien se détruiront, selon la différence de la direction de leur mouvement et de leur intensité. Si elles agissent en même temps, elles produiront un mouvement dans une direction nouvelle, et dès-lors un changement dans l'ordre du mouvement vital. La désharmonie sera en raison de l'intensité ou de la continuité de l'action de la cause étrangère ;

enfin toute force qui, par l'intensité ou la continuité de son action, s'opposera à la force vitale, ou suspendra son action, troublera l'ordre et l'harmonie du corps vivant. Mesmer a donc eu raison de dire : « Comme l'harmonie est une, il n'y a qu'une santé.... » La maladie est l'état opposé, c'est-à-dire celui où l'harmonie est troublée.

Ce que je viens de dire est fondé sur les lois les mieux connues du mouvement des corps. Elles nous font connaître que toute force qui agit contre une force, éprouve une résistance de sa part; ainsi donc, toute cause qui tendra à établir dans un corps vivant un mouvement différent du mouvement dominant, éprouvera une résistance proportionnée à la force vitale; d'où il résulte que le principe du mouvement vital, non seulement entretient notre vie, mais lutte sans cesse contre les obstacles qui tendent à en déranger l'harmonie. Nous avons désigné cette force vitale par le mot *nature*, et l'expérience nous prouve qu'elle travaille constamment à notre conservation.

Ces obstacles se présentent et se renouvellent sans cesse. Tant que la force vitale conserve une grande supériorité sur eux, elle les surmonte; mais elle ne suffit pas toujours pour

les détruire. La quantité de forces vitales qui agit sur un individu étant limitée, il se trouve plusieurs obstacles qui deviennent insurmontables, parce qu'ils exigent une somme d'efforts au-dessus de la puissance vitale : agissant en même temps dans toutes les parties du corps, elle ne pourrait se porter entièrement sur une partie, sans abandonner les autres à une atonie mortelle. L'expérience nous prouve cependant qu'elle se porte en grande quantité sur les parties malades, et c'est une des principales causes des douleurs et de l'affaiblissement que les maladies occasionnent; les douleurs, par les efforts de la nature pour rétablir l'ordre; l'affaiblissement, par la diminution de son action sur les parties abandonnées.

Si des obstacles insurmontables s'opposent aux effets de la force vitale, ou si une force qui agirait dans une direction différente, se trouve supérieure ou même égale à celle qui entretient les mouvemens nécessaires à la vie, celle-ci sera détruite. Le mouvement qui entretenait les propriétés des parties d'un corps, et les maintenait dans leurs situations respectives, cessant, ces parties céderont aux impulsions de cette force contraire, si elle est supérieure, ou bien aux impulsions des forces qui agiront sur elles.

Ce ne sera plus le mouvement vital; le sujet perdra la forme et les propriétés des corps vivans. Ses parties dispersées s'arrangeront de toute autre manière, prendront d'autres formes, et acquierront d'autres propriétés : c'est la mort.

Les hommes ont cherché à suppléer à ce qui manquait de forces à la nature; voilà l'origine de la médecine. Son but est de seconder les efforts de la nature, et de les aider par l'action salutaire des simples que l'expérience avait fait connaître propres à produire des effets favorables. Telle était dans son principe cette science ou plutôt cet art bienfaisant.

Cependant, la nature elle-même avait indiqué aux hommes une route encore plus certaine. L'usage des simples peut quelquefois suppléer à ce qui manque d'énergie à la force vitale; mais l'homme possède en lui-même le moyen d'en augmenter l'intensité. Les erreurs sur les propriétés des plantes, ou sur le *moment* d'en faire usage, peuvent être dangereuses: l'expérience nous prouve que le plus grand nombre des malades sont la victime des erreurs médicales; mais en augmentant la force vitale, vous donnez à la nature la supériorité qui lui est nécessaire pour surmonter les obstacles qui

arrêtent ses opérations, et elle agit par elle-même.

La force vitale qui entretient l'harmonie du corps humain, ne peut recevoir d'accroissement que par l'adjonction d'une force qui agisse dans une direction semblable. Toute autre direction ne pourrait qu'altérer la sienne, et par conséquent l'affaiblir au lieu d'accroître. Lorsque l'homme porte sur l'homme l'impression de l'action de son corps, il lui communique, il lui transporte le mouvement dont toutes ses parties sont agitées dans l'ordre qui leur est naturel. Cet ordre de mouvement dans l'homme, est celui qui constitue sa vie; et comme une même direction de mouvement est commune à toute espèce (1), l'action d'un corps humain transmet dans un autre corps humain un mouvement vital dans une direction semblable. C'est donc une force ajoutée à une force; ce sont deux puissances qui concourent à une même fin. On

---

(1) Il faut bien que cela soit, puisque toute une espèce a une forme générale et commune, et que l'espèce entière jouit des mêmes propriétés. Ainsi donc, la direction de mouvement qui entretient la forme et les propriétés d'un individu, est semblable dans chaque individu de la même espèce.

ne saurait se refuser de conclure que l'action de l'homme augmente l'intensité de la force vitale de l'homme sur lequel il la dirige.

Par l'action du corps humain, j'entends celle qui provient de toutes les parties, tant *externes* qu'*internes*, de son organisation, et non l'action partielle de quelques-uns de ses membres ou de la surface de son corps. Cette action s'effectue comme celle de la gravitation, en raison de la masse et non du volume, ou plutôt elle est elle-même une véritable gravitation particulière aux vivans. On verra dans la suite qu'elle diffère de la gravitation générale, en ce qu'elle est en *partie* soumise à la volonté de l'être actif et intelligent, et que l'autre est une action aveugle qui dérive des lois générales que le Créateur a établies dans toute la nature. Cette action ne peut être transmise que de deux manières, l'une par le contact immédiat de toutes les parties, tant *externes* qu'*internes* de deux corps, ce qui ne se peut point supposer; l'autre, par le ministère d'un fluide qui serait également en contact avec toutes les parties de l'un et de l'autre. Le fluide nerveux est le seul auquel nous puissions rapporter cet effet, parce qu'il est le seul qui, s'exhalant par tous les pores de la surface de notre corps, nous fait

connaître par-là qu'il en pénètre toutes les parties. Ce fluide, qu'on peut regarder comme l'agent physique, principe du mouvement nécessaire à la vie, étant commun à toute l'espèce humaine, est un lien qui les unit et les attache tous les uns aux autres. C'est par son moyen qu'ils se touchent médiatement et qu'ils se communiquent leur action.

Les physiologistes et les médecins qui les premiers l'ont soupçonné, l'ont toujours regardé comme le principal agent des mouvemens nécessaires à l'entretien de la vie; mais ce qui pour eux n'était qu'une hypothèse, est confirmé par la pratique du magnétisme, qui l'a rendu palpable et visible, comme je le dirai dans la suite. En examinant son action sur le corps humain, nous ne pouvons que nous confirmer dans le sentiment des physiologistes, et lui accorder même une extension beaucoup plus grande qu'ils n'ont osé le faire. Ils mettent quelque différence entre les esprits vitaux et les esprits animaux; mais elle ne peut provenir que d'une plus grande quantité du principe de la chaleur, combiné avec ce fluide, lorsqu'il circule avec le sang. La propriété du cerveau est de séparer ce fluide du sang ou de quelque liqueur plus élaborée qui en fait partie, et de le

transmettre au corps calleux, que l'on peut regarder comme l'origine des nerfs, et comme le réservoir d'où il s'écoule dans toutes les ramifications du système nerveux. Ce fluide est, par son entraînement, la cause de la transpiration insensible; et par son action sur les muscles, le principe physique des mouvemens musculaires et de tout le jeu de la machine humaine.

Ses propriétés ne se bornent point à ces grands effets; la plus précieuse sans doute, est celle qui le soumet à la volonté. Exécuteur des ordres de l'homme, il se porte par-tout où il est dirigé, et dans la quantité déterminée par sa volonté. Ce phénomène se répète à tout instant, sans que nous sachions de quelle manière il s'exécute. Quelques observations cependant nous prouvent la réalité de ce que j'avance.

Nous ne faisons rien sans que nous n'ayons déterminé la quantité de force que nous devons employer; elle dépend de la quantité de fluide nécessaire à l'exécution de l'action. La propriété qu'il a de stimuler les muscles, développe plus ou moins leur irritabilité. Comme cette propriété est inhérente à chaque particule de ce fluide, l'effet doit être proportionné à la quantité de particules qui agissent en même temps. Ainsi donc, la force musculaire étant en raison de la

quantité de fluide qui agit sur un muscle, nous ne pouvons point douter qu'ayant la puissance de modérer ou d'augmenter notre force, nous n'ayons celle de déterminer la quantité de fluide que nous voulons employer; ajoutez à cette faculté, celle de faire agir celui de nos membres que nous voulons mettre en action, il sera prouvé que nous pouvons également diriger ce fluide à notre volonté. Les erreurs où nous tombons à ce sujet, nous donnent les preuves les plus convaincantes de ce que j'avance.

Vous voyez un vase, vous le voulez soulever, mais vous ne le faites pas sans avoir jugé de sa pesanteur, soit en le supposant vide, soit en le supposant plein. C'est d'après une de ces suppositions, que vous déterminez la quantité de force que vous jugez nécessaire à l'exécution de votre volonté. Tout cela se fait avec une promptitude qui ne vous laisse pas le temps de réfléchir sur chacune de ces opérations en particulier. Cependant elles ont lieu, et la preuve est que lorsque vous vous êtes trompé sur le poids, vous vous apercevez que vous avez employé trop ou trop peu de force. Si le vase a été supposé vide, et qu'il ne le soit pas, vous ne pouvez pas le soulever d'abord, ou vous ne le faites qu'en suppléant à ce qui manque de

force. Si le vase, au contraire, a été supposé plein et qu'il soit vide, en employant trop de force, vous le soulevez avec une facilité qui vous avertit bientôt de votre erreur.

Les actions volontaires ont leur source dans les facultés de notre ame. Elle agit immédiatement sur le fluide nerveux, qui donne le jeu aux parties du corps que nous voulons mettre en mouvement. Il n'est donc pas surprenant que ce fluide qui est soumis à l'action immédiate de l'ame, et dont les courans se portent naturellement d'un corps vivant à un autre corps vivant, serve de moyen de communication à leurs actions, et les transporte des uns aux autres.

Les chimistes ne se sont point encore occupés du fluide vital, mais je ne regarde pas comme une chose impossible de parvenir à l'analyser, comme on l'a fait du feu et de la lumière. Cet esprit de vie répandu dans la nature entière, n'est point également combiné dans tous les corps vivans; c'est ce qui produit les différentes manières de vivre qui les distinguent dans leur espèce. Nos observations ne suffisent point, à beaucoup près, à nous faire connaître exactement les différens fluides qui concourent à former cette combinaison.

J'ai lieu de croire que le fluide universel en est l'agent le plus puissant.

L'extrême sensibilité des somnambules peut nous servir de guide dans cette recherche (1). Dans le nombre de ceux que j'ai traités ou vu traiter sous mes yeux, quelques-uns se sont aperçus que les vêtemens de soie influaient *un peu* sur les effets de ce fluide, sans pourtant que cela contribuât à en arrêter les effets salutaires. Une demoiselle, entr'autres, a remarqué que la soie noire nuisait au point de ne pouvoir en souffrir sur elle, lorsqu'elle était en crise. Cependant elle ne se plaignait pas d'une robe de satin verd qu'elle portait habituellement dans cet état. Interrogée sur cet effet, elle m'a constamment répondu que la soie, à la vérité, n'est pas bonne; que la laine, la toile et le coton valaient mieux; mais que la couleur noire était très-mauvaise. Comme cet effet ne lui était point connu, lorsqu'elle était hors de crise, je laissai sur sa tête un chapeau de feutre noir, et je la dépouillai de son mantelet et d'une ceinture de velours noir qu'elle portait. Elle s'aperçut également du mauvais effet de cette

---

(1) Le nom de somnambule a été donné très-mal à propos aux personnes en cet état de crise.

couleur. Une autre personne avait cette couleur en aversion, et ne s'apercevait point de l'effet de la soie (1).

Cette influence de la soie nous laisse soupçonner la présence du fluide électrique. Il semble que le mauvais effet qu'elle produit est l'obstacle qu'elle oppose à l'intromission du fluide électrique. Mais que devons-nous penser de l'effet de la couleur noire? On connaît ses rapports avec la lumière; c'est sous cette face que les personnes qui voudront examiner plus particulièrement cette combinaison de fluides, doivent, je pense, l'examiner. Il est certain que le fluide lumineux pénètre notre corps, puisque les solides et les liquides qui le composent, sont colorés, et on sait que les couleurs sont des effets de la lumière. D'ailleurs les influences solaires nous font connaître de grands rapports entre les corps vivans et le fluide lumineux. Le principe de la chaleur fait aussi certainement une des principales parties de cette combinai-

---

(1) Quoique le plus grand nombre de mes somnambules ne se soit pas aperçu des effets de la soie, je dois faire observer que la plupart était d'un état à n'en point porter, et que si tous en avaient été vêtus, il est probable que plusieurs d'eux m'en auraient parlé.

son. Son effet est trop sensible, et sa présence trop nécessaire à l'entretien du mouvement vital, pour que nous puissions en douter.

Presque tous mes somnambules ont vu très-distinctement un fluide qui, de mes doigts et de mon estomac, se portait sur eux, et s'introduisait dans leur corps, principalement dans les parties affectées de quelque maladie. Ils l'ont tous vu à-peu-près de la même manière. Les différences consistaient dans les nuances d'une couleur qui variait d'un blanc vif au gris d'une fumée épaisse. Quelques uns ont aperçu des points brillans, mais ils ne les apercoivent point constamment : ils distinguaient le fluide qui sortait de mon corps de celui qui leur était propre; de celui qui s'élevait de la terre ou qui se précipitait du soleil. Celui-ci était brillant et vif; il éclatait de lumière et de feu; celui de la terre, était épais et vaporeux; celui de l'homme plus blanc et plus subtil. Les nuances de celui-ci étaient sujètes à varier selon la disposition où le corps se trouvait en état de santé, d'incommodité passagère ou de maladie (1).

---

(1) Une femme en cet état de crise vit sortir de la partie de mon front qui est entre les deux yeux, un rayon lumineux qui, aboutissant à son estomac, s'y

J'avais un soin particulier de ne les entretenir jamais de ces sortes de choses, lorsqu'ils étaient hors de crise. Je les laissais bien persuadés qu'ils dormaient d'un sommeil profond et tranquille. Cette précaution me paraît de la plus grande utilité. Ces somnambules étaient presque tous de la classe du peuple, sachant à peine lire et écrire, et ignorant parfaitement le nom même de somnambule. Certainement ils ne se doutaient pas, même en crise, que d'autres personnes disaient et faisaient les mêmes choses. Je dis plus : j'en avais deux et je ne connaissais pas leur état ; je ne fus éclairé que par les relations de Busancy.

Les magnétiseurs à qui j'ai communiqué ces faits, avaient eu de semblables réponses, et leurs malades en crise avaient vu ce fluide sous ces mêmes apparences, à peu de chose près. M. Tardy de Montravel (1) en parle dans les excellens journaux qu'il a donnés du traitement de deux malades. Cette con-

---

peignait en deux cercles, dont un était d'une couleur d'or très-vive, et l'autre d'un bleu céleste très-vif aussi.

(1) Voyez l'*Essai sur la théorie du somnambulisme magnétique*, par M. Tardy de Montravel, et les *Journaux des Traitemens magnétiques* de MM. N. et B.

formité entre tant de personnes, qui ne pouvaient se communiquer leurs idées, est décisive. Mais est-ce réellement le fluide vital qu'ils voient? ne serait-ce pas peut-être la transpiration insensible des corps, et les vapeurs humides de la terre qui donnent à ce fluide cette apparence qui approche tant de celle de la fumée, qui, elle-même, n'est qu'une transpiration, qu'une vapeur humide qui s'exhale des corps, entraînée par le fluide igné? Quoi qu'il en soit, je crois devoir rapporter quelques expériences relatives à cet objet.

EXPÉRIENCES RELATIVES AU FLUIDE VITAL.

Première expérience.

Un jeune homme rachitique, dont les crises étaient assez bonnes, avait sur-tout la faculté d'apercevoir ce fluide très-distinctement. Je plaçai au-devant de sa poitrine un verre blanc et rond, assez épais, de 10 à 11 pouces de diamètre. Je le magnétisai à travers, le priant de bien examiner ce qui se passerait relativement à mon action et au fluide. Ma main droite décrivait des cercles de deux pouces de diamètre vis-à-vis de son sternum, et la gauche, entraî-

née sur les côtes droites de la poitrine, y décrivait des cercles d'un plus grand diamètre. Ces mouvemens étaient involontaires, et avaient eu lieu avant l'interposition du verre, qui n'y produisait aucun changement. De son côté, le jeune homme me dit qu'il sentait un peu plus fortement mon action. Quant aux fluides, il voyait le mien s'arrêter sur la surface du verre qui était vis-à-vis de moi, et le sien sur celle qui était vis-à-vis de lui. Les deux fluides ne se mêlaient point. Je prie d'observer que l'action avait acquis un peu plus d'énergie, et que je sentais également la force entraînante des courans. L'action et les courans seraient donc indépendans de cette fumée visible à l'œil d'une personne en crise.

Deuxième expérience.

Une demoiselle dont les crises étaient meilleures, vit passer une partie du fluide au travers du même verre; mais plus clair, plus subtil, le reste était arrêté à la surface du verre.

Troisième expérience.

Une autre fois je pris un très-grand miroir de toilette que je plaçai sur les genoux de cette même personne; elle le tenait avec ses deux

mains. La glace était tournée vers moi; je fermai les yeux, et je la magnétisai à travers. Ma main gauche fut entraînée vis-à-vis son foie et décrivit des mouvemens circulaires. La droite actionnait volontairement l'estomac. Je l'interrogeai sur ce qui se passait; elle me dit que mon fluide passait à travers la glace, s'arrêtait sur le tain, et glissait entre deux jusqu'au bas du miroir; que de là il se rendait dans sa matrice. Une demi-minute après, elle ajouta: Le fluide monte à mon foie. — Où sentez-vous directement mon action? — A mon estomac et à mon foie. — Ne la sentez-vous pas à l'endroit par où le fluide s'introduit? — Non. — Pourquoi? — Parce que vous actionnez mon foie et mon estomac. — Pourquoi donc s'introduit-il ailleurs que là où j'actionne? — C'est que cette partie est autant malade que mon foie, et qu'elle se trouve sur la route. — Sous quelle apparence le fluide se montre-t-il à vous? — Sous celle d'une fumée épaisse, mais d'un blanc vif. — Êtes-vous bien assurée que cette fumée ne traverse pas le tain? — Oui, je la vois descendre entre la glace et le tain, et se porter par en bas, là où je vous ai dit. — Mon action est-elle plus ou moins forte qu'elle n'était auparavant? — Elle est plus forte de beaucoup.

Ces deux dernières expériences ne se trouvent point entièrement conformes à la première. Cette demoiselle a vu le fluide traverser le verre et la glace, qui est bien plus épaisse; le jeune homme ne l'a point vu, quoique d'ailleurs il fût très-bien doué de la propriété de voir le fluide. Je me rends à ces deux expériences, parce qu'une personne qui ne voit ou ne sent pas un effet, ne peut point contrebalancer le dire d'une personne qui voit ou qui sent cet effet. Cependant on peut encore observer dans ces deux expériences, comme dans la première, que l'action et l'entraînement des mains sont indépendans du cours de la fumée visible.

Quatrième expérience.

Cette troisième expérience fut aussitôt suivie d'une autre. Je retournai le miroir, je présentai la glace à son corps, et j'actionnai l'estomac des deux mains. Cette demoiselle aussitôt s'écria : Ah! que cela est beau! — Que voyez-vous d'extraordinaire? — Des rayons qui sortent de la glace, et qui sont comme des rayons du soleil. — Dites-moi exactement comme vous les voyez. — Je vous ai dit que c'était comme des rayons du soleil, une infinité de points brillans

qui forment des rayons et d'autres rayons plus sombres. — Où vont-ils aboutir? — A mon estomac et à mon foie. — Faites, je vous prie, attention à une chose; ces rayons ne sortent-ils pas de vous pour aller à la glace? — Non; je les vois traverser le miroir. — Quoi, ils traversent le tain? — Oui. — Mais, tout à l'heure, vous voyiez autrement? — Cela est vrai; actuellement je les vois traverser le tain, la glace, et sortir lumineux. A ce mot, je m'aperçus que la fenêtre était derrière elle, et que le reflet du jour pouvait causer une illusion. Je la menai au fond de mon salon, à plus de vingt pieds des fenêtres, et je l'adossai au mur. Elle vit les mêmes choses, sans aucune différence. Là, elle me dit que la glace attirait le fluide et le forçait à traverser le tain; que de l'autre manière, au contraire, la glace arrêtait le fluide et l'empêchait de traverser le tain, parce que le fluide avait plus... *d'amitié* pour la glace que pour le tain. C'est l'expression dont elle se servit, après quelqu'embarras d'en trouver une satisfaisante. On sent bien que le mot *amitié* est ici pour *affinité*. Je fus obligé de cesser cette expérience, parce que l'action était trop forte.

Cinquième expérience.

J'ai répété cette expérience avec une personne qui n'était point en crise; elle a produit de grands effets : le fluide a suivi la route indiquée dans la troisième expérience; mais comme il est ici question de la propriété qui le rend sensible à la vue, je n'en parlerai point.

Réflexions au sujet de ces expériences.

Si les sensations qu'on ressent en magnétisant nous prouvent la vérité de la treizième proposition de Mesmer, qui dit : « On observe à l'ex-
« périence l'écoulement d'une matière dont la
« subtilité pénètre tous les corps sans perdre
« notablement de son activité, » la quatrième expérience, que j'ai répétée plus d'une fois, et qui semble contredire sa seizième proposition, n'en détruit peut-être pas absolument la justesse. Mesmer avance, dans cette proposition, qu'elle est augmentée et réfléchie par les glaces. Quelques personnes en ont inféré que le fluide ne les traverse pas. Ma troisième expérience paraît fortifier cette opinion, mais la quatrième la détruit.

Dans la troisième, le fluide ayant plus d'affinité

avec le verre qu'avec le tain, reste sur la surface de la glace, mais incessamment poussée par la volonté et augmentée par la quantité qui s'y porte continuellement, et glisse le long de la surface jusqu'aux cuisses, et s'unit au corps humain, avec lequel il a encore plus d'affinité qu'avec le verre. Il se portait des cuisses, sur lesquelles le miroir était posé, aux parties les plus affectées par la maladie; et c'est encore une de ses propriétés essentielles et généralement connues par la pratique.

Dans ma quatrième expérience, l'action de la volonté, secondée par l'attraction du verre, forçait le fluide à traverser le tain, au lieu de rester sur la surface de la glace; et il se portait sur le corps humain, par l'effet de la supériorité de son attraction.

Dans les vingt-sept propositions que Mesmer nous a données à son arrivée en France, il s'est contenté de nous dévoiler une grande partie des propriétés du fluide dont il avait fait la découverte; mais il a laissé dans l'ombre du mystère, certaines particularités que la pratique et les observations lui avaient fait connaître, et dont les conséquences devaient nécessairement l'écarter des principes qu'il voulait établir. J'en offre ici un exemple trop intéres-

sant, pour qu'on n'excuse point une digression qui, à la vérité, m'éloigne de l'objet particulier que je traite, mais qui cependant ne me fait point sortir de mon sujet, puisqu'il y est question de la plus essentielle des opérations du magnétisme.

Mesmer dit, dans sa seizième proposition, que le fluide magnétique est réfléchi par les glaces, et que son action augmente d'intensité. Cette proposition peut être vraie à la rigueur. Et d'abord les expériences que je cite à la fin de ce chapitre, et la pratique du magnétisme nous font connaître que l'action s'accroît, soit par le passage d'une glace, soit par sa réflection, lorsqu'elle a lieu. Cet effet provient de ce que le fluide, en traversant le verre, se dégage de toutes les parties humides de la transpiration insensible, ou du moins de la plus grande partie, et reprend dès-lors l'élasticité que cette humidité a dû lui faire perdre (1). Quant à la réflection, elle ne me paraît pas autant démontrée que l'accroissement de la force. En supposant une personne assise sans intention, vis-

---

(1) Il en arrive autant à l'air atmosphérique, qui perd sensiblement de son élasticité, lorsqu'il est très-chargé de vapeurs humides.

à-vis d'une glace, il est probable que le fluide qui s'échapperait insensiblement de son corps, rejaillirait sur elle, parce qu'il manquerait de l'énergie capable de lui faire traverser le tain, et de le faire résister à l'attraction qui le rappellerait vers elle-même, dès que le fluide éprouverait la résistance du tain. Mesmer a voulu s'appuyer de cet effet pour magnétiser par la réflection d'une glace; et c'est contre la fausse application de ce principe que je m'élève. Je prouverai par des faits, qu'il attribue à cette cause l'effet d'une cause qui en diffère essentiellement.

J'ai démontré que l'action de l'homme était modifiée et dirigée par sa volonté, et que le fluide vital était le véhicule qui la transmettait et la communiquait à la personne sur laquelle elle était dirigée. Supposons, à présent, qu'une personne qu'on veut magnétiser soit placée à quelque distance devant une glace. Son image représentée dans le miroir, fixera l'attention du magnétiseur sur la partie qu'il voudra magnétiser, et son action s'y portera par sa volonté.

L'image de la personne sert à fixer l'attention. Les impressions des objets environnans capables de distraire s'affaiblissent insensiblement,

et l'attention devient d'autant plus vive, qu'elle n'est point partagée, et que la vue se fixe entièrement sur la partie qu'on actionne. L'organe est tendu sur cet objet, et toute son action s'y porte avec force.

L'attention est une action que l'ame porte sur quelqu'organe des sens. Cette action, en raison de son intensité, en ébranle plus ou moins les fibres, et les dispose, par ce mouvement, à recevoir plus facilement les impressions des objets. Notre corps est une machine absolument passive, comme je l'ai dit ailleurs. Nos sens, à qui nous avons donné des noms différens, se réunissent tous à un sens; nous ne sentons que d'une seule manière, par les impressions que l'action des objets fait sur nos fibres sensibles. Ces impressions sont plus ou moins distinctes, en raison de l'intensité de l'action et de la disposition où sont nos fibres. L'action de l'ame qu'on nomme *attention*, dispose les fibres à être facilement ébranlées; et le mouvement qu'elles reçoivent de cette action, facilite celui que peut imprimer l'action des objets; comme un corps déjà ébranlé est plus facilement mis en mouvement qu'un corps en repos. Le sentiment de ces impressions devient dès-lors plus distinct. Mais comme il n'y a

point d'action sans réaction, et qu'elles sont proportionnées l'une à l'autre, les fibres réagissent sur les objets en raison de l'action qu'elles ont reçue. Ainsi donc, plus l'attention est vive et forte, et plus la réaction des fibres a d'intensité. Si le sujet qui est l'objet de l'attention est un être sensible, comme dans la circonstance dont il s'agit, il ne peut pas être douteux qu'il ne sente les impressions de cette réaction en raison de son intensité, qui, comme nous venons de l'observer, dérive de l'action plus ou moins forte de l'ame, c'est-à-dire de l'attention. Tel est le mécanisme de l'attention.

Cette opération n'est pas incompatible, à la vérité, avec la réflection de la glace dont elle ne pourrait qu'augmenter la force ; mais le même effet a lieu, non seulement avec tout corps qui a la propriété de réfléchir la lumière et de conserver l'image d'une personne, mais même avec ceux qui n'ont point cette dernière propriété, tels qu'une muraille de pierres de taille ou de moëlons, une tapisserie de laine ou de soie, le vague de l'air, soit qu'il soit chargé de nuages, soit qu'il soit privé de toute vapeur apparente. Je ne puis douter de ce que j'avance, et j'en certifie la vérité, pour l'avoir exécuté plusieurs fois. Les effets produits sur

la personne magnétisée ne sont donc pas dus à la réflection de la glace ou du tain, qui s'oppose au passage du fluide, et elle ne s'effectue pas comme la réflection de la lumière, mais la volonté, aidée de l'attention, en est la véritable cause.

Ce qui prouve encore mieux l'inutilité de toute réflection, c'est que vous réussissez également lorsque, recueilli dans votre cabinet, vous vous représentez par la pensée, la personne sur laquelle vous voulez diriger votre action. Sans m'écarter des lois connues de la physique, je puis expliquer ce fait ; mais cette explication m'entraînerait trop loin de mon sujet, et il est temps que j'y revienne (1). Je me contente en ce moment d'assurer que ce que je dis est un fait certain, que je ne suis pas le seul qui l'ait éprouvé, et je prie les personnes habituées aux opérations du magnétisme, d'en faire l'expérience sur une personne absente, sensible, et avec laquelle on serait en un grand rapport magnétique. J'observe qu'il est nécessaire que la personne actionnée ne soit pas fortement

---

(1) Lorsqu'on aura achevé la lecture de cet ouvrage, l'explication de ce fait se présentera facilement à l'esprit.

occupée par un autre objet. Cette dernière condition paraîtra d'autant plus nécessaire aux personnes qui auront médité sur les rapports de l'ame et du corps, qu'elles connaîtront mieux combien la distraction peut rendre une personne insensible à des effets d'ailleurs assez forts.

Je ne me suis point écarté de mon objet sans quelqu'utilité, puisque j'ai fait connaître les effets de la volonté et de l'attention, qui sont les principaux agens du magnétisme humain; je dis *humain* et non *animal*. Lorsque Mesmer s'est servi de cette dernière expression, il entendait une action purement physique, car il n'est pas probable qu'il ait voulu accorder à tous les animaux indistinctement, une puissance de volonté et d'attention capable d'opérer les effets que nous opérons nous-mêmes par cette expression, et désignait les effets physiques du mouvement des corps, mouvemens aveugles et soumis aux lois générales de la gravitation. Le magnétisme animal résulte des propriétés du corps; le magnétisme humain des facultés de l'ame. Celui-ci diffère donc essentiellement de l'autre, parce qu'ayant pour principe l'ame et ses facultés, ses effets ne sont point *entièrement* soumis aux lois générales de la gravitation des corps.

Par son essence, l'ame est une cause première de mouvement, une force motrice. Mais nous avons observé que sa puissance était limitée, et que son action immédiate se portait sur les parties les plus subtiles du corps qu'elle anime, et auxquelles les physiologistes et les médecins ont donné le nom d'*esprits vitaux, esprits animaux.* Nous avons encore observé qu'un fluide répandu dans la nature et particulièrement affecté aux êtres vivans, les actionnait tous en même temps et les liait tous les uns aux autres. Cette liaison établit entr'eux des relations particulières et des rapports différens de ceux qu'ils peuvent avoir avec les corps privés de la vie. Cependant ce fluide ne peut point être *exactement* celui qui obéissant à notre volonté, se dirige vers les parties de notre corps que nous voulons faire agir, et qui communique notre action aux corps vivans qui ne sont pas avec nous en un contact immédiat. La puissance de l'homme limitée à son propre individu, ne peut avoir quelqu'influence sur ce fluide que lorsqu'il est combiné avec les parties sonmises à sa volonté : ce n'est donc que par le moyen de cette combinaison que le fluide qui actionne les êtres vivans devient le véhicule de leurs actions volontaires.

Un même fluide actionne tous les vivans; mais lorsque pénétrant un corps animé, et se combinant avec les esprits vitaux et les esprits animaux, il obéit à de nouvelles lois et acquiert de nouvelles propriétés, son mouvement primitif est changé; il s'établit un nouvel ordre de mouvement, et cet ordre est celui qui est particulier à l'individu; c'est son ton. Il est probable que c'est ce qui aura déterminé Mesmer à dire que le fluide universel s'animalise en pénétrant le corps des animaux. C'est dans cet état de combinaison que je l'appelle *fluide nerveux, fluide vital*. Quelques observations que je vais présenter à ce sujet, nous prouveront évidemment que ce fluide est le principe physique de notre vie.

L'expérience nous fait connaître que le fluide nerveux s'échappe par tous les pores exhalans de notre corps, et selon les circonstances, nous en perdons une quantité plus ou moins grande. Cette déperdition tient aux différens exercices que nous donnons à nos membres, puisque nous ne pouvons les faire agir que par l'emploi que nous faisons de ce fluide. L'impuissance ou nous nous trouvons d'agir après un trop grand exercice, et le sommeil qui en est une suite ordinaire, sont des preuves qui se renouvellent chaque jour.

Les alimens réparent cette perte continuelle de fluide vital, par les nouveaux esprits qu'ils nous fournissent. J'ai observé dans mes Essais que les seuls corps vivans pouvaient servir à la nutrition. En effet, toute combinaison de la matière qui ne sera point dans la classe des corps vivans, ne pourra point fournir de parties alimentaires; telles sont les métaux, les demi métaux, les terres et les pierres de toutes les espèces. Quant aux liquides extraits de végétaux, il est facile d'apercevoir qu'ils peuvent servir d'aliment, parce qu'ils contiennent des parties végétales; mais tout liquide dépouillé de parties animales et végétales, ne peut point servir à la nourriture des corps vivans. Les minéraux, les végétaux et les animaux sont cependant des modifications d'une même substance matérielle, et ils ne diffèrent dans leurs propriétés que par l'ordre de mouvement qui agite leurs parties intégrantes. Cette direction de mouvement qui constitue la vie, est donc particulièrement affectée à certains corps, et nous devons inférer que la cause efficiente de la vie porte exclusivement sur eux une action prédominante. Ce principe étant commun à tous les corps vivans, il doit se transmettre des uns aux autres. On ne peut point s'attendre à un pareil effet des corps privés de la vie,

parce qu'ils ne peuvent communiquer ce qu'ils n'ont pas. C'est donc le principe de la vie inhérent dans les corps vivans que nous nous approprions par la digestion de leurs parties organiques. Elles se tranforment en sucs alimentaires qui remplacent celles qui ont été entraînées par la transpiration insensible. Une longue abstinence nous enlève nos forces encore plus que les exercices du corps. Les alimens, lorsqu'ils sont bien dirigés, rendent à un corps épuisé la chaleur et la vie, avec la puissance d'employer à l'exercice de sa volonté l'excédent des forces nécessaires à l'entretien du mouvement interne.

Le sommeil périodique et naturel est un effet de cette déperdition de forces vitales ; car tout ce qui cause la dissipation du fluide nerveux, ou qui en rallentit le cours, est propre à le provoquer. Le sommeil ne répare point les forces, mais l'inaction qu'il procure en est une économie. « Dans l'état de sommeil, dit Mesmer, l'homme agit en machine, dont les principes du mouvement sont internes. » En effet, la diminution du fluide, principe des mouvemens corporels, se fait sentir aux parties les plus éloignées du centre, parce que la plus grande quantité de ce qui en reste, est

employé à entretenir le jeu des organes les plus nécessaires à la vie.

On peut observer que les animaux se livrent au sommeil après avoir pris leur nourriture. C'est que le travail de la digestion attire vers le centre une grande quantité de force vitale qui abandonne les extrémités. Les effets de la diminution de ce principe de mouvement se font sentir aux membres par de la faiblesse, ou par une espèce d'engourdissement; ces effets sont sensibles en raison de la quantité de force vitale qui abandonne les extrémités pour agir dans le centre. Cet abandon produit un sommeil plus ou moins profond, plus ou moins agité, selon le travail qui s'opère dans la digestion. Mais lorsque cette opération a extrait des alimens le fluide vital qu'ils contenaient, et que le sang l'ayant reçu du chyle l'a transmis dans les nerfs par le cerveau, cet excédent se répand jusqu'aux extrémités, y porte le mouvement et produit le reveil (1).

---

(1) Un exercice modéré peut aider à la digestion, mais on sent bien que tout exercice qui emploierait une très-grande quantité de fluide vital, ne pourrait qu'altérer cette opération, ou même l'arrêter. Je n'en excepte pas le travail de la tête, qui ne peut s'effectuer

La force motrice de l'ame est une puissance indéterminée. Elle ne peut être réduite en acte que par les moyens physiques qui lui sont soumis. Ces moyens sont l'excédent du principe de vie nécessaire à la conservation de la machine. Cet excédent est, comme nous l'avons observé, soumis à notre volonté, et nous avons la puissance d'en diriger une quantité quelconque vers la partie de notre corps que nous voulons faire agir, et par elle sur les objets environnans.

Il est donc vrai que non seulement un homme actionne un autre homme par sa seule présence et selon les simples lois connues de la gravitation des corps, ce qui nous a été désigné par le magnétisme animal; mais même qu'il a, par sa volonté, comme être actif et intelligent, la puissance de diriger le fluide vital qui sert de véhicule à son action. Quoique la détermination du cours du fluide nerveux soit soumise à notre volonté, les mouvemens qui lui sont imprimés par l'ame sont toujours conformes aux lois générales du mouvement. Il n'y a que la direction qui dépende

---

sans attirer vers cette partie une quantité quelconque de fluide vital, et diminuer dès-lors son action sur l'estomac.

d'elle. Voilà la base du magnétisme humain, dont le principe se trouve dans les facultés de notre ame. C'est de cette vérité prouvée par le raisonnement et confirmée par les faits, que dérivent les procédés qu'on emploie dans cet art si utile, mais si loin encore de la perfection dont il est susceptible. Son but est de conserver l'harmonie du corps humain, et ses effets de rendre aux viscères les propriétés dont ils sont susceptibles, en rétablissant en eux les mouvemens nécessaires aux fonctions auxquelles la nature les a destinés.

Le magnétiseur, en agissant par ses facultés et par ses propriétés, ne fait que *seconder* la nature et l'aider ; car quoiqu'elle n'ait souvent besoin que de ses propres forces pour guérir un grand nombre de maladies, il en est qui exigent des efforts au-dessus de sa puissance. L'homme alors vient au secours de son semblable, et lui prête un excédent de vie qui, sans la direction qu'il lui donne, se serait répandu dans le vague de l'atmosphère. C'est ainsi qu'un fleuve dont les eaux débordées inondent inutilement des terrains incultes, porte l'abondance et la fertilité dans les campagnes, lorsque, resserré dans son lit, son cours est dirigé par une sage administration.

CHAPITRE II.

Des procédés.

Les procédés dont j'use en magnétisme dérivent tous des principes que j'ai établis et des conséquences que j'en ai tirées. Je prie donc de remonter au premier de tous : que, dans l'univers matériel, il n'y a que matière et mouvement, matière modifiée par le mouvement;

Que le mouvement imprimé à la nature est l'effet d'une cause première;

Que cet effet est l'expression de sa volonté;

Que c'est à cette volonté, c'est-à-dire au mouvement qui en est l'expression, que les corps doivent leurs formes et leurs propriétés;

Que, dans les corps, chaque espèce a une direction de mouvement qui lui est particulière;

Que cette direction, commune à l'espèce, se modifie dans chaque individu;

Enfin, que cette modification qui devient propre à un individu, est ce qu'on appelle *son ton*. Ainsi donc, le mouvement tonique d'un individu n'est qu'une modification de la direction de mouvement commune à toute espèce.

Le premier de tous les procédés est pour éta-

blir des rapports plus particuliers entre le ton de votre mouvement et celui de la personne que vous voulez magnétiser. Pour l'effectuer, il faut se placer en face l'un de l'autre et dans la position la plus commode ; présenter les extrémités de vos pieds aux extrémités de ceux de cette personne, vos genoux aux siens ; poser les paumes des deux mains sur ses épaules au bas du cou, étendre les doigts et les faire toucher la parti epostérieure des épaules.

Dans cette posture, le magnétiseur tient sous ses mains la plus grande partie des nerfs qui descendent de la tête dans toutes les parties du corps ; et comme ils vont se réunir au plexus solaire, qui est placé immédiatement derrière le sac de l'estomac, il faut qu'il porte et dirige son action, des épaules vers cette réunion générale des nerfs.

L'homme, en faisant usage de ses facultés, donne à ses propriétés le développement nécessaire à la fin qu'il se propose.

Les principaux agens dont l'homme se sert en magnétisme, sont la volonté et l'attention. La volonté détermine et dirige l'action ; l'attention la soutient et l'accroît : c'est par sa volonté qu'il imprime son action, et qu'il la dirige sur le plexus solaire.

Par la pensée, il se représente cette réunion de nerfs qui, comme je l'ai dit, est placée derrière le sac de l'estomac. Ce sont deux ganglions qu'on nomme *semi-lunaires*, dont l'un est à droite, l'autre à gauche. Ils s'envoient mutuellement des trousseaux nerveux qui s'entrelacent et forment, par leur réunion, ce plexus auquel aboutissent presque tous les nerfs de la partie supérieure du corps, lesquels se continuent jusques aux extrémités inférieures.

Le magnétiseur fixe son attention et porte son action sur cet entrelacement de nerfs, qui la communique à tout le système nerveux.

Comme mon intention est de faire connaître les procédés dont je fais usage, je ne dirai point ce qu'il faut que l'on fasse, mais ce que je fais, et les raisons qui m'ont déterminé à adopter ces procédés.

Je commence à mettre en rapport dans la posture que je viens d'indiquer; je la conserve deux minutes à peu près. Après cet espace de temps, je soulève les mains, je les tiens élevées à un ou deux pouces de distance au-dessus des épaules, et je les descends *lentement* vers l'estomac, en les faisant passer sur les parties latérales de la poitrine, et en suivant à peu près le

cours des nerfs intercostaux (1). Je répète ce procédé quelquefois deux autres fois, suivant les circonstances : j'entends la descente des mains depuis les épaules jusqu'à l'estomac. Je les reporte encore sur les épaules, où je les pose un moment, et je les descends le long des bras, en les pressant légèrement jusqu'aux extrémités des doigts. Là, je saisis les pouces de chaque main, que je presse légèrement avec mon pouce, ayant soin que la partie charnue de mon pouce soit appliquée à la partie charnue du pouce que je tiens. Cette pression dure environ une minute; et, par la pensée, je dirige mon action du pouce aux épaules et des épaules à l'estomac. Je termine ce procédé par présenter mes deux mains vis-à-vis les parties latérales de la tête, et je les ramène très-lentement vis-à-vis de l'estomac, de la manière dont je l'ai indiqué tout-à-l'heure.

Ces procédés vous mettent en rapport avec la personne que vous magnétisez, c'est-à-dire vous montent à peu près au même ton, et

---

(1) La situation de ces nerfs est tout le long des parties latérales des vertèbres; ils communiquent avec la plupart des principaux nerfs du corps, et vont aboutir au plexus solaire.

donnent aux mouvemens de l'un et de l'autre plus d'analogie qu'ils n'en avaient auparavant.

Il ne m'appartient point d'indiquer des procédés sans les raisonner : je prie donc qu'on me permette d'expliquer comment ce procédé effectue cette analogie de mouvement, et à quoi elle est nécessaire.

L'action de l'homme est la communication de son mouvement. Lorsque deux hommes s'actionnent mutuellement, il resulte de cette communication réciproque, un mouvement qui n'est plus celui de chacun d'eux, mais composé de l'un et de l'autre. Il s'effectue dans chaque personne un changement de ton qui rapproche le ton particulier de chacune à un ton à peu près commun, ce qui nécessairement produit une plus grande analogie dans leur mouvement.

Il est une autre manière de se mettre en un rapport plus intime ; la voici : lorsque j'ai les mains posées sur les épaules de la personne que je magnétise, je dirige mon action sur les principales parties de son corps, à commencer par la tête, et j'y porte mon action avec la partie correspondante de mon corps. Je m'explique ; je me représente le cerveau de la personne que je magnétise, et j'y porte l'action de mon cer-

veau ; j'actionne son front et ses yeux avec mon front et mes yeux, sa poitrine avec la mienne, son estomac avec le mien, son foie et sa rate avec mon foie et ma rate, ainsi du reste. Cette opération se fait en portant son attention sur la partie qu'on actionne, et sur celle avec laquelle on actionne. On s'aide d'un léger mouvement du corps vers la partie sur laquelle on porte son action.

Il faut qu'on me passe les détails, si on veut que je sois clair; et le grand point, ici, est de me faire entendre assez pour que mes descriptions suppléent aux dessins, qui seraient d'une grande utilité.

Supposons que je veuille actionner le cerveau d'une personne avec le mien ; je porte mon attention sur son cerveau et puis sur le mien, et je me les représente l'un et l'autre par la pensée. Je fais de légers mouvemens de la tête vers son front, et je me représente que l'action de mon cerveau se transmet sur le sien par le ministère d'un fluide qui se porte de l'un à l'autre. Je dis par le ministère d'un fluide, car pour que l'action d'un corps qui ne touche pas immédiatement un autre puisse s'y porter, il est de toute nécessité que ce soit par des corps intermédiaires qui touchent immé-

diatement à l'un et à l'autre. Ici, nous ne pouvons pas supposer que l'air soit ce corps intermédiaire, car il ne touche pas immédiatement aux deux cerveaux. Il faut qu'un fluide qui pénètre les parois de nos têtes soit le véhicule de cette action, et j'ai démontré que ce ne pouvait être que celui auquel j'ai donné le nom de *fluide vital*, qui, par ses propriétés, pénètre tous nos viscères, et y entretient le mouvement des liqueurs qui y circulent.

Cette opération exige du temps et une grande attention : elle est très-utile pour l'exploration, qui doit vous faire connaître le siége de la maladie. On peut juger que ce procédé doit établir un grand rapport de mouvement entre deux personnes, parce que l'action se portant sur chaque viscère en particulier, modifie leur mouvement à celui des viscères analogues des deux personnes.

L'harmonie du corps humain résulte du mouvement de chacune de ses parties dans l'ordre où elles doivent être mues. Cet ordre peut être altéré, soit dans les liquides, soit dans les solides. Cette altération est ce qui constitue la maladie. Pour parvenir à la guérir, il faut rétablir l'ordre des mouvemens de la partie affectée : c'est le but des opérations du magné-

tisme. Nous avons observé que le principe de la vie travaille incessamment à conserver l'harmonie des mouvemens nécessaires, qu'elle lutte contre toutes les causes qui tendent à la déranger, mais que les forces vitales ne suffisent pas toujours à rétablir l'ordre. Nous avons encore observé que l'action de l'homme sur l'homme doit opérer un accroissement de forces vitales; mais j'ai à présenter une nouvelle observation très-importante.

Lorsque l'homme porte sur son semblable l'action générale de toutes les parties de son corps, il lui communique le mouvement de toutes ces parties dans l'ordre où il est établi dans chacune. S'il est en santé, sans doute il en doit résulter un effet très-favorable; mais si l'harmonie de son individu est altérée, et qu'il soit malade, l'effet est nécessairement pernicieux, puisqu'il ne peut communiquer que des mouvemens contraires à l'harmonie générale, et transmettre les impressions des maladies dont il est affligé.

Lorsque je parlerai des courans et des sensations internes, on verra qu'il sort de presque toutes les parties de notre corps, et principalement de celles qui sont affectées de quelque maladie, un courant de matière subtile, lequel

se porte sur la personne qui actionne un malade, et le plus souvent sur la partie qui est opposée à la partie malade, ou sur celle qui lui est semblable : du foie à la rate du magnétiseur, ou à son foie. Alors on pourra juger des mauvais effets que doit produire une personne malade sur celles qu'elle actionne (1).

Un examen approfondi des courans et de leurs effets sur les corps qui s'actionnent par leur moyen, fera connaître la vraie cause et le véhicule des maladies épidémiques, et de quelques autres qui se communiquent par la fréquentation.

Je veux rapporter à ce sujet un passage très-curieux de Montaigne (2). « Simon Thomas était « un grand médecin de son temps : il me sou- « vient que me rencontrant un jour à Toulouse, « chez un riche vieillard pulmonique, et traitant

(1) C'est à la pernicieuse habitude qu'avait feu mon ami d'Elson de se laisser magnétiser à la journée par des personnes affectées des maladies les plus graves, que j'attribue la mort prématurée qui l'a enlevé à ses amis. Je l'en avais averti vingt fois ; mais nous ne marchions pas sur la même route, quoique nous nous rencontrassions souvent dans la carrière que nous parcourions.

(2) *Essais* de Montaigne, chapitre *de l'Imagination*, tome I.

« avec lui des moyens de sa guérison, il lui dit « que c'en était l'un de me donner occasion de « me plaire en sa compagnie, et que *fichant ses* « *yeux* sur la fraîcheur de mon visage et sa « *pensée* sur cette allégresse et vigueur qui « regorgeait de mon adolescence, et remplis- « sant *tous ses sens* de cet état florissant en « quoi j'étais alors, son habitude s'en pourrait « amender; mais il oubliait à dire que la mienne « s'en pourrait empirer aussi. »

Ce passage n'a pas besoin de commentaire. On voit, d'après ces observations, qu'il est nécessaire que le magnétiseur jouisse d'une bonne santé, qu'il ne faut pas que l'action soit mutuelle, mais que le magnétiseur seul doit imprimer son action. Le malade doit être entièrement passif, et recevoir avec *confiance* et *volontairement* l'action sans réagir.

Le but du magnétiseur est de modifier les mouvemens généraux du malade aux siens. Si le malade n'y consent pas, il y aura résistance; s'il réagit, il y aura répulsion. Chaque homme ayant la puissance de porter et de diriger son action sur son semblable, il s'établirait une lutte entre ces deux puissances agissantes, et cette opposition d'action serait nécessairement contraire au but qu'on se propose.

Cette condition n'est pas la seule ; il faut que l'un et l'autre aient de la confiance : le magnétiseur en son action, le malade aux effets salutaires de cette action. On sait que la confiance est nécessaire pour bien faire ce qu'on veut. Elle dérive de la conviction de sa puissance et en assure l'exercice. Une action faite sans confiance ne produit presque jamais les effets auxquels on a droit de s'attendre. La confiance en un remède produit le désir d'en faire usage, et l'effet ordinaire du désir est de disposer favorablement les fibres à recevoir son action. Les médecins sont très-convaincus de cette vérité ; et ce n'est pas sans raison, comme le dit Montaigne : « qu'ils pra-
« tiquent avant main la créance de leur patient
« avec tant de fausses promesses de sa gué-
« rison, si ce n'est que l'effet de l'imagination
« supplée l'imposture de leurs aposèmes. »

Comme le désir est produit par la confiance, la défiance et la répugnance mettent nos fibres dans une disposition contraire à celle que produit le désir. Cette disposition doit opposer une résistance à l'action et en détruire plus ou moins les effets.

Cependant, il est difficile d'avoir une certaine confiance en un remède qu'on ne connaît

pas. Dans ce cas, il suffit de n'avoir aucun de ces deux sentimens contraires. La confiance s'établissant par la suite, produira dans le temps les effets favorables qui en sont une suite nécessaire.

Cet état d'indifférence ne regarde que le malade; le magnétiseur doit nécessairement avoir une confiance entière en l'efficacité de son action.

Quant aux effets du rapport qui s'établit entre les deux personnes; la répétition du procédé qui le produit donne aux fibres la facilité de céder au mouvement qu'on leur imprime, et d'être mues dans la direction de mouvement propre au magnétiseur. Elles prennent l'habitude de cette direction de mouvement, car qu'est-ce que l'habitude? C'est l'effet de la répétition fréquente d'une même action sur les mêmes fibres.

Tandis que je tiens le malade par les pouces et que j'établis ce rapport de mouvement entre nous, j'adresse ma prière à Dieu, et je dis :
« O Dieu! créateur et conservateur de tout ce
« qui existe, je mets ma confiance en vous;
« permettez que je fasse à cette créature tout
« le bien qu'il est en ma puissance de lui faire
« et tout celui dont elle est susceptible.

« Et vous, êtres immatériels et bienfaisans, « s'il vous est permis d'avoir quelqu'influence « sur mes opérations, aidez-moi à en obtenir le « succès que je désire. Ainsi soit-il. »

J'avouerai que, dans certaines circonstances embarrassantes où je me suis trouvé, et dans des momens où le danger était au plus haut point, j'ai répété ma prière avec ferveur, et j'ai toujours éprouvé que ma confiance et mes forces en étaient sensiblement accrues.

Les esprits forts sont aujourdhui si nombreux, que je dois m'attendre à exciter en plusieurs la pitié que leur inspire ce qu'ils appellent *faiblesse d'esprit*. Mais je les prie de suspendre leur commisération, et d'être bien assurés que ce n'a pas été sans de profondes méditations que je me suis décidé. J'ai du moins sur eux l'avantage d'agir en conséquence de ce que je crois.

Je prolonge la durée du procédé qui établit le rapport, plus long-temps les premiers jours que je magnétise un malade. Dans la suite du traitement, le rapport s'établit promptement, et avec la plus grande facilité. Je me dispense même de ce procédé, parce qu'un traitement suivi établit un rapport durable, et j'ai éprouvé qu'une interruption totale de plus de trois

mois, ne l'avait pas altéré d'une manière sensible (1).

(1) Lorsque je cessai d'avoir un traitement, il ne me restait plus que quelques personnes dont la guérison n'était pas entièrement achevée. Je priai M. le vicomte de la Belinaye de se charger de deux somnambules très-intéressans. Ils devaient être d'une grande utilité pour son instruction. Depuis long-temps il traitait une de ces deux personnes.

Près de quatre mois après cet arrangement, il m'envoya prier de passer chez lui. J'y trouvai deux malades assis à son baquet, et un médecin de la ville, M. Bianchi, qui l'avait prié de le rendre témoin de quelques expériences faites avec des somnambules. Nous étions spectateurs l'un et l'autre. M. de la Belinaye agissait seul, et le médecin parut satisfait de ce qu'il voyait.

J'étais assis au coin de la cheminée, M. Bianchi près de moi. Le baquet était placé au-delà, et à une petite distance du médecin, à quatre ou cinq pieds. Un des deux malades était une jeune fille rachitique que j'avais tirée des portes du tombeau. Ses parens n'espéraient plus rien d'elle, et avaient cessé tout remède, lorsque la commisération m'engagea d'en entreprendre la cure. Elle était devenue excellente somnambule, obéissait avec promptitude aux ordres que je lui donnais mentalement, et elle était très-clairvoyante et pour elle et pour les autres. Ces propriétés étaient fort diminuées dans le temps dont je parle, parce qu'elle était sur le point d'être parfaitement guérie. Je ne l'avais pas vue depuis près de quatre mois; cependant je résolus d'es-

En quittant les pouces du malade, je porte les miens sur le creux de son estomac, au-

---

sayer si le rapport établi entre nous était perdu par l'action continuée de M. de la Belinaye, ou du moins s'il était altéré au point de me faire perdre l'empire que j'avais eu sur elle.

Je dirigeai ma main vers son estomac; elle tressaillit. Je continuai de l'actionner très-légèrement; et parcourant de la pensée toute sa personne, je me mis avec elle en un rapport intime, sans détruire la crise où elle était. Je m'aperçus bientôt qu'elle me sentait et me reconnaissait. Je m'approchai de l'oreille du médecin, et lui dis très-bas : Que voulez-vous que je lui fasse faire ? — Faites-lui ôter le fer qu'elle a devant elle, et faites-la venir à vous. Je ferai mieux, lui dis-je ; je la ferai asseoir sur celui de mes genoux que vous m'indiquerez. Il me demanda que ce fût le genoux gauche.

Je fixai cette fille, et je la priai mentalement de venir à moi. Sa réponse fut un signe négatif de la tête. Je m'armai de sévérité, et je lui en donnai l'ordre par un *je le veux* irrésistible. Elle ôta son fer avec dépit, vint à moi, et me demanda ce que je voulais. Sa question, faite à voix haute, ne fut suivie d'aucune réponse semblable de ma part. Je restai immobile, et lui ordonnai mentalement de s'asseoir sur mon genou gauche. Elle le fit, au grand étonnement du médecin, qui connaissait assez M. de la Belinaye et moi, pour n'avoir aucun doute sur la loyauté de cette expérience.

Près d'un an avant cet évènement, j'avais fait la

dessous du cartilage xiphoïde : je les y tiens à peu près cinq minutes, les doigts étendus sur

---

même chose avec une demoiselle Simon, que M. Gossard, maître en chirurgie et magnétiseur, avait menée dans une maison où je me trouvais à Paris. Je ne connaissais ni l'un ni l'autre, je ne les avais jamais vus; le hasard nous fit rencontrer ce jour-là. M. Gossard parut fort étonné d'entendre son malade, en somnambulisme, répondre à des questions qui n'avaient point frappé ses oreilles; il le fut encore plus, quand il la vit se lever et venir à moi, qui étais assis fort loin sur un canapé, me demander mes ordres, se promener avec moi, en me priant de lui donner le bras. Il lui demanda l'explication de sa conduite; elle lui dit que c'était moi qui l'avais mise en crise, tandis qu'il croyait qu'elle y était tombée toute seule. Il est vrai qu'on m'avait prévenu qu'elle était somnambule, et qu'elle était venue dans la maison pour magnétiser dans cet état madame la B*** de L***, qui était incommodée.

Je n'ai rapporté ces deux faits que pour avoir occasion de faire quelques observations à leur sujet.

Dans l'une et l'autre circonstance, je m'étais mis en un rapport intime sans contact immédiat, et de la manière que j'ai indiquée dans ce chapitre.

Dans le second fait, la demoiselle Simon avait été mise en somnambulisme par moi-même, et c'était mon action qui avait opéré la crise. Je n'ai donc fait qu'une chose même, sur-tout lorsqu'un somnambule est sensible et sujet à de bonnes crises.

Mais dans le premier, la fille rachitique ayant été

la rate et sur le foie, en portant mon action sur l'estomac. Pour effectuer cette opération,

---

mise en crise par une autre action, on pourrait croire que j'aurais dû la troubler, même la réveiller, ou du moins lui occasionner du mal-être, des inquiétudes, comme cela arrive presque toujours. Il suffit même qu'un étranger porte une trop vive attention sur une personne en crise pour l'incommoder.

Et d'abord, je prie d'observer que je l'avais traitée plus d'une année; que, durant tout ce temps, elle avait été soumise à ma volonté d'une manière peu commune; que mon action avait sur elle une telle influence, que, sans être en crise, elle éprouvait un frissonnement sensible, même aux spectateurs, quoique je ne fusse encore qu'au bas de l'escalier qui conduisait à la chambre que j'avais consacrée au traitement. Je suis persuadé qu'un rapport établi sur une pareille base, ne peut être détruit de plusieurs années; et je ne suis point éloigné de croire que si dans vingt ans elle était mise en crise par quelqu'autre, elle me sentirait et me reconnaîtrait à mon action, en me nommant par mon nom, et en venant à moi avec empressement.

Quant au signe négatif, j'y étais habitué. Il n'était pas l'effet d'une mauvaise volonté; il avait lieu dans deux circonstances: la première était une impuissance physique de se lever ou de marcher; il me suffisait alors de lui donner des forces ou de détruire quelqu'autre obstacle. La seconde était produite par la présence de quelqu'étranger assis près de moi, ou lorsque c'était pour satisfaire la vaine curiosité de quelque spa-

je me représente l'estomac par la pensée.
Je porte donc mon action sur l'estomac ; et

---

teur. Elle m'a souvent dit qu'elle avait alors une répugnance très-forte à m'obéir ; que lorsqu'elle obéissait, c'était malgré elle, attirée par une force irrésistible, mais que cela lui faisait mal.

Je prie le lecteur de faire attention à ceci, et d'être bien assuré que la plupart des expériences d'une vaine curiosité, sont pour le moins inutiles, et peuvent devenir dangereuses. D'ailleurs, elles sont sujettes à manquer. La présence de plusieurs spectateurs donne des distractions au magnétiseur, et pour peu qu'il mette de vanité et de prétention, il perd considérablement de sa puissance. Ajoutez à cela que l'action de plusieurs spectateurs dont la force est accrue par leur attention, trouble celle que vous portez, et qu'il se trouve très-souvent parmi eux des actions très-dangereuses, et tout à fait contraires au bien de la personne en crise. J'ai eu la malheureuse occasion d'éprouver la cruelle influence d'une personne envieuse et méchante sur un de mes malades qui, quoiqu'en crise, n'était pas en somnambulisme.

Mais lorsque je veux me mettre en rapport avec une personne en crise sans déranger le travail qui s'opère en elle et sans troubler l'ordre des mouvemens que son magnétiseur a imprimés, je ne porte pas mon action sur lui ; je ne lui communique pas mon ton ; je reçois son action, et me mets à son ton. Je suis passif au lieu d'être actif. Je porte d'abord une attention légère sur toute la personne, et, par ma volonté, je reçois sur

pour lui donner de l'énergie, je remue légèrement mes pouces sans les déplacer, et sans presser l'estomac. Nous avons observé que le fluide nerveux était le véhicule de notre action. Je

---

moi l'action de la personne en crise. Lorsque j'en ressens en moi les effets, on verra, dans les chapitres suivans, la propriété que j'ai de les sentir. Je mets en usage le procédé qui doit me mettre en rapport intime, parcourant de la pensée, les principaux viscères, en commençant par la tête.

L'action physique de la personne en crise produit une réaction; et comme ma volonté n'agit pas et qu'il n'y a qu'un simple consentement de ma part, cette réaction suit les simples lois de l'action des corps les uns sur les autres. Les impressions du malade modifient mon mouvement au sien, et me mettent à peu près à son ton. On voit que si je veux agir sur lui dans cette situation, je puis le faire sans le troubler beaucoup, en ménageant mon action, et en ne l'augmentant que peu à peu. Avec cette marche prudente, mon action prédomine enfin, et je puis lui donner le ton sans troubler son travail de manière à lui être incommode. J'ai presque toujours réussi dans cet essai; mais j'ai remarqué qu'il fallait ou que le magnétiseur y consentît en cessant son action, ou bien que la personne en crise fût abandonnée à son travail, sans qu'un magnétiseur l'actionnât, ce que je n'approuve pas, et ce qu'on est pourtant souvent obligé de faire dans des traitemens très-nombreux.

me représente donc ce fluide que je projette par mes pouces, s'introduisant dans l'estomac, et pénétrant toutes ses parties.

Après avoir fixé mon attention sur ce viscère, je la porte sur la rate et sur le foie, l'un après l'autre, sans ôter mes mains de la place où je les ai posées.

Les effets les plus communs de ce procédé sont une légère difficulté de respirer, qui vient du gonflement de l'extrémité supérieure de l'estomac, laquelle presse le diaphragme, sous lequel elle est immédiatement placée; une chaleur assez douce qu'on éprouve dans l'estomac, et qui se répand quelquefois dans les parties adjacentes; quelques douleurs légères; des sensations de froid, qui quelquefois deviennent désagréables.

Quoique l'action soit portée sur l'estomac, il arrive souvent que les effets se font sentir au foie, à la rate et dans d'autres endroits. J'en dirai les raisons dans la suite.

Lorsque je veux augmenter l'action physique dont mon fluide nerveux est le véhicule, je joins à mes pouces les deux doigts indicateurs de mes mains. Les cinq doigts de chaque main étant autant de canaux par lesquels il s'échappe, je les rassemble tous sur la partie que j'ac-

tionne, lorsque je veux y produire un plus grand effet.

La paume de la main appliquée sur l'estomac ou sur toute autre partie, y porte une action beaucoup plus douce que les doigts. La chaleur de la main et le fluide qui s'exhale de sa surface, et qu'on dirige vers la partie souffrante, la détend et en calme les douleurs.

A cet acte physique, il faut joindre l'intention, qui en est le modificateur. L'intention est elle-même une modification de la volonté; et lorsqu'elle est jointe à l'acte physique, qui en est l'expression, elle produit des effets très-salutaires.

Lorsque mon intention est de donner du ton, c'est-à-dire une certaine tension aux fibres, et par conséquent de la force, je me sers de l'extrémité de mes doigts, soit en les appliquant, soit en les représentant à une certaine distance. Cette dernière position augmente l'intensité de l'action.

Lorsque les fibres, au contraire, sont trop tendues, et qu'il y a de la contraction ou de l'irritation dans une partie, j'y applique la paume de la main avec l'intention de relâcher, de détendre ces fibres, et j'y transmets une action douce qui, avec la chaleur de la main, pro-

duit l'effet que je désire. Cette dernière condition n'est pas toujours nécessaire; j'ai réussi à apaiser des douleurs très-vives par l'application de ma main, qui, dans ce moment, était froide.

L'intention n'est pas la volonté, c'est une disposition à agir, à vouloir : c'est la disposition d'esprit où l'on se trouve avant d'agir, et tandis qu'on agit; mais cette disposition a de grands rapports avec celle où le corps se trouve.

Le moral et le physique agissent et réagissent continuellement l'un sur l'autre. Les impressions des objets présentent à l'ame des idées, par le mouvement qu'elles impriment à nos fibres; l'ame réagit en conséquence des idées qu'elle a, et donne aux fibres une disposition relative à ces idées. L'intention du magnétiseur caractérise et modifie la disposition des fibres de son corps, dont les impressions se transmettent sur la personne malade. Ces impressions produisent des effets plus ou moins puissans, en raison de l'intensité de l'action et du rapport de mouvement établi entr'eux.

Voilà la mécanique des effets de l'intention qui en fait connaître la nécessité, et les effets salutaires que produit cette disposition de l'esprit, lorsqu'elle est dirigée au soulagement de la personne qu'on veut secourir.

Après avoir actionné l'estomac avec mes pouces durant l'espace de cinq ou six minutes, je retire mes mains à une distance de deux ou trois pouces en avant, et vis-à-vis l'estomac. La position que j'ai adoptée est celle qui m'est la plus commode. Je voudrais la désigner d'une manière assez intelligible pour qu'elle put être saisie facilement sans le secours du dessin.

Les paumes de mes mains sont vis-à-vis l'une de l'autre, formant un ovale par la courbure de mes doigts, dont les extrémités se trouvent à la distance d'un pouce les unes des autres. Mes deux pouces se trouvent placés à côté l'un de l'autre, parallèlement, les ongles en-dessus. Les petits doigts et le tranchant des mains en bas. Dans cette position, les extrémités des doigts sont dirigées vers l'estomac du malade, les talons des mains vers le mien; et, à cause de la courbure de mes doigts, la surface des ongles se trouve placée vis-à-vis de l'estomac du malade.

J'ai dit qu'à une certaine distance, l'action que l'on porte sur un malade acquiert une plus grande force. Mesmer l'a dit avant moi, et la pratique a confirmé cette assertion. Voici comme Mesmer s'exprime : « Le toucher à une « petite distance de la partie est plus fort, parce

« qu'il existe un courant entre la main ou le « conducteur et le malade. » Ce courant existe, en effet, et c'est de ce phénomène dont il parle dans sa *treizième proposition.* « On observe, « dit-il, à l'expérience, l'écoulement d'une ma- « tière dont la subtilité pénètre tous les corps, « sans perdre notablement de son activité. »

Il n'est pas douteux que Mesmer n'ait formellement désigné les courans, et qu'il ne les ait connus; mais rien ne me fait croire qu'il se soit expliqué à ce sujet à ses disciples. J'ai été et je suis encore en relation avec un grand nombre de ses disciples; je les ai vu opérer. J'ai eu avec quelques-uns des plus instruits, des conversations dans lesquelles nous avons profondément discuté cette matière : ils n'avaient aucune connaissance des effets des courans, et dès-lors ils n'en faisaient aucun usage. Quelques-uns d'eux éprouvaient, à la vérité, des sensations sur leurs mains; mais ils n'avaient aucune idée des entraînemens ni des sensations internes, et il n'en est pas question dans aucun des ouvrages donnés sous le nom de Mesmer.

Cependant je regarde les sensations qu'on éprouve sur les mains, celles qui sont internes et qui affectent les principaux viscères, le cours

du sang, les nerfs et d'autres parties moins importantes, les entraînemens et les effets qui en résultent, comme la base sur laquelle repose la pratique du magnétisme. C'est par le moyen de ces sensations que vous opérez avec sûreté et avec efficacité : j'ose même avancer, sans craindre qu'on me désavoue, lorsque j'en aurai fait connaître l'importance, qu'une personne ne peut point se flatter de bien magnétiser et de faire le plus grand bien qui soit en sa puissance, sans la connaissance et sans l'usage de ces sensations.

CHAPITRE III.

Des courans et des sensations externes et internes.

Lorsque vos mains sont dans la position que j'ai indiquée dans le chapitre précédent, et à la distance d'un ou deux pouces de l'estomac, faites attention aux sensations qu'elles éprouveront. Vous vous apercevrez de celle d'un souffle qui, de l'estomac, se projette sur vos mains. Ce souffle, ce *flatus* n'a point tout à fait le caractère d'un courant d'air, mais il vous donne la sensation que peuvent donner des émanations corporelles très-subtiles. Ce ne sera pas toujours les premières fois qu'on fera l'épreuve qu'on s'en apercevra. J'ai connu des personnes à qui il a fallu plus d'un mois, d'autres deux ou trois, pour distinguer cette sensation; mais dès qu'on l'a, l'habitude la rend familière, et vous en fait distinguer les différentes nuances. Lorsque vous ressentez distinctement sur vos mains cet écoulement de matière subtile, faites encore attention aux sensations qu'il vous donnera. Elles varient, selon l'état de la personne que vous magnétisez. Il est difficile de les carac-

tériser toutes, mais je vais en indiquer le plus grand nombre.

Vous sentez, par exemple, que ce *flatus* est chaud. Cette chaleur a des nuances que l'habitude vous apprend à distinguer : elles consistent en une chaleur plus ou moins grande, plus ou moins sèche. Quelquefois elle vous dessèche les mains. J'ai coutume alors de les humecter sans les essuyer ; le courant a bientôt enlevé cet excès d'humidité. Je le fais pour conserver la sensibilité de mes mains, laquelle diminue par la sécheresse.

La chaleur est quelquefois douce et humide ; souvent ces émanations sont tièdes : alors vous n'avez d'autre sensation que celle d'un nuage plus ou moins épais, et sur lequel votre main s'appuie, en quelque façon, lorsque vous lui présentez la paume de votre main.

Dans d'autres circonstances, vous éprouvez des sensations de froid, et ce froid a aussi des nuances.

Quelquefois ce sont des titillations très-légères qui se font sentir sur l'extrémité des doigts ; d'autrefois, des picotemens. Ceux-ci s'étendent souvent le long des doigts jusque dans la paume de la main.

Dans d'autres circonstances, on éprouve des

engourdissemens qui se prolongent le long des doigts, souvent jusqu'à la paume de la main, quelquefois jusqu'au bras.

On sent aussi des frémissemens nerveux (1).

Vous ressentez quelquefois le long des mains jusqu'au bout des doigts, une fluctuation bien distincte. Elle se fait sentir dans l'intérieur de la main. Il semble que le sang se porte du talon de la main au bout des doigts, et qu'il reflue vers le poignet.

L'expérience m'a fait connaître que cette dernière sensation était produite par l'action du sang, lorsqu'il descend en grande quantité. Elle n'est jamais accompagnée de sécheresse, elle l'est souvent d'une chaleur douce, et quelquefois humide. Dans cette dernière circonstance, lorsqu'il se porte vers certaine partie, le sang est disposé à être évacué, et c'est un signe

(1) Une personne que je traitais d'une maladie qui avait beaucoup influé sur ses nerfs, par l'usage de remèdes violens, me donna un jour des frémissemens qui s'étendirent jusqu'aux coudes. Je lui fis part de cet effet. Elle m'avoua qu'ayant reçu la veille la nouvelle de la mort d'une personne à laquelle elle était fort attachée, elle ressentait de temps en temps, depuis ce moment, des frémissemens intérieurs qui lui étaient fort incommodes.

infaillible pour une époque particulière au sexe, et indique souvent le flux hémorrhoïdale.

Ce n'est pas seulement vis-à-vis de l'estomac que vous éprouvez les sensations dont j'ai parlé : les émanations de toutes les parties du corps affectées de quelque maladie vous les donnent ; tandis que l'estomac vous fait éprouver de la chaleur, le foie ou la rate vous fait éprouver des picotemens ou du froid. Ces sensations changent de caractère dans le même lieu par l'action que vous y portez : ainsi, une chaleur brûlante et sèche qui désigne un grand feu et une très-grande tension dans les fibres de la partie affectée, devient plus douce, et quelquefois même humide, lorsque vous avez donné du relâchement aux fibres, et que vous y avez établi une circulation facile et modérée.

Le froid indique, soit une obstruction, soit une stagnation d'humeurs, ou du moins un grand ralentissement dans la circulation. Ces différences se distinguent par l'étendue du froid, par sa fixité dans une même place, et par la difficulté plus ou moins grande qu'on éprouve à le diminuer ou à le faire changer en chaleur.

Les picotemens vous font connaître la présence de la bile plus ou moins âcre, selon la fréquence et la quantité de ces picotemens. Ils

désignent aussi un sang plus ou moins chargé d'humeurs âcres. Les places où vous sentez ces picotemens aident à votre jugement : lorsque vous les sentez, en parcourant la tête, les épaules, la poitrine, les flancs, les bras, les cuisses et les jambes, ils indiquent de l'âcreté dans le sang; mais lorsque ces sensations se bornent à l'estomac, au foie, à la rate ou dans les intestins, ils sont, pour l'ordinaire, occasionnés par la bile. Lorsqu'on ne les sent que sur une seule place, ils désignent une très-grande chaleur, un grand feu dans cet endroit, sur-tout s'ils sont très-piquans, très-fréquens, et qu'il s'y joigne une sensation de chaleur sèche.

Une chaleur douce et humide est un symptôme favorable; elle annonce presque toujours une circulation libre; de la détente dans la partie, ou une humeur qui peut être facilement évacuée.

Il est difficile de rapporter toutes les espèces de sensations qu'on éprouve; celles que je désigne suffisent : la pratique et l'attention suppléeront à mon silence.

J'agis en conséquence de ces sensations. J'actionne les parties qui ont besoin de mouvement et d'une circulation facile; mais mon action a des nuances.

Les indications données par le froid demandent au commencement une action douce, insinuante, et telle que le donne l'application de l'extrémité des pouces. On la renforce par l'adjonction d'un ou de plusieurs doigts, et quelquefois de tous les cinq réunis en pointe, et posés sur la place froide. Cette action doit être augmentée par degré.

L'action des mains et des doigts, à une distance de deux ou trois pouces, augmente d'intensité, comme je l'ai dit. Je ne me contente pas de les présenter seulement aux parties que je veux actionner; je leur donne un mouvement de l'arrière en avant, quelquefois avec les doigts sans remuer la main, et quelquefois avec toute la main, en remuant le bras. L'envie, le désir que j'ai d'augmenter mon action, exprimé par ce mouvement, donne une plus grande activité au fluide qui s'échappe des nerfs qui aboutissent à l'extrémité de mes doigts (1).

Nous ne devons pas douter que le désir, ainsi que toutes nos passions, ne modifie nos actions. Considéré moralement, il a une grande

---

(1) Ce mouvement n'est que l'expression du désir. Ce n'est pas le mouvement, mais c'est le désir qui donne de l'intensité à mon action.

influence sur le physique : cette passion, comme toutes les autres, agit sur nos fibres, et les dispose d'une manière relative à son objet, soit pour recevoir, soit pour porter une action.

Cette influence du moral se manisfeste extérieurement par des caractères qu'il est bien difficile de méconnaître, même dans des nuances assez légères. Son action ne s'arrête pas aux fibres de notre corps, elle se transmet nécessairement par leur moyen sur les corps avec lesquels nous sommes le plus en rapport, et en raison de ce rapport (1), les impressions de cette action prennent le caractère de la cause morale qui agit, et c'est à ces caractères que l'on reconnaît facilement la passion qui agite une personne.

Le désir n'est pas seulement une disposition à agir, comme l'intention : il agit effectivement

(1) C'est par la réaction de nos fibres et par les impressions qui portent le caractère de la cause dont elles sont les effets, que les passions se communiquent. C'est la cause physique des émotions populaires, des terreurs paniques et de beaucoup d'autres effets que l'on remarque chaque jour dans les sociétés particulières, et que des savans ont si maladroitement attribués à l'imitation qui, loin d'être une cause, n'est-elle même que l'effet de cette cause.

sur nous-mêmes, et par la réaction de nos fibres, son action se transmet sur les autres, en raison de sa véhémence, qui en rend les impressions plus ou moins distinctes (1).

Ainsi donc le désir de faire du bien est un commencement de bienfaisance. Cette heureuse disposition de l'esprit porte son influence salutaire jusqu'aux fibres de la personne que vous désirez de soulager, et donne à votre volonté une efficacité qu'elle n'aurait pas sans elle. C'est ainsi que le malheureux qui souffre des peines morales ou physiques ressent les douces impressions du désir qu'on a de le soulager, et que la seule présence d'une personne douce, bonne et vertueuse, porte quelque adoucissement aux douleurs morales ou physiques auxquelles on est livré.

Mais je reviens à l'objet que je traitais, et dont je ne me suis éloigné que pour faire connaître la nécessité de cette disposition de l'ame,

---

(1) Il est des cas où cette communication d'action porte des impressions si vives, que la vertu, pour en éviter les effets, ne peut trouver de refuge assuré que dans une fuite précipitée. Qu'on examine jusqu'à quelle distance ces expressions se font sentir, et avec quelle force les désirs d'une femelle agissent sur les mâles de la même espèce.

qui doit servir de base à toutes nos actions : le désir de faire du bien.

L'application de la paume de la main procure du relâchemnet, de la détente. La paume présentée à la distance d'un, deux ou trois pouces, porte une action très-douce. Je m'en sers pour apaiser des douleurs trop fortes, et pour diminuer la trop grande irritation des fibres. Je me suis toujours servi avec succès de ces deux procédés dans les maladies aiguës, et sur-tout dans les fluxions de poitrine. J'ai eu trois ou quatre fois le bonheur d'apaiser totalement le point de côté en deux ou trois heures tout au plus, et l'irritation de la poitrine en une ou deux séances. Ces maladies ne se sont pas présentées plus souvent, mais dans ce petit nombre d'occasions, ce procédé si simple m'a suffi. Je commence par l'application de la main immédiatement sur la peau, lorsque la décence me le permet, et je finis par en présenter la paume à une très-petite distance, en suivant l'entraînement des courans, dont je parlerai dans la suite.

Tel est l'effet de la paume de la main présentée ou appliquée sur une partie. Je ne puis offrir que des conjectures sur la cause de cet effet, que la pratique confirme chaque jour.

J'ai, je crois, démontré qu'un fluide particulièrement affecté aux corps vivans, est l'agent physique des mouvemens de leurs fibres, et par leur moyen, de la circulation des différentes liqueurs de leur organisation. Cette force vitale agissant dans toutes les parties du corps, tend sans cesse à surmonter les obstacles qui peuvent l'arrêter dans son cours. Ce fluide s'accumule dans quelque partie en quantité plus ou moins grande, selon l'obstacle qui l'arrête. Ses efforts sont en raison de l'obstacle et de la quantité de fluide accumulé.

Lorsque j'applique ma main sur cette partie avec le *désir*, *l'intention* de produire quelque relâchement, je reçois l'excédent de ce fluide qui s'introduit dans ma main par les pores inhalans de sa surface. J'aide à cette opération par ma volonté en humant, en quelque façon, par la paume de ma main, cet excédent de fluide. En diminuant sa quantité, je diminue la force de son action : l'effet en est très-sensible ; non seulement la chaleur de la main en est augmentée, mais je sens quelquefois qu'elle s'élève le long du bras. D'ailleurs, la douce chaleur de la main doit contribuer beaucoup à la dilatation que je veux opérer.

Les sensations des mains ne sont pas les

seules auxquelles le magnétiseur doive porter de l'attention. Il est nécessaire qu'il la dirige sur toute sa personne.

Si la nature l'a doué de quelque délicatesse dans la sensibilité de ses nerfs, il ressentira intérieurement une grande partie des mouvemens irréguliers qui ont lieu dans la personne qu'il magnétise. Ces sensations seront pour lui des indications certaines du travail que la nature, aidée de son action, opère dans le malade.

Il est vrai que toutes les personnes ne sont pas douées de cette sensibilité, et qu'elle n'est pas toujours au même degré de délicatesse dans la même personne; mais il en est à qui cette proprieté devient quelquefois à charge, et d'autres qui, dans un état de crise, ont une sensibilité qui rend incroyable tout ce que la délicatesse de leurs organes les rend capables de distinguer.

Les sensations internes s'accroissent, en raison du rapport du mouvement établi entre le magnétiseur et le magnétisé : elles deviennent d'autant plus distinctes que vous y portez plus d'attention. Vous pouvez les ressentir lorsque vous touchez immédiatement : vous les sentez mieux lorsque vous actionnez à une distance

d'environ un pied ; mais la circonstance où ces sensations deviennent plus générales et plus distinctes, c'est lorsqu'après vous être mis en rapport *intime*, vous tenez le malade par les pouces, l'extrémité de vos pieds opposée, et touchant l'extrémité des siens.

Au lieu de tenir les pouces, on peut poser les mains sur les épaules, ou bien opposer et placer les dix doigts des mains sur ceux du malade par leur extrémité. Je préviens que cette dernière position porte une action très-vive sur la tête, et qu'il ne faut pas en user avec les personnes qui ont une grande sensibilité aux nerfs de la tête, et sur-tout avec celles qui sont sujettes aux vertiges ou à des maladies nerveuses. C'est le procédé dont je me sers pour explorer un malade, et je ne me mets en un rapport intime que pour cette opération. Les effets m'en seraient trop à charge, si j'en usais toutes les fois que je magnétise. Je parlerai de l'exploration dans la suite.

Les personnes sensibles et bien en rapport ressentent-elles, comme je l'ai dit, une grande partie des effets que produit le travail de la nature renforcée de son action. C'est ainsi que je ressens intérieurement des pesanteurs de tête, des tiraillemens, des douleurs à l'estomac,

au foie, à la rate, aux reins, à la tête, et dans toutes les parties de mon corps *correspondantes* aux parties qui travaillent dans le corps de la personne que je magnétise. Mes sensations ne sont jamais aussi vives que celles du malade, mais quelquefois elles le sont assez pour m'être incommodes. Il y a des jours où ma sensibilité est telle, que des mouvemens fugitifs et légers dans la personne malade, me deviennent distincts. Il se présente dans ces sensations quelques phénomènes sur lesquels je vais exposer mes conjectures.

Lorsque je suis près et vis-à-vis le malade, je sens la réaction de son travail dans la partie opposée; de sorte qu'une douleur au foie se fait sentir à ma rate ou dans les parties adjacentes, et celle de la rate se fait sentir à mon foie. Une douleur ou un tiraillement à l'épaule ou à la jambe droite m'est sensible à l'épaule ou à la jambe gauche. Les reins font le même effet. Observez que je ne parle que de parties opposées les unes aux autres, comme les tempes, les yeux, les oreilles, etc. Lorsque toute la tête est affectée, la mienne s'en ressent, et l'estomac répond à mon estomac. Les mêmes effets ont lieu lorsque je suis proche du malade, et assis à son côté.

Ces effets vous mènent naturellement au sentiment des poles analogues à ceux de l'aimant, sentiment avancé par Mesmer, et dont rien encore ne m'a confirmé la réalité.

Mais l'amitié et l'inimitié des poles sont invariables, et dans la circonstance dont il s'agit, la douleur de foie qui se fait sentir à ma rate, lorsque je suis proche et assis vis-à-vis ou à côté du malade, se fait au contraire sentir à mon foie et celle de la rate à ma rate, lorsque je suis placé à un certain éloignement.

Il faut donc chercher, à cet effet, une autre cause que l'amitié et l'inimitié qu'on connaît aux poles; car on ne voit pas que les distances puissent influer sur le caractère remarquable en ceux de l'aimant.

Je crois pouvoir attribuer cette diversité d'effets qui ont lieu, en raison des places et des distances, à la force du courant de la partie affectée. Ce courant est un véhicule qui transmet l'action sur ma personne : plus le courant est fort, plus il doit conserver une direction perpendiculaire à la partie d'où il sort, ou du moins, plus l'angle qu'il forme à sa sortie, doit approcher de l'angle droit. Lorsque mon corps se trouve à une petite distance, ma rate, par

exemple, doit se trouver dans la direction du courant qui sort de mon foie. Il s'introduit dans ma personne par cette partie qui se trouve à son passage, dans la route qui le fait tendre au foie, où il est attiré par cette force attractive que l'on a observée entre les parties similaires. Cette force a d'autant plus d'énergie, que les parties ont plus d'analogie les unes avec les autres (1).

Je me suis aperçu quelquefois que le courant du foie ou de la rate portait dans la partie opposée de mon corps, une impression qui me donnait une sensation assez distincte de la forme du foie, et cette sensation n'a pas peu contribué à asseoir mes conjectures. Je me suis même aperçu que ce n'est pas toujours exactement à la rate ou au foie que je sens ces impressions, mais souvent dans les parties adjacentes et internes de mon corps.

Lorsque je suis éloigné du malade, les douleurs se font sentir aux viscères, semblables à ceux qui souffrent dans la personne malade,

---

(1) C'est avec la plus grande probabilité qu'on attribue à cette force l'effet de la nutrition et de l'intùs-susception : chacune de nos fibres attirant à elle et s'appropriant à leur passage, les parties similaires qui se trouvent dans le chyle.

parce que le courant qui sort de la partie affectée, y parvient sans rencontrer en sa route aucune partie de mon corps. Je n'ai jamais pu déterminer la distance nécessaire à cet effet, parce que cela dépend de la force du courant.

Je me confirme, d'après ces observations renouvelées presque tous les jours depuis plus de trois ans, dans le sentiment qui nous porte à croire que les parties semblables de chaque individu exercent les unes sur les autres une action qui est réciproque, parce que étant destinées aux mêmes fonctions, elles doivent avoir entr'elles la plus grande analogie, et dès-lors éprouver plus particulièrement cette force gravitative, remarquable entre les parties similaires.

Les courans sont composés des émanations subtiles qui sont entraînées des parties malades, par le fluide vital qui parcourt incessamment toutes les parties du corps. Répandu dans la nature entière, ce fluide agit sur tous les êtres vivans, entretenant dans chacun l'harmonie des mouvemens qui lui sont propres. Les émanations subtiles qu'il entraîne dans son cours, portent dans les corps où il s'introduit, des impressions qui deviennent distinctes, en raison de la force du courant de la quantité d'éma-

nations, et de la sensibilité de la personne qui reçoit son action.

Il m'est arrivé de ressentir ces effets provenus de personnes avec lesquelles je n'avais qu'un rapport très-léger (1).

---

(1) J'ai été quelquefois obligé de changer de place à l'orchestre de nos spectacles, parce que je me trouvais incommodé d'un mal de tête, de foie, ou de rate d'un de mes voisins. Ces sensations désagréables se dissipaient par l'éloignement et par la distraction.

J'ai remarqué que je ne recevais de ces impressions distinctes que de la part des personnes dont je m'occupais, soit par la conversation, soit par d'autres rapports. Il ne faut pas croire que dans de pareilles circonstances un mal léger ou une douleur passagère puisse porter des impressions sensibles, elles ne le deviennent que lorsque le mal est considérable.

Je ne me suis aperçu de ces effets que depuis que je magnétise, apparemment parce que je suis habitué à porter mon attention sur mes sensations internes. Il est probable qu'avant ce temps, j'en ressentais également sans m'en apercevoir, ou bien lorsque la sensation était au point de réveiller mon attention, je l'attribuais à une mauvaise disposition de la partie souffrante. Beaucoup d'autres sont vraisemblablement dans ce même cas.

Je ne parle ici que de mes sensations; d'autres personnes peuvent avoir une plus grande sensibilité de nerfs que moi. Ce qu'on m'a rapporté de quelques-unes, et que je crois facilement, par tout ce que je suis ca-

Tandis que je magnétise, le travail qui se fait dans la personne du malade réagit, comme on le voit, sur moi, d'une manière sensible. Cette réaction produit quelquefois des effets qui peuvent être aperçus par les personnes présentes à mes opérations. Lorsque la tête du malade a été entreprise, que les fibres en ont été resserrées, soit par des crispations ou par d'autres causes, et qu'il s'y opère du relâchement, cet effet a aussi lieu sur mes fibres, et leur détente me fait souvent éternuer ou moucher. Mais les effets les plus sensibles, sont ceux des borborigmes. Je n'y suis point sujet ; cependant si le malade en fait entendre, les miens répondent par écho, et presque toujours dans les places correspondantes.

Mes conjectures sur les causes de la communication de l'action et des places où je la ressens, selon ma position et la distance où je me trouve, sont appuyées sur des raisons so-

---

pable de sentir moi-même, ne me laisse aucun lieu de douter que nous ne puissions donner par l'attention une très-grande extension à ce sens interne que nous avons négligé de consulter jusqu'à présent, et que cette extension ne nous transmette un grand nombre de connaissances dont nous ne nous sommes jamais crus susceptibles.

lides et liées aux lois connues de la physique.

Quelques personnes qui connaissent en moi ces sensations dont j'ai parlé, propriété beaucoup plus commune qu'on ne le croit, l'attribuent à quelque maladie. Je ne le crois pas; du moins, je ne connais rien en moi qui puisse me donner l'idée d'une maladie relative aux nerfs. Je n'ai jamais éprouvé la plus légère convulsion, le plus léger tiraillement de nerfs *spontané.* Les changemens de temps, et ceux qui précèdent les orages les plus chargés d'électricité, n'ont aucune influence sensible sur mes nerfs. Excepté dans deux occasions où je me suis senti électrisé par le tonnerre, j'ai toujours été impassible à ses effets les plus violens. J'ai fait près de vingt mille lieues sur mer, et loin d'être désagréablement affecté par les tempêtes, ce bouleversement apparent de la nature a toujours été pour moi un spectacle ravissant, que je contemplais avec toute l'attention dont j'étais capable.

C'est donc à mon organisation naturelle que je dois rapporter cette sensibilité, qui s'est perfectionnée certainement par l'usage habituel que je fais de cette propriété de mes sens. Je dois beaucoup à cet usage, et à l'attention que je porte sur mes sensations. Si chacun en faisait

autant, cette propriété deviendrait très-commune, et il pourrait se développer dans quelques individus une délicatesse de sensations qui paraîtrait bien plus extraordinaire encore que tout ce que j'aurai peut-être occasion de rapporter des miennes dans la suite.

J'ai observé que je n'étais pas toujours également sensible, et que je l'étais moins lorsque j'étais affecté de quelque incommodité même légère.

Cependant il ne suffit pas de sentir, il faut étudier ses sensations, afin de distinguer celles qui nous sont propres de celles qui nous sont communiquées. Il est donc nécessaire de bien connaître notre tempérament, et les sensations habituelles ou accidentelles qui en dérivent.

Par exemple, je suis depuis plus de vingt ans sujet à des fontes d'humeurs du cerveau qui, dans ma jeunesse, me faisaient mouiller quelquefois douze mouchoirs dans vingt-quatre heures; durée ordinaire de ces cathares qui, très-rarement, allaient à quarante-huit heures, et jamais à trente-six ou quarante. Ces fontes avaient été précédées par des maux de tête violens qui, comme les fontes, duraient vingt-quatre heures; ceux que j'ai eus depuis sont devenus légers, et m'annoncent ces fontes qui

ont une liaison certaine avec un flux hémorroïdal, lequel ne paraît que lorsqu'elles sont suspendues, et qui s'arrête lorsqu'elles ont lieu.

Je suis aussi sujet à des fièvres éphémères, rares à la vérité, mais violentes : elles sont presque toujours causées par tout évènement qui porte de l'humidité à mes pieds, ou qui suspend une transpiration commencée. Mais ces fièvres, quelque violentes qu'elles soient, ne durent que vingt-quatre heures, très-rarement elles ont été à quarante-huit. Je ne me rappelle point d'en avoir jamais eu d'un plus long terme, excepté celle de ma petite vérole, que je suppose avoir eu l'extension qu'on lui connaît.

Ces fontes sont devenues plus rares, le flux hémorroïdal est cessé depuis plusieurs années. En réfléchissant sur l'époque de la diminution très-sensible des unes et la cessation de l'autre, je ne puis attribuer ces heureux effets qu'à l'usage du magnétisme.

Sans avoir à me reprocher aucun excès dans aucun genre, je suis devenu d'une complexion faible, sans être délicate ; mais, quoique cette faiblesse soit générale dans toutes les parties, elles sont cependant en harmonie, et l'équilibre s'y maintient de manière à ne me donner de

l'inquiétude sur aucune d'elles en particulier ; il n'en est aucune qui souffre.

S'il est vrai que chacun porte en soi le germe de la cause de sa mort, je ne saurais attribuer la mienne qu'aux effets de ces fontes dont j'ai parlé. C'est cette humeur qui, déguisée, jettera dans l'erreur le médecin destiné à me tuer, soit par ignorance, soit par son entêtement à attribuer, à toute autre cause, la maladie dont je serai attaqué, et qu'il aggravera par des remèdes qui lui seront contraires.

Je dis le *médecin*, parce qu'on n'osera peut-être pas confier au magnétisme les jours d'un père de famille, et qu'on jugera qu'il convient qu'il meure dans toutes les règles, c'est-à-dire par le décret de la Faculté assemblée en consultation.

Cependant je suis certain que le magnétisme seul pourrait, dans cette circonstance, dégager cette humeur, soit de la masse du sang, soit du viscère dont il troublera les fonctions ; et que l'action bienfaisante de la personne qui me secourerait, faisant refluer cette humeur dans les canaux destinés à sa sécrétion, me rendrait à ma famille, sans qu'une erreur sur la cause du mal pût influer sur ma guérison.

Qu'un magnétiseur se trompe sur la cause du

mal ; que son erreur même soit grossière au point de prendre pour une pleurésie ou pour une fluxion de poitrine, ce qui serait l'effet d'une fièvre maligne, qu'en arriverait-il? La nature ne se trompe point; elle luttera contre la cause du mal, elle portera toute son activité sur les parties affectées. Le magnétiseur qui doit la seconder, y sera conduit par ses sensations; il y sera entraîné, comme je le dirai dans le chapitre qui suivra celui-ci, par ces courans qui sont les effets du travail de la nature. Obéissant toujours à cette impulsion très-sensible, il secondera ce travail sans le contrarier jamais; et ajoutant sa force à celle du malade, il parviendra enfin à rétablir l'harmonie, et à effectuer ce que la nature, livrée à ses propres forces, n'aurait peut-être pu faire.

Le jugement du magnétiseur sur la cause du mal est indifférent; il est bien difficile qu'il se trompe sur le siége. Toutes ses sensations l'y conduisent; elles sont de tant d'espèces différentes, comme on le verra, que les unes servent à rectifier les autres. Son action est directe, et ne risque point d'affecter un viscère pour en guérir ou pour en soulager un autre. S'il la porte sur une obstruction au foie,

de l'extrémité de ses doigts, le fluide s'élance et pénètre directement ce viscère, il se joint au fluide qui s'y porte mutuellement, il se mêle avec lui, et dès ce moment il devient propre au corps dans lequel il est contenu, et obéit aux lois physiques qui le régissent, et par lesquelles la nature opère la conservation des corps vivans.

Si on a porté de l'attention à ce que j'ai dit jusqu'à présent, et qu'on le compare aux erreurs multipliées, et quelquefois inévitables des médecins, cette comparaison fera frémir sur les dangers auxquels on se trouve exposé de tant de manières différentes.

Qui peut ignorer les suites cruelles d'une erreur sur la cause ou sur le siége du mal, ou sur les remèdes, sur leur mixtion, ou sur le temps propre à leur application? L'état du malade peut varier vingt-quatre fois dans un jour; le remède jugé favorable à midi, peut devenir dangereux une heure après. Il se présente une crise favorable en l'absence du médecin, comment en pourra-t-il profiter? Il faut qu'il l'attende d'une nature débile; le magnétiseur la fait naître en fortifiant cette nature, et en secondant ses efforts.

Les médecins ont bien la prétention d'aider

à la nature; mais est-elle bien fondée? Les remèdes qu'ils tirent de tous les genres, et que la chimie leur fournit, sont-ils analogues à notre organisation? Leur tâtonnement continuel sur ceux qu'ils emploient peut-il être indifférent? Sur un ou deux médecins sages et prudens qui étudient la nature, qui attendent beaucoup de ses efforts, et qui ne font usage qu'avec une grande circonspection de quelques remèdes simples puisés dans le règne végétal, et dès-lors analogues à notre organisation, il s'en trouve cent qui accablent un malade de remèdes de toute espèce, qui les varient, et qui veulent, en quelque façon, faire plier la maladie au jugement qu'ils ont porté de sa cause.

Il se trouve pourtant des hommes qui résistent à tous ces efforts meurtriers; et la nature en eux se trouve plus forte que le médecin armé de tous les fléaux d'une apothicairerie. Celui-ci triomphe cependant; mais le malade, guéri du mal qui l'accablait, se ressent encore pendant une longue convalescence des funestes effets des remèdes dont il a failli d'être la victime.

Mesmer, médecin lui-même, et initié dans tous les mystères de cet art si conjectural, dit, avec son énergie accoutumée : « que la convalescence est la maladie des remèdes. »

Le magnétiseur n'en produit que rarement, et je puis même assurer que je n'en ai point vu, quoique je puisse me flatter d'avoir guéri près de vingt maladies chroniques abandonnées, ou plutôt aggravées par les médecins, et cinq ou six maladies aiguës.

Qu'on me pardonne cette digression; mais c'est ma propre cause que je plaide contre des préjugés bien difficiles à détruire, et dont, malgré mes efforts, je serai probablement la victime.

C'est par une étude particulière des sensations qui me sont propres, que je suis en état de distinguer celles qui me sont communiquées. Sans cette étude, je serais, à leur sujet, dans des erreurs continuelles, et mon jugement n'aurait pas une base certaine.

Les sensations que j'éprouve intérieurement sont des effets de sympathie. Cette similitude de mouvement en deux corps montés au même ton, ou du moins dont les tons sont consonnans, s'effectue avec encore plus de facilité dans les corps animés que dans les corps privés de la vie. Ce phénomène est dans la marche ordinaire de la nature; il ne nous découvre aucune loi nouvelle. Il ne demandait, pour être aperçu, qu'une attention dirigée vers ses effets.

Il était connu, ce phénomène; mais ceux qui par état devaient s'en occuper, l'avaient très-légèrement examiné, ou s'étaient détournés de la route qui les aurait conduits à la vérité.

La communication de maladies semblables entre les personnes qui vivent habituellement ensemble ou qui se communiquent fréquemment, en sont des effets très-remarquables (1). On était sur la voie, on s'en est écarté.

Quelques savans ont observé les différentes sympathies des corps animés, des corps inanimés, et des parties d'un même corps entre elles. Il ne fallait pas qu'ils s'en tiennent là. Le philosophe qui observait ces phénomènes s'isolait, et examinait les rapports que ces corps avaient entr'eux : il fallait qu'il observât les rapports de ces corps avec le sien; et puisqu'il est vrai que toutes nos idées, toutes nos connaissances ne nous sont transmises que par le ministère de nos sens, il fallait donc qu'il s'aidât

---

(1) Je ne parle point de ces épidémies dont les causes sont connues; cependant la contagion de la plupart a toujours été rapportée aux émanations qui s'exhalaient des personnes qui en étaient atteintes. Il aurait fallu chercher la cause physique dont l'effet se manifestait dans le même viscère de chaque individu atteint du mal.

de ses sens, de tous ses sens, pour observer ces rapports sous plus de faces.

Les organes de nos sens sont-ils tous placés à la surface de notre corps? Les parties internes n'ont-elles donc point aussi des sensations que l'usage puisse perfectionner? Je l'ai dit ailleurs : Ambitieux de connaître tout ce qui est hors de nous, nous avons négligé l'étude la plus utile : celle de nos propres sensations(1).

En portant une attention soutenue sur toutes les sensations, l'observateur en aurait distingué de nouvelles dont il aurait cherché à découvrir la cause. Ses mains lui auraient fait sentir les impressions d'un torrent d'émanations subtiles, qu'il aurait pu suivre jusqu'à sa source. En observant la partie d'où part ce courant et celle à laquelle il aboutit, en comparant les sensations qu'il éprouve à celles qu'éprouve la personne qui les lui donne, il reconaîtrait dans les corps animés, comme dans les corps inanimés, cette loi générale par laquelle tous les

---

(1) Cette manière d'observer était celle de Montaigne. C'est à cette méthode qu'il doit ce jugement exquis qui le met au-dessus de la plupart des philosophes que l'on estime le plus, et à laquelle il faut attribuer ce charme irrésistible qui vous attache à la lecture de ses ouvrages.

corps exercent les uns sur les autres une action réciproque, et cette loi, non moins générale, qui fait que les parties similaires ont une propension plus particulière à se joindre. C'est ainsi que deux gouttes d'eau, d'huile ou de mercure placées à une très-petite distance l'une de l'autre, s'unissent par une attraction mutuelle, tandis que la goutte d'eau reste inébranlable à l'attraction de celle du mercure, et qu'elle se refuse à toute union avec la goutte d'huile. Ces exemples nous offrent les effets de l'attraction et de la répulsion, de la sympathie et de l'antipathie qui règnent entre certains corps, effets qui ont leur raison dans les lois de la gravitation.

C'est par ces lois que les émanations des corps animés s'attirent mutuellement, et que leur attraction est en raison de leur analogie. Leur force gravitative se développe avec plus d'énergie entre les parties similaires de ces émanations.

Il n'est pas douteux que les parties constituantes de chaque viscère ne soient appropriées à leur place et à leurs fonctions; dès-lors cela suppose des différences entre les constituantes d'un viscère et celles d'un autre viscère du même corps destiné à d'autres fonctions : entre les parties constituantes de la rate, par exemple, et

celles du foie ou du cerveau, ces différences sont plus ou moins grandes. Il se trouve aussi entre les viscères d'un même corps, une analogie plus ou moins marquée.

Cette analogie et cette différence qui se trouvent entre les parties constituantes de nos viscères, établissent la sympathie qu'on observe entre les viscères d'un même corps et entre les viscères de deux différens corps, lorsqu'ils sont destinés aux mêmes fonctions, entre le foie d'un corps humain et celui d'un autre corps humain. Ces viscères ayant les mêmes propriétés, doivent être modifiés de la même manière, et composés de parties similaires. Ils doivent donc exercer l'un sur l'autre une action plus directe, plus forte; et cette communication d'action réciproque, lorsqu'elle est accrue par la volonté et par l'attention, doit établir entre ces parties semblables de deux individus, un mouvement à peu près égal.

Cette action existe, comme on le voit, entre tous les viscères destinés aux mêmes fonctions dans les différens individus d'une même espèce (1); mais indépendamment de la volonté

(1) Elle doit exister aussi, mais plus faiblement, entre les espèces différentes, en raison des différences essentielles qui se trouvent entre ces espèces.

qui peut en accroître la force, d'autres causes peuvent concourir à cet accroissement : telle est la fréquentation plus ou moins habituelle de deux ou de plusieurs personnes, des liaisons d'amitié ou de parenté.

Cet effet peut avoir lieu lorsqu'une personne s'occupe fortement d'une autre. Dans cet état, l'homme concentrant toute son attention, et la dirigeant vers un objet, porte sur les fibres de son propre corps qui correspondent à celles du corps qui est l'objet de son occupation, une action qui augmente la force de celle qui est naturellement établie par les lois de la gravitation que je viens d'indiquer. Cet accroissement d'action est en raison des rapports généraux et particuliers établis entre la personne qui s'occupe et celle qui est l'objet de l'occupation.

Ne nous éloignons pas des vrais principes, et n'oublions pas que nous ne pouvons exercer d'action sur les objets environnans, que par le ministère de notre propre corps, et que ce n'est qu'en agissant sur nous-mêmes, que nous pouvons agir sur les autres ; qu'il existe, par les lois connues de la gravitation, une action réciproque entre tous les corps, soit animés, soit inanimés ; que cette action est plus ou moins forte, en raison de l'analogie de ces corps; qu'elle est

indépendante de nos facultés intellectuelles, qui ne servent qu'à donner une plus grande intensité à une action déjà établie par les lois générales.

Une personne qui s'occupe d'un objet, dirige sa pensée vers lui, et la soutient dans cette direction par l'attention; il ne se forme point une pensée qu'elle ne soit la cause d'un mouvement dans quelques-unes des fibres de notre organisation. Disons mieux : *toute pensée est produite à l'occasion d'un mouvement; toute pensée produit un mouvement :* elle est donc une action qui influe d'abord sur nos propres fibres, et qui se transmet avec plus ou moins de force jusqu'à l'objet qui en est le sujet, selon le degré d'attention qui soutient et fortifie la pensée, cause de ce mouvement. Cette action porte nécessairement des impressions quelconques sur le sujet vers lequel elle est dirigée, et qui est l'objet de la pensée (1).

Si cet objet a la faculté de sentir, ces impres-

---

(1) Je prie de ne point admettre ni rejeter cette idée sans la bien méditer, et de réfléchir sur la communication nécessaire de tout mouvement aux corps environnans, ainsi qu'à ce que dit M. de Buffon, que le moindre gravier qui tombe dans l'Océan, le remue jusque dans les plus profonds de ses abîmes.

sions lui deviendront distinctes sous deux conditions : la première est que l'action soit assez forte pour réveiller sa sensibilité ; la seconde, que la sensibilité soit assez délicate pour être éveillée par une action d'une force médiocre. Dans l'un et l'autre cas, l'attention de cet objet vers les effets de cette action est absolument nécessaire.

Ce raisonnement, fondé sur les lois de la physique les mieux connues, a acquis un grand degré d'évidence en mon esprit par mes propres sensations. J'en ai déjà rapporté quelques exemples, en voici d'autres.

Il m'est arrivé très-souvent de m'occuper fortement de quelques personnes avec lesquelles j'avais de grands rapports. Ma pensée se dirigeant vers les principales parties de leur corps, leur réaction me faisait sentir très-*distinctement* dans les parties correspondantes du mien, les différentes sensations que ces personnes éprouveraient dans ce moment. Faits *très-certains* pour moi, et pour les personnes à qui je l'écrivais, en leur détaillant les sensations qu'elles avaient éprouvées, les places et l'heure précise.

Ce que je viens de rapporter, m'a prouvé que la pensée produisait une action très-vive, dont la réaction portait sur nos sens des im-

pressions très-distinctes. Un autre fait aussi évident pour moi, m'a confirmé dans l'idée qu'une pensée forte ou un désir très-vif portait des impressions sensibles sur le sujet qui en est l'objet.

Je ne parle point ici de plusieurs personnes que j'ai mises en somnambulisme, ou que j'ai tirées de cet état à un éloignement assez grand. Ces faits-là ne me sont pas entièrement personnels; mais je vais rapporter un fait qui m'est arrivé une seule fois, et que je crois pourtant beaucoup plus commun qu'on ne le pense.

Je me réveillais de la *sieste* (méridienne), dont j'ai conservé l'habitude depuis que j'ai quitté les climats des Indes orientales, où je suis né, et où j'ai passé plusieurs années de ma vie. Je me disposais à sortir, lorsque tout à coup je sentis le sang se porter à ma tête et la chaleur se répandre sur mon visage.

Ce pouvait être l'effet d'un coup de sang modéré, mais il ne produisait aucun des effets qui en sont les suites ordinaires : c'était un effet absolument nouveau pour moi ; rien même n'avait pu me préparer à cet évènement. Mon beau-frère entra dans ce moment dans mon cabinet. Je lui fis part de cette sensation, dont il s'aperçut

au rouge qui colorait mes joues. Il voulut attribuer cet effet à différentes causes; mais je lui dis : Ceci ne m'est point propre; cela me vient d'ailleurs. Mademoiselle de St*** que je traitais alors d'une maladie assez grave, et qui était en un rapport très-grand avec moi, me vient à l'idée. J'ajoutai : Mademoiselle de *** est dans une certaine époque; je suis persuadé qu'il lui sera arrivé quelque chose qui aura agi sur son sang, et qui l'aura fait remonter à la tête; je veux vérifier mon idée.

Je sors, je me rends chez cette personne; je la trouve fort agitée, se promenant à grands pas. Dès qu'elle me voit, elle s'écrie: « Ah! monsieur, comme je vous désirais tout à l'heure! » Je l'arrêtai; je lui dis : Mademoiselle, c'est parce que vous m'avez fortement désiré que je suis venu. Il vous est arrivé tel évènement, mais je n'en connais pas la cause.

Madame sa mère et deux de ses amies qui étaient présentes crièrent au miracle, lorsque je leur eus expliqué le fait qui m'avait attiré chez elles. Mais je suis assuré que peu de personnes à qui on raconterait cet évènement, se trouveraient disposées à en faire autant.

Je donne toute liberté à ces incrédules; je les prie seulement de faire attention que, dans la

nature, il y a des choses qu'elles ne savent pas, des effets qu'elles ignorent, soit parce que leur sensibilité ne leur a point permis de les ressentir, ou parce que leur attention était arrêtée sur quelques autres objets, sans prétendre vouloir diminuer la très-grande étendue de leurs connaissances.

Ce que je rapporte ici n'est pas dénué d'autorité : ces faits ont été connus ; la cause en a été soupçonnée, même indiquée. La pratique des procédés que je donne, la dévoile à nos sens, et la rend, pour ainsi dire, palpable. Les entraînemens dont je traiterai dans le chapitre suivant, développeront entièrement à nos sens et à notre raison, cette cause physique dont les effets se présentent sous des apparences si extraordinaires (1).

---

(1) Le fait de sympathie que je vais citer est rapporté par M. Barbeu du Bourg, docteur régent de la Faculté de médecine, dans un ouvrage très-médiocre d'anecdotes de médecine. Je transcris mot à mot.

« Ce terme de sympathie est pour nous autres médecins, ce qu'est celui d'attraction pour les newtoniens. Il énonce un fait inconnu ; il ne l'explique pas. Eh ! comment voudrait-on expliquer les effets sympathiques que je vais raconter ?

« Madame la baronne de R *** eut, il y a trois mois, des hémorroïdes qui la firent extraordinairement souf-

frir. Elle se détermina à se faire appliquer des sangsues. Elles apportèrent le calme désiré. Les douleurs cessèrent. On mit les sangsues en réserve dans un très-beau flacon de cristal : on les changea d'eau tous les jours. D'abord, elles colorèrent leur eau; c'était bien simple, il fallait bien qu'elles dégorgeassent; enfin, à force d'en changer, elles ne la salirent plus. Dans ces entrefaites, Mme de R*** eut ses mois; des mois n'empêchent point qu'on ne puisse changer d'eau à des sangsues qu'on veut garder. Elle en changea donc, mais elle s'aperçut, en le faisant, que cette eau était teinte de sang; elle s'en étonna. Le lendemain, encore du rouge dans l'eau nouvelle, et tous les jours ainsi jusqu'à ce que les règles lui eussent passé. On sent l'étonnement où jette une semblable observation. On renouvela l'eau du flacon, et elle resta claire tous les jours. A un mois à peu près de là, les règles revinnent. On court aux sangsues, et l'on trouve qu'elles s'en ressentent aussi. Enfin, actuellement que j'écris (juillet 1761), l'on a répété cette opération trois fois. Deux médecins et un chirurgien que je nommerai quand on le voudra, en attesteront la vérité. »

Voilà certes un fait de sympathie qui n'est pas ordinaire, et qui porte tous les caractères de l'exacte vérité et d'une observation suivie par quatre personnes de l'art. Ce fait, dont l'explication paraissait si difficile à ce médecin, s'expliquera facilement par ceux qui, ayant le sentiment et l'habitude des courans et de leur entraînement, les suivent avec facilité, et les trouvent établis entre tous les corps animés, en raison de l'analogie qu'ils ont entr'eux.

Dans cette circonstance, je ne crois pas que les sang-

sues aient rendu du sang à chaque époque nouvelle des mois. Elles n'étaient pas en état de le faire ; elles n'en ont pas, ou du moins la liqueur qui leur en tient lieu n'est pas rouge, et elles ne doivent plus en avoir de celui qui leur avait servi de nourriture.

Je prie de faire attention que le sang est pour elles une nourriture qu'elles prennent avec voracité, qu'elles avaient passé vingt-sept ou vingt-huit jours sans prendre aucun aliment, et que le besoin devait être très-grand. La délicatesse du sens relatif à cet objet, a dû leur en faire connaître la présence par les émanations qui sortaient de Mme de R***. Ces émanations, comme on sait, se font ressentir à quelques animaux à un très-grand éloignement. De là l'appétit, le désir véhément, leur action sur ce sang, l'attraction de ces émanations vers elles.

CHAPITRE IV.

De l'entraînement des courans et des attractions magnétiques.

Dans le chapitre précédent, nous avons observé les sensations externes et internes produites par les émanations animales entraînées par le fluide vital, les effets sympathiques qui en résultent et leurs rapports avec les lois générales de la gravitation.

L'aimant, l'ambre, et plusieurs autres corps électriques nous avaient rendu sensibles ces effets de sympathie entre les corps inanimés. Mais ces phénomènes avaient tellement absorbé l'attention des physiciens qui s'en étaient occupés jusqu'à présent, qu'à grand peine se sont-ils aperçus que les mêmes effets se reproduisaient chaque jour sur les corps animés. Cependant combien de faits les historiens ne nous ont-ils pas transmis? Combien nos contemporains ne nous en rapportent-ils pas eux-mêmes? Y a-t-il de la philosophie à nier ces faits sans examiner? Devons-nous les rejeter, parce que leur cause physique nous échappe, et que nous ne

connaissons pas leur liaison avec le très-petit nombre de lois de la nature parvenues à notre connaissance?

Mais la pitié que nous devons regarder comme un des principaux liens de la société, et qui nous fait compatir aux souffrances morales ou physiques de notre semblable, ne nous engage-t-elle pas à le soulager pour nous soulager nous-mêmes? Quel est l'homme assez malheureux pour n'avoir jamais été ému par les larmes d'une personne affligée ou par la joie de son ami?

Ces effets peuvent-ils n'avoir point de cause? Quelque moralité que l'on puisse mettre à ces sentimens, il sera toujours certain qu'ils seront soumis à ces lois physiques, et que ce n'est que par des moyens physiques que les causes morales agissent sur nous.

Observons ce qui se passe sous nos yeux, écoutons nos propres sensations; la multitude de ces faits en fera évanouir tout le merveilleux, et ne nous laissera plus que le désir de remonter à leur cause.

Mes observations sur la similitude de sensations entre deux ou plusieurs personnes en rapport, nous confirment, non seulement l'universalité de la force gratitative, mais même cette particularité remarquable d'une attrac-

tion plus forte entre les corps analogues (1).

Ces sensations ne sont pas les seules qui nous mènent à cette vérité; il en est une qui nous la dévoile plus distinctement encore, en nous faisant connaître le moyen dont la nature se sert pour opérer ces effets.

J'ai parlé de ces émanations qui, sous la forme de courans plus ou moins rapides, portent sur les mains des sensations dont les nuances sont très-distinctes, et j'en ai indiqué le plus grand nombre. Cependant je n'ai point encore parlé de l'effet le plus extraordinaire et le plus utile à la pratique du magnétisme : c'est celui par lequel votre main est entraînée par ces courans qui sortent des parties affectées de quelque maladie, ou sur lesquelles vous portez votre attention et vous dirigez votre action.

Cette force entraînante est très-sensible; et lorsqu'on en a l'habitude, on y cède avec une facilité qui vous permet de suivre le courant qui entraîne vos mains, par-tout où il dirige son cours et dans toutes les inflexions qu'il décrit.

J'avoue que je n'ai pu me rendre raison de

---

(1) Les chimistes ont désigné par le mot *affinité*, cette propension à se réunir qu'ont les muscles d'un même genre ou des genres les plus voisins.

ces détours circulaires. J'ai suivi des courans qui décrivaient des lignes courbes d'un grand diamètre. Ils me conduisaient même dans des appartemens assez éloignés, et me ramenaient sur la personne d'où ils étaient sortis, quelquefois sur la même place.

Ces courans, dans leur direction, rencontrent souvent un mur; souvent ils se dirigent vers le plafond ou vers le plancher. Mais ces obstacles ne les arrêtent point dans leur cours.

Quelques personnes dont j'estime les lumières, m'ont fait part de leur sentiment à ce sujet; j'ai porté une attention plus suivie sur cette particularité, et presque toujours j'ai retrouvé le courant revenant à la personne, après avoir traversé le mur et formé un grand circuit. Le corps ne s'est donc pas déchargé sur le mur d'un excédent de fluide, comme ces personnes le croient. Je n'ai pu suivre le courant qui s'élevait au plafond, mais j'ai un si grand nombre d'exemples de leur retour, que je crois ne pas me tromper en leur supposant une même marche.

Ce qui a vraisemblablement fait naître le sentiment de ces personnes, est l'idée où elles sont de l'identité du fluide électrique et du fluide vital. Elles ne regardent celui-ci que

comme une modification de l'autre. Dès-lors elles croient le fluide vital soumis aux lois générales de l'électricité. Cependant, plus j'ai observé et comparé ces deux fluides, et plus je me suis éloigné de ce sentiment (1).

Si plusieurs personnes sont dans le même appartement, et si elles sont soumises à la même action, ces courans s'élancent des unes aux autres, c'est-à-dire que des courans déjà établis acquièrent une force qui les rend sensibles à la personne qui en suit le cours, et dont la main entraînée se porte des unes aux autres, et souvent même aux personnes sur lesquelles ils s'élancent.

Si votre main veut résister à cette force entraînante, vous vous apercevez d'un effet très-sensible de sa part. C'est la sensation d'un nuage épais que vous éprouvez, lorsque vous opposez la paume de la main en résistant à ce courant.

---

(1) Le chapitre de mes *Essais* sur la découverte de Mesmer est entièrement employé à faire connaître les différences qui les caractérisent, et qui en font deux fluides différens soumis à des lois différentes. Je suis cependant loin d'exclure totalement la présence du fluide électrique; je crois même qu'il fait partie de la combinaison de celui que j'ai désigné sous le nom de *fluide vital*.

J'ai observé leur cours avec attention, et je crois pouvoir assurer qu'ils se projettent préférablement entre personnes qui ont le plus de rapports entre elles. Ces rapports sont établis par la parenté, et en raison de cette parenté, par la fréquentation habituelle, par l'amitié, par des caractères consonnans, et sur-tout par l'action magnétique (1).

(1) J'ai eu plusieurs occasions de faire cette observation. M. le vicomte de la Belinaye avait la complaisance de magnétiser ma fille, qui était légèrement incommodée. Ils étaient dans mon salon, et j'étais dans mon cabinet, dont la porte donne dans le salon. Lorsque le travail fut fini, le courant le conduisit à ma femme, qui était dans le salon, retourna à ma fille, et conduisit M. de Belinaye jusqu'à moi, y resta près de deux minutes et se dissipa, ou plutôt s'affaiblit au point de n'être plus sensible.

Je puis citer un exemple encore plus remarquable de courans qui, tandis que je magnétisais ma fille, se sont portés à sa mère, à son frère et à son oncle, qui jouait une partie d'échecs assez loin de nous. Celui-ci passa par-dessus l'épaule et le long de la joue droite de la personne qui jouait avec lui, et qui nous tournait le dos, et alla se perdre dans la poitrine de mon beau-frère. Il est à remarquer que mon beau-frère a quelqu'embarras dans la poitrine. Il faut encore observer que les courans ne se dirigèrent sur aucune autre personne ; qu'il y avait trois étrangers, et une dame

Lorsque j'avais un traitement de plusieurs personnes assises autour d'un baquet magnéti-

---

qui s'était amusée à la magnétiser sans l'en prévenir, et qui lui avait fait du mal. Je la priai de cesser; j'achevai; et quoiqu'il y ait eu quelque rapport établi entr'elles, les courans n'y allèrent point.

Parmi des exemples très-extraordinaires de la projection de ces courans, je n'en citerai qu'un, et je me tairai sur les autres, pour de bonnes raisons.

Une personne d'un grand mérite, qui avait eu le malheur de perdre la vue en Italie, au milieu d'une carrière qui promettait les plus heureux succès, avait une grande amitié pour une demoiselle que je traitais en particulier. Elle assistait quelquefois à son traitement, et était témoin des choses prodigieuses qu'elle faisait en somnambulisme. M. le chevalier de*** ne pouvait point douter de la verité de ce qu'il entendait. Dans une séance, elle avait répondu à quelques questions mentales qu'il lui avait faites, avec une exactitude qui l'avait effrayée. J'étais une après-dînée à magnétiser cette demoiselle dans une chambre éloignée du salon; elle n'était point en somnambulisme; sa crise commençait, lorsque tout à coup un courant m'éloigne d'elle, me mène à la porte, que j'ouvre, de là dans l'antichambre, sur le pallier d'un escalier dérobé dans ma chambre à coucher, et enfin dans le salon, où j'aperçois M. le chevalier de*** qui venait d'y arriver, et qui avait prié qu'on le conduisît dans la chambre où je magnétisais.

que, je me suis aperçu, à n'en pouvoir douter, que ces courans étaient le moyen de la communication des crises. Tandis que je magnétisais une d'elles, ma main se trouvait subitement entraînée avec une force très-sensible vers quelqu'autre qui, dès ce moment, entrait en crise. Alors il s'établissait un courant de l'une à l'autre, qui entretenait et augmentait la réciprocité d'action.

Ce phénomène ne se manifestait point entre deux personnes seulement; il s'étendait souvent à une troisième, et quelquefois à un plus grand nombre. Cette communication d'action n'était pas un effet nouveau, comme je l'ai déjà dit; elle existe entre tous les êtres vivans; elle était, dans cette circonstance, devenue plus forte par les rapports que mon action avait établis entre mes malades. Ces rapports, devenus plus intimes, l'action acquérait une plus grande intensité.

Les courans sont le moyen de cette communication d'action, le véhicule qui la transporte d'un individu à un autre.

Je prie de croire que je n'avance pas ceci légèrement; et d'abord les simples raisonnemens nous portent à admettre une action plus particulière entre les personnes liées par les rapports

que j'ai indiqués. Mais ce sont les faits répétés et observés avec toute l'attention dont je suis capable, qui m'ont conduit au raisonnement, et c'est à peu près la marche que j'ai suivie dans tout ce que j'avance de relatif à mes procédés. J'ai senti, j'ai observé ce que je sentais, et cherchant à me rendre raison de mes sensations, j'ai embrassé la voie qui les liait aux lois de la nature qui m'étaient connues.

L'expérience m'a prouvé que ces courans se projettent à une distance indéfinie; plusieurs faits me l'ont confirmé. Je crois devoir les rapporter, et prévenir qu'il n'en est pas un dont je ne certifie la plus rigoureuse exactitude.

Lorsque mes malades, au nombre de sept ou huit, étaient rassemblés depuis quelque temps autour de mon baquet magnétique, deux ou trois des plus sensibles s'apercevaient et s'avertissaient mutuellement de ma prochaine arrivée. La chambre où ils se rassemblaient est au second étage de ma maison, et l'escalier qui y conduit est rapide. Je ne pouvais y monter que lentement. Ma démarche n'est pas pesante; mes gens montaient et descendaient souvent cet escalier, et la porte de cette chambre était toujours fermée. Quelques circonstances très-décisives ont confirmé la réalité de ces sensations.

Il m'est arrivé plusieurs fois de monter cet escalier sans souliers ; d'autres fois je me tenais au bas l'espace de cinq à six minutes. En arrivant, on me disait : « Il y a long-temps, monsieur, qu'on vous a senti, et vous n'arriviez pas. »

Une femme, d'ailleurs somnambule extraordinairement sensible, n'entrait presque jamais dans ma cour sans se sentir le front resserré, et quelquefois un point douloureux sur le sommet de la tête. En général, c'était par un frisson léger que la sensation de mon approche se manifestait.

Mais le phénomène qui m'a le plus étonné, parce qu'il a été le premier qui se soit offert à mes yeux, est celui que je vais rapporter. Je lui dois la connaissance des entraînemens, et il a été pour moi la source d'un grand nombre d'observations.

Une jeune fille âgée de dix-huit à dix-neuf ans, était depuis cinq à six mois condamnée à mourir pulmonique. Le second des deux médecins qui s'étaient succédés, et qui avait confirmé la sentence de son devancier, avait dit formellement : Que *lorsque les bouleaux seraient en feuilles, cette fille serait en terre* (1).

---

(1) La vérité est qu'elle n'était point malade de la

Ces expressions, qui fixaient le terme de sa vie au printemps prochain, m'ont été rapportées par cette jeune fille, qui en avait été extrêmement frappée. Cependant, au printemps qui suivit cet arrêt, elle alla cueillir une branche verte et feuillue de bouleau, qu'elle porta en triomphe à mon traitement. Elle l'aurait portée chez ce médecin, si je ne m'y étais pas opposé.

Cette jeune fille s'endormit dès le troisième ou quatrième jour de son traitement. Son sommeil devint très-profond en peu de jours. Lorsque je la magnétisais, sa tête repenchait vers moi. J'étais obligé de la repousser doucement sur sa chaise, pour l'empêcher de tomber sur moi. Comme c'est un effet ordinaire du sommeil, je n'y faisais aucune attention. Après l'avoir magnétisée, comme je magnétisais dans ce

---

poitrine, mais bien du foie. La suppression de ses mois avait produit les symptômes qui avaient jeté les médecins dans l'erreur. Tout s'était porté à la poitrine. Ells est parfaitement guérie depuis plus de trois ans. La femme de chambre de ma femme, regardée comme poitrinaire depuis cinq ans, était dans le même cas. Je l'ai également guérie de plusieurs obstructions au foie. Mais sa poitrine est encore très-délicate, quoique très-saine.

temps là, je la laissais dormir tranquillement, et j'allais à un autre malade.

Nouvel embarras; cette fille se penchait de côté, tombait quelquefois sur sa voisine; on était continuellement occupé à la retenir. Je lui fis donner un large fauteuil, propre à dormir dedans commodément. Inutile précaution. Sa tête déclinait tout doucement, mais par saccades, et toute la partie de son corps qui n'était pas retenue par le fauteuil, suivait ce mouvement.

Enfin je fus frappé d'une idée; il me sembla que cette tête penchait toujours du côté où j'étais. Je changeai doucement de place; quel fut mon étonnement! Cette tête, comme une véritable aiguille aimantée, suivait la courbe que je parcourais lentement autour d'elle, à une distance de cinq à six pieds. Elle s'arrêta lorsque je m'arrêtai, et dans la direction de ma personne.

Ah! Mesmer! je vous tiens, m'écriai-je alors; et dès le lendemain, je me mis à étudier l'aimant. Je me procurai, autant que je le pus, les livres qui en traitaient. Je l'étudiai six mois, et, je puis le dire, jour et nuit. Je lisais, je faisais des expériences, j'observais, je méditais et je comparais. Ce travail n'était point encore entière-

ment achevé, que j'étais revenu de l'erreur où ce phénomène m'avait jeté (1).

Je m'aperçus donc que la tête de cette fille se dirigeait toujours vers moi. J'avais beau m'éloigner, l'effet était le même. Je sortais de la chambre, je descendais dans ma cour, et je me plaçais dans différentes directions. J'allai me placer à une très-grande distance à l'angle que fait ma maison, dont deux côtés d'une seconde cour donnent sur deux rues différentes. Ma boussole désignait toujours avec la plus parfaite exactitude, le point de horizon où j'étais placé. Il fallait la retenir, elle serait tombée (2).

---

(1) J'étais sur le point d'abandonner mon ouvrage, lorsque quelques personnes à qui je l'avais communiqué, me déterminèrent à le donner au public. Je le fis imprimer en 1785, sous le titre de *Recherches sur la direction du fluide magnétique*, chez Gueffier, imprimeur, rue de la Harpe.

(2) Cette expérience me réussit très-bien, lorsque je la fis devant un médecin à qui j'avais laissé le choix des places. Après m'avoir fait placer dans différens points hors de la chambre dans laquelle il était resté, pour être témoin de la direction que prendrait cette jeune fille, il me proposa d'aller jusque dans la rue. Il me conduisit lui-même jusqu'à cet angle très-éloigné du bâtiment de ma maison. J'avais ordonné qu'on ne touchât point cette fille, afin qu'on pût vérifier sa direction

On peut croire que je ne laissai point inutile une découverte aussi intéressante. Je la travail-

---

à notre retour. Il faut observer qu'aucune fenêtre ne donnait alors vers cette partie qui est au sud-est de la chambre, et qu'elle n'était éclairée que par une seule fenêtre vers le nord. Dès que je fus placé, le médecin retourna promptement, et remonta l'escalier avec la plus grande précipitation. Il trouva cette fille tombée sur le plancher. Je l'avais assise sur une chaise très-basse, j'avais recommandé qu'on prît attention à ce que sa chute fût très-douce, et qu'on l'aidât à tomber en lui tendant les bras jusqu'au plancher. Je ne savais pas où la volonté du médecin me placerait; l'idée de la place ne lui vint que dans la rue. La direction de son corps n'était pas exactement celle de ma place; le dossier de sa chaise s'y était opposé, mais elle était tombée de ce côté-là. Son sommeil n'en fut point troublé.

Le lendemain, ce même médecin eut quelque doute sur la direction de cette chute, qui ne lui parut point exacte, n'ayant pas voulu recevoir pour bonne la raison que je lui en avais donnée. Il me pria de recommencer l'expérience. Lorsque je fus descendu dans la cour, il désira que je fisse le tour de la maison par la rue, et que j'allasse dans la cour de la maison voisine, placée à l'ouest. Il remonta aussitôt pour examiner ce qui se passerait. Nous étions convenus qu'on empêcherait cette fille de tomber : il arriva assez tôt pour être témoin du prodige qui opéra sa conversion.

J'allais très-doucement, pensant toujours à cette

lais de front avec l'aimant. Plus j'avançais, et plus ces deux objets s'éloignaient du parallélisme que je leur avais supposé.

J'imaginai d'abord que je reconnaîtrais facilement ces poles indiqués par Mesmer. Je supposai que ma tête attirant sa tête, ma main attirerait sa main, et à cause du précepte de l'opposition des poles, je présentai ma main droite à sa gauche.

Je *désirais fortement* qu'elle soulevât sa main; elle fut soulevée, portée dans la mienne, mais par saccades, et absolument comme celle d'un automate. Je fus comblé de joie; voilà des poles bien établis, bien opposés.

Je voulus cependant éprouver sa main droite avec la mienne; même effet. Il n'y a plus là

---

fille, et cela, sans connaître encore toute l'importance de cette opération de l'esprit. La tête de cette personne lui indiqua parfaitement la direction de ma marche, laquelle se faisait vers la partie de la chambre qui était sans fenêtre; c'est-à-dire de l'est à l'ouest, en passant vers le sud. Il s'aperçut aussi de la station que je fis, par la position du corps, qui menaçait d'une chute prochaine. Une jeune fille qui avait coutume de la secourir dans cet état, la retint. Mais bientôt cela ne fut plus nécessaire; elle se releva, et la nouvelle direction de sa tête, qui décrivait une courbe de l'ouest à l'est, annonça mon retour.

d'opposition. Je présentai ma main droite à la distance de cinq à six pouces de sa tempe gauche ; la tête s'y porta. Je passai cette main de la gauche à la droite ; sa tête suivit ce mouvement. Ma volonté, renforcée du désir, faisait agir, mais je n'en savais rien.

Cependant sa tête était toujours un peu inclinée vers moi. Pour la dresser, j'essayai de passer ma main au-dessus de la tête, et de la porter vers le dossier du fauteuil : elle se redressa.

Je m'aperçus alors que l'opposition des poles pouvait être inutile, et j'eus, pour la première fois, un soupçon qui depuis devint une certitude, que ma volonté avait sur ces mouvemens une influence décisive. Je résolus d'étudier avec encore plus d'attention, un phénomène si extraordinaire et si nouveau pour moi ; mais je me promis de ne communiquer cette découverte à personne, jusqu'à ce que j'en fusse bien assuré.

Sur ces entrefaites, une personne rachitique s'endormit ; je la laissai dormir. Le lendemain, on me dit : « Monsieur, Victoire va tomber sur le baquet : » elle était derrière moi, de l'autre côté du baquet sur lequel j'étais assis. J'allai à elle, je me plaçai derrière sa chaise : elle se re-

dressa, et renversa sa tête sur le dossier de sa chaise. Phénomène du même genre; mêmes épreuves, mêmes résultats; nouveau sujet d'observations.

Cependant il me tomba entre les mains une relation du traitement de Busancy: j'y vis des médecins qui opéraient les yeux fermés. Ils parlaient, ils marchaient : j'aurais bien désiré d'en avoir de pareils. Mes deux malades m'offraient des merveilles, mais ils étaient bien loin encore de cès médecins. Les miens ne parlaient point; ils dormaient profondément : c'étaient des machines aimantées. Je me consolais, parce que je me rendais justice, et que je mettais un grand intervalle entre un disciple de Mesmer et moi, qui ne travaillais que d'après quelques étincelles de lumière que j'avais entrevues dans différentes conversations magnétiques tenues par des personnes instruites.

Je ne fus pas long-temps, comme on le juge, à m'apercevoir que ces deux personnes étaient de véritables somnambules du genre de ceux de Busancy; mais j'étais loin de donner ce nom à des personnes qui me disaient: « Je ne dors pas; je vous vois très-distinctement. »

Les attractions magnétiques m'occupaient entièrement. Je ne les connaissais encore que

par les effets visibles dont j'ai parlé; mais d'actif que j'étais, je devins passif. L'attraction se fit un jour sentir à ma tête : elle fut sensiblement attirée, et j'eus quelque peine à la retenir (1).

Dès ce moment, je fus éclairé, parce que je sentis moi-même la manière dont agissait cette attraction. Ma première observation fut qu'elle était mutuelle; la seconde qu'il fallait qu'il y eût un corps intermédiaire, qui fût le moyen de cette attraction. Ce moyen ne pouvait être qu'un fluide, puisqu'il avait tous les caractères propres à la fluidité. Je le supposais analogue au fluide magnétique vers lequel je portais la plus grande partie de mon attention; mais, attendu la différence qu'il y a entre les corps animés et ceux qui sont privés de la vie, je me rangeai du sentiment de Mesmer, et je le nommai, comme lui, *fluide magnétique animal.*

Mes observations sur les poles m'avaient éloigné de l'aimant; ces dernières m'en rapprochèrent. Je continuai donc avec plus d'ardeur en-

---

(1) Nos deux têtes furent attirées l'une vers l'autre si fortement, que si je n'avais fait un effort pour arrêter la mienne, nous nous serions frappés du front. Une autre fois, ma tête fut renversée en arrière par l'attraction d'un de mes malades qui, s'étant assis derrière moi, s'y était endormi.

core mes expériences et mes observations sur les attractions humaines et sur celles de l'aimant, et j'y joignis des expériences sur l'électricité, pour connaître les rapports que ces trois branches de la physique pouvaient avoir entr'elles. J'en faisais part à M. d'Eslon, qui m'avait promis de m'aider dans mes recherches mesmériennes, dès qu'il serait délivré de quelques engagemens qu'il avait pris. Il se permit seulement de me dire de placer mes mains à un ou deux pouces de distance de l'estomac d'un de mes malades, et de faire attention aux sensations que j'éprouverais sur les chairs qui bordent la racine des ongles (1).

Je le fis; je n'éprouvai rien de plusieurs jours; mais à force d'attention, j'éprouvai sur l'extrémité des doigts, ce que j'aurais dû ressentir dans les places désignées par d'Eslon. Je portai la plus vive attention sur ce léger prurit, et bientôt ces sensations devinrent distinctes.

Elles le devinrent au point que je reconnus bientôt l'identité de leur cause, et de celle de

(1) Feu mon ami d'Eslon s'était, en quelque façon, engagé à n'instruire que des médecins ou des chirurgiens; dans le procès qu'il devait avoir avec la Faculté, il voulait pouvoir avancer avec vérité qu'il n'avait point instruit d'autres personnes.

l'attraction que je continuais d'observer. Ma main fut bientôt attirée, repoussée, portée de côté et d'autre de la personne malade, et transportée sur d'autres personnes. J'acquis, par l'habitude, la facilité de céder à tous les mouvemens, et de suivre toutes les directions de ces courans.

J'étudiais cependant les nuances de ces sensations pour asseoir mon jugement sur le travail qui s'opérait dans le malade, car je reconnus avec le temps, que ces courans étaient produits par ce travail secret de la nature, qui tend sans cesse à entretenir l'harmonie du tout, en rétablissant celles des parties dissonnantes. En cela, je m'aidai beaucoup de la sensibilité de mes somnambules; j'en eus bientôt plusieurs autres, et jusqu'à six à la fois. Ils ont été mes maîtres et mes guides; je leur dois la plus grande partie de ce que je sais en magnétisme, et j'avoue que je n'aurais pu me passer de leurs lumières. Cependant, je ne me suis point aveuglément livré à leurs sentimens; je les ai souvent trouvés dans l'erreur ou en contradiction avec eux-mêmes ou entr'eux. Mais ces erreurs mêmes m'ont été d'un grand secours. J'ai beaucoup appris en cherchant avec soin la cause qui les avait trompés.

Voilà comment j'ai acquis la connaissance des courans. La sensibilité des somnambules que j'interrogeais souvent, aidait à mes réflexions. La pratique du magnétisme et l'attention développèrent bientôt ma propre sensibilité, et j'eus par-là des objets plus directs de comparaison à faire.

Une femme somnambule, extraordinairement sensible et vive, m'était devenue très-incommode, parce qu'elle me suivait par-tout. Quand on y mettait obstacle, elle en éprouvait du mal (1). Interrogée à ce sujet, elle me dit qu'elle sentait quelque chose qui la tirait à moi. Elle compara cette chose à un ruban gris-clair, parsemé de points brillans, à peu près comme un de ces rayons de soleil qui entrent dans une chambre. Je lui demandai si elle n'apercevait ce ruban que d'elle à moi. — Je vous demande pardon, monsieur, il en vient de quelques autres aussi; mais ils n'ont pas la même force à beau-

(1) Un ouvrier eut affaire à moi; je le menai dans une chambre éloignée au fond d'un corridor. J'en avais laissé la porte ouverte. Il me parlait, lorsque je sentis deux mains qui s'appuyaient sur mes épaules. C'était cette femme que j'avais laissée assise dans un fauteuil, et qui m'était venu chercher dans un lieu où je ne me rappelle point qu'elle eût été avant ce jour-là.

coup près. — Font-ils le même effet? — Oui, monsieur, car ils attirent aussi.

Ce fut un nouveau trait de lumière, car deux de mes somnambules se recherchaient réciproquement dès qu'ils étaient en cet état de crise.

Je voulus faire usage de cette découverte, et m'étant placée loin d'une autre somnambule, je dirigeai mes mains vers lui. Je sentis un courant très-fort, et pareil à ceux qui avaient coutume d'entraîner mes mains. Je tirai tout doucement à moi, *désirant fortement* qu'elle se levât et vînt : elle se leva et vint à moi.

Je connaissais déjà l'efficacité de la volonté et du désir, mais je n'en avais point encore fait un usage aussi décisif. Les nombreuses expériences que j'ai faites depuis m'ont fait connaître la grande influence du désir, de l'attention, et sur-tout de la volonté. C'est en comparant mes sensations à celles de ces êtres extraordinairement sensibles, que je suis parvenu à me rendre raison d'une partie de ces ressorts secrets par lesquels le moral agit sur le physique, et celui-ci sur le moral.

Le corps est un automate que l'ame fait agir; mais les impressions que cette machine reçoit des objets environnans, développent les facultés de l'ame, et sont des occasions d'idées

qu'elle lie et qu'elle combine, et en conséquence desquelles elle se détermine à agir sur l'automate, et par lui sur les objets environnans.

Quels rapports admirables entre deux êtres qui diffèrent par toutes leurs qualités essentielles ! entre un être actif, intelligent, et un être essentiellement passif et privé de toute intelligence.

Je ne me bornai point à agir sur les somnambules. Une femme malade d'un excès de sensibilité dans les nerfs, devint le sujet de quelques expériences. A une distance de plus de six pieds, je lui disais de prendre du tabac. Elle mettait sa main dans sa poche, et ne pouvait plus l'en retirer. Si elle avait les doigts dans sa tabatière, ma volonté les y retenait. En faisant semblant de lire près de la fenêtre, je l'attirais à moi. Je l'arrêtais à volonté dans sa marche ; elle était dans ma main comme *un bâton dans la main d'un vieillard* (1). Ces effets et beaucoup d'autres dans ce genre-là,

(1) Expression célèbre de la constitution des jésuites. Je crois devoir prévenir, au sujet de ce que je rapporte, que ces essais ne peuvent avoir lieu qu'avec des personnes extraordinairement sensibles, et qu'ils sont nuisibles pour la plupart.

étaient produits par ma volonté, et je lui rendais l'usage de ses membres dès que je le voulais.

Plusieurs personnes témoins de ces opérations en étaient émerveillées, mais je me hâtais d'en détruire le merveilleux, en faisant connaître le moyen dont je me servais pour roidir et relâcher ses muscles à volonté; car c'était en cela que consistait mon action.

Un de ces témoins, la tête encore remplie de la lecture du rapport des commissaires, me dit froidement que c'était l'effet de l'imitation. Faites-moi le plaisir, lui dis-je, de me dire ce que c'est que l'imitation; est-ce un effet ou est-ce une cause? Malheureusement pour lui, messieurs les commissaires n'avaient point défini l'imitation; ils s'étaient contentés de la présenter comme cause d'une partie des effets dont ils avaient été obligés de convenir. Sa réponse fut conforme a l'assertion du rapport: il dit tout bonnement que l'imitation était une cause qui agissait sur la plupart des hommes, et sur-tout sur les personnes dont les nerfs sont très-sensibles.

Non, monsieur, lui repartis-je; l'imitation n'est point une cause: permettez-moi de suppléer à ce que les commissaires auraient dû faire, en attribuant à l'imitation, sans dire ce

que c'est que l'imitation, la plupart des effets dont ils furent témoins. S'ils l'eussent fait, il est probable qu'ils se fussent trouvés d'accord avec M. d'Eslon.

L'imitation a sa raison dans les rapports particuliers que certains individus ont entr'eux. La consonnance établie entre deux personnes ou entre certaines parties de leur corps, en est la cause physique, et produit cette répétition sympathique de mouvement, par l'action que ces parties exercent les unes sur les autres (1).

La cause de l'imitation est donc la même que celle de la sympathie ; elle se manifeste dans l'imitation par des effets plus apparens. Ces effets sont plus ou moins sensibles, en raison des rapports et de l'intensité de l'action. Les rapports généraux établis entre des individus de même espèce, suffisent souvent pour produire cet effet, lorsque l'action est forte, ou lorsque les personnes sont sensibles.

Rien n'est plus commun que cet effet; vous le voyez se produire par la communication de la joie, de la tristesse, des pleurs, du rire, de l'ennui, de la gaîté, de la crainte ou de la

---

(1) J'ai donné, dans le chapitre précédent, les raisons de cette consonnance et des effets qu'elle doit produire.

colère, par celle d'une terreur panique ou de la fermentation qui cause une émeute populaire. Non seulement les bâillemens se communiquent à volonté; mais n'éprouve-t-on pas des soulèvemens de cœur, lorsqu'on est témoin des efforts que fait quelqu'un pour vomir? Il est bien rare du moins qu'on ne se surprenne pas dans la disposition de faire les mêmes efforts.

Vous voyez dans ce moment, monsieur, ajoutai-je, un effet très-marqué de cette cause sympathique, à cause de l'extrême sensibilité de cette femme, des rapports établis entre nous, et de la force que ma volonté prête à mon action.

Cette femme imite sensiblement les mouvemens insensibles que je produis sur mes muscles. Je roidis intérieurement ceux de mon bras, ou de mes doigts, ou de mes jambes; mon action, dirigée et déterminée par ma volonté, se porte sur les muscles correspondans de cette femme, et y produit les mêmes effets. Je lui fis voir qu'en détendant mes muscles, ceux de cette femme perdaient leur roideur.

Cette femme éprouvait quelquefois des contractions générales dans tout son corps. Je réussissais toujours à rendre de la souplesse à ses muscles, en portant ma main à deux ou

trois pouces au-dessus de sa tête, et en lui faisant suivre à cette distance la direction qui conduit à la nuque du cou. De là, je descendais très-lentement le long de l'épine du dos jusqu'au bas des reins. J'avais grand soin de laisser tomber tous mes muscles, et de mettre une grande souplesse dans tous mes mouvemens. Sa tête, qui était renversée en arrière, commençait à se redresser un peu de la première fois. A la seconde, ses épaules se relâchaient, et à la troisième ou quatrième fois, elle reprenait une situation naturelle. Lorsque la contraction n'était point forte, ce procédé suffisait la première ou la deuxième fois.

Si les épaules seules étaient en contraction, l'application de mes deux mains suffisait. Je suis parvenu quelquefois à la détendre en la regardant paisiblement, et en laissant tomber généralement tous mes muscles, sans user d'aucun autre procédé.

Mes seuls regards produisaient sur elle de grands effets, soit pour l'apaiser, soit pour l'irriter.

Cette facilité à être mue par les moindres impressions de mes actions, venait évidemment de rapports plus particulièrement établis entre nous; car, quoiqu'elle fût très-sensible,

elle était loin d'éprouver les mêmes effets de tout autre. Cependant les autres malades étaient aussi plus ou moins en rapport avec elle, et, selon ces rapports et l'état passager où ils se trouvaient dans de certains momens de crise, elle éprouvait des crispations et des contractions plus ou moins fortes.

Cette communication d'action ne pouvait être établie entre nous, que par le moyen d'un corps intermédiaire étendu de l'un à l'autre, et qui formât un lien qui nous unissait. Ce corps intermédiaire, je le sentais distinctement dans mes mains sous la sensation d'un fluide, et je vais rapporter, en note, un fait qui prouve évidemment l'existence de ce lien, par lequel tous les êtres vivans sont, en quelque façon, attachés les uns aux autres, et qui, dans quelque circonstance, acquiert une si grande force et se manifeste d'une manière très-sensible (1).

---

(1) Je m'étais persuadé que je pourrais exécuter avec elle cette fameuse opération du cercle attribuée aux magiciens depuis tant de siècles. Je fis tenir debout cette femme; et ayant tracé un cercle autour d'elle, je lui défendis mentalement d'en sortir, et certainement je désirais qu'elle restât. Cela fut inutile; dès que je m'éloignai d'elle, elle me suivit.

Je recommençai, je la fis asseoir, je traçai un nou-

Je poursuivis mes expériences sur un sujet moins irritable. Une personne très-sensible et

---

veau cercle, je renouvelai ma défense mentale, et je la regardai sérieusement. Mon regard, qui n'avait rien de sévère, produisit pourtant une légère contraction. J'aurais bien pu l'empêcher de sortir, si j'avais voulu me servir de mes moyens ordinaires; mais ce n'était pas ce que je voulais. Je désirais qu'elle fût dans l'impuissance de sortir du cercle, retenue par la seule force de ma volonté. Je ne fus pas plus heureux cette seconde fois; mais l'erreur où j'étais sur cette puissance intellectuelle, produisit un phénomène bien extraordinaire.

J'affectai, en la quittant, un air très-indifférent; je regardai en l'air, je fis le tour de la chambre en jetant les yeux sur quelques personnes assises autour de mon baquet; et comme je ne pouvais passer entr'elles et le poêle, je passai entre le poêle et le mur, passage étroit. Je vins à la fenêtre, je regardai dans la cour; je m'approchai d'une personne à qui je dis quelque chose d'indifférent.

Pendant tout ce temps, cette femme était restée paisiblement à sa place, sans montrer d'envie d'en sortir. Je m'applaudissais déjà de mon succès, disposé à sortir de la chambre, et à la laisser dans mon cercle magique pendant une heure au moins; mais elle ne me laissa pas plus long-temps dans mon erreur. Au moment où j'ouvris la porte, elle se leva, suivit la route que j'avais tenue, passa avec bien de la peine entre le mur

dans un très-grand rapport avec moi, confirma mon opinion sur les courans : elle était excellente somnambule; mais comme je la traitais séparément, elle n'en avait jamais vu. Elle me priait, depuis plusieurs jours, de lui donner la

---

et le poêle, alla à la fenêtre, regarda dans ma cour, s'approcha de la personne à qui j'avais parlé, et vint à moi.

Je ne pus y tenir; ma patience s'échappa, et je lui dis : « Allez, de par Dieu, allez; je ne vous en empêcherai pas. » Heureusement que mon impatience ne produisit d'autre mauvais effet que de la courber un peu en avant; mais quel fut mon étonnement! Elle alla, en effet, dans cet état; elle reprit les mêmes traces, fit la même tournée, les mêmes mouvemens, éprouva de grandes difficultés au passage du poêle, les surmonta avec une peine infinie, non pas une fois, mais quatre ou cinq, me disant à chaque fois : « Eh! monsieur, en voilà bien assez. »

Mon beau-frère crut pouvoir rompre le charme en passant et repassant plusieurs fois entre nous; mais ses efforts furent inutiles. Quelques amis présens riaient de mon impatience, tandis qu'un nouveau sentiment s'était emparé de mon esprit. Cet effet auquel je ne m'attendais pas, m'avait jeté dans le plus grand étonnement; j'admirais, et je n'y comprenais rien. Revenu à moi, je mis fin à cette scène; car je crois qu'elle aurait continué jusqu'à extinction de toute force; et dans l'état pénible où elle était, cela ne pouvait durer longtemps.

satisfaction d'en voir. Je lui permis de venir à l'heure de mon traitement, et d'y monter.

Je n'y étais pas rendu, lorsqu'on m'avertit qu'elle y était montée. L'idée me vint d'éprouver sur elle la force attractive des courans. Je m'arrêtai au milieu de l'escalier, dans l'intérieur de l'angle qu'y forment deux gros murs. Cette direction me mettait en face de la chambre où mes malades étaient rassemblés.

J'étais à opérer, lorsque madame de St.-P***, compagne et amie de cette demoiselle qui avait eu la même permission, me trouva sur l'escalier. Elle me demande ce que je fais là : je le lui dis. Je la priai de n'en rien dire, mais d'observer ce que faisait son amie. Madame de St.-P*** ne fut pas plutôt entrée dans la chambre, que mademoiselle de St*** lui demanda si je n'étais pas sur l'escalier. Pourquoi me demandez-vous? lui dit-elle. Je sens quelque chose qui m'attire, répondit son amie, et qui semble me contraindre à me lever et à sortir; mais je me tiens au bras de mon fauteuil, et je ne me leverai point. Un éclat de rire de madame de St.-P*** découvrit tout le mystère : on vint me chercher, et on m'obligea de monter (1).

---

(1) Dans une autre occasion, je réussis à l'attirer

Les procédés très-simples que je vais décrire, serviront aux personnes qui voudront faire cette expérience, que j'ai répétée plusieurs fois. Elle ne m'a pas réussi avec toute sorte de malades, pas même avec des personnes assez sensibles; mais il faut la faire avec des personnes très-sensibles, et avec lesquelles on soit dans un grand rapport magnétique. Il faut choisir un moment où la personne ne soit pas fortement occupée de quelque objet, afin que l'impression de votre action puisse déterminer son attention

---

effectivement. Ayant commencé à la magnétiser, je la priai de rester à sa place, pour ne pas troubler le travail commencé. Je lui dis que j'étais obligé de m'absenter pour cinq à six minutes. Je sortis en effet, je fermai la porte, j'ouvris celle de l'antichambre, que je fermai fortement pour qu'elle l'entendît, mais je restai en dedans. Il n'y avait guère que deux minutes que j'opérais, qu'elle se sentit attirée par une envie extraordinaire de venir dans l'antichambre où j'étais; elle ne put y résister. Elle pria quelques personnes qui étaient avec elle, et que je n'avais point mises dans le secret, de ne me point dire qu'elle avait quitté sa place. Elle se leva, courut vers la porte, qu'elle ouvrit avec précipitation, me vit dans l'antichambre, et jeta un cri. Malgré sa surprise, elle fut contrainte de venir jusqu'à moi, riant beaucoup du succès de sa désobéissance, et du désir qui la poussait vers moi.

à se diriger vers elle. C'est à la distraction ou à une forte occupation que j'attribue le défaut de succès de quelques-unes de mes expériences sur des sujets avec lesquels j'ai souvent réussi dans d'autres circonstances.

Lorsque je veux diriger mon action sur une personne absente, je me la représente, par la pensée, assise vis-à-vis de moi, et telle que je la verrais si elle y était effectivement. Une imagination vive et forte devient un grand secours (1). Mon imagination me représente donc cette personne, c'est-à-dire que ma volonté ébranle les fibres de mon cerveau, de la même manière qu'elles l'ont été par la présence même de l'objet (2). Alors je la vois, non telle qu'elle est actuellement, mais telle qu'elle a été dans

---

(1) Elle est utile dans plusieurs procédés du magnétisme, mais seulement aux magnétiseurs. Elle ne doit point agir chez les personnes magnétisées; elle leur serait le plus souvent nuisible, en s'opposant aux effets du magnétisme : ce mot est le cheval de bataille de bien des gens qui seraient fort embarrassés si on leur en demandait l'explication.

(2) Voilà pourquoi il est nécessaire non seulement d'être en grand rapport avec la personne absente sur laquelle on veut agir, mais même de la connaître pour se la représenter distinctement.

une autre circonstance, lorsqu'elle était assise devant moi dans un fauteuil, et je la vois dans la même posture qu'elle avait alors. Je ferme mes yeux pour n'être point distrait par les impressions des objets environnans. Ma pensée se porte vers la partie de son corps la plus susceptible de recevoir mon action, que je dirige vers elle.

L'action généralement établie entre les individus d'une même espèce, est, comme je l'ai observé tant de fois, plus forte entre ceux qui ont entr'eux des relations plus particulières. Elle est donc déjà entre nous, mais j'en augmente l'énergie par celle que je dirige vers cette personne ; et comme la réaction est en raison de l'action, je sens dans mes mains les courans qui sont le véhicule, le moyen physique qui transporte nos actions réciproques.

Lorsque ces courans sont forts et pesans, que je sens que mes mains sont fortement attirées vers cette personne, je résiste à cette attraction, et je retire en arrière mes mains, sans saccades et très-lentement. Je désire fortement qu'elle se lève et vienne à moi. Je fais plus; je me la représente venant ou prête à venir à moi. Je l'appelle *mentalement*, je la prie de venir, et je fais enfin tout ce que je

ferais si elle était réellement sous mes yeux, et que je voulusse l'engager à venir à moi.

Les faits que j'ai rapportés, exactement vrais dans toutes leurs circonstances, suffisent pour faire connaître combien ces courans ont de puissance sur certains sujets doués d'une grande sensibilité, lorsque vous êtes en rapport avec eux. Tout extraordinaires que paraissent ces faits, ils perdront le merveilleux que leur prête notre ignorance ou plutôt notre inobservation, si nous les soumettons à un examen approfondi. D'ailleurs, sont-ils nouveaux? N'avons-nous rien d'analogue dans l'aimant et dans l'électricité? N'avons-nous même rien de semblable que nous puissions observer et comparer chez les animaux?

Examinez ce hideux crapaud; voyez-le dans un pré se gonfler et doubler le volume de son corps. Jetez la vue à dix ou douze pieds autour de lui, vous y apercevrez quelqu'animal qui lutte envain contre sa puissante attraction. L'animal attiré a beau se débattre; c'est inutilement qu'il emploie toutes ses forces à fuir les émanations empestées de son terrible ennemi. Ses efforts lui font décrire autour de ce centre des cercles imparfaits, qui aboutiront par la spirale dans le gouffre de l'horrible ani-

mal. Il s'y précipitera, entraîné par la supériorité de sa force attractive.

Cet exemple n'est pas le seul que nous fournisse l'histoire de la nature. Ce livre est ouvert à tout le monde ; mais est-il beaucoup de personnes qui sachent y lire ?

Cependant, ceux qui l'étudient avec le plus de succès n'ont pas le droit de rejeter une observation qui leur sera échappée. Au bout d'une carrière entièrement employée à contempler la nature, doué d'un esprit sage, d'un excellent jugement, d'une sagacité peu commune, éclairé par une multitude de connaissances, le sage, le philosophe Charles Bonnet se plaint encore de son ignorance. Il croit à peine avoir l'intelligence de quelques feuillets de ce livre immense. Et pourquoi donc une foule de détracteurs s'arrogerait-elle le droit de nier ce qu'elle ne connaît pas, ce que peut-être la plus grande partie n'est pas capable de comprendre ? Ces hommes veulent-ils donc que toutes les connaissances humaines soient renfermées dans les limites étroites de leur cerveau ? N'est-il rien au-delà de ce qu'ils savent, de ce qu'ils peuvent savoir ? Suffit-il, pour avoir le droit d'être incrédule, de dire : Cela n'est pas possible, je ne le crois pas ; je ne

le croirai que lorsque je le sentirai. Savent-ils tout ce qu'il faut rassembler de connaissances pour avoir le droit de nier et d'être raisonnablement incrédule, et de combien de veilles et d'études ce droit peut être acheté ?

L'homme sage doute et ne croit pas légèrement. Son doute est modeste : il attend tout du temps et des observations. Il cherche à s'instruire; il sait que la nature offre souvent des phénomènes extraordinaires, des phénomènes qui sont même hors du cours des lois connues, ou avec lesquelles du moins ils ne paraissent avoir aucune liaison ; que c'est à notre propre ignorance qu'on doit rapporter cette incohérence inconnue à la nature, qui ne va jamais *par saut*, disait Leibnitz, ce métaphysicien sublime.

Mais si les occupations le lui permettent, cet homme sage emploiera à observer et à méditer, le temps que tant d'autres perdent en amusemens frivoles. Ce sont ceux-ci cependant qui décident et tranchent avec la plus grande assurance; et sans examen, sans connaissances relatives à l'objet, ils veulent en savoir plus que ceux qui se sont entièrement livrés à cette étude.

Lorsque M. Trembley rapporta les mer-

veilles du polype d'eau douce; quand il dit qu'il avait vu sous ses yeux s'effectuer ce que la fable avait dit des prodiges de l'hydre, et que la nature opérait ce que l'imagination des poëtes n'aurait pas peut-être osé enfanter; qu'il avait observé un animal, à qui il repoussait une tête, lorsqu'on la lui avait coupée; que, comme une plante, cet animal extraordinaire était susceptible d'être greffé, qu'il se reproduisait par bouture, et cent autres prodiges tout aussi étonnans; cette découverte dut paraître incroyable : elle n'avait aucun rapport à ce que nous connaissions; elle ne tenait à aucunes des lois connues. Les gens sages observèrent, vérifièrent; la découverte fut trouvée véritable. Les savans dirent : « Voilà des lois nouvelles pour nous. » D'autres encore plus sages, ajoutèrent : « Il y en a certainement beaucoup encore que nous ne connaissons pas, et que nous ne connaîtrons peut-être jamais. Observons, méditons, mais ne disputons pas. »

La découverte de M. Trembley éleva des doutes, mais comme elle ne croisait point les intérêts d'un corps puissant, elle fut unanimement reconnue pour vraie, parce qu'elle eut des observateurs de bonne foi, comme le sont la plupart des vrais savans. D'ailleurs, il ne

fallait avoir que des yeux accoutumés à discerner les objets à travers une lentille ou un microscope. Celle de Mesmer exigeait une étude suivie, un esprit d'observation, beaucoup de fatigues de corps et de contention d'esprit. On avait plutôt fait de la nier que de l'étudier.

Cependant on serait resté pour elle dans un état d'indifférence, si l'incrédulité eût été réelle, et que les lueurs de vérité qui étincelaient de toutes parts, n'eussent alarmé ceux qui avaient ou qui croyaient avoir un grand intérêt à l'étouffer dans sa naissance. La guerre fut déclarée, et on se servit de tous les moyens, quels qu'ils fussent, pour éteindre ce flambeau qui jetait une lumière importune.

Les personnes qui m'auront lu avec l'attention qu'exige un sujet aussi intéressant et aussi nouveau pour une partie de mes lecteurs, auront vu que les effets de tous les procédés que j'ai indiqués jusqu'à présent, sont des conséquences des lois physiques les plus connues, et qu'ils sont fondés sur les raisonnemens les plus solides de la physiologie. Les phénomènes que j'ai rapportés doivent tous être attribués à ce fluide vivifiant qui, actionnant tous les êtres vivans, est le moyen de la communication de

l'action plus particulière qu'ils exercent les uns sur les autres.

Les courans de ce fluide, qui dans chaque individu vivant est le principe physique, la cause efficiente des mouvemens harmoniques qui constituent sa vie, sont la chaîne qui lie tous les êtres vivans les uns aux autres, et c'est d'eux que dérivent les rapports établis entre ces êtres, et par lesquels ils concourent tous à une même fin. Ces courans s'étendent donc nécessairement sur toute la surface de notre globe.

Si on prête quelqu'attention aux phénomènes qui doivent résulter de cet enchaînement général de tous les êtres vivans, on est obligé de lui rapporter ces attraits de sympathie remarquables qu'éprouvent des personnes qui se voient pour la première fois, et ces effets observés de tous les temps, qui se font ressentir à un très-grand éloignement, et dont l'histoire et la tradition nous ont conservé le souvenir.

Ces effets sont vrais pour la plupart; ils sont prouvés par une longue suite d'observations, plusieurs siècles avant que Mesmer nous ait révélé cet important secret de la nature, et les procédés qui servent à produire ces phénomènes à volonté. On voit qu'ils ont tous une

même base, et que cette nature qui nous paraît si variée, si compliquée dans ses effets, est bien simple dans ses principes.

Ici sont posées les bornes des connaissances humaines possibles. Nous observons, nous calculons une petite partie des effets; les principes d'où ils découlent restent dans une obscurité impénétrable à la puissance intellectuelle accordée à l'humanité.

O Dieu créateur! que vous êtes grand, et que nous sommes petits!

CHAPITRE V.

De l'exploration, de l'usage des sensations externes et internes, et des entraînemens dans les traitemens magnétiques.

L'EXPLORATION doit être regardée comme la base de toutes les opérations magnétiques. Explorer une personne malade, c'est observer, examiner attentivement, c'est rechercher avec soin le siége de sa maladie et ses différens rameaux. Les sensations et les entraînemens servent à les indiquer.

L'interprête de Mesmer dit, dans ses *Aphorismes*, qu'il faut établir des courans depuis la tête jusqu'aux pieds. « Vous cherchez, dit-il, « la cause, le lieu de la maladie et de la douleur. « Le malade vous indique celui de la douleur, « et souvent sa cause; mais plus ordinairement « c'est par le toucher et le raisonnement que « vous vous assurez du siége, de la cause de « la maladie et de la douleur qui, dans la « plus grande partie des maladies, réside dans « le côté opposé de la douleur, sur-tout dans

« les paralysies, rhumatismes, et autres de cette « espèce. »

Ma manière d'explorer n'a point été révélée par Mesmer à son interprète. Il n'est question nulle part, dans les aphorismes, de sensations externes, internes, ni d'entraînemens. J'ignore s'il en a parlé à ses disciples dans des instructions secrètes, mais je ne leur en ai jamais vu faire usage. Il n'est pas nécessaire que je m'étende sur leur utilité ; il suffit de les faire connaître, pour prouver la nécessité de leur emploi.

Lorsque j'explore un malade, je me défends toute question relative à sa maladie, afin de me garantir des préjugés qui pourraient asservir mes idées, et me mener à l'erreur. Je n'use de ce moyen qu'après l'exploration, afin de pouvoir comparer les connaissances que j'ai acquises à celles que le malade peut me communiquer.

Je lui prends les pouces, je me recueille et j'adresse ma prière à Dieu. Lorsque ma prière est achevée, je me mets avec lui en un rapport intime. J'en ai indiqué les procédés dans le chapitre II.

Non seulement j'actionne toutes les parties de son corps avec celles du mien qui leur sont

correspondantes, mais je porte encore une grande attention sur la réaction que les miennes doivent éprouver. Ce premier procédé me donne déjà des lumières.

Lorsque le rapport est établi, je porte mes pouces à trois travers de doigts au-dessous du cartillage xiphoïde, et j'actionne le plexus solaire, placé immédiatement derrière l'estomac; puis l'estomac. Dans cette opération, je me sers de ma pensée, et je m'aide de mon imagination, qui me représente ces parties.

Tandis que mes pouces sont appliqués sur ces parties, mes mains sont étendues de chaque côté, l'une sur le foie, l'autre sur la rate. Cet attouchement immédiat dure environ cinq minutes. Pendant ce temps, ma pensée parcourt les parties que je touche, et s'arrête sur chacune pendant un certain temps. J'y porte mon action, mon attention se partageant entre la partie du malade que j'actionne et celle de mon corps qui lui correspond. Dans cette seconde opération, mes sensations internes se développent. Elles deviennent distinctes en raison du rapport établi entre nous, et de l'effet que mon action a fait sur le malade.

Après l'espace de cinq à six minutes de temps, j'éloigne mes deux mains à la distance d'un bon pouce, dans la position indiquée au chapitre II. Je dirige mon action sur l'estomac, sans faire de mouvement; je partage mon attention entre ce viscère, que je me représente, et les impressions que la réaction doit porter sur mes mains. Je m'éloigne insensiblement jusqu'à la distance de deux ou trois pouces, à mesure que le courant se fait apercevoir plus sensiblement; c'est alors que l'entraînement a lieu, quoique souvent il ait son effet à une moindre distance.

Mes mains s'ébranlent par la force du courant. Avant cet effet, on sent une certaine pesanteur; il faut y céder légèrement et ôter toute force à la main et au bras, et n'employer que celle qui est indispensablement nécessaire pour que votre main ne tombe pas. Ce déplacement a lieu de plusieurs manières. Quelquefois vos mains sont attirées vers l'estomac, et elles tendent à s'y appliquer. D'autres fois, elles sont alternativement attirées et repoussées, ou bien elles prennent un léger mouvement circulaire.

Tous ces mouvemens sont, pour l'ordinaire, doux et lents; mais il arrive aussi quelquefois

que la force des courans leur imprime un mouvement assez vif. Lorsque l'estomac est saturé de fluide, il le reçoit encore des mains, mais il le transmet ailleurs (1); et comme la nature porte toujours ses efforts aux parties les plus malades, cet excédent de fluide se transmet au siége du mal, et la main y est entraînée. Je dis la main, parce que c'est celle qui est du côté où ce siége est placé; je m'en assure lorsque ma main y est arrêtée, parce que dans cet endroit la sensation du courant devient encore plus distincte. Il est alors nécessaire que j'étudie cette sensation, pour pouvoir connaître la cause par les effets que je ressens.

J'ai dans ce moment trois objets à considérer et à comparer entr'eux : 1° la place où ma main a été portée et arrêtée par l'entraînement; 2° l'espèce de sensation que j'éprouve sur ma main; j'en ai déjà donné les indications générales; 3° les sensations internes que j'ai déjà éprouvées et que j'éprouve en ce moment.

Ces différentes sensations se rectifient les unes par les autres. La plus sûre est, selon moi,

---

(1) Lorsque le fluide est transmis à la tête, il produit un sommeil magnétique ou le somnambulisme. Ces deux crises diffèrent l'une de l'autre.

l'entraînement qui vous désigne le siége par la place où vous êtes arrêté.

Il arrive souvent que les rameaux du siége du mal reçoivent plus fortement l'action que le siége même, parce que ces parties sont plus délicates et plus sensibles; alors leur réaction se fait plus sentir que le siége du mal; c'est ce qui me fait donner la préférence aux entraînemens sur les sensations internes; mais lorsqu'ils sont d'accord, vous pouvez juger avec plus de sûreté. Ainsi une maladie de la rate ou du foie, qui causerait du trouble ou quelque douleur à la tête du malade, transmettrait cette sensation à la tête du magnétiseur.

« Le siége de presque toutes les maladies est « *ordinairement* dans les viscères du bas-ventre, « dit Mesmer : l'estomac, la rate, le foie, l'épi-« ploon, le mesentère, etc. ; chez les femmes, la « matrice et ses dépendances. La cause de toutes « les maladies ou l'aberration, est un engor-« gement, une obstruction, une gêne ou une « suppression de circulation dans une partie « qui, comprimant les vaisseaux sanguins ou « lymphatiques, et sur-tout les rameaux des « nerfs plus ou moins considérables, occasion-« nent un spasme ou une tension dans les par-« ties où ils aboutissent et sur-tout dans celles dont

« les fibres ont moins d'élasticité naturelle ; « comme dans le cerveau, les poulmons, etc. ; « ou dans celle où circule un fluide avec lenteur « et épaississement, comme la synovie, destinée « à faciliter le mouvement des articulations. Si « ces engorgemens compriment un tronc de « nerfs ou un rameau considérable, le mouve- « ment et la sensibilité des parties auxquelles il « correspond, sont entièrement supprimés ; « comme dans l'apoplexie, la paralysie, etc. »

C'est en effet vers une de ces parties que la main est presque toujours entraînée et qu'elle est arrêtée. Lorsqu'elle y demeure une demi-minute, j'y porte une action douce par l'application de mon pouce, que je retire après une minute ou deux. J'augmente cette action en présentant tous mes doigts au courant qui sort de cette partie. Un moment après, je l'actionne par un léger mouvement des doigts. Je m'arrête de temps en temps pour écouter la sensation que doivent éprouver mes doigts, et pour laisser aller ma main à un nouvel entraînement, s'il doit avoir lieu.

Pendant ce temps, l'autre main reste souvent devant l'estomac; alors je continue de m'en servir pour l'actionner. Si elle est portée ailleurs, je la laisse aller jusqu'à ce qu'elle se fixe vis-à-

vis quelqu'endroit, que j'actionne aussi légèrement. Dans ce cas, il faut partager son attention entre ses deux mains en même temps, ou bien on y porte son attention alternativement.

Quelquefois cette autre main parcourt le bas-ventre et prend une direction qui la mène vers la cuisse; alors je la retire, si elle ne s'arrête pas décidément sur quelque partie de la cuisse, et qu'elle continue à descendre. Je prends le pouce de la main du malade, et je le tiens jusqu'à ce que je me serve de cette main pour quelqu'autre opération que je juge nécessaire.

Il arrive aussi que cette main va rejoindre celle qui est arrêtée vis-à-vis une place quelconque; alors vous aurez un grand moyen pour asseoir votre jugement sur cette place.

Les sensations de froid, de chaud, d'engourdissement, de picotement, etc.; celles qui sont internes et l'entraînement, concourent à vous faire connaître le siége du mal et l'espèce de mal dont le viscère est attaqué (1). Ils servent encore

---

(1) Il faut, dans les sensations de froid et de chaud, avoir égard à la température actuelle de l'atmosphère, soit que vous soyez en plein air, soit que vous magnétisiez dans une chambre.

à vous indiquer les différentes fusées qui en dérivent. Ainsi lorsque votre main a été arrêtée pendant un certain temps devant ce siége, elle est transportée et arrêtée vers quelqu'autre partie à laquelle le mal se sera communiqué par les rapports particuliers qui existent entr'elle et le viscère affecté.

Quelquefois le siége est caché ; il est peu sensible au malade, et le mal se manifeste dans une partie fort éloignée. C'est ainsi que j'ai trouvé des maux d'yeux dangereux, dont la source était placée dans une obstruction à la rate ; des faiblesses de genoux qui ôtaient l'usage de la jambe gauche, et qui provenaient d'un gonflement de rate qui comprimait une partie des nerfs qui aboutissent à ce genou. J'ai vu, à deux personnes du sexe, se manifester les symptômes d'une maladie de poitrine très-dangereuse, dont la cause était des obstructions au foie, lesquelles étaient insensibles ; des enflures de jambes, occasionnées par une enflure d'estomac ; et j'ai apaisé des douleurs de dents, en actionnant des glandes placées au-dessous de l'oreille et destinées à la filtration de la salive.

L'exploration m'a donné des sensations internes bien extraordinaires ; et, en vérité, plus

j'y réfléchis et plus mon étonnement s'augmente. J'ai eu la sensation bien distincte de maladies guéries ou plutôt palliées depuis plusieurs années. Je ne l'aurais jamais cru, si je n'avais eu plusieurs fois l'occasion de le vérifier (1).

---

(1) Mme Rossignol demeurait ici dans une communauté de religieuses. Elle eut recours à moi en 1785, non dans l'espoir d'être guérie d'une goutte sereine, qui depuis douze à quinze ans lui avait ôté l'usage de l'œil gauche, mais pour arrêter une maladie très-alarmante, qui depuis deux ans faisait des progrès sensibles. L'œil droit s'obscurcissait au point qu'elle ne pouvait lire sans le secours d'un verre qui grossissait beaucoup les objets, et qu'elle ne pouvait pas se hasarder à sortir seule, et sans une canne. Elle sentait de temps en temps un engourdissement sur toute la partie gauche de son corps; la cuisse et la jambe gauches devenaient presqu'insensibles.

Elle me cachait ses maux, même l'intention d'avoir recours à moi, parce qu'elle savait que je ne voulais point prendre de nouveaux engagemens : le nombre de mes malades était complet. Elle paraissait désirer savoir mon avis sur la possibilité de la guérison de son œil gauche. Elle me pria donc de l'explorer.

La première sensation que j'eus fut une douleur sourde dans les entrailles; un moment après, elle devint plus distincte, et se changea en tiraillement. Ma main droite fut entraînée à la rate, etc. Je découvris le siége du mal, ses différens rameaux; j'entrepris la

Quoique dans l'harmonie de notre organisation, toutes les parties de notre corps soient

---

guérison de sa maladie nouvelle, et j'eus le bonheur, en assez peu de temps, de la délivrer entièrement de ses engourdissemens, et de lui rendre l'œil droit qu'elle était sur le point de perdre. Plusieure mois après, elle se donna le plaisir de lire devant moi sans lunette. Je m'étais expliqué avec elle, au sujet de son œil gauche, et je lui avais déclaré que, quoiqu'il fût peut-être possible de le guérir, je ne pouvais point entreprendre sa cure. Dans le cours de son traitement, nous eûmes l'un et l'autre quelque sujet de croire la chose plus facile qu'elle ne le paraissait. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle s'est aperçue, à la fin, que le voile très-obscur qui couvrait cet œil, était de beaucoup éclairci; il était devenu bleuâtre, de noir qu'il était.

Pendant l'exploration, je lui demandai si elle ressentait quelques douleurs dans les entrailles : elle m'assura qu'elle n'y ressentait rien. Je répétai la même question lorsque je ressentis les tiraillemens ; même réponse. Je lui demandai si elle était sujette à des douleurs d'entrailles ou à des coliques : elle n'y était pas sujette. Je crus m'être trompé. Je ne veux point parler ici des autres sensations que je ressentis aussi.

Le lendemain je l'explorai encore. J'eus encore les mêmes sensations, mais moins distinctes. Je ne les eus plus du tout dans la suite du traitement.

Lorsque je fus assuré du siége du mal, qui était à la rate, dont les entraînemens me conduisaient toujours

en rapport les unes avec les autres et tendent à une même fin, il est de certaines parties qui

---

tantôt à un œil, tantôt à un autre, et souvent le long de la cuisse et de la jambe gauches, je la priai de me raconter ses maux. Elle me dit que j'avais rencontré assez juste, aux coliques et aux douleurs d'entrailles près; et puis, me faisant l'histoire de sa maladie, et commençant à son principe, elle me raconta comme quoi trois mois après sa dernière couche, elle eut de fortes coliques et des douleurs d'entrailles très-violentes, pour lesquelles ont eut recours à plusieurs saignées, qui les apaisèrent totalement. Depuis lors, elle jouit quelque temps d'une assez bonne santé; mais son œil gauche devint faible, puis quelque peu obscur, et elle perdit enfin la puissance de voir de cet œil. Ce n'a été que plus de douze ans après que l'autre œil avait ressenti les mêmes symptômes. Elle ajouta en souriant : « Ce ne sont pas ces douleurs d'entrailles que vous avez senties, car depuis ces saignées, je ne les ai plus éprouvées. » Je me contentai de lui dire qu'il n'était pas impossible que ce fussent elles, et je changeai de conversation.

Je ne l'aurais pas cru moi-même, si, dans quelques autres occasions, je n'eusse éprouvé des sensations qui m'avaient indiqué d'anciens maux. J'en ai éprouvé d'autres encore depuis cette époque. Cependant, je ne sais encore qu'en penser. Je ne suis rassuré sur les doutes qui s'élèvent dans mon esprit, que par les sensations multipliées et journalières qui me sont données par des douleurs récentes ou actuelles, ou même qui

ont, avec quelques autres, des rapports plus particuliers, et nous sont dévoilés par la pratique du magnétisme et sur-tout par l'usage des entraînemens. C'est à ces rapports qu'on doit attribuer les rameaux que projette le siége principal du mal, et qui, lorsqu'un viscère est altéré, font que le mal se transmet insensiblement sur plusieurs autres. Buffon en fait bien connaître l'importance. Voici comme il s'exprime :

« La correspondance qu'ont certaines par-
« ties du corps humain avec d'autres fort éloi-
« gnées et fort différentes, pourrait s'observer
« bien plus généralement ; mais on ne fait pas
« assez d'attention aux effets, lorsqu'on ne
« soupçonne pas quelles en peuvent être les
« causes. C'est sans doute par cette raison
« qu'on n'a jamais songé à examiner avec soin
« ces correspondances dans le corps humain,
« sur lesquelles cependant roule une grande

---

n'ont lieu que quelques heures après que je les ai ressenties en moi.

Quoiqu'il en soit, ce phénomène me fait au moins comprendre comment un somnambule qui certainement est infiniment plus sensible que moi, peut avoir la connaissance du principe et de l'enchaînement des divers évènemens d'une maladie chronique fort ancienne, lorsqu'il explore un malade.

« partie du jeu de la machine animale... Si les « grands médecins tournaient leurs vues de ce « côté-là, il me paraît que cela serait peut-être « plus utile que la nomenclature de l'anatomie. « Qu'avec les anciens on appelle *sympathie* « cette correspondance singulière des diffé- « rentes parties du corps, ou qu'avec les mo- « dernes on la considère comme un rapport « inconnu dans l'action des nerfs, cette sympa- « thie ou ce rapport existe dans toute l'écono- « mie animale, et l'on ne saurait trop s'appliquer « à en observer les effets, si l'on veut perfection- « ner la théorie de la médecine. »

Les entraînemens sont des moyens assurés pour faire connaître ces correspondances particulières que certaines parties du corps ont les unes avec les autres. Ils sont, comme on le peut juger, de la plus grande utilité, je ne dis pas aux magnétiseurs seulement, mais même aux médecins, qui s'éviteraient l'administration d'une infinité de remèdes qui deviennent inutiles, parce qu'ils sont appliqués aux effets apparens d'une maladie dont la source est cachée loin de la partie affectée.

C'est ainsi que la malade dont j'ai parlé dans le chapitre précédent, avait été condamnée à mourir pulmonique, et qu'elle serait morte

réellement de cette maladie, si on avait continué à lui administrer les seuls remèdes propres à la poitrine, tandis que le foie, où était la source du mal, les rendait inutiles, en renouvelant à tout moment ces effets que vainement on tâchait de pallier par des secours inefficaces : il fallait agir sur les deux parties en même temps.

J'ai observé, à ce sujet, que les maladies du foie et la supppression ou une grande diminution des règles, sont des causes communes des maux de poitrine dont on voit tant de jeunes personnes du sexe attaquées. Ces causes font refluer le sang vers cette partie. Lorsque la cause vient des règles, il est facile de la connaître ; mais quand elle vient d'une maladie au foie, elle est d'autant plus difficile à trouver, que souvent les obstructions n'y sont point apparentes au toucher, et que ce viscère peut être altéré, sans qu'il s'y manifeste aucune douleur bien distincte.

C'est dans ces occasions qu'on connaît la grande utilité des entraînemens qui nous découvrent la source inconnue d'un mal apparent. Ils nous dévoilent le travail de cette force intérieure qui, dans les corps organisés, tend incessamment à rétablir l'harmonie générale en

se portant sur toutes les parties où elle est troublée.

Je ne parlerai que de quelques-uns de ces rapports particuliers que les entraînemens m'ont fait connaître. Ce sujet, très-intéressant à développer, exigerait un ouvrage qui lui fût entièrement consacré.

Indépendamment des rapports généraux que les principaux viscères ont entr'eux et avec toutes les autres parties du corps, il en est de particuliers, comme je l'ai dit. Ceux-ci se manifestent par des maladies qu'on peut appeler *secondaires*, et qui sont les effets de la sympathie qui règne entre certaines parties; de sorte que lorsqu'une est malade, l'altération se communique aux autres. Ces rapports sont extrêmement compliqués. Telle partie reçoit les influence d'une autre, sans que cette influence ait une réciprocité marquée.

Les parties sexuelles ont un rapport marqué avec le sein, la gorge et la tête. La diminution du flux périodique influe sur la poitrine, où le sang se porte avec trop d'abondance et y cause souvent des inflammations dangereuses, lorsqu'elles sont négligées ou mal traitées. Lorsque ce travail périodique se fait avec difficulté, la tête en est troublée. Dans l'un et l'autre cas, il

faut agir sur le sang, et avoir soin d'établir de grands courans de la tête ou de la poitrine à ces parties, et de là jusqu'aux genoux, sur lesquels il faut porter une action douce, en y appliquant, un certain espace de temps, la paulme des mains.

La tête a les rapports les plus nombreux avec toutes les parties de l'organisation, à cause des nerfs qui y ont leur origine, et qui de là se répandent sur toute la personne. Les rapports les plus marqués sont avec les principaux viscères du bas-ventre; l'estomac, le foie, la rate, les parties sexuelles et sur-tout avec les glandes et les ganglions.

Après la tête, l'estomac est le viscère dont les rapports sont les plus étendus. C'est pour cette raison que j'y porte toujours mon action en commençant; ces rapports sont vraisemblablement étendus en raison de ses fonctions importantes et à cause du plexus solaire placé immédiatement derrière lui, et du diaphragme, qui l'est au-dessus.

La rate est très-irritable. Elle a un très-grand rapport avec le système nerveux. Son gonflement influe sur le colon, sur l'estomac, sur le diaphragme et sur le genoux, la jambe et le pied gauches. Dans la tête, ses rapports sont avec les

tempes et les yeux. Elle demande une action modérée. Les entraînemens m'ont fait faire quelques observations à ce sujet (1).

La rate, qui paraît destinée à la sécrétion d'une espèce de bile particulière, a beaucoup de rapport avec le pancréas et moins avec le foie. Lorsque je parle de rapports particuliers, j'entends ceux qui établissent des maladies ou des douleurs habituelles dans certaines parties, lorsque d'autres sont affectées; mais je n'en traiterai que d'une manière superficielle, parce que mon intention n'est que d'indiquer les entraînemens qui en résultent. La pratique et les observations suppléeront à mon silence.

---

(1) Lorsque le courant de la rate entraîne et fait monter la main à la tête, si elle se fixe à la tempe ou à l'œil gauche, elle y est portée en avant; si c'est à la tempe ou à l'œil droit, elle y va par le derrière de la tête. Le courant a deux manières de prendre cette route. L'une est d'élever votre main en la faisant passer sous l'aisselle gauche ou bien par-dessus l'épaule; de là, elle remonte vers la nuque du cou, et elle va à la tempe ou à l'œil par une diagonale qui passe par-dessus l'oreille droite. L'autre route est par une ligne droite jusqu'au-dessous de l'oreille gauche, et de là à la tempe droite par une ligne circulaire qui embrasse diagonalement le derrière de la tête.

Le foie a une grande influence sur l'estomac, soit par la pression causée par un gonflement, soit par la bile qu'il y porte en trop grande abondance et qu'il irrite. Il influe beaucoup aussi sur la poitrine, et ses maladies y occasionnent souvent de grandes chaleurs ou des irritations dans la plèvre, qui se manifestent par une toux sèche. A ces symptômes, il se joint souvent une douleur qui se fait sentir sous l'omoplate de l'épaule droite, ou un peu plus vers le milieu du dos. Elle provient du tiraillement qu'il occasionne au diaphragme, auquel il est attaché par plusieurs ligamens.

Dans les inflammations de ce viscère, l'oreille droite devient rouge, mais vous y êtes entraîné par devant et presqu'en ligne droite (1).

En général, lorsque le foie est grièvement

---

(1) Ce que j'ai dit de l'entraînement de la rate aux tempes et aux yeux, se manifeste souvent du foie à ces mêmes parties, lorsqu'elles sont malades, soit par des douleurs, des engorgemens, ou même des inflammations. J'ai remarqué une petite différence dans l'entraînement, c'est que le plus souvent il passe par l'oreille droite.

Je ne dis pas que ces maladies viennent toujours du foie ou de la rate, mais que si ces viscères recèlent la

altéré, le front paraît ceint d'un bandeau jaune-brun, ou bien on y voit des taches assez larges de cette couleur, sur-tout vers les tempes. On peut connaître le progrès de la curation du foie, à la disparution successive de ces taches, qui s'effacent lorsqu'il est guéri.

Les maladies de ce viscère portent aussi quelquefois sur les joues et le nez des taches rouges et même des boutons qui viennent à une suppuration imparfaite. J'ai réussi à déplacer cette humeur et à la porter sur le bras gauche, où elle s'est fixée sous la forme d'une inflammation érésipélateuse (1).

Outre ces rapports particuliers qu'ont entre

---

cause de ces maux, elle se dévoile par ces entraînemens; de sorte que le foie, par exemple, peut occasionner un mal à l'œil gauche comme à l'œil droit. L'entraînement peut seul indiquer sûrement duquel des deux provient le mal, si la cause, toutefois, se trouve placée dans l'un ou l'autre de ces viscères.

(1) Tant que cette inflammation a eu lieu, ma main a été constamment portée du foie à la joue, en ligne droite; de celle-ci à la joue gauche, en traversant le nez; puis à l'épaule gauche, et le long du bras, jusqu'au-dessus du coude, où l'humeur s'était fixée. Plus j'actionnais le foie, plus cet entraînement avait de force. Du coude, j'étais souvent porté à l'extrémité de la

eux les principaux viscères, d'autres parties s'actionnent plus particulièrement entr'elles, sans même qu'elles soient affectées d'aucun mal; ce sont les parties semblables et distribuées par paires. Les tempes, les yeux, les

---

main; mais alors, l'entraînement transportait ma main directement au foie; lorsqu'elle ne prenait pas cette route, il m'arrivait d'être reporté au foie par la même route qui du foie m'avait conduit au coude. Mais soit en allant, soit en revenant, j'étais toujours arrêté sur le visage. Je veux encore ajouter une autre observation très-importante.

Avant que l'humeur parût vouloir se déplacer, ma main était souvent entraînée vers le coude en passant par l'épaule. Plusieurs observations de ce genre me firent annoncer le déplacement de l'humeur, et sa fixation sur le bras gauche, sans que je pusse en indiquer la place avec exactitude. C'est ce qui me détermina à entreprendre ce déplacement. Cette espèce d'indication peut servir à détourner vers quelqu'autre partie une humeur qui tendait à se jeter sur quelque partie délicate, et qui par-là entraînerait des maux très-dangereux. Si les entraînemens m'avaient conduit du visage à la poitrine, par exemple, cette indication, qui m'aurait fait connaître la tendance que l'humeur aurait eu à s'y porter, m'aurait fait prendre de bonne heure la précaution de la détourner de cette route. Je crois ceci trop important pour qu'on n'y porte point la plus grande attention.

oreilles, les épaules, les mains, leurs doigts, les reins, les genoux, les pieds, leurs doigts, etc., etc.

On le remarque sur-tout dans les maux de gorge. Lorsqu'on actionne les amygdales, la main est continuellement portée de l'une à l'autre. Je ferai observer cette action, lorsque je parlerai de la fin des crises.

Lorsque, par la réunion de mes sensations et sur-tout par l'entraînement, j'ai découvert le siége du mal, j'y porte mon action, et je la soutiens jusqu'à ce que je parvienne à opérer une crise quelconque.

Par ce mot, j'entends un travail que la nature opère pour rétablir l'harmonie troublée dans quelque partie. « La crise se fait, dit Galien, « par la nature, qui sépare les humeurs nui- « sibles de celles qui sont utiles et les prépare à « l'excrétion. »

Toute crise est donc salutaire et fait faire à la maladie un pas plus ou moins grand vers la guérison. S'il est nécessaire d'entretenir et de favoriser ce travail, il est essentiel de ne le point abandonner, et dangereux de l'arrêter et sur-tout de le contrarier.

Les entraînemens vous serviront de guides fidèles; suivez-les exactement; actionnez les par-

ties vers lesquelles vos mains sont attirées ou arrêtées, jusqu'à ce qu'un nouvel entraînement vous porte ailleurs, ou qu'il vous ramène à la source, ce qui arrive très-souvent.

Il paraît que Mesmer a défendu à ses disciples d'actionner de bas en haut. Cette défense est très-sage. Cette manière d'actionner produirait de très-mauvais effets. Lorsqu'on n'est point conduit par l'entraînement, et que la volonté seule dirige la main, il peut être très-dangereux d'aller de bas en haut, parce que ce n'est pas le cours ordinaire du fluide vital. On risque donc le plus souvent d'aller contre le courant et de le contrarier, soit en arrêtant son cours, soit en le détournant. Votre jugement vous tromperait dans les effets que vous voudriez produire et que vous croiriez favorables. Vous empiéteriez sur le droit du médecin; c'est à lui de conjecturer et de faire plier la nature à son jugement; c'est à vous d'obéir en suivant et en favorisant le travail de la nature.

Mais si Mesmer avait fait connaître les entraînemens, il aurait mis des exceptions à cette règle générale. L'entraînement est produit par le travail qui s'opère intérieurement. En laissant aller votre main au courant, vous favorisez et vous aidez ce travail, parce que vous augmen-

tez la force du moyen dont se sert la nature dans cette opération ; ou, si c'est une aberration du cours de quelque fluide, vous modérez sa fougue par votre volonté. Je regarde ma main, dans cette circonstance, comme un arrosoir de fluide vital, qui ranime et vivifie les parties qui en reçoivent les influences. L'expérience journalière que j'en fais depuis plusieurs années, confirme mon sentiment.

Ne vous arrêtez donc pas à ce précepte de Mesmer, quelque sage, quelque nécessaire qu'il soit pour ceux qui ne connaissent point les entraînemens. Laissez aller votre main, quelque direction que le courant lui fasse prendre, mais ne lui substituez jamais votre volonté dans cette direction de bas en haut.

Lorsque les courans portent à la tête avec violence et qu'ils y produisent du trouble ou d'autres mauvais effets, cédez, laissez-vous entraîner, mais opposez-leur un peu de résistance pour diminuer leur rapidité. Parvenu à la tête, ramenez-le lentement vers le bas par les parties latérales de la poitrine, et descendez-les vers les genoux par les flancs ; descendez même jusqu'aux pieds ; revenez-y plusieurs fois, jusqu'à ce que vous ayez rendu le calme à la tête. Vous pouvez aussi diminuer ces effets

en faisant passer les courans par les épaules, jusqu'à l'extrémité des doigts. Ces effets sont presque toujours produits par le sang qui se porte à la tête, ou par les esprits qui y montent avec trop d'abondance. On peut aussi, lorsque c'est le sang qui agit, le faire descendre par derrière la tête, le long de l'épine du dos, jusqu'au bas des reins. Ce dernier procédé est excellent dans les fièvres chaudes.

J'ai dit que le siége du mal projetait des rameaux ; les entraînemens vous y conduisent. L'action que vous portez sur ce siége y opère un travail qui se caractérise de plusieurs manières. C'est du froid, du chaud, des engourdissemens, des picotemens, etc.

On juge que tout ce qui indique un défaut de circulation exige une action qui détermine cette circulation, et que tout ce qui excite des douleurs trop vives ou une trop grande irritation, demande à être apaisé, mais jusqu'à un certain point, afin d'entretenir le travail qui se fait à cette partie.

Je blame beaucoup ces fortes crises qui faisaient un si grand effet dans les traitemens publics. On se plaisait à les exciter, on les croyait apparemment nécessaires pour manifester les effets du magnétisme contestés par les incrédules.

Mesmer n'est point de cet avis ; voici du moins ce qu'il dit dans ses *Aphorismes :* « Qu'on « excite des crises violentes dans un sujet qui « y est disposé, on entretient dans les organes « un état d'élasticité forcée qui diminue dans la « fibre la faculté de réagir sur elle-même, sur les « humeurs qu'elle contient, d'où s'ensuit une « sorte d'inertie qui entretient l'état contre na- « ture que l'on occasionne. Cet état habituel « s'oppose à tous les effets de la nature contre « la cause de la maladie, augmente l'aberration « et forme dans les organes le pli comparé si « ingénieusement à celui d'une étoffe qui s'efface « difficilement. »

Il faut donc apaiser les douleurs lorsqu'elles sont poussées à un point qui devient insupportable au malade, quoiqu'elles se fassent sentir au siége du mal. Lorsqu'elles sont produites ailleurs qu'à ce siége principal et par l'effet de l'action que vous y portez, il faut les apaiser dès qu'elles deviennent un peu fortes ; elles sont nuisibles quelquefois, et presque toujours inutiles.

Le travail de la nature que vous avez favorisé et accru par votre action, en le suivant par-tout où l'entraînement a transporté votre main, diminue insensiblement. Lorsqu'il tire à sa fin,

les mains sont, pour l'ordinaire, ramenées l'une vers l'autre, soit vis-à-vis l'estomac, soit vers les régions placées plus bas. Elles se séparent pour descendre le long des cuisses, des jambes, jusqu'à l'extrémité des pieds. Vos mains sont alors chassées par une ligne horizontale au plancher. Le travail peut être regardé comme achevé, quoiqu'il ne le soit pas totalement et qu'il y en ait encore dans quelque partie. La principale crise est terminée; vous pouvez quitter le malade, en prenant la précaution de tirer plusieurs fois des courans de la tête aux pieds, et de la tête à l'extrémité des mains, en pressant légèrement les épaules et les bras. Si vous quittez le malade avant ces indices que vous donne l'entraînement, vous laissez la crise imparfaite.

Comment, sans le secours des entraînemens, pourrait-on connaître avec certitude la fin de la crise? Souvent tous les signes sensibles d'une crise qui aura été très-forte sont disparus, et le travail existe encore avec force. Il existe, et le malade est calme; il est même très-soulagé. Tout annonce que la nature se repose, et la nature travaille encore pendant une demi-heure pour achever son ouvrage. Ses efforts auront été presqu'inutiles, si vous ne l'aidez à l'amener à sa fin. Que dis-je? à ce repos apparent succèdent de nou-

veaux efforts qu'il faut aider et diriger ; le malade peut être alors loin de vous et de tout secours ; sa vie peut être en danger (1).

Il est une chose remarquable en ceci, c'est que, depuis plusieurs années que je magnétise de cette manière, ma mémoire ne me fournit pas une seule occasion où le travail ne se soit terminé comme je viens de l'indiquer. C'est pour moi, jusqu'à présent, une règle sans exception. J'ai consulté à ce sujet M. le vicomte de la Belinaye, que j'ai instruit au magnétisme et qui s'y livre depuis plusieurs années avec un zèle infatigable ; il a fait la même remarque. Cet article est assez important pour exiger quelques détails.

---

(1) Mon fils, qui était au traitement de M. d'Eslon, aux soins duquel il doit la vie, eut une crise renouvelée dans la rue. Le domestique qui le conduisait fut obligé de le porter dans ses bras. Un autre de mes parens tomba de sa hauteur au moment où il voulut se mettre à table, en revenant du traitement. Comme dans les traitemens publics quatre ou cinq coopérateurs devaient suffire à une trentaine de malades, on était magnétisé en raison du temps et non du travail. Il y a cependant tel travail qui me tient une heure et demie, et quelquefois deux heures. Il peut se trouver des circonstances où la crise exigerait quatre et cinq heures consécutives de traitement.

Lorsque mes mains ont été entraînées le long des cuisses et que je suis parvenu aux genoux, je retire pour l'ordinaire ma main gauche, et je laisse à la droite le soin d'achever le travail. Il arrive alors, le plus souvent, que ma main droite, qui est vis-à-vis le genoux gauche, est portée sur le genoux droit, puis repoussée sur le gauche. Cette oscillation a lieu plus ou moins de fois selon les circonstances. Elle est ensuite entraînée vers le milieu des jambes, ou pareille chose arrive quelquefois d'une jambe à l'autre; de là aux coude-pieds, où ma main oscille aussi long-temps qu'aux genoux. Elle est portée, après cela, au bout d'un pied, attirée par l'autre, puis repoussée vers le premier.

Ma main alors décrit des lignes circulaires qui ont quelquefois sept à huit pouces de rayon, selon la distance où les pieds sont l'un de l'autre. Cette attraction et cette répulsion durent souvent une ou deux minutes, quelquefois moins, puis elle est chassée en avant et fort loin (1).

---

(1) J'ai observé que très-souvent ma main était chassée de l'extrémité du pied qui se trouve du côté où s'est fait le plus grand travail; du pied droit, par exemple, si ç'a été le foie qui a travaillé; ou bien elle est chassée dans la direction d'une ligne tirée du milieu

Voilà constamment la fin du travail; mais il m'est arrivé souvent que, des genoux ou du milieu des jambes, j'étais rappelé à l'estomac et arrêté jusqu'à cinq ou six minutes, pour reprendre ensuite la même route. Au moment où je croyais être chassé en avant de l'extrémité d'un pied, j'étais reporté à la tête, et cela avec une grande force et non sans que le malade n'en ressentît l'effet. C'est alors qu'il faut bien tenir le courant, afin de le ramener par bas très-lentement par des lignes circulaires de trois à quatre pouces de diamètre (1).

---

de l'espace qui sépare les deux orteils. Cet effet a lieu, quel que soit l'éloignement où les deux pieds se trouvent placés. Il m'est arrivé de les faire placer dans le plus grand éloignement où ils pouvaient l'être, et ma main était entraînée de l'un à l'autre. Il se présente encore à ce sujet un phénomène assez bizarre. Le courant sorti de l'extrémité du pied se porte à celui du magnétiseur, remonte le long de la jambe, et redescend, soit par la même jambe, ou bien fait le tour par la ceinture pour descendre par l'autre. Cela m'est arrivé très-souvent. Beaucoup de malades s'aperçoivent très-distinctement de la descente du courant aux cuisses et aux jambes, et disent : « Voilà ma crise qui finit, je la sens aux jambes. »

(1) J'ai fait, à ce sujet, une remarque singulière. Ma belle-sœur n'était pas toujours exacte à se faire magné-

La sensation des courans et son usage sont, comme on le voit, indispensables en magnétisme ; et, j'ose le dire, tout magnétiseur qui ne connaît point les courans et leur entraînenement, ne peut point se flatter d'opérer avec certitude.

Pour obtenir cette sensation et pour pouvoir se laisser aller à l'entraînement d'un courant, il ne faut mettre à l'épaule et au bras que très-peu de force, celle seulement qui est nécessaire pour soutenir le bras en l'air, sans qu'il y ait aucune roideur. La main doit être présentée à la partie d'où sort le courant ; je la suppose vis-à-vis l'estomac, dans une position aisée, les doigts allongés avec souplesse, soit que vous présen-

---

tiser. Lorsqu'elle avait manqué un jour, le lendemain, quand sa crise était terminée, et que ma main avait oscillé plusieurs fois de l'extrémité d'un pied à l'autre, elle était reportée à la tête, de là à l'estomac, puis au foie. Il se commençait alors un nouveau travail qui durait quelquefois une heure entière. Il m'est aussi arrivé d'être porté à l'estomac, sans l'être à la tête ; mais moins souvent. Quelquefois la crise recommençait, que ma main n'était encore qu'aux genoux. Ceci demande à être examiné de nouveau. Dans le nombre de malades que j'ai traités, je n'en ai trouvé que deux à qui cela arrivait. Ma belle-sœur est même la seule à qui cela soit arrivé constamment.

tiez la surface supérieure ou intérieure de la main (1).

L'entraînement n'aura quelquefois lieu qu'au

---

(1) Il est nécessaire d'agir avec lenteur lorsque vous voulez établir des courans de la tête aux pieds, ou, comme dans cette occasion, lorsque vous voulez le faire descendre. Vous opérez par-là avec plus de sûreté. Il pourrait vous échaper, ou ne pas suivre la direction que vous voulez lui donner, si vous procédez avec trop de vitesse. Le meilleur moyen est de descendre votre main de la manière dont je l'ai indiqué. En général, ce mouvement circulaire est très-favorable dans les opérations, et j'en use sur-tout lorsque je veux porter de l'action sur une partie obstruée ou simplement engorgée. Le fluide qui prend ce mouvement autour de la place que vous actionnez, s'y insinue plus doucement, et son action est bien moins douloureuse et plus efficace, parce que la dilatation s'opère sur la circonférence, et s'approche du centre insensiblement. J'ai remarqué que l'action directe, quoique plus vive, opérait moins bien, et que souvent elle causait de vives douleurs en irritant ces parties. Je réserve cette dernière manière d'agir, lorsque je veux donner du ton à des fibres relâchées. J'en parlerai dans le chapitre suivant : je me contente de dire, en ce moment, que j'ai toujours obtenu plus de succès en employant des procédés doux que des procédés vifs et forts ; mais en tout il faut se conformer aux circonstances, et ne pas adopter exclusivement une de ces deux manières.

bout d'une minute; il ne faut pas se presser. On n'est pas tout de suite repoussé de l'estomac et porté ailleurs; mais la main ressent certaine pesanteur quelquefois attractive et quelquefois répulsive. Il faut céder à ce mouvement, quel qu'il soit. Si vos deux mains sont vis-à-vis l'estomac, vous êtes attiré et repoussé alternativement par chaque main; souvent l'une est portée doucement ailleurs, tandis que l'autre reçoit un mouvement circulaire et reste vis-à-vis la partie à laquelle vous l'avez présentée. Il faut, dans les commencemens, aider un peu à ce mouvement.

Lorsque des signes certains vous font connaître un travail au foie ou dans quelqu'autre partie, présentez-lui votre main avec toute la souplesse que j'ai indiquée, et profitez de cela pour avoir cette sensation avec plus de facilité; plus le travail d'une partie est fort, plus le courant porte des impressions sensibles. Comme il se partage entre les deux mains, il n'en faut présenter qu'une, afin qu'elle le reçoive tout entier, et que son impression devienne plus distincte.

J'ai vu des personnes qui, dès la premiè e fois, se laissaient entraîner au courant; d'autres à qui il a fallu plusieurs semaines, et à d'autres une étude de plusieurs mois. J'en ai vu qui n'ont jamais eu de sensations internes, mais bien celles

de la main; d'autres qui, en peu de temps, ont acquis les unes et les autres. Les arbres, les baquets et les bouteilles magnétisés, donnent des courans. L'eau et les liqueurs magnétisées, sur-tout lorsqu'elles sont chaudes, produisent des courans et des entraînemens.

J'ai dit quelque part dans cet ouvrage, que le mouvement vital commun à tous les êtres vivans, se modifiait dans chaque espèce; que la modification commune à l'espèce, recevait encore une modification nouvelle dans chaque individu; enfin que ce mouvement particulier à l'individu, est son ton (1).

---

(1) J'ai eu deux somnambules dont une sur-tout avait sur ceci, comme sur tout le reste, une sensibilité qui était vraiment prodigieuse. Dès que quelqu'un lui mettait la main sur l'estomac, elle le reconnaissait au mouvement qui lui était propre, lorsque précédemment elle avait eu occasion de l'éprouver. Beaucoup d'autres ont cette propriété; mais celle-ci poussait la finesse de ses sensations, jusqu'à connaître les rapports que plusieurs personnes avaient les unes avec les autres, soit par la parenté, soit par l'amitié, et même par une fréquentation habituelle. Je ne veux pas en dire davantage. Je vais citer un seul exemple. Mon fils aîné revint d'un voyage qui l'avait tenu absent près de deux ans. Cette femme ne l'avait jamais vu, elle ne savait pas même que j'eusse plus d'enfans que les deux qui

Je crois devoir rapporter quelques expériences qui j'ai faites à ce sujet, et j'espère qu'on ne sera pas fâché de les trouver ici, parce qu'elles sont très-curieuses, et qu'elles ont été faites avec les plus grandes précautions; d'ailleurs elles pourront éclaircir une des plus importantes des vingt-sept propositions de Mesmer, sur laquelle il ne paraît pas qu'il se soit jamais clairement expliqué.

J'avais, il y a trois ans, consulté plusieurs excellens somnambules à ce sujet; leurs réponses s'étant trouvées à peu près conformes les unes aux autres, je résolus de faire quelques expériences relatives à cet objet.

Quatre somnambules bien d'accord se tenaient par les mains et se magnétisaient mutuellement.

étaient chez moi. Elle était en crise dans mon cabinet. Je vis arriver mon fils. J'allai lui parler, et le menai dans mon cabinet. Je plaçai sa main sur l'estomac de la somnambule. Je lui demandai qui c'était. — Je ne le connais pas. — Examinez, il vient de loin. — Eh bien! — Il a un mouvement comme le vôtre et comme celui de Mme ***. Mais ce n'est ni M. Adrien ni mademoiselle. Ah! il est ému! — Est-ce que vous avez encore un autre fils, monsieur? Peut-être, si vous en avez un, c'est lui. — Et si je n'en ai pas? — Oh! monsieur, celui-ci est votre fils; j'aime à le sentir; il me fait du bien; il est bon et doux. Elle se mit à pleurer.

Je magnétisais assez loin d'elles une autre de mes malades, lorsque l'idée me vint de faire une de ces expériences. Je dis tout bas à l'oreille de mon domestique, qui était au nombre de mes malades, de faire entrer un gros chien braque, qui jamais n'entrait dans mon traitement. Le chien entra et vint à moi pour me caresser. Aussitôt les quatre somnambules furent agitées. Je fis signe au domestique de ramener le chien. Je m'approchai d'elles et je demandai ce qu'elles avaient. Une d'elles me dit : Monsieur, c'est quelqu'animal. — Pourquoi le croyez-vous ? — Monsieur, c'est un mouvement différent d'un homme qui serait entré. Une autre dit : C'est un chien ; J'ai déjà senti cette action. — Est-elle favorable ou contraire ? — Monsieur, elle n'est pas la même que celle de l'homme ; elle me fait mal. Les autres dirent aussi que la différence était très-sensible. Une d'elles ajouta : Cela me donne un *trémoussement* désagréable.

Je fis quelques autres expériences sur d'autres espèces d'animaux, en mettant plusieurs jours d'intervalle entr'elles, et ayant bien soin de ne point laisser paraître mon dessein. Je poussais la précaution jusqu'à n'en parler à personne, encore moins aux somnambules, dont je ne demandai l'avis que long-temps après. Les se-

rins même ont porté une action désagréable, mais faible.

Quelque temps après, je fis part de ces expériences à une personne dont j'estime le jugement (1). Je lui proposai de les renouveler avec un chat. Je n'en avais point chez moi ; elle se chargea d'en porter un elle-même de chez elle.

Mon baquet magnétique était entouré d'un haut paravent placé entre la porte et le baquet. Mes somnambules, étaient à leur ordinaire, assises en cercle, se tenant par les mains. J'attendais M. Basire; plusieurs personnes étaient déjà entrées; mais dès qu'il eut mis le pied sur le seuil de la porte que j'avais laissé ouverte exprès, je m'en aperçus au frémissement que mes somnambules éprouvèrent. A peine eut-il paru au-delà du paravent, que toutes quatre reçurent à la fois une forte secousse, et furent éveillées. M. Basire sortit aussitôt sans découvrir le chat qu'il tenait caché sous sa redingote. A son retour, il me dit que le chat avait éprouvé une commotion ; qu'il lui avait senti un tremblement général, lequel ne s'était apaisé que lorsqu'il fut au bas de l'escalier.

---

(1) M. Basire, valet de chambre du roi, et conservateur du Château-Neuf de Saint-Germain.

Lorsque j'eus rétabli les crises arrêtées, ce que j'eus beaucoup de peine à effectuer, je les interrogeai chacune en particulier. Leurs réponses se trouvèrent conformes entr'elles. La crise avait été suspendue et dérangée par un mouvement très-différent de celui que je leur avais imprimé. L'une me dit que c'était un mouvement en sens contraire; une autre me dit que ce mouvement était à peu près comme du feu qui se serait jeté sur elle. L'effet fut à mes yeux celui d'une commotion électrique (1).

J'avais choisi, pour faire ces expériences, les somnambules les plus sensibles; car tous n'ont point une égale sensibilité, et il ne suffit pas d'être somnambule pour être doué de toutes les propriétés dont cette crise rend une personne

(1) En considérant la nature très-électrique du chat, je me sens une grande propension à croire que cette commotion fut réellement électrique. M. le vicomte de la Belinaye a administré très-souvent des étincelles électriques à un somnambule. Je l'ai fait aussi plusieurs fois, sans qu'elles aient troublé la crise, mais le somnambule ne perdait point la vue de ce feu nouveau qu'il a dans tous les temps distingué du fluide magnétique, avec lequel il ne se mêlait point, et dont le mouvement était très-différent. Ces étincelles, tirées d'un électrophore, avaient été demandées par le somnambule.

susceptible. J'en ai eu qui avaient une sensibilité et un discernement si exquis, que je m'abstiendrai de rapporter des faits qui, quoique vrais, ne seraient pas vraisemblables pour la plupart de mes lecteurs.

Dans les vingt-sept propositions de Mesmer, la dix-huitième est très-remarquable; la voici :

« J'ai dit que les corps animés n'en étaient « pas également susceptibles; il en est même, « quoique très-rares, qui ont une propriété si « opposée, *que leur seule présence détruit tous « les effets de ce magnétisme dans les autres « corps.* »

Je ne sais si Mesmer s'est expliqué à ce sujet avec ses disciples les plus affidés; je ne crois pas qu'il en ait rien transpiré. Cette assertion cependant a donné lieu à ses ennemis de l'accuser de s'être réservé par-là des prétextes pour excuser dans certaines circonstances le peu d'effet de son action. Il a dédaigné de répondre, et il a bien fait.

Mais cette assertion n'était-elle pas assez intéressante pour mériter d'être développée? Je me rappelle que, dans une conversation que j'eus avec lui il y a plusieurs années, il me parla d'un chien qu'il avait eu, et en qui il avait re-

connu cette vertu anti-magnétique. Il me semble même qu'il ajouta qu'il l'avait reconnue en un cheval. Ces particularités et les mots très-rares qu'il a mis dans sa proposition, prouvent qu'il a cru que cette vertu était particulière à certains individus, et non commune aux espèces. Mes expériences m'ont prouvé, au contraire, qu'elle était commune à l'espèce, et que tout individu d'une espèce différente de l'homme, devait, par la communication de son mouvement, troubler plus ou moins le mouvement imprimé par le magnétiseur (1).

Mesmer n'avait point eu sans doute d'occasion de faire cette observation sur d'autres animaux. Mes réflexions sur le ton propre à chaque espèce m'ont donné l'idée de faire les expériences dont j'ai parlé.

---

(1) La présence même d'un homme qui n'est point en rapport avec le somnambule, lui fait peine, et il y a telle personne dont le mouvement devient insupportable, soit par quelque maladie, soit par sa manière d'être particulière, et celle-ci tient à son opinion ou à son caractère. J'ai eu deux somnambules à qui ces nuances n'échappaient point. Une d'elles me dit un jour sur une question relative au mouvement propre au magnétiseur : « Monsieur, on magnétise avec son caractère, car le caractère d'un homme est selon son mouvement. »

Je ne me suis pas contenté de les faire sur une seule espèce, je les ai faites sur plusieurs. Excepté avec les chats, qui m'ont paru produire des effets qui pouvaient devenir dangereux, j'ai répété les autres plusieurs fois. Un évènement qui a fait beaucoup de mal à une de mes somnambules, plusieurs années après, m'a confirmé encore plus les mauvais effets de cette dissonance dans les tons (1).

C'est à cette dissonance que l'on doit attribuer cette antipathie remarquable en certaines personnes pour quelque espèce d'animal, et surtout pour les chats. Les détails à ce sujet sont inutiles; il suffit d'indiquer la cause physique de ces effets antipathiques, pour apprécier la décision des gens peu éclairés qui attribuent ces effets à des fantaisies ou à l'imagination. Cette manière facile de décider est tranchante; elle leur donne un certain air de supériorité qui les dispense de toute discussion, et qui ne laisse

(1) Mon beau-frère, qui avait oublié ce que je lui avais recommandé au sujet des animaux, m'a écrit, il y a un mois, de Londres, où il a suivi sa sœur pour continuer son traitement : « Toutes les fois que le petit chien de ma sœur s'approche d'elle, lorsqu'elle est en crise, elle ressent un frisson qui lui fait mal, et me conjure d'éloigner cette petite bête. »

pas que de faire un grand effet dans la société.

Je crois avoir suffisamment fait connaître l'importance des entraînemens qui vous indiquent avec toute l'exactitude que vous pouvez désirer, le siége du mal, le travail que la nature y opère et la cessation de ses efforts. Les sensations externes et internes qui se joignent aux entraînemens, portent à votre esprit les lumières qui peuvent le guider dans ses opérations. Mais en faisant usage de tous ces secours physiques, n'oubliez pas que le désir de faire du bien doit animer vos actions, et que la volonté, qui est le principal agent de votre puissance, ne peut agir avec efficacité, qu'autant qu'elle sera soutenue par toute l'attention dont vous êtes capable.

Oh! combien le magnétisme est supérieur à tout ce que l'art conjectural de la médecine nous offre de secours! Combien ne devons-nous pas admirer cette providence adorable qui, plaçant toujours le remède à côté du mal, met entre les mains de chacun des membres d'une famille, parmi les peuples civilisés comme chez les peuples les plus agrestes, les moyens de guérir ou de soulager les maux inévitables auxquels l'humanité est exposée! Ces moyens, à la portée de tous les hommes, acquièrent encore

une nouvelle efficacité par les sentimens les plus chers qui puissent les lier les uns aux autres. Oui, plus le désir de guérir est grand, plus on est sensible aux maux qu'on s'efforce de soulager, et plus la vertu magnétique a de forces. Ce sont ces sentimens qui donnent une si grande efficacité aux soins qu'une mère tendre prodigue à son enfant malade.

O mères! écoutez la nature, cédez à cet instinct qui vous porte à embrasser votre enfant, à le serrer doucement contre votre sein! Portez sur lui votre main bienfaisante, appliquez-la long-temps sur les parties malades, sur les principaux viscères du bas-ventre, et sur tout l'estomac. Ne cherchez que dans les prairies des secours qui puissent aider à votre action. Elles vous offriront des simples salubres, mais n'en usez que modérément. Rejetez avec horreur ces poisons de la pharmacie qui, s'ils ne tuent point votre enfant, altéreront sensiblement les parties encore tendres de son organisation.

Quoi! pour guérir des fièvres tierces, fallait il que Colomb découvrît un nouveau monde? N'en guérissait-on pas avant que le quinquina fût connu, et nos climats ne nous offraient-ils aucun secours? Cette écorce est à la vérité un puissant fébrifuge, et peut-être le seul véritable

spécifique dans cette multitude de remèdes employés avec tant de profusion et si peu de succès. Mais s'il est vrai qu'il guérisse les fièvres les plus opiniâtres, l'expérience nous prouve en même temps que son usage laisse après lui les traces les plus cruelles par les obstructions qui en sont les suites ordinaires; et c'est pourtant le seul spécifique connu en médecine. Et ces terribles fondans qu'on emploie pour dissoudre les obstructions, quels ravages ne font-ils pas dans toutes les parties où ils sont obligés de passer, et où ils agissent avant d'agir sur le point où ils sont dirigés! Les médecins ont-ils des moyens pour contenir leur activité dans ces parties, et pour ne la leur rendre qu'au moment où ils arrivent à l'obstruction?

Voilà où aboutissent la plupart des guérisons dues aux remèdes usités. C'est en altérant la plus grande partie de nos viscères qu'ils parviennent à guérir les maux pour lesquels ils sont employés; heureux encore le médecin qui, par ces moyens désastreux, parvient à guérir; mais plus heureux le malade dont la robuste constitution peut résister à leur action meurtrière!

CHAPITRE VI.

De l'application de quelques procédés généraux.

Nous avons vu que, par la réunion de différentes sensations, l'exploration nous indiquait la cause, le siége du mal et les maux secondaires qui en provenaient; que ces effets étaient produits par les rapports particuliers établis entre certaines parties. J'ai parlé des entraînemens ; j'ai fait connaître l'importance et la nécessité de leur usage. Je crois nécessaire à présent d'entrer dans quelques détails relatifs à la manière d'agir sur les parties affectées de quelque maladie.

Les différentes opinions qui ont été adoptées par les magnétiseurs, ont mis une grande diversité dans leur manière d'agir : quelques-uns, séduits par la puissance qu'ils ont reconnue à leur volonté et par les effets de leur pensée, ont rapporté tout aux facultés morales, sans admettre l'intervention d'aucun corps intermédiaire. Ces personnes ne font point usage des attouchemens dont j'ai parlé (1).

(1) On les appelle *spiritualistes*.

On ne saurait disconvenir que l'ame ne soit une cause première de mouvement, et qu'elle n'ait la faculté d'agir, *proprio motu* (1). Mais en supposant que, sans le ministère des sens du corps, une ame puisse avoir quelque relation avec une autre ame, elle ne pourrait, tout au plus, que lui manifester ses pensées. On aura bien de la peine à faire admettre cette supposition à la plus saine partie des philosophes; mais ce qu'on n'accordera pas, c'est la puissance qu'une ame pourrait avoir d'agir sur une autre ame.

---

(1) L'ame est un principe de mouvement, c'est-à-dire qu'elle a la puissance de faire mouvoir la matière, et sa volonté est l'expression de cette puissance. Mais elle est limitée, et il fallait qu'elle le fût. Si chaque homme avait une puissance illimitée, le désordre dans la nature en serait une suite inévitable. Chaque puissance est donc proportionnelle à toutes les autres de même espèce; elles se balancent toutes entr'elles. De là les lois nécessaires de l'opposition des forces. Quelle que soit la différence essentielle de l'ame et de la matière, elles sont l'une et l'autre des êtres créés et finis, et dès-lors subordonnés aux lois générales établies par le Créateur. La puissance de l'ame est donc encore asservie à cette volonté suprême, et la matière ne peut céder à la volonté de l'homme, que relativement à ces lois invariables du Tout-Puissant.

Agir, c'est faire ou porter une action; c'est produire un effet, et par conséquent communiquer un mouvement. Le mouvement ne peut être communiqué qu'à un être passif, et dès-lors matériel, parce que le mouvement est l'effet d'un changement de situation, et que l'ame ne peut changer de situation, parce qu'elle ne saurait, comme immatérielle, occuper une place. Elle ne peut donc pas recevoir une action; mais elle peut en contempler les effets sur des corps passifs et matériels.

Ces effets produisent en elle des idées, des pensées, ou plutôt, pour m'exprimer plus correctement, ces effets sont pour elle des occasions d'idées. C'est ainsi que toutes nos idées nous sont transmises par le ministère de nos sens, qui restent toujours passifs; quoique par le vice de nos expressions, il semble qu'ils agissent et réagissent sur l'ame.

Ainsi donc l'action, qui est la puissance d'agir réduite en acte, ne peut avoir d'effet que sur la partie matérielle de l'individu qu'on magnétise; mais par son ministère, cette action peut influer sur le moral de cette personne, c'est-à-dire devenir une occasion d'idées.

Toute action est donc nécessairement asservie à des lois physiques. Lorsque le magnétiseur

ne touche point immédiatement la personne sur laquelle il dirige son action, elle ne peut lui être rigoureusement transmise que par l'intervention d'un corps intermédiaire.

D'autres magnétiseurs qui admettent un fluide véhicule de leur action, ne se servent point d'attouchemens immédiats.

D'autres enfin se servent d'attouchemens immédiats; et quoiqu'ils magnétisent aussi sans toucher, et à quelque distance du malade, et qu'ils admettent un fluide, ils ne connaissent ni les courans ni leur entraînement.

C'est mal à propos qu'on se livre à une seule manière d'agir à l'exclusion des autres ; le mieux est d'user de toutes en se conformant aux circonstances. Ceux qui n'admettent point de fluide et ceux qui ne magnétisent que par le toucher, se privent des connaissances importantes qu'on peut acquérir par les sensations externes et par l'entraînement.

Les autres ne font point usage du moyen le plus efficace que je connaisse pour détendre et relâcher les parties en contraction ou trop irritées.

Il faut donc se servir de tous les moyens, de toutes les ressources qu'offre le magnétisme pour procurer le plus grand bien des malades.

dont vous avez entrepris la guérison. C'était une réponse bien sage que celle de d'Eslon à un médecin qui attribuait à l'imagination les effets les plus apparens et les guérisons les plus évidemment opérées par le magnétisme. « Eh! mon cher confrère, lui répondit-il, si l'imagination guérit, faisons la médecine d'imagination; car, après tout, il s'agit de guérir; c'est le grand point et le but où nous devons tendre. »

Quoique tout le magnétisme se réduise à la communication du mouvement d'un individu à un autre, et qu'il ait sa raison dans cette loi générale de la gravitation qui régit l'univers, on peut le subdiviser en autant de magnétismes différens qu'il y a de genres dans les êtres vivans (1) dans ces genres; chaque espèce ayant un mouvement qui lui est particulier, son magnétisme est différent de celui des autres.

Le magnétisme des genres peut être divisé en magnétisme végétal et magnétisme animal; et dans l'espèce des animaux, celui de l'homme doit être distingué de tous les autres.

(1) Comme le mot *magnétisme* exprime l'action générale que tous les corps exercent les uns sur les autres, il y a un magnétisme universel. Je ne parle ici que du magnétisme des êtres vivans, et celui de l'homme est le sujet de cet ouvrage.

J'ai fait connaître, dans un des chapitres précédens, les différences essentielles qui se trouvent entre le magnétisme que les animaux proprement dits exercent les uns sur les autres, et celui qui est exercé par les créatures douées de la raison et de la faculté de penser.

Bien que dans le magnétisme que l'homme exerce, l'ame agisse par ses facultés, son action est toujours asservie aux lois de la physique; car le mot action emporte toujours l'idée de mouvement; et comme le mouvement ne peut avoir lieu que par un changement de situation de parties matérielles, il est dès-lors soumis aux lois invariables qui gouvernent la matière.

L'ame, par les facultés qui sont de son essence active et intelligente, a le choix du mouvement qu'il est en sa puissance de produire; voilà pourquoi chacun des procédés du magnétisme humain produit un effet approprié à la partie souffrante. Tous ces procédés cependant ne diffèrent que par le plus ou le moins d'intensité, et ils exigent de la prudence dans leur emploi.

Avec de l'intelligence et de la mémoire, la théorie du magnétisme n'est point difficile à saisir; mais il faut du jugement et une pratique assidue pour connaître les exceptions des règles

générales que je présente. La science des exceptions est sans doute une des principales et des plus importantes parties du magnétisme.

Dans la pratique, il faut, autant qu'on le peut, conserver du sang-froid, afin de parer à des évènemens quelquefois effrayans. La confiance en l'efficacité de l'action qu'on exerce, contribue beaucoup à rassurer dans ces circonstances délicates. C'est dans ces momens critiques qu'on connaît bien toute la puissance qui a été accordée à l'homme.

Rassurez-vous, magnétiseurs, calmez nos sens, adressez-vous au souverain conservateur de tout ce qui existe, et vous serez étonné de la puissance que vous pourrez déployer. Des douleurs atroces se dissiperont sous vos mains; vous rappellerez à la vie le vieillard frappé d'apoplexie, et le calme succédera aux orages les plus violens.

Loin que toutes les maladies exigent une même manière d'agir, on est souvent obligé de varier les procédés dans une même séance. On doit avoir égard à la saison et au temps de la journée. Le grand froid ou une grande chaleur exigent une action plus ou moins forte, plus ou moins soutenue. Les froids de l'hiver, l'humidité de cette saison, l'absence du soleil

s'opposent au plus grand bien du magnétisme. L'été est plus favorable; mais le printemps est la saison dont les influences favorisent le plus l'action magnétique ; la nature prend alors de nouvelles forces, la circulation devient plus vive, et le retour du soleil, qui ranime les êtres vivans de nos régions boréales, augmente considérablement leur force vitale.

On a remarqué que les maladies guéries ou sensiblement diminuées pendant les saisons précédentes, tendent à reparaître au printemps. Il est donc utile de faire usage du magnétisme dès le mois d'avril, lorsque les premières feuilles paraissent aux arbres les plus précoces, quoique l'on ait été bien guéri. Dans ce cas, huit ou quinze jours tout au plus suffisent. On peut même se faire magnétiser par une nouvelle personne, quoiqu'il soit mieux de n'en point changer.

J'observe, à ce sujet, qu'il ne faut pas se soumettre à l'action de plusieurs magnétiseurs dans le cours du traitement; qu'il faut, autant qu'on le peut, s'en tenir à une même personne. L'action successive ou simultanée de deux ou de trois personnes n'est presque jamais favorable, et ne peut être permise tout au plus que dans des occasions très-graves. Dans de pareilles circonstances même, il vaut mieux qu'un seul

magnétise et se fasse renforcer par les autres, soit en faisant la chaîne avec eux, soit en plaçant leurs mains sur ses épaules.

Les malades doivent être traités différemment les uns des autres. Ceux qui ont un tempérament sec et chaud et la fibre roide, demandent le plus souvent une action modérée, douce, insinuante, qui relâche et détende.

Ceux au contraire qui, ayant la fibre molle, sont d'un tempérament faible et humide, exigent une action soutenue.

Avec les premiers, le travail est souvent lent à se déclarer; avec les seconds, il tend à finir aisément. Magnétisez ceux-ci à trois ou quatre pouces de distance, et soutenez votre action; servez-vous, avec les autres, de l'application des mains et des doigts, jusqu'à ce que le travail soit commencé et qu'il soit annoncé sensiblement. Ces règles générales ont des exceptions.

Les personnes qui demandent le plus de ménagement sont celles dont les nerfs sont très-sensibles. Usez avec elles du procédé indiqué par Mesmer; établissez de grands courans de la tête aux pieds, et veillez sur leurs crises avec la plus grande attention. Cette délicatesse de nerfs peut être naturelle à la personne, mais elle est très-souvent causée par des maladies qui ont

été mal traitées ou par des remèdes qui ont été administrés sans prudence. Les nerfs se raffermissent insensiblement par l'usage du magnétisme, dont les effets sont de rendre à chaque partie de notre organisation, les propriétés qui lui sont naturelles.

Si les maladies nerveuses sont celles qui offrent aux magnétiseurs les phénomènes les plus extraordinaires, ce sont aussi celles qui exigent le plus de soins et une attention soutenue. Il est nécessaire d'user des procédés les plus doux, et de chercher à calmer les affections nerveuses, dès qu'elles commencent à se manifester.

Parmi les nombreux symptômes qui nous annoncent ces affections, je ne parlerai que de deux, parce qu'ils sont les plus communs, le rire et les pleurs. Le premier doit être apaisé avec beaucoup de soin lorsqu'il devient immodéré. Les pleurs, au contraire, doivent être favorisés : ils terminent heureusement les crises de nerfs.

Dans cette dernière circonstance, je travaille à détendre les nerfs par l'application des mains sur le diaphragme et sur le plexus solaire. Je les place en opposition, l'une devant et l'autre derrière. Lorsque le siége du mal est à la rate, et que le travail de ce viscère produit cette crise,

ce qui est très-commun, je cherche également à donner du relâchement à ses fibres, en appliquant dessus la paume de la main.

Je ne néglige point les moyens moraux, qui ont souvent une grande efficacité. Ils m'ont presque toujours réussi. Les personnes en cet état ont presque toujours des idées tristes qui semblent provoquer leurs larmes; elles en versent même sans aucune raison apparente, et cela leur cause quelquefois du dépit. Il faut alors leur offrir adroitement quelques motifs pour pleurer, et se pénétrer soi-même d'idées tristes. Je me suis surpris quelquefois les larmes aux yeux par le rapport établi entre le malade et moi, quoique je sois entièrement dépourvu du talent d'en verser à volonté.

Quelques traits du visage annoncent souvent le rire. Cette indication est quelquefois suivie d'idées gaies ou d'un rire subit. Le premier symptôme n'est pas dangereux, le second peut le devenir (1).

---

(1) J'ai vu un homme de quarante-huit ans, très-incommodé d'une hydropisie prodigieuse, rire à convulsion pendant huit à dix minutes, et m'assurer, un moment après, qu'il n'avait point ri, qu'il n'avait point eu envie de rire. Mais ce qui tient du prodige, c'est que

Il est plus aisé de prévenir le rire que de l'arrêter lorsqu'il est commencé ; il faut avoir soin de contenir cette crise, qui est produite par des convulsions du diaphragme. Je place une de mes mains au bas de la poitrine, au sommet du cartillage xiphoïde, et l'autre, par opposition, au bas des épaules et un peu plus haut par derrière que la première ne l'est par devant. Je travaille à relâcher le diaphragme, et de demi-minute en demi-minute, je descends mes mains lentement, soit ensemble, soit alternativement, l'une jusqu'au bas du ventre, l'autre jusqu'au bas des reins.

A ce procédé physique, j'en joins de moraux. Aux premiers indices, je prends un air sérieux, même sévère. Je cherche à diriger les idées du malade sur des objets capables de le distraire.

On juge bien que les crispations de nerfs, les contractions de muscles et d'autres affections

---

cette crise lui avait été communiquée par son fils, qui lui tenait les mains, et qui était très-sérieux. Ce jeune homme arrivait du traitement de d'Eslon, où il avait eu une crise semblable, laquelle lui avait été aussi communiquée par une autre personne. Il y a bien des réflexions à faire sur ces communications de crise, relativement aux traitemens publics.

nerveuses exigent des procédés qui les adoucissent, les relâchent. Le plus général est de présenter les deux mains à un ou deux pouces de distance aux côtés de la tête, de les descendre très-lentement par le derrière des oreilles, jusque sur les épaules, d'y appliquer les mains, et de les traîner le long des bras jusqu'à l'extrémité des doigts. On revient à la même place sur les côtés de la tête; mais cette seconde fois on descend par les tempes, les joues, les parties latérales de la poitrine, les flancs, les cuisses et les jambes jusqu'à l'extrémité des pieds. Cette opération doit se répéter plusieurs fois et toujours très-lentement. Lorsqu'on a l'habitude des courans, on les prend à la tête et on ne les quitte pas qu'on ne les ait conduits aux pieds.

Lorsque le sang se porte à la tête avec violence dans les fièvres ou dans d'autres circonstances, on le fait descendre par le derrière de la tête avec une grande lenteur, et cela jusqu'au bas des reins.

L'action et l'application des mains sur les genoux, déterminent le sang à descendre.

J'ai observé que le cours naturel du fluide était de la tête aux pieds pour toutes les ramifications du système nerveux. Le sang, au con-

traire, paraît avoir plus de propension à monter à la tête qu'à descendre vers les pieds. Le cœur, qui, par sa force musculaire, est le principal agent de la circulation du sang, est placé au milieu de la poitrine, et dès-lors beaucoup plus près de la tête que des pieds. Le sang doit donc s'y porter plus facilement, et peut-être ne se porte-t-il jusqu'aux pieds que parce que les artères ont, comme le cœur, leur systole et leur diastole, et que cette puissance nouvelle aide et supplée à celle du cœur. Cette observation doit nous engager à entretenir le plus qu'on peut de la chaleur aux pieds et à la diminuer à la tête.

On sait que la chaleur dilatant les vaisseaux et leur donnant un plus grand diamètre, les rend capables de contenir une plus grande quantité de sang. L'action sur les genoux produit cet effet, qui s'étend jusqu'aux pieds avec plus de facilité et avec un succès plus certain que par des chaleurs artificielles. Le fluide attire le sang vers ces parties, lorsque vous dirigez son cours.

Il faut user de cette action sur les genoux comme d'un excellent procédé pour déterminer le sang à descendre. Il est d'une grande efficacité pour les règles. Dans cette circonstance, il faut

s'abstenir d'actionner l'estomac par le toucher immédiat des pouces ou par l'application des mains. Cependant on peut y présenter la main à la distance de deux ou trois pouces, ou même d'un peu plus loin, pourvu toutefois qu'on ait l'habitude des entraînemens. Sans cela, il faudrait s'en abstenir.

Lorsque vous dirigez votre action sur une partie quelconque, vous déterminez le sang à s'y porter, sur-tout lorsqu'elle n'est pas bien malade. Le fluide qui s'y accumule la pénètre et la détend. Les vaisseaux se gonflent et acquièrent, comme je l'ai dit, une plus grande capacité; le sang s'y porte donc en plus grande quantité. Mais vous ne sauriez déterminer le sang à se porter vers la région de l'estomac, sans le détourner de la route qu'il doit prendre dans le temps critique.

Le mal n'est pas d'attirer une certaine quantité de sang vers cette région, mais d'y en envoyer trop. Lorsque vous faites usage de l'attouchement immédiat, vous n'avez pas de moyen de vous apercevoir à *temps* de l'excédant de sang qui se porte à l'estomac par les courans. Au contraire, lorsque le sang s'y porte en abondance, et tend aussitôt à se diriger vers la matrice, vous sentez ses efforts, vous leur cédez

et les aidez. L'application des pouces, qui attire le sang, le retient à l'estomac, sans que, par ce procédé, vous puissiez connaître les efforts qu'il fait pour descendre.

Lorsque l'entraînement vous porte de l'estomac à la matrice, sans que ce dernier viscère soit affecté de quelque maladie, vous jugez que le travail des règles s'établit; vous le jugez plus ou moins avancé en raison de la force de l'entraînement. Ces indications ont lieu trois et quelquefois quatre jours avant les règles; elles durent ordinairement deux à trois jours après leur cessation. Le temps n'est pas éloigné lorsque vous ressentez à la main cette fluctuation dont j'ai parlé. Si, à cette sensation, se joint une chaleur douce et humide, le temps est prochain, tout se déclare quelquefois dans la séance ou peu de temps après. Il faut redoubler de prudence en cette occasion, et aider à ce travail en actionnant les genoux et en y tenant les mains appliquées pendant cinq à six minutes de suite.

Comme les femmes n'éprouvent de coliques la plupart du temps que lorsque les règles ont paru ou sont sur le point de paraître, si vous êtes doué de sensations internes, vous les éprouverez; et selon que ces sensations de coliques

ou de douleurs aux reins seront plus ou moins sourdes, vous pourrez juger, à peu d'heures près, de l'apparition du flux périodique. J'en ai ressenti douze heures avant qu'il ait paru.

Pendant ce travail, il arrive quelquefois que le sang remonte à la tête ou à la poitrine; cédez, mais en résistant un peu; c'est-à-dire ne laissez point aller votre main à toute la force du courant qui l'élève, et lorsque vous êtes parvenu à la tête ou à la poitrine, ne le quittez pas que vous ne l'ayez ramené vers le bas très-lentement, soit par la même route qu'il a tenue pour monter, soit par le côté opposé. Vous serez déterminé à l'une ou à l'autre route par la force du courant. Si, lorsqu'il est arrivé à la tête, il cesse, vous pourrez le ramener par la même route. Si, au contraire, il continue, vous faites descendre le sang par le côté opposé; de sorte qu'étant remonté par le flanc gauche, par exemple, vous le faites descendre par le flanc droit.

Vous n'aurez aucun égard à la main droite ou à la main gauche; il est bon de n'en point changer, quelque soit le côté que vous parcouriez, afin de ne point perdre le fil du courant. Je n'ai jusqu'à présent trouvé de différence dans mes mains que dans la commodité que leur position me présente. Lorsqu'une des deux est

entraînée par un courant, elle parcourt toutes les parties du corps sans que j'aie jamais éprouvé quelque différence relativement au côté droit ou au côté gauche. Cependant cette séparation du corps en deux parties par la ligne perpendiculaire tirée de la tête aux pieds, n'est pas une opinion dénuée de probabilité ; mais jamais je ne me suis aperçu que mon action, portée de la main droite ou de la main gauche, eût une influence différente en raison de l'opposition des poles.

Il faut, autant qu'on le peut, relâcher les parties dépendantes de la matrice, et ne porter sur celle-ci qu'une action modérée, lorsqu'on veut favoriser le flux périodique. L'application des mains sur la partie du ventre qui est au-dessus des aines, est un procédé très-favorable.

Lorsque je conseille l'application des mains sur certaines parties comme un procédé favorable et quelquefois nécessaire, on doit toujours supposer que j'exige que la décence soit scrupuleusement observée. Elle est non seulement nécessaire quant aux mœurs, elle est même indispensable aux effets que vous voulez produire. Il faudrait être bien ignorant en magnétisme pour ne pas connaître le mauvais effet que

produiraient des attouchemens qui égareraient nos pensées.

L'estomac doit être regardé comme le viscère dont les fonctions sont les plus importantes. Il reçoit la nourriture, la modifie et la rend susceptible de s'approprier à toutes les parties de notre organisation. Le bien-être de celles-ci dépend donc des fonctions de l'estomac. Toutes les parties du corps étant en un très-grand rapport les unes avec les autres, elles ne peuvent être altérées sans que l'estomac ne s'en ressente. Il est peu de maladies qui ne frappent plus ou moins sur ce viscère. Il faut dans presque toutes veiller à ce qu'il remplisse bien ses fonctions. Il est inutile que je dise le bien qui en doit résulter. On sait assez que les forces du corps dépendent moins de la quantité de nourriture que l'on prend, que de leur parfaite digestion. Il faut donc, autant qu'on le peut, entretenir l'estomac en bon état et ne lui fournir d'alimens que ce qu'il peut bien digérer. Cependant il est nécessaire de nourrir le malade, afin que ses forces vitales puissent résister à la maladie et agir contr'elle.

Dans la médecine usuelle, l'abstinence de nourriture est vulgairement appelée *diète*. Les remèdes dont la plupart du temps on accable

le malade, portent leurs premières impressions sur l'estomac où ils sont reçus. Ils l'affaiblissent, le dégradent le plus souvent, et le mettent hors d'état de remplir convenablement ses fonctions.

Cependant un grand nombre de médecins poussent quelquefois cette précaution à l'excès. Il semble alors que, se confiant exclusivement à l'efficacité de leurs remèdes, ils n'espèrent rien des secours de la nature. Au contraire, cette méthode ne fait-elle pas connaître que ces médecins se défient de ses efforts en employant un moyen qui empêche la nature d'agir, ou du moins qui diminue considérablement ses forces ?

Je suis loin de proscrire toute espèce de remèdes; il en est sans doute dont l'indication n'est pas douteuse, mais je désirerais qu'on en usât avec la plus grande circonspection et seulement pour déterminer plus promptement ce que la nature paraîtrait évidemment exiger par ses efforts.

Il n'y a pas de médecin qui n'ait la prétention d'être très-circonspect et de donner le moins de remèdes possibles. Il y en a très-peu qui effectivement n'en administrent dix fois plus qu'il n'est nécessaire et utile. Cette prétention géné-

rale prouve leur intime conviction du mauvais effet d'une grande quantité de remèdes. Mais excepté dans quelques maladies bien connues, ils sont réduits à tâtonner continuellement, et cette incertitude, qu'ils cachent avec le plus grand soin, les oblige à changer et à essayer successivement différens remèdes, et enfin à les prodiguer par habitude.

Il n'y a point de remède indifférent. S'il ne fait pas un bien réel, à coup sûr il fera du mal, et ce mal, ajouté aux précédens, contribue à changer la nature de la maladie, la rend compliquée; et, de légère qu'elle était, elle devient quelquefois très-grave.

Dans ce que le magnétisme offre de plus précieux, la connaissance du genre du mal nous garantit des erreurs auxquelles les médecins ne sont que trop livrés par leurs conjectures. Dans les traitemens magnétiques, la nature agit par ses propres forces; son travail se manifeste dans les crises et n'en produit point d'incertaines. Ses efforts ne peuvent tromper comme ceux des remèdes, qui souvent agissent contre la nature, au lieu d'agir contre le mal.

Dans presque toutes les maladies de l'estomac et des intestins, la bile, les glaires et sur-tout les vents jouent les principaux rôles. Il est facile

de leur opposer des remèdes simples dont l'efficacité connue aide à l'action du magnétisme. Mais évitez, autant que vous le pourrez, les purgatifs composés et vulgairement nommés *médecines*, à moins qu'ils ne vous soit indiqués et dosés par un somnambule pour sa propre personne, ou par un magnétiseur-médecin. Encore arrive-t-il quelquefois que le médecin qui pratique le magnétisme a souvent de la peine à se dépouiller du *vieil homme*, et à renoncer entièrement aux remèdes dont il a fait usage une partie de sa vie (1).

L'estomac ne demande point une action très-vive. Excepté dans des cas particuliers où il y

---

(1) J'ai les mêmes observations à faire au sujet des somnambules. J'en ai eu deux qui ayant été long-temps traitées par des médecins, et accoutumées à prendre une grande quantité de remèdes, avaient la manie de s'en ordonner beaucoup. Cependant elles se plaignaient l'une et l'autre amèrement de leurs mauvais effets, et leur attribuaient l'état où elles étaient réduites. Il est vrai que les remèdes qu'elles s'ordonnaient étaient bien appropriés à leur maladie, et qu'ils ne leur ont jamais fait de mal. Je les ai questionnées à ce sujet; elles m'ont avoué l'une et l'autre que l'habitude des remèdes leur en présentait toujours l'idée. Elles se sont insensiblement corrigées de ce défaut.

aurait engorgement d'humeurs ou obstructions dans les indigestions, l'action doit être alternativement portée par les pouces, par tous les doigts réunis et par l'application de la main, soit perpendiculairement en avant, soit en travers, en opposant l'autre par derrière.

Dans les engorgemens d'humeurs et dans les obstructions, le courant vous donne des sensations de froid sur la main, et le malade en ressent sur l'estomac dans une étendue plus ou moins grande. Le froid que donne l'obstruction est beaucoup moins étendu en surface que celui qui est occasionné par un engorgement ou une stagnation d'humeurs. Il semble quelquefois que le magnétiseur projette de ses mains un grand froid sur cette partie. Quoique dans ces circonstances il faille donner une action un peu vive, il est bon de commencer toujours par une action modérée, et c'est ce que vous obtiendrez par l'application de la paume de la main, par celle des pouces ou d'un pouce accompagné des doigts réunis. Vous augmentez l'action peu à peu, et vous la soutenez jusqu'à ce que vous parveniez à dissiper ce froid ou à le diminuer considérablement.

Le froid, lorsqu'il est général ou lorsque ses sensations sont celles du frisson, est produit

par les muscles et les nerfs. Il faut les actionner et soutenir l'action jusqu'à ce que le frisson soit dissipé. Cette crise se termine souvent par la fièvre et quelquefois par des sueurs froides. Il faut entretenir les sueurs et les augmenter même, sur-tout lorsqu'elles sont tièdes. Quelquefois cette crise se termine par le sommeil; ce repos est toujours favorable. Quant à la fièvre, il n'est pas nécessaire de chercher à l'augmenter; mais il faut continuer l'action modérément et travailler à détendre, jusqu'à ce que vous obteniez de la transpiration.

J'ai déjà dit qu'il fallait de temps en temps suspendre l'action que l'on porte d'une certaine distance pour consulter les courans et s'y laisser entraîner, afin de suivre et d'aider le travail de la nature dans ses différentes opérations. Je crois devoir entrer dans quelques détails à ce sujet.

Dans l'exploration, les entraînemens nous dévoilent le travail qui se fait au foyer du mal et dans ses différentes ramifications. Il est donc utile de suivre ces entraînemens, afin d'acquérir des connaissances nécessaires pour la suite du traitement et pour pouvoir distinguer les symptômes critiques des symptomatiques. Mesmer, que je me plais à citer, recommande de favo-

riser les premiers et d'apaiser les seconds (1).

Dans le traitement, il ne faut point se laisser aller continuellement à l'entraînement; il faut actionner une partie, quoique vous en soyez repoussé, si l'exploration vous l'a désignée pour être le siége du mal. Il arrive souvent que cette partie se laisse difficilement pénétrer par le fluide qui, par son élasticité naturelle, rejaillit sur votre main et la repousse, et quelquefois l'entraîne vers quelqu'autre partie. Certainement vous faites du bien en suivant cet entraînement, mais vous ne faites pas tout le bien que vous pouvez faire. Résistez donc à ce repoussement, sur-tout s'il est en ligne droite et qu'il tende à vous éloigner beaucoup du corps.

Dans cette circonstance, j'ai coutume d'appliquer tous mes doigts réunis sur la place, afin d'obtenir une pénétration plus facile par une action plus modérée. Quelque temps après, je m'éloigne à un ou deux pouces, en alongeant un peu mes doigts. Je reçois le courant sur ma main; et pour peu qu'elle vacille, je lui donne un mouvement léger. Ma main alors est entraî-

---

(1) Les symptômes critiques sont les efforts que la nature fait contre le mal. Les symptômes symptomatiques sont les effets du mal contre la nature.

née par un mouvement circulaire vis-à-vis la place. Ce mouvement dure plus ou moins de temps, selon la difficulté que le fluide trouve à pénétrer.

L'ébranlement que je donne à ma main est bien volontaire, mais le sens dans lequel elle est entraînée ne l'est pas. C'est le courant qui détermine presque toujours le sens dans lequel se fait ce mouvement dont la direction est le plus souvent de gauche à droite, c'est-à-dire que le pouce de la main droite monte, tandis que le petit doigt descend. J'ai remarqué la même chose pour la main gauche, soit que ces mains travaillent seules ou qu'elles soient placées vis-à-vis de places différentes.

Lorsqu'elles sont vis-à-vis la même partie, elles ne tournent point ensemble, mais l'une après l'autre, en conservant une direction semblable. Alors l'axe de ces courbes est parallèle au corps du malade ou légèrement incliné. Mais lorsqu'une seule main tourne, presque toujours l'axe est perpendiculaire à la partie qui reçoit l'action, et lui présente un de ses poles (1).

---

(1) Je crains de ne me point exprimer assez clairement pour quelques-uns de mes lecteurs. Je vais le faire d'une autre manière, quoique cette précaution

Ce procédé est excellent, et j'en recommande instamment l'usage. Le fluide circule autour de la partie malade; il y pénètre doucement, et vous évitez par-là ces grandes douleurs qui ont leur utilité dans certaines circonstances, mais qu'on est trop heureux d'éviter lorsqu'on peut, sans elles, opérer le même bien.

Lorsque mes deux mains sont vis-à-vis la même partie du corps, j'actionne quelquefois avec une, et je laisse à l'autre la liberté de suivre ce mouvement circulaire. Cette double action est très-favorable. Il m'arrive souvent d'appliquer une main sur une partie endolorée et d'actionner à travers avec l'autre, ou de suivre avec celle-ci le mouvement circulaire derrière la main appliquée. Le relâchement qu'opère la main appliquée donne plus de facilité à la pénétration du fluide, ou bien empêche cette partie de s'irriter; et la douleur en devient moins vive, ou du moins ne s'augmente pas.

---

soit inutile pour la plupart. L'axe est l'essieu sur lequel tourne une roue; de sorte que si le tranchant de la roue est vis-à-vis le corps, l'essieu lui sera parallèle; si au contraire la roue est à plat, l'essieu présentera un de ses bouts au corps, et lui sera perpendiculaire, ou un peu incliné. Cette position du tronc désigne le mouvement de mes mains.

J'ai observé un effet d'entraînement qui indique presque toujours une disposition plus ou moins prochaine à une évacuation par les entrailles; c'est lorsque la main est entraînée de l'estomac au bas du ventre par des zigs-zags étendus d'un flanc à l'autre. On ne peut obtenir ces évacuations favorables qu'en détendant; et lorsque la main est entraînée dans cette direction, il faut la laisser aller et s'abstenir de toute action. Lorsqu'on est au bas, il faut la reporter à l'estomac et recommencer plusieurs fois. Si l'évacuation n'a pas lieu pendant la séance, il est bon de l'aider par un lavement d'eau pure ou d'eau de son. Les sensations de la main peuvent indiquer si c'est la bile ou quelqu'autre matière qui se dispose à être évacuée.

Je me suis assuré, par une pratique assidue de plusieurs années, de l'efficacité de ces procédés. A mon expérience, je puis ajouter le témoignage de quelques somnambules d'une grande sensibilité qui avaient été traités par des procédés différens des miens. J'en ai consulté plusieurs autres; tous voyaient le fluide pénétrer avec plus de facilité par le mouvement circulaire que par l'action directe. Cependant celle-ci ayant plus de force, il faut s'en servir pour donner du ton aux parties affaiblies et qui man-

quent de l'énergie qui leur est nécessaire, et user de l'autre, lorsqu'une action très-vive pourrait occasionner de grandes douleurs. Une action trop forte resserre souvent les parties. Cet effet s'oppose à la pénétration du fluide, et produit souvent le repoussement dont j'ai parlé.

Il faut distinguer le repoussement qui est l'effet de parties resserrées par la maladie, comme engorgement, stagnation d'humeurs, obstructions, etc., de celui qui produit l'irritation, qui est souvent l'effet d'une action trop vive ou trop long-temps soutenue sur une même place. Celui-ci projette un courant très-chaud; l'autre donne des sensations de froid.

J'ai observé, au sujet de ces sensations, que très-souvent, lorsque le malade sent du froid dans une partie, je ne le sens pas encore sur ma main. Lorsque je le sens, il diminue dans la partie malade. Il a même cessé que je le sens encore. Je conjecture que ce sont des émanations froides qui s'exhalent de ces parties, lesquelles y sont en une certaine quantité, et que la sensation de froid cesse, lorsque ces particules froides ont été mises en mouvement et en partie rejetées.

Il est vrai que le malade ne sent du froid très-souvent que lorsque vous actionnez cette

partie et que cette sensation n'est pas habituelle. Mais votre action établit un commencement de circulation qui tend à dégager ces particules froides, qui sont rejetées à mesure que la circulation devient plus libre. Le fluide qui en sort, en raison de la quantité qui s'est accumulée dans cette partie, les entraîne.

Peut-être même que ce sont ces particules froides, disséminées sur une étendue plus ou moins grande, soit dans les muscles, dans les parties osseuses ou sur la surface des os, qui nous causent ces douleurs rhumatismales qui sont si difficiles à guérir. Ce qu'il y a de certain, c'est que les rhumatismes donnent toujours des sensations froides, et que j'ai observé qu'il sortait des parties affectées de rhumatismes, un souffle très-froid et très-sensible (1).

---

(1) Une excellente somnambule était affectée d'une douleur rhumatismale très-vive à l'épaule droite et le long du bras jusqu'au coude. Quand je fus parvenu à descendre cette douleur jusqu'à la main, elle me disait : « Monsieur, mettez votre main vis-à-vis la paume de la mienne, et vous sentirez un vent glacial. » Je le sentis en effet très-distinctement ; je le lui dis. Elle ajouta : « Ce vent est est si fort, que je crois qu'il ferait vaciller la flamme d'une bougie. » Cette même personne, qui

Je suis porté à croire que ces particules froides ont de grands rapports avec la goutte, dont elles pourraient bien être le principe. Observons d'abord que la goutte se manifeste aux jointures, et que ces particules s'arrêtant aux articulations, doivent en arrêter le jeu et y causer des douleurs très-aiguës, à cause des muscles et des nerfs dont elles sont pourvues.

En second lieu, les rhumatismes se terminent souvent en goutte, et on pourrait peut-être avoir autant de droit à les appeler *goutte vague*, que *rhumatismes goutteux*. On pourrait donc pré-

---

examinait son bras avec beaucoup d'attention, me disait que ce rhumatisme affectait la moëlle de ses os; que cette moëlle, qui aurait dû être comme du *beurre fondu*, mais pas tout à fait aussi *liquide*, était par-ci par-là, figée comme de l'huile froide que l'on tient dans la cave. Ce sont ses propres expressions que je rapporte. A mesure que ces parties figées fondent, monsieur, il en sort du froid; tout cela se rassemble et compose le vent froid que vous sentez.

Ce froid resta long-temps à l'épaule, d'où il se fixa au coude pendant quelques jours. Il passa dans l'os de l'avant-bras, et sortit enfin par la paume de la main. La douleur de l'épaule, du coude et celle du poignet furent très-aiguës. Elle en a été entièrement guérie, et depuis près de deux ans, elle n'en a aucun ressentiment.

sumer que les douleurs rhumatismales deviennent plus vives quand ces particules froides se trouvent arrêtées et accumulées sur des parties très-sensibles.

Une troisième observation peut nous rendre raison de ce transport subit de la goutte d'une place à une autre qui lui est correspondante, du pouce du pied au pouce de l'autre pied, d'un poignet à l'autre. Ces effets sont si communs, que je ne crois pas qu'il y ait une personne goutteuse qui ne les ait éprouvés.

J'ai rapporté, dans un chapitre précédent, que j'avais observé qu'il existait un courant établi entre les parties semblables et doubles, lesquelles sont destinées aux mêmes fonctions. Ne serait-il pas probable que ces courans fussent les moyens de la communication du mal, du transport des humeurs qui, s'exhalant d'une partie, iraient s'introduire dans l'autre? Ce que j'avance ici n'est pas sans fondement.

J'ai vu des inflammations se transmettre d'un œil à l'autre; d'une amigdale à l'autre; des douleurs de tempe se communiquer subitement de l'une à l'autre. Dans ces occasions, ma main était portée, par un courant très-sensible, d'une de ces parties à celle qui lui est correspondante. Les douleurs s'y transmettaient avec assez de

rapidité. Le froid et les inflammations s'établissaient plus lentement.

Lorsque vous fixez un œil enflammé, ne ressentez-vous pas des picotemens à l'œil qui est vis-à-vis, quand vous êtes proche de la personne affectée de ce mal? Cette communication ne peut être établie que par un corps intermédiaire, quel qu'il soit, qui transporte les émanations de l'œil malade sur le vôtre.

Je suis d'autant plus porté à attribuer ces effets sympathiques à l'action des courans, qu'il est difficile d'expliquer d'une manière raisonnable ces effets, par une communication intérieure qui présenterait des objections très-fortes. Supposez un moment que c'est par des routes intérieures que la goutte se transporte d'un orteil à l'autre avec la rapidité que nous connaissons à cet effet. Quelque chemin qu'elle ait pris, combien de places n'aura-t-elle pas trouvées auxquelles elle a coutume de s'arrêter? combien d'obstacles n'aura-t-elle pas rencontrés qui auraient dû l'arrêter dans son cours? Mais c'est ordinairement d'un pouce à l'autre, d'un poignet, d'un genou à l'autre, sans s'arrêter aux articulations nombreuses qui se trouvent dans le chemin qu'elle aurait à parcourir. Et pourquoi d'un orteil se transporte-t-elle pré-

cisément à l'autre orteil, qui est à l'extrémité la plus éloignée de cette hypothèse ? Pourquoi d'un genou à l'autre? Les physiologistes ont-ils découvert, dans la marche du sang ou de quelqu'autre liqueur, la cause d'un phénomène aussi régulier? Non, sans doute, et il leur serait bien difficile d'en présenter une vraisemblable. L'observation des courans établis entre les parties semblables et doubles, nous dévoile le secret que la nature semblait se réserver. Mes conjectures sont appuyées sur la plus grande probabilité, car il ne s'agit pas de révoquer en doute l'existence de ces courans. Ils existent effectivement, et, pour les trouver, il faut les étudier avec assiduité, jusqu'à ce que leur sensation devienne distincte et indubitable.

Mais la goutte s'arrête quelquefois à la tête, à l'estomac ou à la poitrine, après avoir disparu des mains ou des pieds. Cela est vrai, quoique cela soit rare. Je dis rare, en supposant que c'est du genou à l'estomac, ou des pieds à la tête, que cet effet a lieu.

J'ai indiqué les rapports que ces parties ont les unes avec les autres par le moyen des courans. Ces courans se rendent d'une partie à l'autre, en raison de la faiblesse dont une d'elles est affectée et du travail que la nature y opère.

Ainsi donc, si l'estomac est malade, il n'est pas surprenant que les courans des genoux s'y rendent dans une quantité proportionnée au besoin de ce viscère. Si ce courant entraîne avec lui des émanations goutteuses, les particules froides dont la condensation et l'accumulation se présentent à nos yeux sous les apparences d'une terre crayeuse, il les déposera à l'estomac (1).

Je n'ai point eu occasion de traiter des personnes attaquées de la goutte; mais si cela se présentait, je chercherais à établir de la transpiration sur la partie affectée; et comme celle-ci est irritée, je ferais en sorte d'en relâcher toutes les fibres, afin qu'une circulation plus libre permette au fluide d'entraîner plus facilement l'humeur qui y serait arrêtée (2).

---

(1) Je prie d'observer que j'ai attribué à l'impression que ces particules font sur les mains, la sensation de froid que vous donne le courant.

(2) Un de mes plus intimes amis, sujet à la goutte, M. de M***, ci-devant intendant à P....., en eut une attaque chez moi. Elle était légère, mais fixée à l'estomac. La douleur qu'il y ressentait, et d'autres symptômes habituels en pareil cas, lui firent juger que ce qu'il ressentait était l'effet de la goutte. Je le magnétisai aussitôt, comme je viens de le dire. J'avais sur mes

La poitrine est une partie sur laquelle il faut éviter de porter une action trop forte. Elle demande le plus souvent à être relâchée. Je veux parler des poumons renfermés dans sa cavité, et de la plèvre qui les enveloppe.

La substance des poumons est presque toute spongieuse, composée d'une infinité de différentes cellules membraneuses et de plusieurs sortes de vaisseaux qui se répandent parmi les

---

mains une forte sensation d'un courant plus froid que tiède. Je m'efforçais de le mener vers le genou, et jusqu'aux bouts des pieds. De temps en temps, j'appliquais mes pouces sur la douleur; je les écartais l'un de l'autre, en pressant légèrement la place. Je répétais plusieurs fois ce procédé, puis j'éloignais mes mains pour recevoir le courant et l'entraîner par bas très-lentement, sans jamais en perdre la sensation.

D'abord, mon ami rendit quelques vents par la bouche; ils furent suivis de pituite. Enfin les vents et l'expectoration devinrent extraordinairement abondans, et ce double effet dura une grande demi-heure sans aucun intervalle. Il diminua insensiblement, et cessa avec la douleur et avec tous les symptômes qui l'avaient accompagné.

Cette personne est depuis long-temps persuadée qu'il faut attribuer à l'air fixé sur quelque partie sensible, les effets de la goutte, et que les douleurs sont produites par les efforts qu'il fait pour se dégager.

cellules par des ramifications sans nombre. Le sang se porte en abondance dans ce viscère, et s'y débarrasse de la quantité surabondante de phlogistique dont il est chargé, par le moyen de l'air introduit dans ces cellules par l'inspiration. L'expiration chasse de la poitrine cet air saturé de phlogistique, et fait place à un air nouveau, destiné, comme celui qui en est sorti, à rafraîchir le sang. C'est ainsi que, par un mouvement alternatif d'inspiration et d'expiration produit par les muscles intercostaux et le diaphragme, les poumons se dilatent et se ressèrent pour recevoir et chasser l'air introduit dans sa substance, et que le sang s'y débarrasse d'un excédent de chaleur qui nuirait à ses fonctions.

On voit, par ce que je viens de dire, qu'une action un peu vive deviendrait dangereuse à ce viscère, qui a une propension naturelle à s'échauffer. Lorsque j'y porte mon action, je le fais presque toujours avec les mains étendues, soit appliquées, soit à une distance d'un ou deux pouces. J'examine attentivement les sensations que j'en reçois sur mes mains. Lorsqu'elles sont pesantes et attirantes, je cède et j'applique mes mains. Lorsqu'elles ne sont que pesantes, sans une attraction bien décidée, je les ébranle légèrement, afin de déterminer un

mouvement circulaire. Tant que ce mouvement me retient sur la poitrine, j'y laisse mes mains, mais je cède à l'entraînement, lorsqu'il a lieu. C'est le plus souvent par bas qu'il conduit mes mains.

Si, au contraire, il me conduit à la tête, je cède, mais je fais usage de ma volonté pour le ramener par bas, soit par les flancs, soit par le derrière de la tête. Cependant j'observe ici que si le courant me conduit à la racine du nez, entre les yeux, je ne cherche point à retirer ma main, parce que c'est une indication de somnambulisme, et que cet état est si précieux pour le malade, qu'on ne saurait trop le provoquer, quand les occasions se présentent.

En général, l'action sur la poitrine doit être douce et se terminer par bas. Lorsqu'il se déclare une crise d'expectoration, ou de sueur, ou une toux qui ne soit pas violente, il faut favoriser cette crise en continuant le procédé qui l'a provoquée. Si l'on en changeait, on risquerait de la déranger.

Si le malade ressent un grand feu ou des tiraillemens, il faut aussitôt détendre et diminuer le ton des fibres de cette partie, qui sont très-délicates et qui demandent plus souvent à être relâchées qu'à être tendues.

Les douleurs de l'estomac ne sont pas toujours produites, parce que, quelque mal dont il soit affecté, le gonflement du colon, celui du foie ou de la rate en est souvent la cause. Souvent les malades confondent le colon avec l'estomac. Il est inutile que je suive le cours du colon, qui est le plus considérable des gros intestins; il suffit que je dise que ses circumvolutions décrivent un arc qui se porte devant la grande convexité de l'estomac, et quelquefois plus bas, après quoi il se tourne en arrière sous la rate. Cet intestin, qui est très-irritable, est sujet à être tourmenté par des coliques et des tranchées.

J'ai déjà dit que, pour apaiser les douleurs, j'usais de l'application de la main. Voici comment je m'y prends pour celles du colon : le plus souvent je pose ma main, les doigts allongés et dirigés en haut, le talon de la main en bas. L'effet m'en paraît meilleur que lorsque je la pose en travers. Cependant, dans cette dernière position, l'effet en devient bon lorque vous placez l'autre main en opposition par derrière. Dans l'une et l'autre position, ma volonté est de détendre et de faire descendre les humeurs qui causent les douleurs. C'est de la bile, des glaires, et très-souvent ce sont des vents occasionnés par de la bile ou par de mauvaises di-

gestions. A mesure que le relâchement s'effectue, je descends ma main d'un ou de deux pouces, et je m'arrête quelque temps. Lorsque je suis parvenu en bas sans avoir totalement dissipé le mal, je recommence jusqu'à ce que j'aie réussi à calmer la douleur. Lorsqu'elle résiste à l'application de la main, je porte, avec tous les doigts réunis de la main, mon action sur la partie endolorée.

J'use encore d'un procédé dilatant, calmant et fortifiant; c'est celui d'un souffle chaud sur la partie irritée et où les douleurs sont très-vives. Je me sers du souffle dans plusieurs circonstances, et je le fais presque toujours avec succès.

J'ai réservé, pour la fin de ce chapitre, de parler de l'efficacité que produit la pensée, aidée de l'imagination. On a vu que, dans mon troisième chapitre, j'ai recommandé de se représenter par la pensée, la partie que l'on magnétise; cette opération de l'esprit est de la plus grande utilité, et je la recommande fortement.

Je ne me contente pas d'une vaine représentation, qui pourtant aurait encore son utilité. Je fais plus : je travaille dans cette partie comme si ma main y était introduite. Ce travail est déterminé par les connaissances que j'ai acquises par l'exploration, par le traitement de plusieurs

jours ou par ce que le malade me dit de ses sensations, sur-tout s'il est en crise de somnambulisme. Ce viscère, quel qu'il soit, se développe à mon esprit par une représentation qui, à la vérité, n'est pas exacte dans toutes ses parties, mais qui l'est en général, et cela suffit.

Lorsque la rate, par exemple, est empâtée, et que je juge qu'elle est bien pénétrée par le fluide que mon action y a porté, je la presse avec les doigts, je l'exprime avec la main pour la dégorger. Si c'est une obstruction, je la dilate, je m'efforce d'y établir de la circulation. Si l'estomac est chargé de bile, de glaires ou de saburre, je fais descendre ces matières vers le pylore, je les pousse en quelque façon hors du sac par ce passage, et je les entraîne jusqu'au colon. Si cet intestin, qui joue dans nos maladies un si grand rôle par son irritabilité, est engorgé, tendu ou gonflé, j'opère comme si ma main pouvait s'y introduire.

On juge que tout cela se fait à deux ou trois pouces de distance du corps, et lorsque je sens que le courant porte à plein sur ma main. J'en use ainsi dans presque toutes mes opérations, soit pour obtenir quelqu'évacuation, soit pour faire descendre le sang de la tête aux pieds ou dans quelqu'autre partie.

Qu'on n'aille pas croire que ce procédé soit un vain jeu de l'imagination ; il a des effets réels qui me sont chaque jour confirmés par l'expérience, et j'y attache une grande importance. J'en use, non seulement lorsque je suis près du malade, mais même j'en ai fait usage dans l'éloignement. Ce procédé tient toute sa vertu des effets physiques que produisent la pensée et l'attention dirigées vers la partie actionnée. J'en ai parlé dans un des chapitres précédens.

Curieux de connaître son efficacité, j'ai questionné souvent des personnes sensibles hors de crise, et d'autres en somnambulisme. Les premières ont ressenti intérieurement des mouvemens semblables à ceux que je faisais. Souvent le travail se manifestait par des borborigmes qui suivaient mes mains, et j'ai obtenu par-là des évacuations favorables. D'autres personnes me disaient sans être questionnées : « Je sens vos mains qui tournent dans mon corps. » Les somnambules approuvent beaucoup ce procédé, et m'ont engagé à en user très-souvent, et surtout dans des circonstances difficiles (1).

---

(1) Un jeune homme rachitique, traité par M. le vicomte de la Belinaye, et que j'ai eu trois mois entre les mains pendant l'absence de son magnétiseur, m'a

ngulièrement confirmé dans l'opinion que j'ai de l'effi-
cité de ce procédé. Il était assez bon somnambule.
lui demandai ce qu'il éprouvait. — Il me semble,
onsieur, que vous soulevez mes côtes. C'était préci-
ment ce que je cherchais à opérer. Plusieurs autres
ersonnes ont eu, sans être en somnambulisme, des
nsations internes très-distinctes, des mouvemens
ue je faisais à la distance de deux ou trois pouces de
ur corps. Une jeune personne couchée et couverte de
usieurs couvertures, dont une était d'édredon, sentit
epuis la tête jusquà la ceinture les mouvemens que je
isais à plus d'un pied au-dessus d'elle. Cette sensation
ait très-distincte; elle m'indiquait, les yeux fermés,
s places vis-à-vis desquelles je m'arrêtais.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans ce volume.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

DES PRINCIPES

ET

DES PROCÉDÉS

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

II.

DES PRINCIPES

ET

DES PROCÉDÉS

DU

MAGNÉTISME ANIMAL,

ET DE LEURS RAPPORTS AVEC LES LOIS DE LA PHYSIQUE ET DE LA PHYSIOLOGIE.

PAR M. DE LAUSANNE,

L'UN DES FONDATEURS DE LA SOCIÉTÉ DU MAGNÉTISME DE PARIS.

TOME DEUXIÈME.



PARIS,

J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

rue des Petits-Augustins, nº 5 (ancien hôtel de Persan).

1819.

DES PROCÉDÉS
DU MAGNÉTISME,

ET DE LEURS RAPPORTS AVEC LES LOIS DE LA PHYSIQUE ET DE LA PHYSIOLOGIE.

ESSAI

SUR LA THÉORIE ET LA PRATIQUE DU MAGNÉTISME ANIMAL.

CHAPITRE PREMIER.

Principes préliminaires.

Des faits qui attaquent tous les préjugés de la multitude, accoutumée à ne regarder comme certain que ce qui frappe ses sens; des faits qui paraissent s'écarter de tout ce qui est connu, qui blessent l'amour-propre des savans en les ramenant aux élémens de l'étude de la nature, qui tendent à rétablir comme vérités des traditions que l'esprit d'analyse avait rejetées avec mépris, qui remettent en doute des principes

regardés comme les fondemens de toute vérité ; de tels faits devaient avoir pour ennemis et la multitude et les savans, sur-tout depuis que ces derniers ont découvert que la base de la morale est *l'intérêt personnel.*

Combattu avec passion ; dénoncé aux Gouvernemens (1); signalé aux tribunaux (2); bafoué dans les journaux, sur les théâtres, dans les salons, le magnétisme s'est vu l'objet d'un acharnement général : on a su élever contre lui jusqu'aux ministres des autels ; et dans ce *siècle de lumières où, à force d'analyses profondes*, on est parvenu à ne reconnaître dans la pensée qu'une *sécrétion* de l'organe cérébral, on a signalé le magnétisme comme l'œuvre du *diable :* tout était bon contre lui.

Quelle est donc cette doctrine incendiaire? Menace-t-elle de renverser le trône ou l'autel? Veut-elle anéantir la morale, rompre les liens des sociétés, replonger l'univers dans le chaos? Non : elle dérange seulement un peu la tendance du siècle, qui ne veut voir par-tout que de la *matière,* et les prétentions des savans modernes, qui croient avoir posé les bornes des

---

(1) Rapport secret des commissaires.

(2) Gazette de Santé, du 1er octobre 1816.

sciences. Les phénomènes du magnétisme ne peuvent se calculer, donc ils ne sont qu'une illusion. Dans ce siècle le calcul est tout : il s'est glissé jusque dans les affections morales : la joie et la douleur ont été mises en équation. Le règne des sciences exactes a banni tout ce qui ne se démontre pas par la méthode géométrique, et on a fait même de la philosophie par théorèmes et corollaires. Loin de nous cependant la pensée de refuser aux savans le tribut d'éloges que méritent leurs travaux; ils en ont assez fait pour la reconnaissance de la postérité; et lorsque, par une juste application, le calcul s'est attaché à toutes les parties des sciences, les mondes ont été comptés, leur marche prescrite, leurs révolutions annoncées; les globes ont été mis dans la balance : leur pesanteur est connue; les corps ont été décomposés; l'homme enfin a reconnu toutes les parties de son domaine : il a su les rendre tributaires de son génie, et enchaîner la foudre qui grondait sur sa tête.

Les sciences exactes, auxquelles on doit de si grands résultats, ont leurs limites, et le géomètre, qui marche d'ailleurs avec tant de certitude lorsqu'il reste sur son propre terrain, ne s'égare-t-il pas, lorsqu'arrivé au point où il ne peut appliquer ni la règle ni le compas, il pose

pour bornes à la nature celles de ses propres moyens; lorsqu'il prétend asservir cette nature à ses calculs, au lieu de soumettre ses calculs à la nature; lorsqu'enfin voulant rendre raison de tout, il prétend expliquer jusqu'à cette règle et ce compas sur lesquels se fonde sa confiance par la règle et le compas mêmes? L'exagération, qui rend ridicules les prétentions les mieux fondées, ne peut avoir que de funestes résultats dans l'étude de la vérité; les meilleurs esprits ne peuvent souvent s'en garantir : énivrés par leurs premiers succès, ils ne connaissent plus de mesure; ils détruisent, et ne réfléchissent pas que, sous les décombres des erreurs qu'ils renversent, ils étouffent peut-être d'importantes vérités. Ce défaut est particulièrement commun en France : notre manie est de décider d'une manière tranchante, de rejeter comme faux ce qui ne peut s'accorder avec nos expériences du moment, et de le regarder même comme indigne de notre examen.

Au milieu de cette tendance qui ne pouvait faire connaître que la matière, l'étude de l'homme intérieur et de ses facultés a été délaissée (1). On y a substitué une prétendue

(1) En France particulièrement.

idéologie qui a tout ramené à des disputes de mots ; qui a disserté à perte de vue sur *l'influence* des langues dans la formation de la pensée (1) ; qui a fait du jugement, de la mémoire, de la raison, en un mot de toutes les facultés de l'âme, une *sensation transformée*, et qui n'a vu dans l'homme qu'un être physique dont l'organisation est seulement plus parfaite que celle des autres animaux.

Ce n'est cependant que l'étude de l'homme qui peut nous amener à la connaissance de la vérité. Condillac lui-même, qui a si bien contribué à faire prendre une fausse tendance à cette étude, a été frappé de son importance ; il a dit : « Soit que nous nous élevions dans les « cieux, soit que nous descendions dans les « abymes, nous ne sortons point de nous-mê- « mes ; et ce n'est jamais que notre propre pen- « sée que nous apercevons (2). » Autre part il énonce la même idée en ces termes : « Mais, « quelle est la certitude de mes connaissances ?

---

(1) Condillac, en établissant qu'on ne pouvait penser sans le secours des langues, a oublié qu'on avait nécessairement dû penser avant de créer une langue quelconque.

(2) *Art de penser.*

« je ne vois proprement que moi, je ne jouis « que de moi, car je ne vois que mes manières « d'être (1). » Ces deux passages qui ne peuvent guères s'accorder avec sa doctrine, prouvent que la conviction qu'il avait de cette doctrine n'était pas bien profonde. Quoi qu'il en soit nous allons rechercher si l'étude de l'homme ne nous révèlera rien au sujet du magnétisme.

§ Ier.

L'homme ne connaît son existence que parce qu'il *sent*, c'est-à-dire parce qu'il éprouve des impressions qui sont causes de ses déterminations. Ses organes ont donc une disposition primitive à recevoir, soit immédiatement, soit par communication, une excitation par l'application d'un stimulus quelconque. Nous nommerons cette disposition organique *irritabilité*, et la faculté générale de recevoir des impressions *sensibilité*.

La sensibilité est externe ou interne; elle est externe, lorsqu'elle nous donne la perception des objets extérieurs; et interne, lorsqu'elle nous livre la connaissance de nos différentes

(1) *Traité des sensations*. Le mot *voir* est pris ici dans l'acception de *percevoir*.

modifications et manières d'être; qu'elle nous donne la conscience de nous-mêmes, de nos sensations, de nos pensées, de nos impressions quelconques. Avant d'examiner plus particulièrement cette faculté, il est important d'étudier le mécanisme de l'irritabilité.

Les nerfs sont les parties du corps les plus promptement irritables, aussi sont-ils les organes du sentiment; ils se divisent en deux systèmes : le premier, qui comprend les nerfs qui partent du cerveau, se nomme système *cérébral;* le second, qui comprend les nerfs qui ont leur origine à la moëlle épinière, se nomme système *trisplanchnique* ou *viscéral.* Le premier système se distribue plus particulièrement dans les organes extérieurs, qui servent à recevoir les impressions des objets; le second, dans les organes intérieurs, qui servent à l'entretien de la vie.

C'est le cerveau qui est le centre des impressions du premier système. L'extrémité sentante des nerfs reçoit l'excitation et la communique au cerveau; ce n'est que dans ce dernier organe que la sensation est perçue.

Le système trisplanchnique, qui ne communique que médiatement avec le cerveau, ne nous livre, dans l'état naturel de santé, que

des impressions confuses, des désirs, des appétits; il isole les opérations des viscères, et nous n'avons aucune connaissance précise de ce qui se passe dans l'intérieur de notre corps, quoique les viscères du bas-ventre concourent, comme nous le verrons plus loin, à la formation de la pensée.

On a attribué long-temps cette faculté isolatrice du système trisplanchnique aux ganglions que forment les entrelacemens des nerfs de ce système, ces ganglions étant autant de centres particuliers où peuvent se rapporter les impressions qui, par là, ne se communiquent point au cerveau. On a objecté (1) que les ganglions de ce système ne peuvent être les seules causes qui isolent les opérations des organes auxquels ils se rapportent, puisque plusieurs de ces organes reçoivent directement du cerveau des filets nerveux, et que d'ailleurs, dans certains cas, ces opérations deviennent sensibles. Cette propriété ne peut venir que de la constitution intime des organes qui les rend plus ou moins exposés à l'action de la sensibilité; c'est ce que nous allons développer.

---

(1) Chiavarini, *Essai d'analyse comparative des principaux traits de l'intelligence et de l'instinct.*

Tous les nerfs paraissent être de même nature ; ils ne diffèrent ni par leur substance ni par leur conformation ; et leur décomposition chimique présente toujours les mêmes résultats. Ils peuvent donc être originairement disposés à recevoir indistinctement toutes les impressions (1) ; mais, par leur réunion avec les organes sensibles, ils acquièrent la faculté de ne recevoir que telle impression et non telle autre. Par exemple, les nerfs de la cinquième paire cérébrale donnent des filets aux yeux, aux narines, à la langue et à plusieurs autres parties de la face ; cependant les impressions qu'ils transmettent au cerveau sont entièrement différentes dans ces divers organes. Les nerfs subissent donc, par leur réunion intime avec les organes, une modification habituelle d'irritabilité.

Les deux systèmes de nerfs se communiquent mutuellement l'action et l'excitation ; il existe entr'eux une sympathie qui établit entre tous les organes une connexion médiate ou immédiate : ainsi une altération dans un viscère peut

---

(1) Nous verrons par la suite qu'il y a des faits qui constatent cette assertion.

communiquer une altération dans les fonctions de la sensibilité (1).

§ II.

Les organes de la sensibilité externe se nomment les sens. Ceux qui dépendent du système cérébral sont au nombre de cinq : la vue, l'odorat, le goût, l'ouïe et le tact. Ces organes sont mis en activité par la présence des objets; ils ont une sphère d'action plus ou moins étendue hors de laquelle ils ne reçoivent plus d'impressions.

La présence d'un objet dans la sphère d'activité de l'un de ces organes l'affecte ; cette impression transmise au cerveau y est perçue, et constitue la connaissance de l'objet; nous n'avons donc pas proprement la connaissance de l'objet lui-même, mais seulement de la manière dont il agit sur nous. Or, la constitution intime des organes des sens est la seule cause de la différence des sensations qu'ils transmettent; car lorsque nous avons, par exemple, la représentation d'une rose, cette rose agit en même temps sur l'organe de la vue et sur celui de l'odorat, et de ces deux organes, qui reçoivent

(1) On ne doit pas perdre de vue que nous entendons toujours par *sensibilité* la faculté d'avoir des représentations d'objets.

cependant des filets nerveux des mêmes nerfs trijumaux, le premier nous donne seulement la sensation de la couleur, et le second celle de l'odeur, sans que cet ordre puisse jamais changer, ce qui ne peut nécessairement provenir que de la nature des organes. Ainsi la constitution propre de l'organe entre comme partie constituante dans la sensation et la modifie, de même qu'un milieu coloré revêt de sa teinte le rayon lumineux qui le traverse.

Une perception est donc composée de deux élémens distincts : 1° d'une impression quelconque venant de l'objet ; 2° de la disposition primitive de l'organe qui détermine la manière dont il reçoit cette impression. Par exemple, un corps ébranlé communique à l'air une vibration qui agit sur le nerf acoustique ; l'impression qui en résulte est le premier élément ; la manière dont l'oreille reçoit cette impresion (ce qui est le second élément), en fait un *son*, perception unique résultant de la liaison de l'impression donnée par l'objet et de celle donnée par l'organe. Ce n'est donc qu'en rapportant à l'objet perçu la sensation qu'il occasionne que nous lui attribuons des qualités qui ne résident qu'en nous et ne sont qu'un produit de la disposition des organes.

Il est donc important, pour obtenir une analyse complète des sensations, de ne pas confondre ce qui vient de l'objet avec ce qui n'est que la *forme* : la manière d'être de l'organe ; mais comme cette théorie est très-connue depuis Descartes, pour ce qui concerne les organes extérieurs des sens, nous nous contenterons de placer ici le tableau des *formes* de ces derniers.

Forme de la vision... — Coloration.
de l'ouïe... — Résonnance.
de l'odorat. — Odoration.
du goût..... — Saporation.
du tact...... — Tangibilité.

§ III.

Le caractère distinctif des impressions transmises par les organes extérieurs est que l'individu qui les reçoit en a la conscience. Il n'en est point ainsi de celles des organes intérieurs, ou des viscères : elles ne font éprouver aucun sentiment distinct, et on ne les connaît proprement que par leurs résultats.

Ici ce n'est plus une simple perception de *forme* qui vient nous apprendre ce qu'est l'objet qui agit, ou du moins ce qu'il est par rapport à nous ; les impressions des viscères lient,

pour ainsi dire, notre existence à celle des objets : par une impulsion spontanée, nous éprouvons de l'attrait ou de l'éloignement pour des choses qui nous apparaissent souvent pour la première fois; dans de certains instans, des idées sombres viennent, sans causes morales, nous présenter l'avenir sous un aspect funeste; des sentimens pénibles impriment à l'existence une expression douloureuse, et quelquefois le dégoût de la vie vient nous frapper au milieu des richesses et des plaisirs; dans d'autres, des images riantes s'emparent de notre esprit, même au sein de l'infortune, et des impressions douces, des affections touchantes répandent un charme inexprimable sur toutes nos actions.

C'est l'ensemble de ces impressions qui a été désigné sous le nom d'*instinct*.

Ainsi le caractère particulier de l'instinct, ou des impressions des organes intérieurs, est de produire des déterminations spontanées qui ne peuvent être le résultat d'aucun jugement; c'est ce qui distingue parfaitement ces déterminations de celles qui sont produites par les organes extérieurs, puisque ces dernières ne sont jamais que le résultat des opérations de l'intelligence.

Pour obtenir une connaissance parfaite des

organes de l'instinct, il resterait à classer ces divers organes et les impressions qu'ils transmettent; à rechercher, comme nous l'avons fait pour les sens extérieurs, la *forme*, la manière d'être avec laquelle ils reçoivent l'excitation des objets, et la transmettent au cerveau. Ce problème, pris dans toute sa généralité, est encore insoluble dans l'état actuel de nos connaissances; cependant nous présenterons plus loin quelques vues nouvelles qui pourront contribuer à jeter du jour sur cette question. Il nous reste seulement à faire observer que, dans certains cas et chez certains individus, les opérations des viscères deviennent sensibles (1) et donnent naissance à une série de phénomènes dont l'étude contribue puissamment à prouver l'existence du magnétisme animal, comme nous le verrons bientôt.

---

(1) « Chez les sujets éminemment sensibles, les impressions intérieures, et même dans certains cas, les « opérations des viscères qui s'y rapportent, deviennent « percevables au moyen de l'extrême attention que ces « sujets y donnent, et l'on ne peut pas douter que la « même chose n'arrivât plus fréquemment, si les objets « extérieurs ne causaient des continuelles distractions. » (Cabanis, *Rapport du physique et du moral*, t. 1, page 121.)

CHAPITRE II.

Suite des principes préliminaires.

§ Ier.

Nous avons nommé *sensibilité* la faculté, corrélative de l'*irritabilité*, qui nous donne des perceptions on représentations d'objets au moyen des impressions transmises par les organes des sens dont l'irritabilité est excitée; mais une impression quelconque ne peut devenir perception qu'en suivant certaines lois invariables qui forment le caractère, l'essence de la sensibilité, sa *manière d'être* par rapport à toutes les impressions; c'est pourquoi il est important de distinguer ces lois invariables qui n'existent qu'en nous, et qui sont la *forme* de nos perceptions, d'avec ce qu'il y a d'isolé et de varié dans ces perceptions qui appartient seulement aux objets sensibles.

Nous retrouvons ici, ce qui s'était déjà présenté dans les impressions des organes, (chap I. § II.) deux élémens distincts dont la liaison intime produit la perception des objets. Il en est

ainsi de toutes nos connaissances. Nous nommerons dorénavant *subjectif* ce qui appartient au *sujet* qui connaît, et *objectif* ce qui provient de l'*objet* perçu.

Pour parvenir à reconnaître les lois invariables qui constituent la *forme* dont la sensibilité revêt ses perceptions; en un mot ce qu'il y a de subjectif dans cette faculté, il faut rechercher quelle est la condition de la possibilité de ces dernières; car cette condition ne pouvant venir des objets, appartient nécessairement à la faculté elle-même. Or, en examinant les opérations générales de la sensibilité, on reconnaît que l'*espace* et le *temps* sont la *condition* de toutes les perceptions; savoir : l'espace pour les perceptions des objets extérieurs ou des *corps*, et le temps pour la perception de nos modifications intérieures ou des *pensées* : en effet, l'espace et le temps sont si intimement liés à toutes nos perceptions, que l'imagination même ne peut se représenter des êtres qui en soient dépouillés, et que nous ne pouvons les séparer des objets sans anéantir entièrement ces objets; enfin, les perceptions étant impossibles sans l'espace et le temps, ceux-ci ne peuvent provenir des objets, et sont conséquemment les lois générales, les *formes* primitives de la

sensibilité, et n'ont eux-mêmes d'autre base que la nature de notre intelligence. (1)

Il suit de ce qui précède, qu'une perception ne peut rien nous apprendre sur la nature de la chose représentée ; elle ne peut nous éclairer que sur la manière dont la chose nous affecte. Ainsi tout ce que nous percevons à l'aide de notre sensibilité se réduit à des *phénomènes*, et nous savons, non ce que sont les objets en eux-mêmes, mais seulement ce qu'ils sont par rapport à nous ; le monde pris dans son ensemble n'est lui-même qu'un phénomène.

§ II.

Toutes nos perceptions resteraient isolées, sans liaison, inactives, si nous ne possédions une faculté qui les réunisse, les combine et leur attribue certaines liaisons. Cette faculté, qui vient ainsi coordonner nos sensations, se nomme *entendement* : elle est active, tandis que la sensibilité est purement passive.

Sans l'entendement, il nous serait impossible d'acquérir aucune connaissance, car les per-

---

(1) *Philosophie de Kant*, par Charles de Villers. — *Essai d'une exposition de la critique de la raison pure*, par J. Kinker.

ceptions de la sensibilité resteraient éparses, et sans pouvoir se réunir par elles-mêmes; la perception générale de *diamant*, par exemple, contient en elle les perceptions plus particulières d'éclat, de blancheur, de transparence et de toutes les qualités qui caractérisent le diamant; ainsi, pour acquérir cette perception générale, il faut pouvoir réunir toutes les perceptions particulières en une seule : or, une pareille réunion ne peut être que l'ouvrage d'une faculté active, de l'entendement.

Lorsque nous avons réuni plusieurs perceptions en une seule, la connaissance que nous avons de l'objet se nomme *conception*. L'entendement est dans la faculté de réunir les perceptions particulières de la sensibilité, et d'en former des perceptions générales ou *conceptions* (1).

---

(1)... « Nous pensons ces objets donnés par la sensi- « bilité, c'est-à-dire que nous classons, nous ordonnons « nos perceptions des objets, nous les mesurons, nous « établissons entr'elles des liaisons, leur attribuons des « rapports de cause, d'effet, de plus grand, de plus « petit, d'égal, de différent, de nombre, de substance, « d'accident; en un mot, nous reconnaissons à l'en- « semble des objets certaines lois constantes et néces- « saires auxquelles ils doivent se conformer; tel est l'of-

La sensibilité et l'entendement se présupposent mutuellement, l'une de ces facultés ne pouvant exister sans l'autre; la première livre les matériaux à la seconde, mais ces matériaux seraient insignifians, si la seconde ne les coordonnait (1).

« fice de la pensée ou de l'*entendement*. Chacune de « ses représentations se nomme une *conception*. Dès « qu'une loi, qu'une liaison entre les objets est recon-« nue, nous ne disons plus que nous avons une per-« ception, mais une *conception* des objets : ceux-ci « commencent par être perçus, vus par nous; leur se-« cours, relativement à la connaissance que nous en pre-« nons, est d'être conçus. » Charles Villers, *Phil. de Kant*, page 257.

(1) « De même que nous appelons *sensibilité*, en « tant qu'elle est affectée d'une manière qui lui est pro-« pre, cette faculté de notre âme au moyen de laquelle « nous acquérons des perceptions; nous appelons aussi « *entendement* la faculté de produire nous-mêmes des « perceptions. Nous sommes intérieurement organisés « de manière que l'intuition de notre *sensibilité* ne « peut être que sensible; au lieu que l'*entendement* « élève l'objet de l'intuition sensible à la hauteur de la « pensée. L'une de ces facultés ne peut devancer l'autre : « c'est à la *sensibilité* à fournir à l'âme les objets de la « pensée, en même temps que c'est à l'*entendement* « à penser les objets que lui fournit la *sensibilité*. « Toute conception est vide, sans matière conçue,

§ III.

Il résulte du paragraphe précédent que ce que nous désignons par le nom d'entendement, est la faculté de ramener à l'unité les perceptions de la sensibilité : or une semblable réunion ne peut être faite sans le concours d'une faculté qui rapproche et associe les diverses sensations provenant d'un objet; cette faculté se nomme *imagination* (1).

« c'est-à-dire sans perceptions : toute perception est « insignifiante, sans conception sous laquelle elle « puisse être classée. Aussi est-il indispensable pour « nous de matérialiser nos conceptions (c'est-à-dire de « leur assigner un objet intuitif), que de faire de nos « perceptions des objets de la pensée, c'est-à-dire de « les rapporter à des perceptions générales, à des con- « ceptions. Ces deux facultés ont chacune leur tâche « particulière qu'il ne faut pas confondre. L'*entende-* « *ment* est aussi peu capable de sentir ou de percevoir, « que l'est la *sensibilité* de penser ou de concevoir. Ce « n'est qu'au moyen de leurs opérations réunies, que « nous acquérons des notions; mais il ne faut pas con- « fondre ensemble la part qu'a chacune d'elles à cette « acquisition : au contraire, il faut distinguer exacte- « ment la part qu'y prend l'une de nos facultés, d'avec « celle qui doit être exclusivement attribuée à l'autre. » (Kant, *Crit. der reinen vern.*, *page* 75.)

(1) L'imagination est la faculté qui met en jeu l'or-

Cette association de parties ne peut cependant se faire tout à la fois, et quoique l'instant dans lequel l'imagination la produit nous paraisse indivisible, elle est nécessairement successive : puisque chaque perception est revêtue de sa portion de *temps ;* il faut donc qu'à chaque passage d'une perception à une autre, les perceptions précédentes se reproduisent continuellement dans l'entendement pour que cette faculté puisse enfin saisir dans une seule *pensée* ou conception l'ensemble des perceptions que fournit un objet, un phénomène. On nomme *mémoire* la faculté d'opérer une semblable reproduction.

La *conscience intime* accompagne toujours

---

ganisation de l'intelligence : compagne inséparable de la *vie,* elle agit dans tous les instans, depuis la naissance jusqu'à la mort, dans l'état de sommeil comme dans celui de veille. Elle enfante souvent des choses contradictoires et absurdes, en ce qu'elle lie des idées qui ne peuvent être ramenées à une même conception, quoique d'ailleurs il puisse s'y trouver, dans certains cas, l'apparence de la vérité. C'est la raison seule qui peut, en sa qualité de législatrice suprême du *savoir,* régir cette faculté d'une manière convenable, et ce n'est qu'au moyen d'une culture intellectuelle qu'on peut parvenir à la lui soumettre.

l'action de la mémoire, c'est à dire que nous sommes convaincus que ce qui est reproduit par la mémoire est précisément le même que ce que l'imagination avait d'abord produit.

L'imagination, la mémoire et la conscience intime sont donc les facultés à l'aide desquelles l'entendement réunit les perceptions de la sensibilité, établit entre ces perceptions des lois et des rapports, leur imprime enfin sa *forme* propre, sa constitution originaire.

§ IV.

Réunir plusieurs perceptions en une seule pour déterminer ce qu'est un objet, ou ramener plusieurs phénomènes de la même espèce à une même conception générale sous laquelle ils sont tous compris, c'est *juger*; l'action de l'entendement a donc lieu par des *jugemens*. Or l'exercice de la *pensée* ne peut se faire que d'après certaines conceptions fondamentales, qui sont la *forme* de l'entendement et conséquemment celle de tout notre savoir; car, et c'est ici le lieu de le faire observer, si le premier élément de nos connaissances est une *sensation*, ce n'est point cette sensation qui se transforme et devient *entendement*, comme l'a

prétendu Condillac (1). La sensation n'est que *l'occasion* qui développe l'activité de l'intelligence : et d'ailleurs comment l'entendement pourrait-il réunir les perceptions, s'il était produit par ces perceptions? Comment pourrait-il les réunir, s'il ne le faisait en suivant les lois qui forment son essence; et enfin comment pourrait-il les réunir, s'il n'était pas antérieurement et originairement en nous.

Nous ne *pensons* donc, qu'en rapportant les perceptions de la sensibilité à certaines conceptions formelles, et :

« Puisque ces conceptions originaires sont « autant de lois primitives et fondamentales de « la pensée, et que ce n'est que par elles que « sont possibles les jugemens ou les actes de « la pensée, il est évident que la forme de tous « les jugemens, ou la manière dont *l'entende-* « *ment* juge, doit être aussi déterminée par ces « conceptions pures et fondamentales. Elles doi- « vent donc se retrouver dans les modes de tous « les jugemens possibles. Si la forme d'un juge- « ment quelconque n'est empruntée que des « conceptions pures de *l'entendement;* si aucun

---

(1) La *transformation* de la sensation, est aussi probablement elle-même une sensation transformée!

« jugement n'est possible sans elles, il doit né-
« cessairement se trouver dans *l'entendement*
« autant de conceptions pures qu'il y a de
« formes de jugemens. Ainsi, comme il nous
« est impossible d'acquérir la perception immé-
« diate d'un objet hors du temps et de l'espace,
« c'est à dire indépendamment des formes de
« notre *sensibilité*; de même il nous est impos-
« sible de concevoir une chose, autrement
« qu'au moyen des conceptions pures, qui sont
« les organes et les lois fondamentales de cette
« faculté active que nous nommons *entende-*
« *ment* (1). »

Pour connaître les formes ou règles primitives de l'entendement, il ne s'agit que de rechercher celles des jugemens, puisqu'un jugement ne peut être fait qu'au moyen des lois inhérentes à l'entendement. D'abord, nos jugemens se divisent en deux classes, dont l'une comprend les jugemens qui servent à déterminer les objets, et l'autre, ceux qui se rapportent au principe de leur existence. La première classe se compose des jugemens de *quantité* et de *qualité*, la seconde de ceux de *relation* et de *modalité*.

(1) Kinker, *Essai d'une exposition de la critique de la raison pure*, page 32.

Chacun de ces jugemens peut être formé de trois manières : par un jugement de *quantité* nous pouvons considérer ce qui nous affecte comme ne faisant qu'un ensemble, une *totalité*, ou comme formant *plusieurs*, ou enfin comme *unité*. Par un jugement de *qualité* nous considérons l'objet comme *possédant* un attribut, ou comme étant *privé* de cet attribut, ou enfin nous déterminons l'objet en énonçant un attribut qu'il n'a pas ; ce qui établit une *limite* dans la généralité des objets, d'un côté de laquelle les objets ont certaines qualités, tandis que de l'autre ils sont privés de ces mêmes qualités. Par un jugement de *relation*, nous concevons ; 1° le rapport d'un objet comme *substance* à un autre qui n'est qu'un *accident* du premier ; 2° le rapport d'un objet comme *principe* avec un autre comme dérivant de ce principe ; 3° le rapport de deux ou plusieurs objets comme existant ensemble, comme ayant une *réciprocité d'action*. Par un jugement de *modalité* nous concevons l'objet comme *possible*, comme *existant* réellement ou comme *nécessaire* (1).

---

(1) Cette dernière forme des jugemens détermine le mode suivant lequel le sujet pensant agit dans la for-

Les formes des jugemens, et conséquemment les conceptions pures et primitives de l'entendement, sont donc : pour les jugemens de

QUANTITÉ,

1. *Unité*; 2. *Pluralité*; 3. *Totalité*;

QUALITÉ,

4. *Réalité*; 5. *Privation*; 6. *Limitation*;

RELATION,

7. *Substance et accident*; 8. *Causalité ou loi de cause et d'effet*; 9. *Communauté ou loi d'action et de réaction*;

MODALITÉ,

10. *Possibilité et impossibilité*; 11. *Existence et non existence*; 12. *Nécessité et contingence.*

---

mation du jugement, c'est-à-dire la valeur d'un jugement par rapport à la pensée même.

Les trois critériums, logiques de la vérité, sont fondés sur les trois catégories de la modalité, savoir : le principe de *contradiction* et *d'identité* sur la catégorie de *possibilité*, le principe de *raison suffisante* sur celle d'*existence*, et le principe d'*exclusion* sur celle de *nécessité*.

C'est au moyen de ces douze conceptions pures ou *catégories*, comme les a nommées *Kant* (auquel on doit la théorie dont nous ne pouvons donner ici qu'un résumé rapide), que la pensée lie les objets isolés, perçus par la sensibilité, et qu'elle apporte une *unité* dans nos connaissances.

Nous renverrons pour les détails aux ouvrages déjà cités de MM. de Villers et Kinker; il nous suffit ici d'avoir posé ces principes.

§ V.

Les conceptions primitives de l'entendement sont comme les instrumens de l'intelligence. Ce n'est que par elles que sont possibles les jugemens, et conséquemment ce n'est que par elles que nous pouvons acquérir des connaissances.

« Juger, c'est subsumer dans une concep-
« tion; c'est à dire rapporter un objet à telle
« ou telle conception. *L'entendement* n'opère
« qu'au moyen de la conception. Mais, comme
« nous l'avons évidemment prouvé, il n'opère
« aussi qu'au moyen de ses formes pures. Ces
« formes pures de l'entendement sont donc
« évidemment des conceptions, dans lesquelles

« peuvent être subsumés les objets de la *sensi-* « *bilité,* ou d'autres conceptions, sans qu'elles- « mêmes puissent être rangées sous d'autres « conceptions. Elles sont d'une nécessité rigou- « reuse, et ne peuvent par conséquent être dé- « rivées de l'expérience, où tout est contingent; « et, puisque c'est par elles que commencent « toutes nos autres conceptions, sans qu'il nous « soit possible de remonter plus haut, elles sont « évidemment autant de conceptions primitives « et fondamentales, et la source première de « toute notre connaissance, tant de celle qui est « pure que de celle qui a pour objet l'expé- « rience. Cependant l'intuition de l'expérience « est indispensable pour cela, comme nous l'ex- « poserons plus clairement dans la suite. Nous « avons dejà dit à ce sujet, qu'une conception « sans perception, est absolument vide, les « perceptions pouvant seules fournir à l'*enten-* « *dement* la matière de la pensée ; matière sans « laquelle l'opération de l'entendement ou la « formation d'un jugement ne peut jamais avoir « lieu; de même qu'un moule ne peut commu- « niquer sa figure, sans matière propre à en « recevoir l'empreinte. Or, les perceptions de « notre sensibilité, dans le temps et dans l'es- « pace, sont précisément la matière propre à

« être assumée dans les formes pures de l'en-
« tendement; comme ces formes elles-mêmes
« sont faites pour recevoir et *conformer* les
« perceptions de la *sensibilité*. C'est sur cette
« aptitude réciproque qu'est fondée la possibi-
« lité de la pensée. En effet, que résulterait-il
« d'une conception pure telle que la quantité,
« par exemple, si cette forme de l'*entendement*
« n'était adaptée à quelque perception, du moins
« à une perception pure? Nous sommes donc
« obligés, pour penser, de rendre sensibles les
« conceptions de l'*entendement*, en les appli-
« quant aux perceptions de la *sensibilité*. En
« faisons-nous, par exemple, l'application à la
« perception pure du *temps*, telle que nous le
« percevons intérieurement (ce qui, comme
« nous l'avons vu, ne peut s'effectuer que par
« une suite de sensations intérieures), nous ac-
« quérons par-là une conception tout à la fois
« pure et sensible. Kant l'appelle *schéma*,
« image sensible d'une conception de l'enten-
« dement. C'est ainsi que le nombre, ou l'ex-
« pression numérique d'une quantité est une
« image schématique de la quantité. La quan-
« tité numérique est, à la vérité, une conception
« pure; néanmoins ce n'est pas une conception
« primitive, puisqu'elle se laisse ramener à la

« conception, mère de *quantité* en général. (1) »

Ainsi l'application des formes pures de l'entendement à celles de la sensibilité, donne naissance aux *schémas* ou conceptions générales. Lorsque quelque chose limite un schéma, il en résulte une *image;* cette image devient *objet,* lorsqu'elle est rapportée à une perception.

C'est de cette manière que les principes premiers des sciences se produisent dans l'esprit de l'homme, et se trouvent réalisés ensuite dans la nature.

Nous vivons donc entourés de *phénomènes;* rien de *réel en soi* ne se manifeste à notre intelligence, car tout ce qui nous apparaît est aussitôt revêtu de l'espace et du temps et rangé sous les catégories, c'est à dire devient un phénomène; dans cet état la chose réelle, l'être en soi, le *noumène* (2), (comme Kant le nomme) est devenu inapercevable pour nous.

Il résulte de cela, dit Villers dans son exposition de la philosophie de Kant :

---

(1) Kinker, page 49.

(2) Les apparences sensibles sont les *phenomènes*, et les objets en *eux-mêmes*, c'est-à-dire tels qu'ils sont indépendamment de la manière dont il nous apparaissent, sont les *noumènes*.

« Que les distinctions faites jusqu'ici de la matière et de l'esprit, de l'âme et du corps, ne portent sur rien de réel, ni d'existant en effet hors de nous dans les choses ;

« Que le matérialisme repose par conséquent sur une base illusoire, faisant objectif ce qui est subjectif, et qu'il n'est qu'une opinion radicalement dépourvue de sens ;

« Que les questions tant débattues : *Si la matière peut penser?* Si notre *âme* est matière? Si *Dieu* est matière, etc.? sont de même illusoires et dépourvues de sens ;

« Que celle du *plein* et du *vide* dans l'espace, n'a pas plus de consistance. L'espace pur et *à priori* est vide ; l'espace empirique et appliqué aux objets sensibles, ne peut nous apparaître que comme plein. »

§ VI.

Nous avons vu comment l'entendement liait les perceptions de la sensibilité, et formait ainsi des représentations d'objets ; mais indépendamment de ces représentations, nous en avons encore d'autres qui ont un caractère particulier et forment une nouvelle classe. Nous lions les conceptions de l'entendement comme ce

dernier avait lié les perceptions de la sensibilité, et nous en tirons des conclusions et des idées d'objets qui ne peuvent être réalisés par l'expérience; nous sommes entraînés vers l'absolu, l'infini; et nous avons des représentations d'êtres purement intellectuels. La faculté d'avoir de semblables *idées* se nomme *raison*.

La *raison* est la faculté de déduire des conséquences particulières de principes généraux. Remontant sans cesse de conséquence en conséquence, de principe en principe, elle ne s'arrête que lorsqu'elle est parvenue à une condition tellement générale et inconditionnelle, qu'elle ne puisse dériver d'aucune autre. Généralité absolue est donc le point où tend la *raison*, où vont se réunir toutes ses opérations. C'est cette faculté qui donne la dernière unité intellectuelle à nos connaissances.

L'analyse de cette faculté nous étant inutile ici, nous ne pousserons pas plus loin cette déduction, et nous nous contenterons de conclure que notre intelligence est l'ensemble de trois facultés.

1° La sensibilité : faculté des intuitions, *perceptions;*

2° L'Entendement : faculté des jugemens, *conceptions;*

3° La raison : faculté des notions supersensibles des *idées*.

§ VII.

Nous avons vu que, hors du *sujet* connaissant, il n'y avait nulle possibilité d'arriver à la connaissance d'un *objet* en soi : d'un *noumène;* que les lois de la nature n'étaient que les propres lois de notre intelligence, et que la seule certitude à laquelle nous puissions parvenir dans le monde *sensible*, est une certitude conditionnelle et phénoménale dépourvue de toute espèce de valeur *objective*.

Mais l'homme est : il est une chose en soi : un *noumène;* indépendant de la manière dont il peut envisager son existence, sa conscience se manifeste à sa conscience sans subir les *formes* de sa faculté de connaître : et c'est en se repliant sur lui-même, en examinant ce qui se passe dans le centre intime de son être, qu'il reconnaît qu'il est, d'une réalité absolue qui n'a plus aucun rapport avec le *temps* et l'*espace*, ou les lois de *cause* et d'*effet*, d'*action* et de *réaction*, etc. etc.

L'étude de l'homme présente donc deux points de vue différens.

Dans le premier, l'homme s'envisage média-

tement au moyen de son intelligence, et il devient alors pour lui-même un objet perçu et conçu, un *phénomène*, soumis comme tous les phénomènes aux lois du monde *sensible*.

Dans le second, il s'envisage immédiatement au moyen de sa conscience; et seulement alors il s'aperçoit ce qu'il est réellement, une chose en soi, une réalité absolue, un *noumène*.

Nous ne pouvons suivre ici les conséquences de ce dernier point de vue, qui est particulièrement fondé sur ce que l'homme n'est point destiné seulement à connaître, mais encore à *agir*, et que de là résulte nécessairement un ordre de *réalités* qui n'ont leur source et leur principe qu'en lui. Ce n'est point non plus, comme *raison pratique*, qu'il peut nous être important d'envisager la *volition* ou la faculté de vouloir : ces hautes considérations philosophiques sont inapplicables à notre objet. Il nous suffit de savoir que la volition est, en général, le caractère essentiel de la vie; qu'elle est la faculté qu'a un être d'agir conformément à ses représentations; et qu'elle devient *volonté* lorsqu'elle puise dans la raison les motifs de ses déterminations. Nous ne considérerons cette faculté que d'une manière empirique, et dans l'influence qu'elle exerce sur l'organisme.

§ VIII.

Tous les phénomènes des corps vivans peuvent se rapporter à deux classes, savoir : sens et mouvemens, dont les propriétés correspondantes dans l'organisme sont l'*irritabilité* et la *contractilité*. L'irritabilité ayant été déjà examinée dans le chapitre précédent, nous allons jeter un coup-d'œil rapide sur la contractilité.

Les mouvemens qui ont lieu dans le corps humain sont de deux espèces : les uns intérieurs, organiques, sont involontaires, et s'exécutent sans la participation de l'intelligence ; les autres, nommés *mouvemens de locomotion*, à l'aide desquels le corps se transporte d'un lieu à un autre, sont entièrement soumis à l'empire de la volonté.

Les organes de nos mouvemens volontaires sont les muscles. Stimulés par l'influx cérébral qui y est apporté par les nerfs distribués entre les fibres qui les composent, les muscles se contractent, et mettent en mouvement les parties auxquelles ils se rapportent.

Quand aux mouvemens intérieurs, dont le résultat est l'entretien de la vie, nous aurons bientôt occasion de les examiner plus particulièrement.

CHAPITRE III.

Action de l'homme sur ses semblables.

§ Ier.

En vertu de la troisième des lois de l'entendement, la *relation*, tous les objets perçus et conçus par l'intelligence, tous les *phénomènes*, nous apparaissent comme liés par une *communauté d'action* (ch. II, § II), comme exerçant les uns sur les autres une influence réciproque. L'homme, comme être physique, doit donc nécessairement agir et réagir sur tous les objets en général et sur ses semblables en particulier; pour peu qu'on ait compris les principes exposés dans le chapitre précédent, on en verra facilement *à priori* la nécessité.

Mais quelle est cette influence? N'est-elle qu'un cas particulier des lois générales de la matière, une simple modification de l'*attraction*, de cette force universelle qui réunit tous les corps en un seul système? Ou présente-t-elle un caractère particulier qui la range dans une autre classe? C'est ce qu'il est important d'examiner.

Les objets peuvent agir sur l'homme de deux manières, savoir : par une action générale commune à tous les êtres dont, en sa qualité de partie intégrante; il ne peut avoir aucun sentiment distinct; ou par une action individuelle qui se rapporte particulièrement à lui, et dont il a la conscience. Suivant ce second mode, qui est le seul qui puisse nous intéresser ici, toute action percevable par l'homme ne peut se manifester que par une sensation; ce n'est que la sensation seule qui nous fait juger de l'action, et qui nous autorise à attribuer aux objets certaines propriétés, bien ou mal fondées, relatives aux rapports dans lesquels ils se trouvent avec nous; ce n'est même que la sensation qui nous fait connaître l'existence des objets.

Or, au milieu de cette variété infinie d'impressions qui nous arrivent de toutes parts, celle que nous recevons de nos semblables se distingue éminemment des autres; il s'y joint un sentiment d'attrait ou d'éloignement, en général très-délicat, souvent même peu sensible, quoiqu'il puisse se manifester dans certains cas avec une intensité extraordinaire. Cette impression parfaitement distincte de toutes celles que les autres objets nous font éprouver, a été observée et connue de toute antiquité, et désignée

par les noms de *sympathie* et d'*antipathie*.

Il ne faut pas confondre cette sensation purement physique, avec les sentimens moraux de bienveillance et de haine qui résultent souvent de l'habitude et de la fréquentation, et qui sont toujours produits par une suite de jugemens. La *sympathie*(1), telle que nous l'entendons ici, ne provient d'aucune impression reçue primitivement par les sens extérieurs, et l'intelligence ne peut la légitimer. Ainsi, son caractère distinctif étant la production d'une détermination spontanée, elle n'est conséquemment elle même qu'une impression *instinctive* (c'est-à-dire, qu'une impression reçue par les organes intérieurs (ch. I § III). Donc l'homme agit en même temps sur les sens extérieurs et sur les sens intérieurs de ses semblables.

Quant à cette action elle-même, en la réduisant à l'impression primitive, on peut la considérer comme une modification de l'*attraction*, de cette loi générale de la nature qui se manifeste chez tous les êtres avec les différences qui résultent des organisations respectives; ici,

(1) Sous ce nom seul, nous comprendrons dorénavant les deux impressions opposées d'attrait ou d'éloignement.

l'influence réciproque des organes intérieurs de deux individus, tendant à établir le même mode de mouvement dans les viscères semblables, doit nécessairement faire éprouver une impression antipathique lorsque les mouvemens organiques n'ont pas de rapports entr'eux, et une impression opposée lorsque l'harmonie existe entre ces mouvemens. Ce n'est que l'influence des facultés morales, qui, donnant à la sympathie de nouvelles forces et de nouvelles déterminations, en fait une action distincte et particulière, ainsi que nous allons l'examiner.

§ II.

L'homme n'agit sur les objets qu'à l'aide de ses organes corporels. Ces derniers sont les seuls moyens de communication qui existent entre lui et la nature; et il ne peut agir sur cette nature qu'après avoir préalablement agi sur ses organes. En effet, *l'être* quelconque, le *noumène,* qui constitue l'objet de la connaissance, ne se *réalise*, c'est à dire n'acquiert une existence dans l'espace et dans le temps, que par l'application que l'intelligence lui fait de ses *formes* propres (ch. II. § v.). Or, pour qu'une telle application soit possible, il faut qu'il existe nécessairement dans l'*être* une dis-

position primitive à devenir objet de l'intelligence ; et dans l'intelligence une virtualité qui puisse se mettre en contact avec cette disposition primitive, sans quoi il n'existerait aucun rapport entre l'*être* et l'intelligence ; et leur neutralisation, dans laquelle consiste la *réalité* de ce monde, serait impossible : de même lorsque cette neutralisation a eu lieu, l'*être* étant devenu un *phénomène*, c'est à dire un objet matériel existant dans l'espace (ch. II, § v), son action sur l'intelligence, auquel la même neutralisation donne un corps matériel, ne peut apparaître que comme l'action d'une portion de matière sur une autre ; et conséquemment, les relations entre l'intelligence et les objets, ne sont possibles qu'au moyen des organes corporels, qui en sont le point de contact nécessaire.

En partant de ce principe, et en considérant les objets dans leur existence relative, on voit facilement que puisque l'homme par son organisation physique, agit sur les sens intérieurs de ses semblables, comme nous l'avons reconnu dans le paragraphe précédent, il doit, par l'influence que sa volonté exerce sur cette organisation (ch. II, § II), modifier son action et lui imprimer de nouvelles formes.

Nous avons vu (ch. II, § VIII) que la volonté de l'homme agit sur ses organes locomoteurs, à l'aide des nerfs qui déterminent la contraction des muscles, par l'influx cérébral dont ils sont les conducteurs. Mais ce qu'il est important de faire observer, c'est que l'influence cérébrale s'exerce suivant deux modes d'action distincts, savoir : avec conscience, lorsqu'elle détermine des mouvemens volontaires; et sans conscience, lorsqu'elle ne se manifeste point au-dehors, et qu'elle se porte *médiatement* sur le système viscéral. Ce second mode d'action est susceptible de plusieurs modifications, dont nous aurons sujet de nous occuper par la suite : ici il nous importe seulement d'examiner comment elle modifie la sympathie.

La volonté, comme nous le verrons plus en détail dans le chapitre suivant, est une cause qui, jointe à l'*attention*, augmente l'irritabilité de l'organisme. Son influence sur l'estomac et la vessie est connue : celle qu'elle exerce sur les autres viscères n'est pas moins importante, quoiqu'elle ne se manifeste que dans un petit nombre de cas particuliers. En concentrant l'attention et la volonté, de manière à ne produire aucun acte extérieur, il est hors de doute qu'on n'agisse médiatement sur le système vis-

céral; ce système et le système cérébral se communiquant mutuellement l'action et l'excitation (ch. I. § 1). Ainsi la *sympathie*, ou l'impression des organes intérieurs, aura d'autant plus d'intensité chez un individu, qu'il y aura plus de concentration chez celui qui la produit; car cette concentration, cette *volonté* qui porte toute l'influence cérébrale sur les viscères, ayant pour effet l'augmentation de l'irritabilité des nerfs du système viscéral, l'action sympathique de ces nerfs est pareillement augmentée.

Il se présente alors plusieurs phénomènes : le système viscéral de l'individu qui reçoit l'action, se trouvant influencé par une cause étrangère, ne peut augmenter d'irritabilité, sans que cette propriété organique ne diminue dans le système cérébral, si sa volonté, n'entretenant point l'énergie de ce système, reste passive; car, l'irritabilité considérée en elle-même, sans le concours des facultés morales, n'augmente jamais dans un organe, qu'elle ne diminue proportionnellement dans les autres (1). Dans ce

(1) Remarquons donc ici que la sensibilité se comporte à la manière d'un fluide, dont la quantité totale est déterminée, et qui, toutes les fois qu'il se jette en plus grande abondance dans un de ses canaux, di-

dernier cas, en supposant l'action portée à son plus haut degré d'intensité, l'irritabilité abandonne le système cérébral, se porte toute entière sur le système viscéral, dont les organes deviennent alors susceptibles de recevoir et de transmettre avec conscience les impressions des objets; et le développement de l'*instinct* a lieu, tandis que l'individu entre dans un état apparent de sommeil, ses sens extérieurs ne pouvant plus recevoir aucune impression.

On a nommé *magnétisme animal* cette action d'un homme sur son semblable, et *somnambulisme*, le phénomène qui en résulte; savoir : la translation de l'irritabilité de l'un des systèmes nerveux à l'autre. Ce phénomène est susceptible de plusieurs nuances et degrés qui seront examinés plus loin. Poursuivons la déduction des faits généraux.

D'après ce qui précède, on voit que, dans l'acte magnétique, la volonté n'agit point immédiatement sur l'individu qui est magnétisé, et que l'intensité de l'action dépend de trois

---

minue proportionnellement dans les autres. (Cabanis, *Rapport du physique et du moral*, t. 1, page 121.)

Nota. L'auteur entend par *sensibilité*, ce que nous désignons par le nom d'*irritabilité*.

causes principales : 1° la force de la volonté de celui qui agit; 2° l'état plus ou moins passif de celui qui reçoit l'action; 3° des rapports organiques des individus, ou du degré primitif de la sympathie. C'est ainsi qu'une volonté faible ne produit que des résultats incertains; que la dissipation de la personne magnétisée, étant une cause d'excitation pour l'organe cérébral, s'oppose à la production des phénomènes; et que souvent un magnétiseur agit fortement, tandis qu'un autre ne peut obtenir la moindre action sur une même personne.

Pour nous résumer, l'homme agit immédiatement sur ses semblables par son organisation physique, en déterminant chez eux une impression instinctive, etmédiatement par sa volonté, qui produit une translation plus ou moins complète de l'irritabilité du système cérébral au système viscéral, dont le plus haut degré constitue le somnambulisme magnétique.

CHAPITRE IV.

Influence du moral sur le physique.

§ Ier.

Les rapports du physique et du moral de l'homme ont été l'objet de plusieurs ouvrages, dont le principal, regardé comme classique en France, est celui de Cabanis, cité ci-dessus. A l'exemple des disciples de Condillac, cet auteur ne s'élève point au-dessus de la sensation, et suivant lui, l'influence du moral sur le physique se borne à celle de l'organe cérébral sur les autres organes; c'est à dire, en restituant aux mots leur signification précise, à celle du physique sur le physique. Les conséquences de cette prétendue théorie, sont de considérer la physiologie comme nécessaire pour la fondation de la morale, dont le but est simplement alors de régler les appétits et les penchans. On peut, au moyen des principes exposés dans le chapitre second, apprécier cette doctrine, qui dégrade la dignité de l'homme.

Depuis que les physiologistes ont prétendu

que l'étude des fonctions vitales était la condition nécessaire de celle de la formation de la pensée, et que les idéologues ont soutenu que toute la philosophie se bornait à la seule idéologie, les recherches supérieures ont été proscrites du domaine des sciences; leurs principes premiers ont été méconnus, et il en est résulté la confusion la plus étrange, le cahos le plus inextricable. C'est ainsi qu'on a voulu rejeter des mathématiques l'idée de l'*infini*, sans laquelle elles n'existeraient point; que, renversant de fond en comble les principes inhérens à l'existence humaine, on a proclamé *l'intérêt personnel bien entendu*, premier principe de la morale; qu'on a divisé la nature, et reconnu le *hasard* créateur de l'univers.

Les prétentions des physiologistes ne seraient que ridicules, si elles n'étaient dangereuses, car, vouloir avec Bichat (1) que la mémoire, l'imagination et le jugement soient des fonctions du cerveau, c'est bonnement confondre les impressions qui donnent lieu à l'exercice des facultés intellectuelles, et ces facultés elles-mêmes; et cette erreur ne peut nuire qu'à celui qui la fait; mais, admettre avec le même au-

(1) Bichat, *Recherches physiologiques*.

teur que chaque hémisphère cérébral perçoit une sensation isolée, produit ou crée une mémoire, dont la réunion forme un seul jugement; et qu'en supposant de l'inégalité dans les hémisphères, il en résulte inégalité dans les sensations, dans la mémoire, et conséquemment dans les jugemens, c'est admettre un principe qui justifie tous les crimes, et dont la conséquence la moins révoltante, est que l'éducation est inutile pour rectifier le jugement; et c'est ainsi qu'en restant dans la région des sens, on marche d'absurdité en absurdité.

Nous n'avons point la prétention de traiter ici complètement la grande question qui nous occupe ; il faudrait, pour en donner une solution satisfaisante, remonter à des principes dont l'exposition nous entraînerait loin de notre but. On doit donc ne considérer ce qui suit que comme un simple aperçu.

Dans le monde sensible, soumis aux conditions du temps et de l'espace, l'intelligence, ainsi que nous l'avons déjà reconnu, liée à ses organes corporels, n'agit et ne réagit que par leur moyen. Cette liaison intime suppose nécessairement une influence réciproque des organes sur l'intelligence, et de l'intelligence sur les organes, sans laquelle elle ne pourrait être

conçue. En considérant l'action de l'organisme sur l'intelligence, on peut facilement reconnaître que son effet principal est d'enchaîner la *liberté*, au moyen des impressions instinctives, dont le résultat immédiat est la production des désirs et des appétits, et donne lieu à des déterminations contraires aux lois de la raison-pratique. L'action de l'intelligence, considérée en général, et nommément celle de la liberté, est la répression de ces mêmes déterminations.

§ II.

Pour quitter le point de vue général, et aborder les phénomènes particuliers qui se rattachent plus directement à notre objet, nous séparerons en deux classes les résultats de l'action des affections morales : les unes, telles que la joie, le courage, l'espérance et l'amour, augmentent l'activité de l'organisme ; les autres, telles que la crainte, la tristesse et la haine, diminuent cette activité (1). Il en est d'autres, la colère, le désespoir, etc., qui peuvent être rangées tour à tour dans chacune de ces classes, suivant les circonstances qui les accompagnent.

(1) Richerand, *Nouveaux élémens de physiologie.*

Certains organes sont plus particulièrement affectés que les autres : les fonctions de l'estomac, par exemple, sont troublées et en quelque sorte suspendues par le chagrin ; la joie produit un épanouissement agréable dans la région précordiale, lorsqu'elle est modérée ; vive, elle produit un sentiment d'anxiété ; excessive, une désorganisation qui peut entraîner la mort ; la colère influe d'une manière majeure sur la sécrétion de la bile, en dérangeant les opérations du foie.

Pour bien analyser cette action et s'en former une idée exacte, il ne faut pas perdre de vue que les passions ou les affections morales sont primitivement les résultats de l'action de l'organisme sur l'intelligence : la sensibilité reçoit d'abord des impressions instinctives d'*appétit*, qui deviennent *passions*, par un travail intellectuel, et arrêtent ensuite le développement de la raison. L'intelligence étant ainsi identifiée avec les passions, réagit sur l'organisme, et produit les phénomènes que nous venons d'exposer.

L'intelligence agit donc sur l'organisme de deux manières : par les passions, elle produit en général un dérangement de fonctions vitales ; par sa *liberté*, c'est-à-dire par sa faculté de

prendre la raison pour arbitre de ses déterminations, elle réprime les impressions instinctives, et conséquemment entretient ou rétablit l'ordre des fonctions vitales.

Il résulte de ces principes la confirmation de ce que nous avons exposé dans le chapitre précédent ; savoir : que l'homme agit au moyen de sa volonté sur ses organes intérieurs, et par suite sur ceux de ses semblables. Nous pouvons actuellement analyser plus particulièrement cette action.

CHAPITRE V.

Classification des phénomènes du Magnétisme.

§ Ier.

POUR obtenir une classification satisfaisante des phénomènes du magnétisme, il suffit de remonter aux principes qui nous ont fait reconnaître son existence. En effet, le magnétisme n'étant que le résultat composé de l'influence réciproque de l'organisme et de l'intelligence, les phénomènes qui en dépendent peuvent être ramenés à deux classes principales, en les considérant séparément sous le rapport de chacune de ces causes. La première classe est celle des phénomènes qui dépendent particulièrement de l'organisme; la seconde, celle des phénomènes qui dépendent particulièrement de l'intelligence. Nous nommerons la première, *classe des phénomènes physiologiques*, et la seconde, *classe des phénomènes psycologiques*. Nous allons les examiner successivement.

§ II.

Nous avons établi (ch. IV, § II), que l'effet principal du magnétisme est la translation de

l'irritabilité du système cérébral au système viscéral. Cette translation pouvant être plus ou moins complète, donne lieu à plusieurs phénomènes qui forment proprement la classe des phénomènes physiologiques, dont nous allons donner ici la déduction.

Lorsque les organes intérieurs, et nommément le système viscéral d'un individu, sont actionnés par une cause capable d'augmenter leur irritabilité, il peut se présenter plusieurs cas, savoir :

1° Le système viscéral n'est d'abord que faiblement sollicité; et conséquemment le résultat n'est qu'une accélération ou qu'un ralentissement partiel de la circulation, ce qui se manifeste par une sensation plus ou moins intense du chaud ou du froid;

2° L'action étant plus déterminée, l'organe cérébral commence à en ressentir l'influence, son irritabilité diminue; ce qui produit soit une lassitude, soit une pesanteur de tête, soit enfin le sommeil;

3° L'intensité de l'action augmentant encore, le système viscéral acquiert assez d'irritabilité pour pouvoir transmettre ses impressions : alors le développement de l'instinct a lieu;

4° Enfin, la translation de l'irritabilité étant

complète, l'individu n'a plus qu'une vie instinctive, qui présente des caractères remarquables, que nous exposerons lorsqu'il en sera question.

Telle est la division générale des phénomènes physiologiques.

§ III.

Lorsque l'organisme, mû par une cause étrangère, présente les phénomènes que nous venons de classer, l'intelligence doit nécessairement s'en trouver influencée de la manière suivante :

1° Dans le premier degré d'action, tel qu'il est exposé ci-dessus, l'attention se fixant pour démêler les mouvemens intérieurs qui produisent la chaleur ou le froid, il ne peut y avoir encore que de l'étonnement ;

2° L'organe cérébral perdant de son irritabilité, ne transmet que des impressions confuses ; l'imagination est embarrassée, et conséquemment la liaison des idées ne se fait plus que difficilement ;

3° L'instinct se développant, l'intelligence ne reçoit plus d'impressions déterminées que par le système viscéral ; ces impressions étant *instinctives*, c'est-à-dire produisant des déter-

minations spontanées, leur liaison se fait sans être régularisée par la raison, et alors l'individu ne *juge* plus, il *sent*, quoique les impressions extérieures, qui n'ont point entièrement cessé, occasionnent des distractions.

4° La translation de l'irritabilité étant complète, les sens extérieurs n'occasionnent plus aucune distraction, les organes de l'instinct acquièrent leur plus haut degré d'irritabilité, et l'individu n'est plus en relation avec la nature que par ces organes; son intelligence entièrement subordonnée aux impressions des sens intérieurs, cesse d'agir avec *liberté* (ch. IV. § I.); l'imagination n'est plus subordonnée à la raison, et le jugement se trouve remplacé par la *prévision*, ou par la faculté de saisir dans l'association des idées les représentations antérieures et postérieures, c'est à dire le passé et l'avenir.

C'est alors que la puissance du magnétiseur est arrivée à son plus haut degré de complément; ses pensées les moins déterminées, ses moindres désirs, influent sur le magnétisé, qui les saisit avec une exactitude extraordinaire; on dirait qu'il n'a plus de vie propre, et que la *raison* du magnétiseur a remplacé la sienne.

Telles sont les divisions principales que peuvent présenter les phénomènes pscycologiques.

On conçoit facilement qu'il existe une infinité de nuances dans ces phénomènes; aussi s'en présente-t-il chaque jour qui ont un caractère particulier, et c'est ce qui a contribué, en donnant un attrait puissant au Magnétisme, à le soutenir malgré tous les obstacles qui se sont opposés à sa propagation. Cependant, au moyen des divisions générales que nous avons établies, et en examinant les nuances principales de ces divisions, il nous sera possible de donner une exposition systématique des phénomènes caractéristiques du Magnétisme.

§ IV.

Un résultat aussi étonnant que la production de semblables phénomènes, au moyen d'une cause dont l'influence paraît si légère au premier aspect, ne pouvait manquer de produire deux effets totalement opposés : l'enthousiasme et l'incrédulité; l'enthousiasme, en ce qu'il transporte ceux qui en sont les témoins dans un monde de merveilles; l'incrédulité, en ce qu'il choque la raison, et de là, l'impossibilité de convaincre par les temoignages.

La découverte du Magnétisme est encore trop récente pour pouvoir être examinée sans partialité. Les cendres de Mesmer ne sont point encore refroidies, la postérité n'a point com-

mencé pour lui. Afin de mettre nos lecteurs à même d'apprécier cet homme sur lequel l'envie a épuisé tous ses traits, et pour prendre acte que jusqu'à ce jour les passions seules ont jugé sa découverte, nous allons jeter un coup-d'œil sur l'histoire du Magnétisme, que nous completterons ensuite par l'exposition générale de tous les phénomènes annoncée ci-dessus.

CHAPITRE VI.

Coup-d'œil sur l'histoire du Magnétisme.

§ Ier.

Les progrès des sciences sont lents; ce n'est qu'après avoir suivi long-temps et avec opiniâtreté la même route, que l'esprit s'arrête et sent le besoin de changer de direction. Ce ne sont d'abord que des notions, de légers aperçus qui souvent retombent dans l'oubli; mais qui, recueillis enfin et fortifiés les uns par les autres, finissent par changer entièrement la carrière.

La médecine, qui n'a jamais eu la certitude des sciences proprement dites, offrait, dans le dix-huitième siècle, des traces de tentatives faites çà et là, pour lui acquérir des fondemens solides, tentatives où le vrai, enveloppé de grossiers préjugés, était dénué de tout caractère d'évidence. Le matérialisme, qui tendant à détruire la réligion et la morale, a causé le malheur de la France et le bouleversement de l'Europe, se glissait alors chez les nations étrangères, et, comme un feu dévorant qui se propage, causa un incendie général, où tout

ce qui passait les lois reconnues de la matière fut anathématisé; l'univers ne fut bientôt plus qu'une machine où l'on ne reconnaissait que poids et leviers, et tout ce qui n'entrait pas immédiatement dans la pensée par les organes des sens, fut banni comme erreur, rêverie, préjugé populaire ou charlatanisme. Quelques hommes, il est vrai, se conservèrent purs, et l'époque de l'abrutissement de l'esprit humain, cette époque honteuse où l'homme osa nier publiquement l'existence de son Créateur, vit aussi naître la plus vive lumière qui ait été émanée de la philosophie. Les travaux de ces savans n'étant point notre but, nous nous hâtons d'arriver à l'époque qui devait élever la médecine au degré de certitude des autres sciences.

Les opinions des anciens, du moins celles qui admettaient quelques principes inapercevables aux sens et des lois différentes du *concours fortuit* des atômes, étaient rejetées dans l'oubli, lorsque l'un de ces hommes nés pour les progrès des lumières, parut : il recueillit les travaux informes de ses prédécesseurs, les vivifia de son génie; et, comparant ses observations à celles de tous les siècles, s'éleva à la plus belle découverte dont les sciences physiques puissent se glorifier, le Magnétisme animal.

A. Mesmer, envers qui l'humanité a contracté une forte dette, était médecin, membre de la faculté de Vienne. Porté par son génie à s'éloigner de la route tracée, reconnaissant le peu de certitude de son art, il voulut l'établir sur des bases inébranlables.

« Je respecte trop la nature, a-t-il dit, pour « me persuader que la conservation individuelle « de l'homme ait été réservée au hasard des « circonstances, et aux observations vagues qui « ont lieu dans la succession de plusieurs siè- « cles, pour devenir le domaine de quelques « particuliers.

« La nature a parfaitement pourvu à tout « pour l'existence de l'individu. La génération « se fait sans système comme sans artifice; « comment la conservation serait-elle privée « du même avantage? Celle des animaux est « une preuve du contraire (1). »

Ces idées, jointes à ses observations, conduisirent Mesmer à concevoir l'existence d'un agent qui seul pût rétablir l'harmonie troublée dans les êtres organisés. Né avec un esprit profondément observateur, il ne put voir des maladies

---

(1) *Mémoire sur la découverte du Magnétisme animal*, page 9.

s'aggraver et se guérir avec ou sans le secours de la médecine, sans chercher à dévoiler l'opération de la nature ; le besoin de la vérité se faisait sentir vivement dans son âme : il ne la cherchait plus avec amour, mais avec inquiétude. La campagne, les forêts, les solitudes les plus retirées avaient seules des attraits pour lui ; il s'y sentait plus près de la nature, il lui tendait les bras, et l'interrogeait. Insensiblement cette vérité, poursuivie si ardemment, ne lui laissa plus de doute sur son existence. Oui, s'écriait-il, je le sens, il existe un principe sans cesse agissant, qui entretient l'équilibre dans les fonctions animales. Ce principe est donc le moteur de la santé, c'est lui qui opère ce que nous attribuons vaguement à l'art et à la nature ; le faire agir, voilà le seul, le véritable but que doit avoir la médecine. Toutes ses idées se portèrent alors sur ce principe, et il chercha à reproduire le travail de la nature. Ces premières expériences ne furent que des tâtonnemens ingénieux, dans lesquels il employa l'aimant et l'électricité. Il fut conduit par l'analogie que ces objets avaient avec le système médico-astronomique qu'il s'était formé, et dont il publia les notions en 1766, dans un ouvrage intitulé : *De l'influence des planètes sur le corps humain.*

C'est en 1772, qu'ayant entrepris le traitement d'une demoiselle attaquée d'une maladie convulsive, il lui appliqua, pendant un de ses accès, des plaques aimantées sur la poitrine et les jambes; le résultat fut extraordinaire; elle éprouva intérieurement des courans douloureux d'une matière subtile, qui, après différens efforts pour prendre leur direction, se déterminèrent vers la partie inférieure, et firent cesser tous les symptômes de l'accès. La même expérience fut répétée avec le même succès. Or, qui faisait agir ainsi cet aimant, incapable par lui-même de cette action sur les nerfs? Qui? l'influence de l'agent découvert précédemment. Mais quel était donc cet agent lui-même?

Tous les êtres influent les uns sur les autres; les corps célestes pèsent sur la terre, et la terre leur renvoie son action; les particules les plus déliées de la matière ont entre elles action et réaction; cette loi, fondée sur la nature même de notre entendement, a lieu pour tous les objets perçus par nos sens; l'homme a donc nécessairement son action propre sur tous les êtres qui l'environnent; de plus il est doué de volonté, et par conséquent capable d'augmenter l'intensité de son action. Il veut : le résultat de cette volonté est un mouvement quelconque

sensible ou apparent lorsqu'il est extérieur, et sensible lorsqu'il ne se manifeste point au-dehors. Ce dernier résultat influe néanmoins sur la nature, puisque le mouvement communiqué du cerveau à l'ensemble du système nerveux doit se transmettre, d'après la loi de continuité, aux objets environnans, quoique d'une manière imperceptible. Plus les objets environnans auront d'affinité avec le principe vital mis en mouvement, plus ils en seront influencés. Ainsi deux cordes tendues à l'unisson donnent des vibrations égales, quoiqu'une seule soit mue par une cause étrangère. Ainsi lorsqu'avec une volonté constante on porte sa pensée sur son semblable, le principe vital qui est commun, doit se mettre en harmonie.

Nous voici donc parvenus à cette vérité grande et sublime, qui, aperçue confusément de tout temps, a donné naissance à tant de superstitions. La volonté de l'homme peut mettre en mouvement le principe conservateur de la santé, elle peut en modérer et détruire les aberrations, en un mot, elle peut rendre la santé.

Infortunées victimes de tant de maux divers, rendez grâces au ciel : cet art divin qui vous soulage, sera désormais assis sur une base invariable!

Parvenu à cette consolante vérité, Mesmer ne s'occupa plus qu'à faire des expériences qui pussent déterminer la conviction, et qui l'instruisissent en même temps du mode de l'influence qu'il venait de découvrir. Combien de fois, placé au chevet d'un malade, sa volonté active et bienfaisante modérait-elle une fièvre brûlante, ou ranimait-elle des forces affaiblies!

Bientôt enfin, la multiplicité des faits ne put rien ajouter à sa conviction; c'est alors qu'il voulut les rattacher à un système général, et ce fut chez quelques auteurs antérieurs qu'il puisa des notions confuses que son génie développa; malgré les erreurs dans lesquelles il est tombé, soit en voulant trop généraliser, soit qu'il fût trop entraîné par la tendance matérialiste de son siècle, quelques parties de son système offrent les idées les plus justes et les plus saines. Il tenait enfin dans ses mains la découverte la plus intéressante; mais il lui restait une longue et pénible carrière à parcourir; elle se présentait à ses regards dans toute son étendue: il n'en fut point épouvanté, et ne songea qu'à faire participer la société au bienfait inappréciable qu'il tenait de son génie.

Les contrariétés qu'il éprouva, et la manière dont les corps savans accueillirent l'annonce de

sa découverte, forment la partie la plus curieuse de l'histoire du Magnétisme animal.

§ II.

L'histoire des grandes découvertes présente toujours à peu près les mêmes faits, quoiqu'ils se soient passés en divers temps, chez différens peuples, et sous des formes variées. Partout on retrouve les mêmes résultats de l'amour-propre, de l'habitude, des préjugés ou de l'ignorance, par-tout mêmes entraves, mêmes dégoûts pour celui qui s'élève, et de toutes parts enfin le même cri, celui de l'intérêt personnel contre ces hommes assez heureux pour soulever le voile de la vérité, et porter une main hardie sur le masque de la routine. Il est si pénible d'avouer que l'homme qui est là est plus grand que soi-même; la voix du génie est si faible au milieu des clameurs de la multitude, qu'il n'est pas étonnant que les persécutions les plus odieuses aient été trop souvent le prix des travaux les plus dignes de la reconnaissance publique!

Cependant, en examinant les causes de cette fatalité, ne pourrait-on point classer parmi celles qui s'opposent à la propagation de la vérité, le caractère moral des auteurs des décou-

vertes? Avec plus de modération dans les discours ou dans les écrits, plus de prudence dans la conduite, on convaincrait beaucoup mieux qu'avec le ton dur et quelquefois repoussant de la supériorité.

Trop fiers des faveurs de la nature, ces hommes organisés pour les sciences, et nés pour illustrer les nations, sont presque toujours malheureux par leur faute. Les savans, en général, sont indépendans; et tout ce qui tend à les surpasser froisse leur orgueil et ne peut s'attendre qu'à une opiniâtre résistance; ils préfèrent même soutenir une erreur à la honte d'avouer qu'ils se sont trompés.

Ce n'est donc qu'en s'élevant par degrés et en ménageant adroitement la susceptibilité, qu'on peut, sinon obtenir tous les suffrages, du moins en capter le plus grand nombre.

Mesmer, possesseur de l'une des plus étonnantes vérités, ne donna quelquefois que trop de marques de cette inflexibilité qui rebute, dans un siècle sur-tout où ce qui ne pouvait se démontrer géométriquement, n'était regardé que comme une erreur. Il n'est donc point étonnant que, plus qu'un autre, il ait trouvé ces épines des sciences qui en rachètent si désagréablement les fleurs.

Dans le cours des observations que nous avons décrites au § 1, Mesmer s'était servi de pièces d'acier aimanté qu'il tenait du père Hell, professeur d'astronomie à Vienne. Il avait même communiqué à ce savant les résultats heureux qu'il en avait obtenus. Semblable aux littérateurs de nos jours, le père Hell crut qu'il pouvait profiter de ces résultats. Il publia qu'il avait découvert dans l'aimant une vertu dépendante de sa forme, et qui donnait le moyen de guérir les maladies de nerfs les plus graves. Cette assertion fut reçue avec d'autant plus d'empressement, que ces maladies ont été de tout temps l'écueil de la médecine. Mesmer, surpris de cette conduite, éleva la voix; mais il était peu connu à cette époque, et le père Hell jouissait d'une grande réputation. Pour détruire l'erreur générale, Mesmer se détermina à publier l'existence du Magnétisme animal, comme une découverte essentiellement distincte des propriétés de l'aimant. Mais la prévention était établie, et l'on n'attribua qu'à l'aimant seul les effets constatés.

Le premier pas de Mesmer le conduisit à un écueil; toute sa carrière devait se ressembler. Sa découverte lui présentait les plus grands résultats; et, par une inconcevable fatalité, il

ne trouva d'abord personne capable de l'apprécier.

Il connaissait particulièrement le baron Stoerck, président de la Faculté de Vienne et premier médecin de l'empereur. Il jugea convenable de l'instruire de la nature de sa découverte et de son objet; et, lui mettant sous les yeux les détails de ses opérations, il l'invita à s'en convaincre par lui-même, en l'assurant que son intention était de lui rendre compte successivement de tous les progrès qu'il ferait. M. de Stoerck, soit timidité, soit tout autre motif, refusa cette proposition, et invita Mesmer à ne point compromettre la Faculté par une *innovation* de ce genre.

Innovation! quel mot terrible dans la bouche du président!

Malheureux! disent ces vieux piliers des écoles au jeune homme qui veut prendre un autre essor, traîne-toi sur nos bancs, marche dans les sentiers obscurs de nos anciens préjugés; garde-toi de mêler à l'art conjectural, que nous t'avons permis d'exercer, les idées d'une dangereuse innovation. Et dans notre bon pays de France, où la légèreté du caractère fait changer en un jour dix fois le goût et les modes, par une inconcevable bizarrerie, le nom d'in-

novateur n'équivaut-il pas à celui d'esprit dangereux ou dérangé ?

Avant de poursuivre le récit des faits historiques, nous sommes obligés de donner une idée de la théorie de Mesmer, relative au développement des effets qu'il avait obtenus. Quoique cette théorie ne soit qu'une hypothèse facile à combattre, elle n'influe en rien sur le mérite de la découverte.

« Il existe une influence mutuelle entre tous les corps ; mais cette influence ne peut se faire sentir sans un milieu, un moyen quelconque qui transmette réciproquement l'action.

« Car il est impossible de concevoir l'action d'un corps sur un autre, sans supposer un moyen d'action, un lien commun qui réunisse ces corps. Or, ce lien commun ne peut être qu'un fluide, et le plus subtil de tous les fluides...

« Suivant cette conception, il est facile d'expliquer le jeu de nos sensations : un objet agit sur nous, parce qu'il agit sur ce fluide qui nous pénètre de toutes parts.

« C'est donc en s'insinuant dans la substance des nerfs, que le fluide les affecte immédiatement. C'est au moyen de ce fluide qu'un homme agit sur la nature ; sa volonté lui imprime un

mouvement qui se communique, et voilà *le Magnétisme.* »

Mesmer croyait donc que l'agent dont il se servait était ce fluide universel, modifié par l'homme, et qu'il nommait *fluide magnétique animal*, à cause de l'analogie de ses effets avec ceux de l'aimant. Ce n'est point ici le lieu de dire ce que nous pensons de cette hypothèse; les principes que nous avons posés ci-dessus, et la déduction que nous avons donnée du magnétisme, sont plus que suffisans pour mettre le lecteur à même de l'apprécier. Mais poursuivons.

Mesmer se détermina enfin à publier une partie de sa théorie et des succès qu'il en avait obtenu : ce fut en 1775, dans une lettre à un médecin (1). Il est douteux que cet ouvrage pût produire l'effet qu'il en attendait. D'abord on crut, comme je l'ai dit plus haut, que sa découverte ne consistait que dans l'emploi de l'aimant; et comme il ne donnait aucune notion de sa manière d'opérer ni de la cause principale, la volonté, on ne put regarder que comme des rêveries les paroles suivantes de sa lettre :

(1) Lettre de Mesmer, docteur en médecine de la Faculté de Vienne, à M. Vuzen, docteur en médecine. (*Mercure savant d'Altona*, 1775.)

« J'ai observé que la matière magnétique est « presque la même chose que le fluide électri- « que, et qu'elle se propage, de même que « celle-ci, par des corps intermédiaires.

« L'acier n'est pas la seule substance qui y « soit propre; j'ai rendu magnétique du papier, « du pain, de la laine, de la soie, du cuir, des « pierres, du verre, l'eau, différens métaux, « du bois, des hommes, des chiens; en un mot, « tout ce que je touchais, au point que ces sub- « stances produisaient sur les malades, les « mêmes effets que l'aimant. J'ai rempli des « flacons de matière magnétique, de la même « façon qu'on le pratique avec le fluide élec- « trique, etc. »

Le public, qui ne connaissait d'autre fluide magnétique que celui de l'aimant, ne vit qu'une prétention ridicule, ou une erreur évidente dans cette communication de ce fluide à des substances qui lui sont entièrement hétérogènes.

Au moment de la publication de cette lettre, le physicien Ingenhoutze avait eu quelques entrevues avec Mesmer, et avait paru convaincu de la réalité de plusieurs expériences. Cependant, soit que ce physicien se crût ensuite abusé, ou qu'il fût de mauvaise foi, il

répandit dans le public que tout ce qu'il avait vu n'était qu'une supercherie ridicule et concertée.

De tels rapports de la part d'Ingenhoutze parurent si peu croyables à Mesmer, qu'il fut assez long-temps sans y ajouter foi ; mais enfin ne pouvant plus en douter, il voulut justifier sa conduite, et donner au public une juste idée de ses moyens. Il en instruisit M. de Stoerck, et lui demanda de prendre les ordres de la cour, pour qu'une commission fût chargée de constater les faits et de les rendre publics.

M. de Stoerck parut d'abord flatté de cette démarche, et témoigna qu'elle lui était agréable; mais ensuite il y mit de la froideur ; et s'étant laissé influencer, il ne marqua plus que de l'éloignement pour cet objet.

Mesmer se trouva donc repoussé de toutes parts, et même critiqué dans les papiers publics, par des gens qui n'avaient aucune connaissance de la question. Il y en avait assez pour décourager un homme moins assuré de l'utilité de sa découverte. Mesmer se roidit contre la prévention ; et jugeant que la vérité ne pouvait être mieux appuyée que par des faits, il entreprit le traitement de plusieurs maladies par le nouveau moyen. Nous n'entrerons point ici dans

le détail de ses succès, ils sont constatés par plusieurs écrits des personnes mêmes qu'il a guéries.

Pendant ce temps, la lettre citée ci-dessus, dans laquelle il donne une idée de sa théorie, fut envoyée à plusieurs Académies; une seule de ces sociétés savantes répondit, celle de Berlin; mais en confondant les propriétés du Magnétisme animal avec celles de l'aimant, elle déclara, ce qui était une suite nécessaire, que Mesmer était dans l'erreur. L'Académie de Berlin n'ayant à juger que l'exposé d'un système incompatible avec les connaissances physiques, ne pouvait décider autrement; il est probable que si on lui eût demontré les faits, elle eût suspendu son jugement, tant il est vrai que la manière de présenter les choses influe sur leur succès.

Le peu d'accueil fait à sa découverte engagea Mesmer à cesser toute tentative relative à sa publicité dans la capitale de l'empire, et à faire quelques voyages en Souabe et en Suisse, pour ajouter à son expérience, et pour mieux constater la vérité des faits. Il fit en effet plusieurs guérisons surprenantes, et laissa plusieurs médecins de Berne et de Zurich convaincus de l'existence du Magnétisme animal.

De retour à Vienne, il persista long-temps dans sa résolution de ne rien entreprendre; mais pressé par les sollicitations de ses amis, et désirant enfin voir triompher la vérité, il entreprit plusieurs traitemens.

De nouveaux dégoûts l'attendaient; on lui contesta la réalité des guérisons; on éleva contre lui le père de l'une de ses malades, qui paya les soins et la vue qu'il avait rendus à sa fille, que par la plus noire ingratitude (1).

Enfin, après avoir été en butte à plusieurs scènes scandaleuses, Mesmer, fatigué, et cependant persuadé d'avoir rempli tout ce qu'il devait à ses concitoyens, dans l'espoir que quelque jour on lui rendrait justice, partit de Vienne en 1777, pour chercher dans les pays étrangers le repos, que sa découverte lui avait ravi dans sa patrie.

§ III.

La renommée avait déjà publié chez les nations la découverte de Mesmer, sous les versions les plus opposées : les uns l'admiraient

---

(1) *Voyez* dans le *Mémoire sur la découverte du Magnétisme* par Mesmer, le traitement de mademoiselle Paradis.

sur parole, et l'attendaient avec une vive impatience; les autres, trompés par des récits calomnieux, avaient déjà prononcé leur jugement, et ne considéraient son auteur que comme un habile charlatan. D'une part, on le peignait comme victime de l'intrigue; de l'autre, comme un homme dangereux qu'un ordre supérieur forçait à quitter sa patrie.

Depuis long-temps on ne parlait à Paris que de Mesmer, lorsqu'il y arriva dans le mois de février 1778. A peine eut-il mis pied à terre, qu'il fut assailli d'une foule de personnes qui venaient le consulter.

Ce début flatta d'abord sa vanité; mais il put facilement se convaincre par la suite que la curiosité superficielle, cette curiosité inquiète qui veut tout voir sans rien approfondir, est le goût dominant de notre capitale.

Cependant, entouré de savans et de médecins, Mesmer se vit insensiblement engagé à rendre son système public. Il fit à ce sujet plusieurs ouvertures à l'Académie des sciences; mais cette Académie, prévenue par les bruits publics, ou n'aimant pas ce qui venait du dehors (goût qu'elle a toujours conservé), ne lui fit que très-peu ou même point d'accueil. Le Français, si léger, si changeant, toujours prêt

à adopter les modes et les vêtemens des étrangers, devient d'une inflexible roideur dès qu'il s'agit d'opinions scientifiques ou littéraires. La conduite de l'Académie des Sciences pouvait donc se prévoir aisément; mais ce qui est impardonnable, c'est la légèreté avec laquelle les savans, en général, ont traité une découverte qui promettait les plus utiles résultats.

M. Leroi, directeur de l'Académie des Sciences, ayant assisté chez Mesmer à plusieurs expériences, et y ayant porté assez d'attention pour s'assurer de leur réalité, parut prendre intérêt à cette découverte, et proposa sa médiation auprès de sa compagnie.

Mesmer accepta cette proposition, lui remit les assertions relatives à son système, et convint d'un jour où il se rendrait à l'Académie pour être témoin du rapport. Il y fut exact. Je ne saurais donner une qualification convenable à la conduite de la société; elle ne voulut pas souffrir qu'on abordât la question. Lorsqu'un corps établi pour les progrès des sciences, se comporte d'une manière aussi injurieuse, et compromet la nation qu'il représente dans sa partie littéraire, que ne peuvent se permettre les particuliers, qui ne doivent compte à personne de leurs opinions? L'Aca-

démie pouvait croire Mesmer dans l'erreur; mais cette erreur n'était point de celles qu'on méprise; la signaler, la réfuter, en prouver les conséquences dangereuses, était alors son devoir.

Mesmer se retira très-peu satisfait de sa démarche. Quelques jours après il vit plusieurs membres de l'Académie, se plaignit amèrement, et reçut ces excuses légères que la politesse française sait toujours rendre sans répliques. Il fit encore devant eux quelques expériences : ils furent convaincus; mais ils lui avouèrent ingénûment qu'ils n'oseraient rendre compte à l'Académie de ce qu'ils avaient vu, dans la crainte qu'on ne se moquât d'eux. C'est ainsi que la crainte du ridicule est un des principaux mobiles des Français. Ils lui proposèrent de se charger du traitement de plusieurs malades, dont, dirent-ils, la guérison attesterait la vérité de sa découverte d'une manière victorieuse.

Mesmer rejeta d'abord ce moyen; son intention n'avait jamais été, en quittant sa patrie, d'élever des discussions en pays étranger; mais à la fin, piqué de quelques sots argumens, il s'engagea, comme par défi, à traiter quelques malades. La Faculté de médecine n'avait

point encore, à cette époque, déclaré judicieusement que les guérisons ne prouvaient rien.

Après avoir fait constater par des médecins de la Faculté l'état de plusieurs malades, Mesmer se retira avec eux au village de Créteil, à deux lieues de Paris, et ne s'occupa plus qu'à leur donner des soins. Enfin il envoya, quatre mois après, la lettre suivante à l'Académie :

A M. Leroi, directeur de l'Académie des Sciences de Paris.

Créteil, 22 août 1778.

« J'ai eu l'honneur, Monsieur, de vous en-
« tretenir plusieurs fois à Paris, en votre qua-
« lité de directeur de l'Académie, du Magné-
« tisme animal. Quelques-uns de messieurs
« vos confrères ont eu aussi des conférences
« avec moi sur ce principe. Son existence vous
« a paru sensible par les épreuves que j'ai faites
« sous vos yeux et sous les leurs. Je vous ai
« remis mes propositions sommaires pour être
« communiquées à l'Académie ; j'ai aussi laissé
« à M. le comte de Maillebois un mémoire re-
« latif. Vous m'avez paru l'un et l'autre désirer
« qu'aux preuves de l'existence, je joignisse

« celles de l'utilité; j'ai entrepris, en consé-
« quence, le traitement de plusieurs malades,
« qui ont bien voulu, pour cet effet, se rendre
« au village de Créteil, que j'habite depuis
« quatre mois.

« Quoique j'ignore encore, Monsieur, la
« façon de penser de l'Académie sur mes pro-
« positions, je m'empresse de l'inviter, par
« votre médiation, et vous-même aussi parti-
« culièrement, Monsieur, à constater l'utilité
« du *Magnétisme animal* appliqué aux ma-
« ladies les plus invétérées, leurs traitemens
« devant finir avant la fin de ce mois. J'ose es-
« pérer que vous voudrez bien me transmettre
« les intentions de l'Académie, en m'indiquant
« le jour et l'heure où ses députés voudront
« bien m'honorer de leur visite, afin que je
« me mette en état de les recevoir. C'est avec
« des sentimens de la plus haute considération
« que j'ai l'honneur d'être, Monsieur, etc. »

L'Académie ne jugea pas à propos de ré-
pondre!....

§ IV.

D'après le résultat de ces démarches auprès
de l'Académie des sciences, et le refus formel
que la Société royale de médecine avait fait,

dans le même temps, de constater l'état de ses malades, Mesmer rompit toutes les relations qu'il avait commencées avec cette Société.

C'est ainsi que le Magnétisme animal fut jugé dans l'origine, et c'est ainsi qu'il a été toujours jugé. Cependant la curiosité de pénétrer le secret attirait beaucoup de monde chez Mesmer; et plusieurs personnes distinguées ayant rendu publics les bons effets qu'elles avaient éprouvés du Magnétisme, un parti nombreux se forma bientôt en sa faveur. Mais les savans, ou en général tout ce qui tenait à l'Académie et à la Société royale de Médecine, s'éloignèrent de Mesmer dès qu'il eut cessé toutes tentatives près de ces compagnies.

Dégoûté par cet éloignement, Mesmer projetait de quitter Paris, lorsque le hasard, ou plutôt la Providence, qui destinait au Magnétisme la France pour berceau, lui fit lier connaissance avec M. d'Eslon, premier médecin ordinaire de Monseigneur le comte d'Artois, frère du Roi. M. d'Eslon, frappé de quelques faits singuliers qui se passèrent devant ses yeux, apporta, dans l'examen qu'il en fit, une bonne foi et une impartialité rares, qui le convainquirent bientôt de la réalité de la découverte; il ne s'occupa point, comme plusieurs de ses confrères, de

rechercher dans l'ombre l'*agent* opérateur de ces merveilles; mais il rendit hautement témoignage de ce qu'il avait vu, et dit à qui voulut l'entendre, que Mesmer était possesseur du secret le plus précieux.

M. d'Eslon prit tellement à cœur les intérêts de cette belle découverte, qu'il engagea Mesmer à s'adresser à la Faculté de médecine, s'offrant pour faire toutes les démarches nécessaires. Ce dernier, à qui ses relations avec l'Académie des sciences et la Société royale de médecine avaient fait connaître les désagrémens attachés à ce genre de complaisance, refusa; cependant, entraîné par l'amitié de M. d'Eslon, il résolut de soumettre la question au public, et s'occupa de rédiger un mémoire.

Lorsque ce mémoire fut terminé, M. d'Eslon assembla chez lui douze de ses confrères à dîner, pour entendre la lecture du manuscrit. On se rendit fidèlement au jour indiqué; la lecture fut faite, et Mesmer y joignit la proposition de faire dans un hôpital les expériences les plus propres à faire naître la conviction. Cette proposition fut à la vérité acceptée, mais il fut impossible de réunir ces messieurs pour l'exécution.

Il ne fut donc plus question de cette épreuve;

cependant le mémoire s'imprima (1), et Mesmer crut devoir en envoyer un exemplaire à la Faculté. Le doyen en charge poussa assez loin l'oubli des procédés, pour ne pas remettre l'ouvrage à sa compagnie et ne pas répondre à cet envoi par la moindre marque d'attention.

L'inutilité de ces premières démarches aurait fait fuir Mesmer, qui seul ne les eût point entreprises; mais l'amitié le retenait, et cet homme, si décrié depuis, plus qu'un autre savait en goûter les charmes. Il pensa qu'il fallait se restreindre, et se contenter de convaincre trois à quatre médecins, assez amis de la vérité pour la professer ensuite hautement. MM. Bertrand Malloet et Sablier de la Rocheminais, furent les médecins dont M. d'Eslon fit choix. Nous allons voir comment se conduisirent ces amis de la vérité.

On leur présenta un paralytique, dont les parties inférieures du corps étaient entièrement dépourvues de chaleur et de sensibilité; en huit jours de traitement la chaleur et la sensibilité revinrent. Chaleur et sensibilité, dirent nos trois médecins, peuvent être dues à la nature seule.

---

(1) *Mémoire sur la découverte du Magnétisme animal*, par Mesmer. Paris, 1779.

Une jeune fille, desséchée par les écrouelles, avait déjà perdu un œil, l'autre était attaqué d'une hernie, et couvert d'ulcères. Six semaines après, elle avait repris de l'embonpoint; elle voyait parfaitement de son œil éclairci, et les humeurs scrophuleuses étaient considérablement diminuées. La nature a tant de ressources à l'âge de cette jeune fille! dirent les docteurs d'un commun accord. Enfin plusieurs cures extraordinaires, et qui faisaient la plus grande sensation dans le public, ne parurent rien prouver à ces messieurs.

Ces fatigantes scènes se répétèrent pendant sept mois, et Mesmer pria sérieurement M. d'Eslon de faire finir tout cela d'une manière ou d'autre. Enfin, on rassembla ces médecins, on les rendit témoins des procédés du Magnétisme (1) et d'une foule de faits très-curieux, dont on peut voir le détail dans le *précis des faits relatifs à la découverte du Magnétisme;* et enfin voyant qu'ils ne voulaient convenir de rien, M. d'Eslon les congédia en les remerciant au nom de Mesmer.

(1) Ils furent contrariés de ne voir que des gestes; ils s'attendaient sans doute à ce qu'on leur montrât des pillules ou des potions.

Ce fut à cette époque que M. d'Eslon s'occupa de rédiger ses observations sur le Magnétisme animal. Cet ouvrage fut le signal, et le public fut inondé de critiques, de pamphlets, de tous ces misérables écrits dont on est accablé en France.

Un M. Dehorne, instruit apparemment de la prochaine publication de l'écrit de M. d'Eslon, fit paraître, peu de jours auparavant, une brochure intitulée : *Réponse d'un médecin de Paris à un médecin de province, sur le prétendu Magnétisme animal.* Cet ouvrage absurde, fait comme la plupart des pamphlets, sans aucune connaissance de la chose, ne fit pas grande sensation. Enfin parut l'ouvrage de M. d'Eslon, et la Faculté, indignée que l'un de ses membres, l'un de ses docteurs régents, eût osé prendre la défense du Magnétisme, s'assembla, et, comme nous le verrons plus loin, lança ses foudres sur l'imprudent qui avait préféré la vérité à l'esprit de corps.

C'est ici le cas d'observer combien est injuste et puérile la manie de préjuger des choses dont on n'a encore aucune connaissance ; à combien de faux jugemens ne s'expose-t-on pas? Et tel qui aurait pu s'illustrer en défendant une vérité douteuse, a été toute sa vie son

antagoniste, parce qu'il s'était prononcé avant de la connaître, et que l'amour-propre ne fait jamais un pas en arrière. La cause des faits étonnans produits par le Magnétisme, était alors entièrement inconnue; on était loin de soupçonner où elle pouvait résider, et déjà, sur les conjectures les plus hasardées, il paraissait contre Mesmer de pitoyables rapsodies, sans goût et sans aucun savoir; et à l'époque présente, où cette cause est connue, où chacun peut se convaincre avec peu de peine, ne voyons-nous pas encore des hommes à qui il serait impossible de dire ce que l'on désigne par le nom de *Magnétisme animal*, se déclarer ouvertement contre lui; et d'autres avoir le système absurde de ne rien écouter en sa faveur? Mais, je le dis ici hautement, leur sotte prévention est le cachet de l'ignorance et de la mauvaise foi.

La Faculté de médecine avait gardé le silence jusqu'à la publication du livre de M. d'Eslon; mais ce témoignage d'un homme universellement considéré, fut comme l'ouverture de la boîte de Pandore; toutes les passions se déchaînèrent, et, comme nous le verrons par la suite, à la honte immortelle de l'esprit humain, il arriva ce qu'il arrive toujours dans des dis-

cussions de ce genre, l'envie et la jalousie triomphèrent, et la vérité se couvrit d'un triple voile.

§ V.

La publication de l'ouvrage de M. d'Eslon (1) fit une très-grande sensation dans le public, et malgré quelques journalistes, tous les esprits furent favorablement disposés. La Faculté de médecine sortit de l'espèce d'engourdissement où elle avait été jusqu'à ce jour; quelques têtes ardentes prétendirent que cette publication compromettait la Faculté, et des conseils secrets furent tenus pour chercher un moyen de faire finir ce qu'elles appelaient un scandale.

Cependant Mesmer sentant la nécessité de rendre le public juge de sa conduite envers cette Société, rédigea plusieurs propositions qu'il pria M. d'Eslon de communiquer à la Faculté.

M. d'Eslon, d'après les statuts, ne pouvait présenter ces propositions (2) que dans une as-

---

(1) *Observations sur le Magnétisme animal*, par M. d'Eslon. Paris, 1780.

(2) Nous jugeons convenable, pour mettre la con-

semblée générale; il fut donc trouver, pour cet effet, M. le Vacher de la Feutrie, alors doyen

---

duite de Mesmer dans tout son jour, de transcrire ici ses propositions. Les voici :

« La découverte du *Magnétisme animal* a donné lieu à l'impression d'un Mémoire, dans lequel il est avancé que la nature offre un moyen universel de guérir et de préserver les hommes; qu'avec cette connaissance, le médecin jugera sûrement l'origine, la nature et les progrès des maladies, même des plus compliquées; qu'il en empêchera l'accroissement, et parviendra à leur guérison, sans jamais exposer le malade à des effets dangereux ou à des suites fâcheuses, quels que soient l'âge, le tempérament et le sexe.

« Ce système, en opposition à toutes les idées reçues, a passé pour illusoire. L'auteur de la découverte s'y attendait; mais il n'a pas tardé à justifier le raisonnement par le fait.

« Il a entrepris, aux yeux de tout Paris, un nombre considérable de traitemens. Les soulagemens procurés et les cures opérées par le *Magnétisme animal*, ont invinciblement prouvé la vérité des assertions avancées.

« Néanmoins, il faut observer que les expériences faites jusqu'à ce jour ont dépendu de tant de volontés diverses, que la plupart n'ont pu être portées au point de perfection dont elles étaient susceptibles; car si quelques malades ont suivi leurs traitemens avec la constance et l'assiduité nécessaires, il en est un grand

en charge, et le pria de convoquer cette assemblée. M. le Vacher fut alarmé de cette de-

---

nombre qui les ont sacrifiés à des convenances étrangères.

« Si l'auteur ne visait qu'à la célébrité, il suivrait constamment la même marche; mais l'espoir d'être plus généralement utile, lui en prescrit une autre.

« Il a pour but de convaincre le Gouvernement; mais le Gouvernement ne peut raisonnablement statuer en pareille matière qu'à l'aide des savans.

« S'il est en Europe un corps qui, sans présomption, puisse se flatter d'une prépondérance non récusable dans l'objet dont il est question, c'est sans doute *la Faculté de médecine de Paris.*

« S'adresser, par son entremise, au Gouvernement, est donc la preuve la plus formelle de la sincérité de l'auteur et de l'honnêteté de ses vues.

« En conséquence, il propose à la Faculté de prendre, d'un commun accord, et sous les auspices formels du Gouvernement, les moyens les plus décisifs de constater l'utilité de sa découverte.

« Rien ne paraîtrait mener plus directement à ce but, que l'essai comparatif de la méthode nouvelle avec les méthodes anciennes.

« L'administration des remèdes usités ne pouvant être en meilleures mains qu'en celles de la Faculté, il est évident que si sa nouvelle méthode obtenait l'avantage sur l'ancienne, les preuves en sa faveur seraient des plus positives.

« Voici quelques-uns des arrangemens qui pourraient

mande; il avait de l'amitié pour M. d'Eslon, et la lui témoigna par toutes les représentations

---

être pris à cet égard. Il est inutile de dire que, de part et d'autre, on doit conserver la plus grande liberté d'opinions, et une autorité égale sur les malades soumis à chaque traitement.

1° « Solliciter l'intervention du Gouvernement; mais comme il est aisé de sentir que la demande d'un corps tel que la Faculté, doit avoir plus de poids que celle d'un particulier, il serait à propos qu'avant tout, la Faculté se chargeât de cette négociation;

2° « Faire choix de vingt-quatre malades, dont douze seraient réservés par la Faculté pour être traités par les méthodes ordinaires; les douze autres seraient remis à l'auteur, qui les traiterait suivant sa méthode particulière;

3° « L'auteur exclut de ce choix toutes les maladies vénériennes;

4° « Il serait préalablement dressé procès-verbal de l'état de chaque malade; chaque procès-verbal serait signé, tant par les commissaires de la Faculté, que par l'auteur et les personnes préposées par le Gouvernement;

5° « Le choix des malades serait fait par la Faculté, ou par la Faculté et l'auteur réunis;

6° « Pour éviter toutes discussions ultérieures et toutes les exceptions que l'on pourrait faire, d'après la différence d'âge, de tempéramens, de maladies, de leurs symptômes, etc., la répartition des malades se ferait par la voie du sort;

7° « La forme de chaque examen comparatif des ma-

qu'il jugea convenables, ajoutant qu'il ne concevait pas comment on pouvait se compromettre pour un inconnu. M. d'Eslon insista, disant qu'il était tout compromis. Enfin, après des détails multipliés, l'assemblée fut accordée pour le 18 septembre 1780. Cette demande, communiquée à la Faculté, n'avait fait qu'augmenter l'animosité de plusieurs de ses membres;

---

ladies, et de leurs époques, sera fixée d'avance, afin que, par la suite, il ne pût s'élever aucune discussion raisonnable sur les progrès obtenus par l'une ou par l'autre de ces méthodes;

8° « La méthode de l'auteur exigeant peu de frais, il ne demanderait aucune récompense de ses soins; mais il paraîtrait naturel que le Gouvernement prît sur lui les dépenses relatives à l'entretien des vingt-quatre malades;

9° « Les personnes préposées par le Gouvernement assisteraient à chaque examen comparatif des malades, et en signeraient les procès-verbaux; mais comme il est essentiel d'éviter, de la part du public, toutes inculpations d'intelligence ou de connivence, il serait indispensable que les préposés du Gouvernement ne fussent pris dans aucun corps de médecine.

« L'auteur se flatte que la Faculté de médecine de Paris ne verra dans les propositions ci-dessus, qu'un juste hommage rendu à ses lumières, et l'ambition de faire prospérer, par les soins d'un corps cher à la nation, la vérité qui peut lui être la plus avantageuse. »

les conciliabules secrets devinrent plus fréquens, mais personne ne voulant trop se mettre en avant, on chercha quelque jeune homme assez ardent pour braver les convenances. M. Roussel de Vauzesmes parut propre à ce rôle ; il fut caressé, consulté, admis aux assemblées. Cette conduite flatta bientôt son amour-propre, et il saisit avidemment l'impulsion qu'on voulait lui donner ; il ne tarda pas à s'emporter publiquement contre M. d'Eslon, et sollicita enfin une assemblée générale pour dénoncer sa conduite et son livre.

M. le Vacher ne l'accorda qu'avec la plus grande répugnance, et nous devons cette justice à la Faculté, que le plus grand nombre des membres présens aux inculpations de M. de Vauzesmes, se retira, donnant des marques d'improbation. Cependant M. de Vauzesmes ayant persisté et fait sa demande par écrit, le doyen crut pouvoir encore amener une reconciliation ; et se laissant influencer par les moteurs de cette intrigue, qui eurent l'art de lui faire entendre qu'on pourrait tout terminer le même jour dans une seule assemblée, il fixa aussi le 18 septembre à M. de Vauzesmes pour l'entendre. Il ne prévoyait pas qu'en rapprochant de trop près des objets de discorde, il

allumerait un feu qu'il ne pourrait plus éteindre. Il avait d'ailleurs l'intention de ménager tous les partis, moyen certain de ne plaire à aucun.

Enfin, le jour de cette fameuse assemblée arriva, et sans connaître d'abord quelles pouvaient être les propositions dont M. d'Eslon était chargé, M. de Vauzesmes se leva le premier, et demandant la parole, commença en ces termes :

« De tous temps il a existé des gens à secret, « possesseurs de recettes miraculeuses pour la « guérison des maladies ; et le public, ignorant « en médecine, a toujours été la dupe des vai- « nes promesses de ces avanturiers ; ils n'établis- « sent nulle part une demeure fixe, car leurs « manœuvres sont bientôt mises au grand jour, « et ce même public, honteux d'avoir été gros- « sièrement séduit, les traite ensuite avec l'in- « dignation qu'ils ont justement encourue ; mais « par une faiblesse attachée à l'humanité, qui « ne cesse de courir après l'erreur, s'il vient « encore à paraître sur la scène un nouveau « charlatan, il attire bien vîte les regards de la « multitude. Ainsi, M. Mesmer, après avoir « fait pendant assez long-temps beaucoup de « bruit à Vienne en Autriche ; après avoir été,

« comme c'est la coutume, démasqué et ridi-
« culisé, est venu établir son théâtre dans cette
« capitale, où depuis trois ans il donne des
« représentations le plus tranquillement du
« monde. Tous les médecins qui exercent ici
« noblement leur profession se contentaient de
« le mépriser; et certainement son règne aurait
« été de courte durée, si M. d'Eslon, un de
« nos confrères, ne s'était point donné ouver-
« tement comme son procureur, prôneur et
« satellite; et le titre de docteur-régent de cette
« Faculté, dont M. d'Eslon est revêtu, n'a pas
« peu contribué à donner au jongleur allemand
« une espèce de célébrité momentanée, à la-
« quelle il ne devait pas s'attendre..... »

C'est en continuant sur ce ton *qu'un docteur imberbe* se permit de parler d'une découverte qu'il ne connaissait en aucune manière, et de son auteur, membre d'une Faculte célèbre. Nous ne transcrirons plus que la fin de ce discours, qui ne peut produire dans l'âme du lecteur impartial que la plus vive indignation. M. de Vauzesmes poursuivait en attaquant M. d'Eslon avec autant *de bienséance et de modération ;* il niait les cures citées dans son ouvrage, moyen excellent d'avoir raison, et terminait de cette manière :

« J'aurai rempli la tâche que je me suis im-
« posée, si j'ai pu, Messieurs, vous prouver
« les manœuvres de M. Mesmer; l'association
« scandaleuse de M. d'Eslon avec les charlatans;
« si je vous ai fait voir qu'il avait injurié les
« corps littéraires, et spécialement cette Fa-
« culté; enfin si j'ai démontré le ridicule, le
« faux de ses principes, l'absurdité, l'impossi-
« bilité, la fausseté des cures qu'il vous pré-
« sente à examiner. J'attaque seulement sa ri-
« dicule et très-dangereuse doctrine, que je re-
« garde comme ennemie du bien public, et
« qui compromet cette compagnie, puisque
« c'est comme docteur-régent de cette Faculté
« qu'il soutient cette doctrine.

« Je laisse à votre jugement, Messieurs, à
« décider sur l'ouvrage de M. d'Eslon, car, je
« le repète, je n'en veux point à sa personne. »

M. d'Eslon écouta avec calme ce torrent d'injures; des inculpations aussi grossières et aussi méprisables ne pouvaient l'offenser. Il prit la parole, et par un discours où il sutréunir la sagesse, la prudence et la force de raisonnement, il voulut amener une conciliation, en ménageant avec soin l'amour-propre, et donnant même à ses confrères des facilités pour sortir avec honneur de ce mauvais pas. Tout

fut en pure perte. Il termina par la lecture des propositions de Mesmer; et après avoir déposé son manuscrit sur le bureau, il sortit pour laisser délibérer. Lorsqu'il rentra, le doyen lui fit la lecture d'un decret portant la délibération singulière que voici :

1° Injonction d'être plus circonspect à l'avenir; 2° suspension pendant un an de voix délibérative dans les assemblées de la Faculté; 3° radiation à l'expiration de l'année du tableau des médecins de la Faculté, s'il n'avait pas à cette époque désavoué ses observations sur le Magnétisme animal; 4° les propositions de M. Mesmer rejetées.

§ VI.

La décision de la Faculté de médecine n'eut pas le succès qu'elle s'en promettait; on ne vit qu'une partialité outrée; et les propositions de Mesmer, qu'il fit insérer dans le journal de Paris, firent une révolution dans les idées. Un homme qui s'annonçait de cette manière, un homme qui présentait tous les moyens de constater l'utilité d'une découverte, ne pouvait être un charlatan; le charlatanisme craint le grand jour, et ce n'est qu'en s'enveloppant des

ombres les plus épaisses qu'il peut abuser un instant.

La conduite de la Faculté fut extrêmement sensible à Mesmer. Après tant de contradictions, après trois ans de dégoûts et de combats publics, n'être pas plus avancé que le premier jour, lui parut insupportable. Il se découragea entièrement, et résolut de quitter ses malades pour éviter de nouvelles tracasseries : il communiqua cette résolution à M. d'Eslon, qui la combattit vivement, et lui représenta avec force que l'opinion publique lui étant généralement favorable, il ne fallait pas céder devant les brigues de la jalousie. Mesmer ne fut que faiblement persuadé; mais il consentit cependant à garder les malades qu'il traitait jusqu'au printemps prochain, à condition de ne plus en entreprendre de nouveaux. Enfin il se décida à s'adresser directement au gouvernement. M. d'Eslon se prêta avec la même complaisance, et sans craindre les foudres de la Faculté, s'occupa de nouer une négociation.

Cependant M. de Lassonne, premier médecin du roi, déclara, sur ces entrefaites, et de manière à ne plus pouvoir se rétracter, qu'il était entièrement convaincu de l'existence et de l'utilité du Magnétisme animal. M. d'Eslon, qui avait

appris qu'il fallait particulièrement s'adresser à ce médecin, ne balança plus, et malgré quelques anciennes causes d'éloignement, soit par écrit, soit de vive voix, il fit toutes les démarches nécessaires. Mesmer lui-même eut avec M. de Lassonne plusieurs entrevues.

Dans le commencement de cette négociation, M. de Lassonne était embarrassé pour dresser un plan. M. d'Eslon lui remit un mémoire, dans lequel il exposait les intentions de Mesmer, qui demandait des commissaires, non pour examiner ses procédés, mais pour prendre connaissance des faits, et en rendre compte. Les résultats des procédés étant la meilleure et d'ailleurs la seule preuve de leur utilité, M. de Lassonne trouva fort difficile de transgresser les règles ordinaires ; règles qui veulent des commissaires-inspecteurs, et non de commissaires-enquêteurs. Cependant, ayant enfin reconnu que ces propositions étaient acceptables, on convint du choix des commissaires. M. de Lassonne indiqua MM. d'Angevilliers, Saron, de Montigny, d'Aubenton, Bercher, Grandelas, Lory et Mauduit, tous membres de l'Academie ou de la Faculté.

Cette affaire, qui paraissait ne plus admettre de difficultés, se termina cependant d'une ma-

nière bien extraordinaire; quelle que soit la cause qui ait influencé M. de Lassonne, je me bornerai à citer le fait. M. d'Eslon le pressant d'arriver à la conclusion, il lui dit que les commissaires désignés avaient trouvé la commission inadmissible; ce qui renvoyait à d'autres arrangemens.

Mesmer eut la curiosité de pénétrer les véritables motifs des commissaires. Il employa pour cet effet des personnes sûres, et il apprit que les prétendus commissaires n'avaient entendu parler de rien. Entièrement dégoûté, et voyant qu'il était repoussé de toutes parts, il signifia à ses malades que, devant quitter la France, ses traitemens finiraient le 15 avril suivant (1781).

Cette nouvelle effraya tous ceux qui avaient perdu confiance en la médecine ordinaire; le nombre en était grand; et parmi eux étaient tant de gens de distinction, que leurs alarmes pénétrèrent bientôt jusqu'au pied du trône. La Reine ne dédaigna pas de se mêler de cette affaire; et elle fit dire à Mesmer qu'elle trouvait de l'inhumanité dans l'abandon de ses malades, et qu'il ne devait pas quitter la France de cette manière. Mesmer répondit que son long séjour en France ne pouvait laisser aucun doute

sur le désir qu'il avait de la préférer à tous les autres États, excepté sa patrie ; mais que désespérant de voir une conclusion à l'affaire importante qui l'y avait conduit, il s'était décidé à profiter de la saison nouvelle pour faire des opérations, qu'à son grand regret il différait depuis long-temps ; et que d'ailleurs il suppliait Sa Majesté d'examiner qu'il y avait, jusqu'au 15 avril, assez de temps pour prendre une détermination, si la nécessité d'en prendre une était parfaitement reconnue.

Quelques jours après, une personne de rang, suffisamment autorisée, fit prier Mesmer et M. d'Eslon de venir s'entendre avec elle. La conférence dura quatre heures. Après bien des débats, Mesmer consentit, quoiqu'il lui en coutât beaucoup, à signer des propositions qui furent à l'instant rédigées sous ses yeux. On va voir sous quelles formes vagues elles sont présentées.

Il est proposé :

Que le gouvernement nomme cinq commissaires, dont deux seulement médecins, les trois autres gens instruits, pour prendre les derniers renseignemens que l'on juge nécessaires, dans l'objet de ne laisser aucun doute sur l'existence et l'utilité de la découverte du Magnétisme animal ;

Que les commissaires examinent un nombre déterminé de malades traités par Mesmer; lesquels malades seront indifféremment choisis dans ceux qui suivent encore le traitement par le Magnétisme animal, ou dans ceux qui ne le suivent plus;

Que cet examen porte sur la suite des procédés de M. Mesmer. Voici à peu près les questions que pourront faire les commissaires aux malades : 1° Quel était leur état avant d'être soumis aux traitemens du Magnétisme animal? Les consultations et attestations des médecins de Paris, ou autres, pourraient être demandées à l'appui. 2° Quels effets ils ont sentis pendant leurs traitemens, et quelle a été la marche de ces effets? Si l'on interrogeait quelques malades actuellement entre les mains de M. Mesmer, on examinerait les effets sensibles, tels que l'embonpoint, les bouffissures, obstructions devenues sensibles, etc. 3° S'ils ont pris des médicamens pendant le traitement par le Magnétisme animal? 4° Dans quel état était leur santé lorsqu'ils ont quitté M. Mesmer?

Que si le rapport des commissaires est favorable à la découverte, le gouvernement reconnaîtra par une lettre ministérielle,

1° Que M. Mesmer a une découverte utile;

2° Que pour récompenser M. Mesmer, et l'engager à établir et propager sa doctrine en France, le Roi lui donnera en toute propriété un emplacement qui puisse lui convenir pour y traiter, le plus avantageusement possible, des malades, et communiquer ses connaissances aux médecins;

3° Que pour fixer M. Mesmer en France, et reconnaître ses services, il lui sera accordé une pension viagère de 20,000 livres;

4° Que Sa Majesté exige de M. Mesmer qu'il reste en France jusqu'à ce qu'il ait suffisamment établi sa doctrine et ses principes, et qu'il ne puisse la quitter qu'avec la permission du Roi.

Il est encore proposé :

Que M. Mesmer jouisse des avantages qui lui seront accordés dès le moment que le gouvernement aura reconnu l'utilité de sa découverte;

Que le Roi nomme une personne pour présider et veiller à l'établissement fait par M. Mesmer.

J'ai accepté les propositions purement et simplement; mais à la condition expresse qu'elles seront exécutées pour le quinzième jour d'avril prochain, époque à laquelle je ne serai plus en-

gagé à rien, si les propositions ci-dessus n'ont pas été réalisées.

A Paris, le 14 mars 1781.

Signé MESMER.

Plusieurs jours se passèrent après cette entrevue, sans qu'il fût question de rien qui eût rapport à l'affaire.

Le 28, M. de Maurepas fit appeller Mesmer, et lui annonça que le Roi voulait bien le dispenser d'être examiné par des commissaires, et lui accordait une pension viagère de 20,000 livres; qu'il lui payerait en outre un loyer de 10,000 livres, pour la maison que lui Mesmer reconnaîtrait propre à former des élèves; qu'au nombre de ces élèves, dont le choix dépendrait de Mesmer, il s'en trouverait trois pour le gouvernement, et qu'on lui accorderait de nouvelles grâces, lorsque le gouvernement aurait reconnu l'utilité de sa découverte.

Ces propositions acceptées, le Magnétisme animal eût triomphé sans aucun doute; et nous ne pouvons que témoigner notre douleur de ce que Mesmer jugea à propos de les rejeter. Cependant, avant de le condamner, nous devons exposer les raisons qui réglèrent sa conduite.

« Les offres qui me sont faites, dit-il, me semblent pécher, en ce qu'elles présentent mon intérêt pécuniaire, et non l'importance de ma découverte comme objet principal. La question doit être absolument envisagée en sens contraire; car, sans ma découverte, ma personne n'est rien.

« J'ai toujours agi conformément à ces principes, en sollicitant l'accueil de ma découverte, jamais celui de ma personne. Si l'on ne croit point à cette découverte, on a évidemment le plus grand tort de m'en offrir 30,000 livres de rentes; si l'on y croit, le sort de l'humanité ne doit point être sacrifié à l'amour-propre de quelques savans, ni à la crainte de faire quelques dépenses indispensables.

« Puisqu'on s'est élevé au-dessus des formes inutiles, il me paraît incompréhensible ou tout au moins contradictoire, de penser à me faire juger par mes élèves; cette clause d'ailleurs est rigoureusement inadmissible : peut-on prévoir quels intérêts dicteront leur jugement? Que deviendrait, par exemple, la vérité, si l'on me donne pour élèves, commissaires et juges, MM. Malloet et Sollier?

« Quoique je me sois exposé patiemment à la dérision publique pendant quinze années consé-

cutives, je n'en suis pas plus disposé à signer ma honte; et je regarderais comme très-avilissante pour moi, si elle était fondée, la supposition que je pourrais accepter 20, 30, 40 et même 100 mille livres de rente pour une vérité qu'au fond du cœur je saurais ne point exister, etc. etc. »

Le ministre écouta ces raisons, les combattit, mais infructueusement. Mesmer fut inébranlable; et quoique nous ne puissions que louer le désintéressement et la grandeur d'âme qu'il montra dans toute cette négociation, nous ne pouvons nous empêcher de regretter qu'elle se rompit de cette manière. On se sépara enfin, et, de retour chez lui, Mesmer écrivit la lettre suivante à la Reine. Nous l'insérons ici, parce qu'elle nous paraît propre à développer entièrement ses véritables intentions.

Lettre de M. Mesmer à la Reine.

« MADAME,

« Je n'aurais dû éprouver que les mouvemens de la satisfaction la plus pure, en apprenant que Votre Majesté daignait arrêter ses regards sur moi; et cependant ma situation pèse douloureusement sur mon cœur. On a précédemment

peint à Votre Majesté le projet que j'avais de quitter la France comme contraire à l'humanité, en ce que j'abandonnais des malades à qui mes soins étaient encore nécessaires. Aujourd'hui je ne doute point qu'on attribue à des motifs intéressés mon refus indispensable des conditions qui m'ont été offertes au nom de Votre Majesté.

« Je n'agis, Madame, ni par inhumanité ni par avidité. J'ose espérer que Votre Majesté me permettra d'en placer les preuves sous ses yeux; mais avant toute chose, je dois me rappeler qu'elle me blâme; et mon premier soin doit être de faire parler ma respectueuse soumission pour ses moindres désirs. Dans cette vue, uniquement par respect pour Votre Majesté, je lui offre l'assurance de prolonger mon séjour en France jusqu'au 18 septembre prochain, et d'y continuer, jusqu'à cette époque, mes soins à ceux de mes malades qui me continueront leur confiance.

« Je supplie instamment Votre Majesté de considérer que cette offre doit être à l'abri de toute interprétation recherchée... C'est à Votre Majesté que j'ai l'honneur de la faire; mais indépendante de toutes grâces, de toutes faveurs, de toute espérance autre que celle de jouir, à l'a-

bri de la puissance de Votre Majesté, de la tranquillité et de la sûreté méritées qui m'ont été accordées dans ses États depuis que j'y fais mon séjour; c'est enfin, Madame, en déclarant à Votre Majesté que je renonce à tout espoir d'arrangement avec le gouvernement français, que je la supplie d'agréer le témoignage de la plus humble, de la plus respectueuse et de la plus désintéressée des défenses.

« Je cherche, Madame, un gouvernement qui aperçoive la nécessité de ne pas laisser introduire légèrement dans le monde une vérité qui, par son influence sur le physique des hommes, peut opérer des changemens que, dès leur naissance, la sagesse et le pouvoir doivent contenir et diriger dans un cours et vers un but salutaires. Les conditions qui m'ont été proposées au nom de Votre Majesté, ne remplissant pas ces vues, l'austérité de mes principes me défendait impérieusement de les accepter. Dans une cause qui intéresse l'humanité au premier chef, l'argent ne doit être qu'une considération secondaire. Aux yeux de Votre Majesté, quatre ou cinq cents mille francs de plus ou de moins employés à propos, ne sont rien : le bonheur des peuples est tout. Ma découverte doit être accueillie; et moi récompensé avec une munifi-

cence digne du Monarque auquel je m'attacherai. Ce qui doit me disculper sans réplique de toute fausse interprétation à cet égard, c'est que depuis mon séjour dans vos États, je n'ai tyrannisé aucun de vos sujets. Depuis trois ans, je reçois chaque jour des offres pécuniaires ; à peine mon temps suffit à les lire, et je puis dire que, sans compter, j'en ai brûlé pour des sommes considérables.

« Ma marche dans les États de Votre Majesté a toujours été uniforme ; ce n'est assurément ni par cupidité ou par amour d'une vaine gloire, que je me suis exposé au ridicule pressenti dont votre Académie des sciences, votre Société royale et votre Faculté de médecine de Paris, ont prétendu me couvrir tour à tour. Lorsque je l'ai fait, c'est parce que je croyais devoir le faire.

« Après leur refus, je me suis cru au point que le gouvernement devait me regarder de ses propres yeux : trompé dans mon attente, je me suis déterminé à chercher ailleurs ce que je ne pouvais plus raisonnablement espérer ici. Je me suis arrangé pour quitter la France dans le mois d'avril prochain ; c'est ce qu'on appelle inhumanité, comme si ma marche n'avait pas été forcée. Dans la balance de l'humanité,

vingt ou vingt-cinq malades, tels qu'ils soient, ne pèsent rien à côté de l'humanité entière; et pour faire l'application de ce principe à une personne que Votre Majesté honore de sa tendresse, ne puis-je pas dire que donner à la seule madame la duchesse de Chaulnes la préférence sur la généralité des hommes, serait au fond aussi condamnable à moi, que de n'apprécier ma découverte qu'en raison de mes intérêts personnels ?

« Je me suis déjà trouvé, Madame, dans la nécessité d'abandonner des malades qui m'étaient chers, et à qui mes soins étaient indispensables; ce fut dans ce temps que je quittai les lieux de la naissance de Votre Majesté; ils sont aussi ma patrie! Alors pourquoi ne m'accusa-t-on pas d'inhumanité? Pourquoi? Madame, parce que cette accusation grave devenait superflue; parce que l'on était parvenu, par des intrigues plus simples, à me perdre dans l'esprit de votre auguste mère et de votre auguste frère. Celui, Madame, qui toujours aura comme moi présent à l'esprit le jugement des nations et de la postérité; celui qui se prépare sans cesse à leur rendre compte de ses actions, supportera, comme je l'ai fait, sans orgueil, mais avec courage, un revers aussi cruel. Car il saura que,

s'il est beaucoup de circonstances où les rois doivent guider l'opinion des peuples, il en est encore un plus grand nombre où l'opinion publique domine irrésistiblement sur celle des rois. Aujourd'hui, Madame, on me l'a assuré au nom de Votre Majesté, votre auguste frère n'a que du mépris pour moi. Eh bien! quand l'opinion publique aura décidé, il me rendra justice : si ce n'est pas de mon vivant, il honorera ma tombe de ses regrets. Sans doute l'époque du 18 septembre que j'ai indiquée à Votre Majesté lui paraîtra extraordinaire : je la supplie de se rappeler qu'à pareil jour de l'année dernière, il ne tint pas aux médecins de vos États qu'un de leurs confrères à qui je dois tout, ne fût déshonoré à mon occasion; ce jour-là fut tenue l'assemblée de la Faculté de médecine de Paris, où furent rejetées mes propositions. Et quelles propositions! Votre Majesté les connaît. J'ai toujours cru, Madame, et je vis encore dans la persuasion qu'après un éclat aussi avilissant pour les médecins de votre ville de Paris, toute personne éclairée ne pouvait plus se dispenser de fixer les yeux sur ma découverte, et que la protection de toute personne puissante lui était dévolue sans difficulté. Quoi qu'il en soit, au 18 septembre prochain, il y aura

un an que j'aurai fondé mes soins sur les soins vigilans et paternels du gouvernement. A cette époque, j'espère que Votre Majesté jugera mes sacrifices assez longs; et que je ne leur ai fixé un terme ni par inconstance, ni par humeur, ni par inhumanité, ni par jactance. J'ose enfin me flatter que sa protection me suivra dans les lieux où ma destinée m'entraînera loin d'elle; et que, digne protectrice de la vérité, elle ne dédaignera pas d'user de son pouvoir sur l'esprit d'un frère et d'un époux, pour m'attirer leur bienveillance. »

Je suis, etc., etc.

§ VII.

Mesmer ayant déclaré qu'il quitterait la France le 18 septembre, tout espoir de rapprochement était anéanti; les médecins et les journalistes l'accablaient de ridicule. Le Magnétisme, ce don précieux du Créateur, était traité avec la même légèreté qu'une pièce nouvelle ou une querelle de littérateurs. Chaque jour voyait naître et mourir une foule de pamphlets, et l'opinion publique, errante au milieu de ces démêlés, ne pouvait trouver une base assez solide pour se fixer.

Parmi les écrits qui parurent alors en faveur du Magnétisme, le plus remarquable est celui de M. Bergasse, intitulé : *Lettre d'un médecin de la Faculté de Paris, à un médecin du collége de Londres.* La mauvaises foi des adversaires du Magnétisme y est clairement démontrée, et l'auteur fait retomber sur eux le ridicule, seule arme dont ils pussent se servir.

Nous avons vu que la Faculté avait lancé un décret contre M. d'Eslon; pour que ce décret eût force de loi, il fallait qu'il fût confirmé dans deux autres assemblées. Avant les évènemens que nous avons vus dans le paragraphe précédent, la seconde de ces assemblées avait été tenue, et le décret approuvé; restait donc une troisième assemblée. M. d'Eslon était décidé à la demander, et à en appeler au parlement, si la Faculté persistait dans son décret contre lui, lorsque Mesmer ayant rompu avec le gouvernement, se rendit aux eaux de Spa pour se distraire de toutes les contrariétés qu'il venait d'essuyer.

Pourquoi faut-il que deux hommes qui jusqu'alors s'étaient si bien entendus, se soient brouillés par un vil intérêt? Ce n'est plus la cause de la vérité qui les anime, l'essor est donné à leurs passions; l'imperfection humaine se dé-

voile, et nous n'avons plus à décrire que de honteux débats.

Mesmer était depuis un mois à Spa, lorsqu'il apprit que M. d'Eslon avait paru devant la Faculté, qu'il y avait défendu la cause du Magnetisme. Qu'enfin, la Faculté ne l'ayant pas mieux reçu que les fois précédentes, il avait appelé du décret devant le parlement, et qu'en attendant qu'il fût définitivement statué sur sa contestation avec sa compagnie, il avait ouvert un traitement, où se rendait tous les jours un grand nombre de malades.

Quelles qu'aient été les conventions ultérieures de Mesmer et de M. d'Eslon, cette nouvelle frappa le premier d'un coup de foudre; il s'écria que sa confiance était trahie, et ne put cacher une violente douleur. Plusieurs de ses malades l'avaient suivi à Spa; ils partagèrent vivement son chagrin, et résolurent entr'eux d'assurer sa fortune et sa gloire, en assurant le bien de l'humanité. Ils formèrent donc le plan d'une souscription, ayant pour objet de le mettre en état de publier sa doctrine et sa découverte. Cependant Mesmer écrivit la lettre suivante à M. Philip, alors doyen de la Faculté :

« Monsieur,

« On m'a fait lire le discours que M. d'Eslon a prononcé dans votre assemblée du 20 du mois d'août dernier, et l'acte par lequel, pour avoir entretenu des relations avec moi, que vous regardez comme pratiquant illicitement la médecine, vous le suspendez de ses fonctions doctorales pendant l'espace de deux années, après quoi, s'il ne change de conduite et de maximes, il sera définitivement rayé du tableau de la Faculté.

« Je ne vous demanderai pas, monsieur, ce que c'est que pratiquer la médecine illicitement. Jusqu'à présent, la médecine m'avait paru non pas un droit, mais une science; et j'avais pensé que celui qui démontre qu'il peut guérir, ne devait pas être privé de la liberté de le faire. Je n'examinerai pas non plus s'il est vrai qu'on peut regarder comme pratiquant illicitement la médecine, un homme reçu médecin dans une Faculté assez fameuse, avoué depuis par votre propre Gouvernement, qui a voulu se l'attacher par des offres honorables, et tenant dès-lors de la même autorité que vous, la permission d'exercer la profession qu'il a choisie.

« Un autre objet m'occupe en ce moment. M. d'Eslon, dans son discours, après avoir annoncé que je ne devais plus retourner en France, quoiqu'il sût très-bien que mon absence n'était que momentanée, fait entendre qu'il est dépositaire de mon système et de ma découverte; et pour donner plus d'autorité à ses paroles, il demande qu'il soit procédé, par des commissaires choisis dans le sein de votre compagnie, à l'examen de trente cures qu'il a, dit-il, opérées par le Magnétisme animal.

« Il est possible que M. d'Eslon ait opéré des cures par le Magnétisme animal. Devenu, par un concours de circonstances dont je crois inutile de rendre compte, le seul agent que je pusse employer auprès des compagnies savantes que je désirais associer à mes travaux ; ayant été ensuite mon interprète, quand il s'agit de répondre aux propositions que le gouvernement a bien voulu me faire, à l'époque où il a souhaité que je me fixasse en France; et depuis n'ayant négligé aucune occasion de publier avec éclat son dévoûment à ma cause et son zèle pour les progrès de mes opinions, M. d'Eslon m'avait paru un ami sûr, dont il ne me convenait pas de me défier.

« Interrogé fréquemment par lui sur les ma-

lades que je traitais, sur ceux qu'il traitait lui-même, je n'ai donc pas craint de lui faire entrevoir mes procédés. Ainsi je ne serais pas surpris qu'en les imitant, comme j'entends dire qu'on les imite ailleurs, il ait produit des effets salutaires; et ceci ne prouverait autre chose, que la perfection du moyen que je mets en œuvre. Mais je ne l'ai jamais positivement instruit; jamais je ne lui ai dévoilé la théorie très-étendue, et, je crois, assez profonde, qu'il faut étudier pour se dire avec quelque vérité possesseur de ma doctrine et de ma découverte. Il y a plus: on lui faisait apercevoir combien les connaissances imparfaites que je lui laissais acquérir, étaient insuffisantes pour constituer proprement une science; comment dès-lors elles pouvaient devenir facilement abusives, et quel inconvénient il y aurait à les divulguer avant que je fusse placé dans des circonstances propres à développer tout à la fois le système auquel elles appartiennent; je l'avais engagé à ne jamais s'en prévaloir, sur-tout d'une manière publique; et convaincu de la sagesse de mes motifs, il m'avait donné sa parole de garder le silence le plus absolu sur tout ce qu'il apprendrait auprès de moi.

« Et cependant, M. d'Eslon annonce qu'il a

ma découverte. Que fait-il en se permettant cette démarche? Il se rend évidemment coupable d'un double crime : il me trahit, parce qu'il dispose sans mon aveu d'une chose que je dois regarder comme ma propriété, et comme une propriété d'autant plus précieuse, qu'elle m'a coûté plus de peine à acquérir, et qu'elle m'a exposé à plus d'infortunes. Il en impose au public, parce qu'il essaye de faire croire sans aucune restriction, qu'il peut me remplacer; qu'on doit espérer de lui tout ce qu'on avait attendu de moi, et que ses connaissances sont assez complètes pour que mon absence ne laisse point de regrets à ceux qui avaient quelque opinion de mon savoir.

« Or, monsieur, comme on est accoutumé à penser que M. d'Eslon n'agit que d'après mon impulsion; comme, en effet, jusqu'à présent, nos démarches ont été à peu près communes, et qu'à cause de nos relations anciennes, la mesure de confiance qu'on aurait en lui, serait infailliblement déterminée d'après la confiance qu'on pourrait avoir en moi, il importe à ma réputation, que je dois l'empêcher de compromettre, et, plus que cela, au progrès de ma doctrine, dont il connaît à peine quelques élémens, et dont même, sous le prétexte de faire

le bien, je ne veux pas qu'on abuse, il importe, dis-je, qu'on sache quelle opinion j'ai de ses procédés; il faut sur-tout qu'on soit averti que je n'avouerai désormais rien de ce qu'il pourra faire; que ses fautes lui seront personnelles comme ses succès, et que ce n'est pas chez lui, quoiqu'il ait essayé de le faire entendre, qu'il faut aller chercher le système de mes connaissances.

« M. d'Eslon ayant prononcé, en présence de votre compagnie, le discours dont je me plains, ce n'est qu'à vous, monsieur, que je peux recourir pour donner à la déclaration que je fais ici toute la publicité qu'elle doit avoir. Vos confrères n'auraient certainement pas accueilli M. d'Eslon, démontrant même qu'il avait ma découverte, et que ma découverte était utile, parce qu'il leur eût paru odieux de profiter d'une chose qui ne peut appartenir à personne, sans l'abandon ou le consentement de celui qui en est le propriétaire. Vos confrères ne doivent donc pas approuver la conduite que M. d'Eslon a tenue dans cette circonstance.

« D'après cela, monsieur, je me persuade que vous ne refuserez pas de lire, dans le même lieu où l'on a si publiquement abusé de ma

bonne foi, la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire.

« Plus accoutumé à la résignation qu'à la vengeance, je me tairais, si je pouvais me taire ; mais dans une affaire qui est devenue celle de toute ma vie, et de laquelle dépend aujourd'hui toute ma renommée, je dois la vérité au public, et je la lui dois d'autant plus, que si je gardais le silence, il pourrait être plus facilement trompé.

« J'ose donc espérer, monsieur, que vous daignerez faire quelque attention à ma demande. Comme il ne s'agit en cette occasion ni de ma personne ni de mon système, mais d'un simple acte de justice, quelle que soit la différence de nos sentimens, j'ai trop haute opinion de votre équité, pour ne pas croire que vous ne verrez ici que la nécessité de ma réclamation, et que vous voudrez bien mettre quelqu'empressement à me satisfaire. »

Je suis, etc.

Signé Mesmer,
D.-M. de la Faculté de Vienne.

Cette lettre fut lue en pleine assemblée. Les évènemens ultérieurs nous montreront que, toute juste qu'était la réclamation, elle ne parut pas mériter attention.

Cependant le plan de la souscription était arrêté; elle devait être composée de cent actions de cent louis chacune. Mesmer, qui avait refusé les offres plus brillantes du gouvernement, accepta celle-ci avec plaisir; et l'évènement qui devait hâter son départ de la France, causa son prompt retour à Paris. Le plan de la souscription fut accueilli avec empressement de plusieurs personnes de distinction, telles que MM. de Puységur, le Bailli-des-Barres, le P. Gerard, Court-de-Gebelin, etc. etc. Au bout d'un mois, vingt souscriptions étaient remplies. Pendant que les évènemens se préparaient si favorablement pour la propagation du Magnétisme, un ami de M. d'Eslon travaillait auprès de Mesmer à opérer entr'eux une réconciliation qu'on croyait nécessaire à la prospérité de la nouvelle doctrine. Sans entrer ici dans de trop longs détails, nous dirons que la réconciliation eut lieu, qu'elle fit abandonner, pour un moment, le projet de souscription; mais que de nouveaux débats s'étant élevés, débats dans lesquels le tort paraît être du côté de M. d'Eslon, une rupture définitive s'ensuivit, et le premier projet eut toute son exécution.

La souscription fut remplie; on organisa une société, et Mesmer confia enfin sa découverte

et sa doctrine à cent personnes assez amies de l'humanité, pour acheter d'une partie de leur fortune le droit et le pouvoir de faire le bien.

§ VIII.

Le Magnétisme faisait de grands progrès dans l'opinion publique, les guérisons se multipliaient, les faits merveilleux se reproduisaient de toutes parts, ce n'était plus le secret d'un seul homme ; près de deux cents personnes des plus distinguées étaient devenues les élèves de Mesmer, et la *Société de l'harmonie*, ainsi se nommait leur association, florissait de manière à imposer au monde savant, lorsque le gouvernement, qui ne voyait pas d'un œil indifférent le progrès de cette doctrine, jusque-là enveloppée des ombres du mystère, crut qu'il était de sa sagesse de faire examiner jusqu'à quel point le Magnétisme pouvait être utile ou nuisible. En conséquence, il nomma des commissaires chargés de lui en faire un rapport détaillé.

M. d'Eslon, après sa rupture avec Mesmer, avait ouvert un traitement magnétique, où se rendait journellement une nombreuse société. Ce fut chez lui que les commissaires eurent ordre de se rendre, quoiqu'il fût de toute justice

de s'adresser à la Société, seule capable de fournir les renseignemens nécessaires ; mais l'intrigue l'emporta encore cette fois.

Mesmer, craignant avec juste raison que les commissaires ne prononçassent d'une manière défavorable au Magnétisme, voulut se ménager une réclamation contre leur rapport.

En conséquence, il écrivit à M. Francklin, premier commissaire, une lettre dans laquelle il lui exposait combien il était étrange qu'on allât chercher chez le docteur d'Eslon, ce qu'il fallait penser d'une découverte qui ne lui appartenait pas. Enfin il protestait avec beaucoup de force contre tout ce qui se ferait chez ce dernier.

Il écrivit de même au ministre, et attendit ensuite avec tranquillité le rapport des commissaires.

Pendant que ces commissaires s'occupaient chez M. d'Eslon de l'examen du Magnétisme, les élèves de Mesmer établissaient dans les provinces et chez l'étranger des traitemens magnétiques destinés à propager la découverte qu'ils avaient acquise. En peu de temps, non seulement la France, mais l'Italie, mais l'Amérique, connurent le Magnétisme; et à côté de l'opinion qui se préparait en silence contre lui,

s'élevait une opinion suffisante pour le défendre.

Beaux jours du Magnétisme! Sociétés à jamais célèbres de Bayonne, de Metz, de Strasbourg, la plus sanglante des révolutions vous a fait disparaître; à son aspect hideux, les vertus que vous rappeliez parmi les hommes se sont enfuies épouvantées, la vérité s'est recouverte avec douleur d'un voile épais; et sans le dévoûment d'un seul homme, le Magnétisme était perdu peut-être pour jamais!.... Mais n'anticipons point sur les évènemens.

L'orage se formait contre le Magnétisme; il avait déjà été attaqué dans plusieurs ouvrages, lorsqu'enfin lerapport des c ommissaires parut. C'était le coup de foudre; tout le monde crut que la nouvelle doctrine ne pourrait se relever du coup qui lui était porté. Elle allait être proscrite dans le même jour par arrêt du conseil, par un décret de la Faculté de médecine, qui, à la vérité, n'était pas aussi dangereux qu'un arrêt du conseil, par une décision solennelle de l'Académie des Sciences; et, de plus, elle était menacée d'un réquisitoire de la part du ministère public.

Mesmer, d'après l'avis de plusieurs de ses élèves, adressa une requête au parlement, par

laquelle il se mettait sous la protection de la loi, et dans laquelle se prévalant de ce que le Magnétisme animal n'avait pas été jugé chez lui, mais chez un disciple infidèle qui ne le connaissait que superficiellement, il demandait qu'il plût aux magistrats de lui nommer des commissaires pour procéder avec le plus grand éclat, et de la manière la plus solennelle, à un nouveau jugement de sa doctrine.

Cette requête changea le cours de l'opinion; elle rappela l'autorité à sa prudence ordinaire: le parlement l'admit; et dès ce moment le Magnétisme et son auteur n'eurent plus de persécution publique à redouter.

Ce n'était pas tout; il fallait prouver aux commissaires que leur rapport, adopté d'abord avec une sorte d'enthousiasme, ne méritait pas sa renommée, et donner au public des idées plus justes qu'ils ne l'avaient fait, de la doctrine dont ils avaient demandé la proscription. C'est ce qui fut entrepris par plusieurs personnes.

§ IX.

Les rapports des commissaires se trouvant entre les mains de tout le monde, nous nous bornerons ici à en indiquer seulement les pro-

positions les plus remarquables, celles qui entraînent les conclusions contre le Magnétisme.

Précis des rapports des commissaires nommés par le Roi, pour constater le Magnétisme.

1° Le fluide que les commissaires nomment *fluide magnétique animal* n'existe pas, car il échappe à tous les sens (*pag.* 9, 10, 58, 63).

2° Ce fluide échappant à tous les sens, son existence ne peut être démontrée que par les effets curatifs dans le traitement des maladies, ou par les effets momentanés sur l'économie animale.

Il faut exclure de ces deux preuves le traitement des maladies, parce qu'il ne peut fournir que des résultats toujours incertains et souvent trompeurs (*pag.* 11 à 15).

3° Les véritables preuves, les preuves purement physiques de l'existence de ce fluide, sont ses effets momentanés sur le corps animal.

Pour s'assurer de ces effets, les commissaires ont fait des épreuves : 1° sur eux-mêmes (*p.* 17, 18); 2° sur sept malades (*pag.* 19, 20, 21); 3° sur quatre personnes; 4° sur une société assemblée chez M. Francklin (*pag.* 23); 5° sur des malades assemblés chez M. Jumelin (*p.* 27

à 33); 6° avec un arbre magnétisé (*p*. 35, 36, 37); 7° enfin sur différens sujets (*p*. 38 à 48).

4° De ces expériences, les commissaires ont conclu que l'imagination fait tout, que le Magnétisme est nul. Imagination, imitation, attouchement, telles sont les vraies causes des effets attribués au Magnétisme animal (*p*. 48, 57, 58, 59).

5° Les procédés du Magnétisme étant dangereux, il suit que tout traitement *public* où les moyens du Magnétisme seront employés, ne peut avoir à la longue que des effets funestes (*pag*. 61 à 64).

Nous ne ferons remarquer la première proposition, que par sa conclusion vraiment extraordinaire : *Ce fluide n'existe pas, car il échappe à tous les sens*. Elle suffit pour mettre dans tout son jour la logique de messieurs les commisaires. Quant aux autres, elles tombent d'elles-mêmes : les commissaires ne connaissaient pas plus le Magnétisme que M. d'Eslon ne le connaissait lui-même ; ils ne savaient, ni les uns ni les autres, l'influence majeure que la volonté y exerce. Les commissaires ont donc jugé des gestes et rien de plus. Ils prétendent avoir opéré, c'est-à-dire ils ont essayé d'opérer ; mais ils ne *voulaient pas*, parce qu'ils

ne croyaient pas ; ils apportaient plutôt une opinion contraire ; il est donc naturel qu'ils n'aient obtenu aucuns résultats marquans. Leurs expériences viennent si peu à l'appui de leurs conclusions, que l'on peut les considérer comme une preuve de plus de l'influence de la *volonté* d'un homme sur un autre, ou de l'existence du Magnétisme animal. Qu'on relise les rapports avec attention, et l'on verra que les effets ont suivi l'intention des commissaires. Sur sept personnes, quatre n'ont éprouvé aucun effet ; qu'y a-t-il là d'extraordinaire ? Pour peu qu'on se soit occupé du Magnétisme, on sait que ce n'est souvent qu'à la longue qu'on obtient des résultats.

Les lecteurs curieux de connaître la réfutation complète de ces rapports, la trouveront dans un ouvrage intitulé : *Analyse du rapport des commissaires*, par J. Bonnefoy, chirurgien de Lyon. Paris, in-8°, 72 p., 1784.

Quant à nous, nous conclurons simplement que ces rapports ne signifient rien, parce que ce n'est point le Magnétisme qu'on a jugé, mais bien les gestes de M. d'Eslon.

De quelque peu de valeur qu'aient été les travaux des commissaires, l'un d'eux, le célèbre M. de Jussieu, aperçut cependant des effets

qui ne pouvaient s'expliquer par aucune des causes attribuées par ses confrères ; il eut le courage de publier un rapport à part : ce rapport fut le sujet de longues discussions. La guerre des pamphlets recommença, plus de cent cinquante ouvrages furent publiés pour et contre le Magnétisme ; mais, malgré le dévoûment de tous les nouveaux magnétiseurs, les noms de Bailly, Francklin, Lavoisier, écrasèrent la nouvelle doctrine par leur autorité ; on la joua sur le théâtre ; on n'en parla plus dans le monde que pour la tourner en ridicule, et la Faculté défendit à ses membres, sous peine de radiation du tableau, de s'en occuper.

Mesmer, fatigué de tant de persécutions, quitta la France, et on crut avoir plongé le Magnétisme dans l'oubli.

Cependant les Sociétés de l'harmonie continuaient leurs travaux ; le Magnétisme se concentrait entre un petit nombre de personnes, lorsque la découverte du somnambulisme, publiée par M. de Puységur (1), vint ranimer le zèle des initiés.

Le merveilleux qui enveloppait cette décou-

---

(1) Voyez les *Mémoires sur la découverte du Magnetisme*, par M. de Puységur.

verte, fit qu'on s'y livra avec fureur; mais les phénomènes qu'on raconta éloignèrent de plus en plus le public, et l'opinion générale se forma contre le Magnétisme. La révolution arriva sur ces entrefaites; elle dispersa les membres des Sociétés de l'harmonie; de grands intérêts firent oublier le Magnétisme, et on pensa que cette *folie* était rentrée dans l'oubli.

La fin des désastres du régime révolutionnaire fit respirer de vrais amis de l'humanité, qui, au milieu des temps les plus orageux, n'avaient point perdu de vue le plus beau présent de la nature. M. de Puységur rappela l'attention sur le Magnétisme, en publiant, en 1805, la seconde partie de ses Mémoires. Cet ouvrage, combattu vivement par le ridicule, fit cependant le plus grand bien à la science, en rendant le courage à plusieurs de ses anciens sectateurs. On recommença à magnétiser, mais avec plus de crainte et de précaution que jamais : on se cachait pour faire le bien; mais le Magnétisme comptait de nouveaux partisans chaque jour; et son succès, pour marcher lentement, n'en était que plus assuré. En 1813, parut l'ouvrage de M. Deleuze. (*Histoire critique du Magnétisme animal.*) La modération avec laquelle il est écrit, fit une très-grande

sensation; on ne craignit plus d'avouer qu'on croyait au Magnétisme, et on s'en occupa plus que jamais. Dans ce moment l'opinion publique s'est prononcée en sa faveur; quelques journaux de médecine ont reconnu son existence, et nous espérons que la publication récente de plusieurs ouvrages nouveaux, contribuera à propager de plus en plus, et à établir enfin définitivement cette doctrine, dont l'humanité peut tirer les plus grands résultats pour son perfectionnement.

CHAPITRE VII.

Traitemens.

Après avoir établi par le raisonnement l'existence du Magnétisme, rien n'est plus propre que les faits à constater son efficacité, dans le traitement des maladies ; c'est pourquoi je crois utile de réunir ici ceux qui me sont propres. Quelques-uns d'entr'eux présentant des phénomènes peu connus, il m'est important de les constater par les traitemens dans lesquels ils se sont développés, pour pouvoir donner l'exposition générale des phénomènes du Magnétisme, par laquelle je terminerai cet ouvrage.

§ Ier.

Traitement d'une suite de couches.

J'avais beaucoup entendu parler de Magnétisme, mais je n'avais encore été témoin d'aucun fait. La curiosité me conduisit chez un magnétiseur, et j'y vis des choses extraordinaires, auxquelles, je l'avoue, je n'ajoutai foi qu'avec peine. Cependant, ma conviction s'éta-

blit sur des faits incontestables, et bientôt à l'étonnement se joignit le désir d'en opérer de pareils.

L'occasion se présenta bientôt d'elle-même. La femme d'un de mes amis, madame S***, relevait de couches. Selon l'habitude de Paris, l'enfant fut envoyé en nourrice, et le lait fit ses ravages accoutumés. Madame S*** fut tellement incommodée, que, dans les momens où le lait lui montait à la tête, elle entrait dans des transports qui approchaient de la folie. Un jour, c'était le 20 juin 1813, me trouvant chez elle, et l'entendant raconter ce qu'elle éprouvait, je lui proposai de la magnétiser; elle y consentit. Je lui plaçai, comme je l'avais vu faire, une main sur la tête, l'autre sur la poitrine, et je concentrai toute ma volonté. Elle éprouva une grande transpiration et quelques vertiges. Après un quart d'heure, je la quittai pour vaquer à des affaires, et je partis très-satisfait de mon coup d'essai, me promettant de suivre ce traitement avec attention. J'y retournai le soir même; nous plaisantâmes avec mon ami, sur l'effet du matin; et comme madame S*** souffrait en ce moment d'un grand mal de tête, j'offris de faire un second essai. Mon ami, qui ne croyait nullement au Magnétisme, sortit en riant, pour me

laisser, dit-il avec ironie, la liberté entière de faire mes *conjurations*.

Madame S***, qui avait été soulagée le matin, se prêta avec plaisir. Je commençai donc à la magnétiser : au bout de quatre à cinq minutes, ses mains, qu'elle tenait croisées, tombèrent sur ses genoux, comme si elle n'eût plus la force de les soutenir, ou plutôt par le mouvement machinal d'une personne qui s'endort. Je m'écartai doucement; je vis que ses yeux étaient fermés; elle était entièrement immobile; sa figure n'exprimait que le repos. Le temps étant d'une chaleur lourde, je crus un moment qu'elle s'était endormie d'un sommeil naturel; cependant, tout en hésitant, je fis signe aux personnes présentes de garder le silence, et je me hasardai de lui dire à voix basse : Comment vous trouvez-vous? J'avouerai qu'en ce moment je craignis de faire rire à mes dépens; mais quelle fut ma surprise et celle de tous les assistans, lorsque nous entendîmes cette bouche tranquille articuler le mot *bien*, avec un accent très-différent de son ordinaire! Mon cœur battit violemment. M'étant un peu remis, je lui fis les questions suivantes : Dormez-vous? — Oui. — Voyez-vous la cause de vos douleurs de tête? — C'est le lait qui y monte. — Que

faut-il faire? — Mettez une main sur ma tête.
Je lui obéis, et, quelques instans après, elle me dit qu'elle était soulagée.

Lorsque je la vis entièrement calme, je repris mes questions en lui disant: Qu'avez-vous ressenti en entrant dans cet état? — J'ai senti mes jambes et mes bras s'alourdir tellement, qu'il m'aurait été impossible de les remuer; un poids extraordinaire est tombé sur mes yeux, et m'a forcée à les fermer; enfin, j'ai perdu entièrement connaissance; et ce n'est que votre demande: comment vous trouvez-vous? qui m'a donné la conscience de l'état dans lequel je me trouve. Une personne présente lui adressa la parole, mais elle ne l'entendit point. Je pris la main de cette personne, madame S*** l'entendit alors; mais je m'aperçus que cela l'agitait: je cessai, et je la magnétisai pour la calmer.

Depuis quelque temps j'avais moi-même une légère incommodité. Je revenais de l'armée; l'ennui et la mauvaise nourriture m'avaient laissé un dégoût général; j'avais des maux de cœur après avoir mangé. Je pensai que, puisque j'avais eu le bonheur de réussir si complètement, ma malade pourrait m'être utile. Je lui demandai donc si elle pourrait me

dire d'où provenait le malaise que j'éprouvais. Elle réfléchit un moment ; puis, portant la main sur son estomac, elle me dit que j'avais un amas considérable de bile jaune. — Mais d'où peut-elle venir? — De chagrin et de mauvaise nourriture. Cette réponse me frappa d'autant plus, que, réveillée, elle ne savait pas ce qui m'était arrivé. Que faut-il faire? m'écriai-je. Elle réfléchit un instant, puis répondit : Il faut pendant huit jours prendre de l'eau de carotte, et vous purger le neuvième. Il est temps de commencer, reprit-elle après avoir réfléchi ; car, si vous tardiez davantage, la bile se mêlerait avec le sang, et vous auriez la jaunisse. Cette nouvelle ne me fut pas très-agréable, et je me promis bien de suivre ses conseils, d'autant plus que je n'avais pas déjà le teint fort clair. Mais enfin, lui demandai-je, comment voyez-vous que l'eau de carotte puisse me faire du bien? — Je ne puis trop vous expliquer comment cela se fait; mais sitôt que j'ai vu votre estomac, l'eau de carotte s'est présentée à ma pensée, et je sens, j'ai la certitude, sans pouvoir m'en rendre compte, que c'est le remède qui vous convient.

Satisfait de ses réponses, et craignant de la fatiguer en poursuivant trop long-temps, je

lui demandai si elle voulait encore rester longtemps dans cet état? — Laissez-moi reposer un demi-quart d'heure, ensuite vous m'éveillerez; mais je vous avertis que je serai incommodée à minuit. — Eh bien! à minuit je vous magnétiserai. Cette assurance parut lui faire plaisir. Je la laissai donc reposer le temps qu'elle m'avait demandé; ensuite je la réveillai, en lui passant légèrement les doigts sur les yeux. Réveillée, elle ne se rappela aucunement ce qu'elle m'avait dit, et fut étonnée de se trouver la tête dégagée, et dans un état très-agréable. Le seul souvenir qu'elle conserva de son sommeil, fut qu'elle avait été très-bien.

Mon ami rentra sur les onze heures; il fut étonné de nous trouver encore tous ensemble; je lui racontai ce qui venait de se passer; et comme je vis qu'il secouait la tête en signe de doute, j'étendis la main du côté de sa femme; et sans secousse, sans aucun mouvement nerveux, elle entra en somnambulisme. Je lui parlai, elle me répondit; son accent n'était plus le même; sa voix avait pris un caractère grave. Mon ami témoigna la plus grande surprise, il voulut lui parler lui-même; mais elle ne l'entendit pas. Je lui fis prendre sa main; elle éprouva un mouvement nerveux; alors je les

séparai, et lui dis qu'il était bien extraordinaire que son mari lui fît mal. Elle me répondit qu'elle s'y accoutumerait, mais que pendant deux ou trois jours il ne fallait pas que personne la touchât lorsqu'elle serait en cet *état*, parce que, comme elle n'y était pas encore habituée, les impressions les plus faibles pouvaient lui être nuisibles.

Mon ami ne montra plus autant d'incrédulité, et nous raisonnions sur ce phénomène, lorsque sa femme s'écria tout à coup : Le lait me monte à la tête, vîte votre main. Je dis à mon ami de regarder à sa montre l'heure qu'il était ; il regarda ; minuit ! s'écria-t-il avec étonnement. — Je lui avais annoncé la prédiction.

Enfin, après avoir entièrement soulagé madame S***, et lui avoir demandé quand il faudrait la magnétiser, ce qu'elle me dit, pour le lendemain à une heure après midi, je la reveillai, et partis enchanté de mon succès.

Je pus à peine dormir, tant je ressentais de joie ; on peut penser que le lendemain je fus fidèle au rendez-vous ; je la fis entrer facilement en somnambulisme, et lui ôtai toutes ses douleurs.

Je continuai ainsi plusieurs jours à la magnétiser, et elle me dit que sa guérison totale serait

très-prochaine. Pendant ce temps je prenais l'eau de carotte qu'elle m'avait ordonnée, et je m'en trouvai fort bien : elle m'indiquait chaque jour l'effet que cette eau produisait sur moi. Enfin, le 27, elle m'annonça qu'elle aurait le lendemain une forte crise, que le lait lui tomberait dans la jambe droite, et que cette jambe serait paralysée; mais, ajouta-t-elle, il ne faut pas vous effrayer, car mon salut dépend de vous; employez alors toute votre force, et au lieu de me faire mal, cette crise avancera ma guérison. Peu accoutumé aux pratiques du Magnétisme, ce ne fut pas sans appréhension que je vis arriver le lendemain; la crainte me fit trouver chez ma malade dès le matin, quoiqu'elle ne m'eût annoncé sa crise que pour deux heures après midi. Enfin, le moment fatal approchait; je l'endormis, et lui demandai comment elle se trouvait. — Pas mal en ce moment, mais paralysez-moi la jambe droite, cela lui fera du bien. Tout le monde sait que les magnétiseurs nomment *paralysie magnétique* une contraction qu'ils produisent dans les muscles. Je fis ce qu'elle me demandait. L'ayant déparalysée cinq minutes après, elle me dit que son lait bouillonnait dans son corps; enfin elle s'écria : Du courage, voici le mo-

ment; et elle poussa un gémissement en étendant la jambe; je soulevai cette jambe, et la trouvai roide et très-froide, tous les vaisseaux extrêmement tendus. Je la magnétisai en passant, ainsi qu'elle me l'avait indiqué la veille, ma main de haut en bas : au bout d'une demi-heure je sentis la chaleur renaître sous ma main; enfin, elle remua la jambe. Dieu soit loué, dit-elle en poussant un soupir, c'est fini. Elle paraissait avoir beaucoup souffert. Ma joie ne fut pas moins vive que la sienne, et je lui fis les questions suivantes : Si je ne vous avais point magnétisée, que serait-il résulté de la crise que vous venez d'avoir ? — Je serais restée toute ma vie infirme de cette jambe. — Mais à présent ne craignez-vous plus un pareil accident ? — Non, le Magnétisme a fait prendre au lait une autre direction; je serai bien encore un peu tourmentée jusqu'après demain; mais alors mon époque viendra, le lait qui me tourmente partira, et je serai complètement guérie; vous ne pourrez plus m'endormir.

J'avoue que, quoique ma satisfaction de l'avoir guérie fût extrême, j'éprouvai un léger sentiment de peine en apprenant que dans deux jours ce phénomène si intéressant pour

moi, allait cesser. Jamais je n'avais éprouvé un plaisir aussi vif que celui de l'entendre parler dans cet état; plusieurs fois ses réponses m'avaient jeté dans l'admiration; et quoique depuis ce temps j'aie observé beaucoup de somnambules, je n'en ai vu aucun qui s'exprimât avec autant de facilité, de justesse, et, j'ose le dire, de profondeur. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de lui faire voir d'autres malades, et de tirer un grand parti de sa lucidité.

Le fer lui causait une sensation désagréable; elle me dit à ce sujet que tous les corps métalliques l'affecteraient de la même manière. Je l'ai vu éprouver des mouvemens nerveux en portant la main sur une serrure. Elle marchait comme si elle fût réveillée. Plusieurs fois je l'ai menée promener en état de somnambulisme.

Quel phénomène plus intéressant à observer que le développement de ces facultés *instinctives*, qui conduit à des résultats si singuliers! Oui, je le dis parce que j'en suis entièrement convaincu, le Magnétisme est le plus beau présent que le Créateur ait fait aux hommes; sa sagesse éternelle plaça le remède à côté du mal, et l'homme porte en lui-même tout ce qui est nécessaire pour sa propagation et sa conservation. Mais, pour revenir à ma malade, je

dirai que je la magnétisai encore le lendemain et le surlendemain de sa crise ; que ce dernier jour elle s'éveilla d'elle-même, et que je ne pus la rendormir. J'essayai de nouveau quelques jours après, mais toutes mes tentatives furent vaines. Depuis cette époque sa santé n'a souffert aucune atteinte, et se trouve même beaucoup plus forte qu'auparavant ; elle a eu depuis un second enfant, qu'elle a nourri.

§ II.

Madame C***, âgée d'environ trente-trois ans, avait depuis très-long-temps de violentes douleurs de tête, une oppression continuelle de poitrine, une glande fort volumineuse au sein, et des attaques de nerfs longues et fréquentes.

Cette dernière maladie, survenue après une suppression subite, était la plus insupportable. Tous les efforts de la médecine avaient échoué, et la malade n'avait plus que la perspective d'une mort lente et douloureuse, lorsque, le hasard m'ayant fait trouver avec elle, j'essayai de la magnétiser. Quatre à cinq minutes suffirent pour la faire entrer en somnambulisme ; mais, comme je m'aperçus

qu'elle paraissait suffoquer dans cet état, je le fis cesser promptement; et, après l'avoir calmée, je renvoyai au lendemain une seconde épreuve.

Le lendemain (17 juin 1813), elle entra en crise à la simple application de ma main sur sa tête, et la suffocation lui reprit au même instant. Je lui parlai; le son de ma voix lui occasionna des mouvemens convulsifs : j'insistai fortement pour qu'elle me répondît; mais après plusieurs efforts inutiles, dans lesquels sa voix paraissait expirer dans son gosier, elle étendit le bras comme pour m'indiquer la cause de son étouffement. Après avoir cherché autour de moi, sans pouvoir imaginer quel était l'objet dont l'action était si singulière, j'aperçus une clé pendue à un clou de la cheminée; je la pris, et madame C*** me fit signe de la tête que je tenais la cause de son malaise. Je posai cette clé dans une autre pièce, et l'étouffement de ma malade diminua tellement, qu'elle put enfin articuler que le fer des serrures l'incommodait aussi. Je la plaçai alors au milieu de l'appartement, et je parvins, en la magnétisant fortement, à faire cesser l'influence fâcheuse de ce métal.

Lorsqu'elle fut entièrement calme, je voulus m'assurer si elle était en crise parfaite, je la fis interroger par quelques personnes présentes ; elle ne les entendit pas, et je fus convaincu qu'elle était isolée. Je l'interrogeai sur son état, elle répondit qu'elle ne pouvait me rien dire dans ce jour, mais que le lendemain elle espérait pouvoir me satisfaire.

Plusieurs personnes survinrent ; le mouvement des serrures l'affecta si vivement, qu'après l'avoir calmée, je la réveillai pour éviter de nouveaux accidens.

Du 18. Je fus exact à l'heure dont nous étions convenus : je trouvai ma malade seule. Charmé de ne point être dérangé, je la mis en crise, et lui dis de bien examiner les causes de ses maux. Elle parlait avec beaucoup de difficulté ; cependant elle parvint à me dire qu'un voile noir, causé par un amas de sang caillé, dont elle me désigna la place en portant la main sur sa poitrine, l'empêchait de voir les objets, et qu'elle ne verrait clairement que lorsque ce sang serait dissipé. Je lui demandai si l'époque serait prochaine ; elle me répondit qu'elle le croyait, mais que, pour le moment, elle ne pouvait me rien annoncer de positif.

Sur ces entrefaites, M. E*** entra dans l'appartement où nous étions; sa présence occasionna des mouvemens nerveux très-violens à madame C***. Je ne pus la calmer que lorsque M. E*** se fut retiré. Cette antipathie était d'autant plus singulière, que M. E*** était lié avec la malade, et demeurait avec elle : l'épouse de M. E*** fit aussi mal à madame C***, mais cependant elle put rester dans l'appartement.

Du 19. En sortant de ses crises, madame C*** restait pendant plusieurs instans dans un état de stupeur comparable à celui qui succède aux accès d'épilepsie, et cet état présenta pendant les huit à dix premiers jours un singulier phénomène. La tête de madame C*** se tournait involontairement de mon côté toutes les fois que je changeais de place. Si je sortais de l'appartement, madame C*** se levait et me suivait; enfin, lorsque je voulais m'en aller, elle me prenait par l'habit, et me suivait jusqu'à la porte de la rue sans proférer une parole : son regard était fixe et sa démarche chancelante. Je dois avouer ici que j'éprouvai dans les commencemens un sentiment d'effroi; cet état se dissipait quelques minutes après mon départ. Mais reprenons le fil des évènemens. Dans cette quatrième séance, madame C*** me dit que

l'amas de sang se rattachait par des filamens, d'un côté près du cœur, et de l'autre à sa glande au sein. Sur la demande des moyens propres à dissoudre ce dépôt, elle me répondit que le Magnétisme seul pouvait la guérir.

Plusieurs personnes présentes voulurent lui faire des questions; j'eus la faiblesse d'y consentir et de les mettre en rapport avec ma malade. Le résultat de cette imprudence fut que madame C*** s'évanouit, et qu'elle resta près d'une demi-heure sans reprendre connaissance. Je la magnétisai tout ce temps, et je ne fus tranquille que lorsqu'elle eut entièrement repris ses sens; elle me dit alors que la continuité et la force de l'action magnétique avaient déplacé l'amas de sang, et qu'elle pouvait juger que dans une dixaine de jours elle en serait débarrassée.

Je la réveillai, et la quittai dans un état satisfaisant.

Du 20. Madame C*** était devenue si mobile, qu'un simple geste, une parole suffisaient pour la mettre en crise. Dans cette séance, sa lucidité se développa davantage, et elle me dit, toujours avec une très-grande difficulté de parler, que les caillots de sang tenaient par cinq filamens, dont trois se rattachaient à la

glande, et deux auprès du cœur (1), que l'action du Magnétisme romprait ces filamens, et que le dépôt coulerait par les voies inférieures. Elle ajouta qu'un de ces filamens chercherait à se rompre le lendemain.

Je lui demandai si elle pouvait apercevoir la cause de ses douleurs de tête; elle me dit qu'elle entrevoyait dans cette partie quelque chose de brillant qu'elle ne pouvait encore définir, que du reste elle ne s'en occuperait que lorsqu'elle serait guérie de son dépôt.

Le 21, mise en crise, elle ressentit de violentes douleurs, causées, à ce qu'elle me dit, par le tiraillement que le filament qui voulait se rompre faisait éprouver à la glande à laquelle il tenait.

Le 22, le filament se rompit : la douleur fut si vive qu'elle s'évanouit; revenue à elle, elle m'annonça que le lendemain un second filament se romprait.

Le 23, mêmes effets que la veille, à l'exception de l'évanouissement, que je sus empêcher. Dans cette séance, comme madame C*** fut

---

(1) Je n'ai jamais pu me faire expliquer clairement à quelle partie se rattachaient les deux derniers filamens.

très-calme après la rupture du second filament, je consentis à la mettre en rapport avec M. E***, qui, étant indisposé, désirait la consulter, d'après les marques étonnantes qu'elle nous avait données de sa lucidité (1). L'espèce d'antipathie que madame C*** avait ressentie pour M. E*** dans le commencement, s'était beaucoup adoucie, et je parvins à le lui faire toucher sans qu'elle en fût sensiblement incommodée.

En prenant la main de M. E***, madame C*** montra du dégoût, et retira la sienne brusquement deux ou trois fois, en disant : C'est sale, c'est sale (2); et ensuite, comme voulant en finir promptement, elle saisit cette main, se recueillit quelques minutes, et dit à M. E*** que la bile était la seule cause de son malaise et des dégoûts qu'il éprouvait; qu'il était extrêmement bilieux. Elle lui ordonna de prendre une décoction de zeste d'orange amère. Je lui demandai où l'on pou-

(1) Je crois inutile de rapporter ici beaucoup de faits semblables au suivant, qui, étant le plus singulier, m'a paru mériter attention.

(2) C'était son expression ordinaire lorsque je lui faisais consulter des malades qui avaient des humeurs.

vait trouver de ces oranges; elle me répondit : Attendez, je vais en chercher; elle garda un moment le silence, et s'écria tout à coup en se bouchant le nez : Ah! fi! fi! — Qu'avez-vous donc? — Ah! fi! c'est que j'ai passé à la halle aux poissons..... fi! (encore un moment de silence, et puis) J'y suis. — Où donc? — En traversant la halle aux poissons..... la rue qui est au bout..... c'est la troisième boutique de fruitière à gauche...... Attendez, je vais lire l'écriteau... Non, je ne puis, il est effacé...

On concevra facilement notre étonnement à tous. Le lendemain on fut à la halle; on parcourut toutes les marchandes, et ce ne fut que chez celle que madame C*** avait si bien indiquée, qu'on put trouver des oranges amères. L'écriteau était en effet effacé.

Dans cette même séance, madame C*** vit distinctemement que ce qui lui paraissait brillant dans sa tête, était des boules d'un liquide; elle m'annonça aussi qu'elle n'aurait plus qu'une seule attaque de nerfs, si je me trouvais présent pour la magnétiser à la fin de l'accès; elle ajouta que dans quelque temps elle me fixerait l'époque.

Du 24. Dans cette séance, le troisième filament tenant à la glande, se rompit; les dou-

leurs furent moins vives que les jours précédens, et il n'arriva aucun accident fâcheux. Mais madame C*** m'annonça que le lendemain, le premier des filamens attachés près du cœur, se détacherait avec de très-grandes douleurs, suivies d'un long évanouissement; que, deux jours après, le dernier se détacherait, et que le dépôt coulerait avec les menstrues, qui arriveraient à cette même époque; mais qu'elle ne pouvait me cacher que ce jour pourrait lui être fatal; que, si le sang ne prenait pas bien son cours, il l'étoufferait. Cette nouvelle me fut très-pénible; je lui demandai s'il n'y avait pas quelque moyen de prévenir une si fâcheuse catastrophe: elle me répondit que non; que sa vie tiendrait alors à un cheveu, et qu'elle ne pouvait prévoir l'évènement; qu'elle espérait cependant que tout finirait bien; qu'elle me prévenait, afin que je me préparasse à ce mauvais moment, car il faudrait y apporter toute l'énergie dont je serais susceptible. J'avoue que je regrettai un moment d'avoir entrepris ce traitement, d'autant plus que madame C*** me paraissait beaucoup plus malade que lorsque j'avais commencé à la magnétiser. Elle vit ma pensée, et s'écria: Ah! je vous en conjure, n'ayez point de regret de ce

que vous faites pour moi; si je n'avais pas été magnétisée, je serais morte dans huit mois, au milieu d'affreuses souffrances. Aucun secours humain n'aurait alors pu me sauver; tandis que, dans quelques jours, il n'y aura peut-être plus de danger; du courage, et, je l'espère, tout ira bien.

Ces paroles me rassurèrent, mais ne m'ôtèrent point toute mon inquiétude; je réveillai ma malade.

Depuis le 21, je la magnétisai régulièrement quatre heures de suite tous les soirs, d'après sa demande. Elle m'avait déjà dit que ce serait le seul moyen de la sauver.

Du 25. L'annonce que madame C*** m'avait faite la veille, eut son entier effet. A l'évanouissement succéda un état de faiblesse, qui dura jusqu'au lendemain.

Du 26. Ce jour était la veille de la grande crise qui devait décider le sort de ma malade. Aussi lui demandai-je tous les renseignemens qui pouvaient m'être nécessaires. Elle me dit que le lendemain, à neuf heures du soir, elle commencerait à ressentir des douleurs; que ces douleurs augmenteraient d'une manière effrayante pendant une heure; qu'elle aurait, de dix heures à dix heures et demie, des crispa-

tions nerveuses très-fortes; qu'enfin, à dix heures et demie, le filament se romprait, et qu'elle tomberait sans connaissance; qu'il fallait alors la magnétiser fortement, en lui passant la main du haut en bas, du cœur au bas-ventre; et que, si elle avait le bonheur d'en revenir, l'évanouissement cesserait à onze heures cinq minutes.

Je ne la quittai le soir qu'à minuit (1), après lui avoir donné autant de forces qu'il me fut possible.

Du 27. Depuis le jour où madame C*** m'avait annoncé son danger, j'avais été dans un état d'inquiétude et de crainte continuelle; l'approche du péril me rendit le courage, et le matin en me levant, j'aurais répondu du succès: je fus trouver ma malade à dix heures du matin, et rassurai les personnes qui étaient auprès d'elle : je la fis entrer de suite en somnambulisme, recommandant de ne laisser entrer personne de la journée, que ceux qui pourraient m'être utiles, et que je désignai. Je passai donc la journée près de madame C***, soit en la magnétisant, soit en la distrayant pour la préparer à la crise du soir. Mes soins

(1) Je l'endormais régulièrement à six heures du soir.

eurent tout l'effet que j'en attendais. Madame C*** fut très-gaie, et ne pensa à son mal que lorsqu'elle en ressentit les premières atteintes.

A neuf heures précises, les douleurs commencèrent : lorsqu'elles devenaient trop vives, je les calmais par ma volonté; mais, madame C*** m'ayant dit que cela retarderait la fin de la crise, je ne fis plus que la magnétiser fortement. Les douleurs augmentèrent successivement : madame C*** poussait des cris douloureux, et ses membres se roidissaient d'une manière effrayante; enfin, à dix heures et demie, elle se souleva en se tordant et jetant un grand cri; elle se laissa couler de dessus le canapé où elle était, jusqu'à terre. Je la relevai; elle était sans mouvement; les craintes des assistans étaient très-vives; elles n'arrivèrent pas jusqu'à moi : je continuai à la magnétiser comme elle me l'avait recommandé la veille. Enfin, au bout de trente-cinq minutes, je sentis sous ma main un mouvement extraordinaire qui s'opéra dans son corps, et nous entendîmes tous parfaitement un bruit semblable à celui d'un écoulement précipité. Madame C*** commença à respirer, et j'eus enfin le plaisir de lui entendre dire que le danger était passé. Cependant elle ressentait encore de for-

tes coliques. Je lui demandai si je pouvais les lui ôter : elle répondit qu'elle les garderait jusqu'à ce que tous les corps étrangers tombés dans le bas-ventre, fussent sortis avec les menstrues, ce qui durerait trois jours.

J'ai oublié de dire que, depuis sept à huit jours, ma malade mangeait très-peu, et ne se nourrissait presque que de bouillon. Je lui en donnai un avant de la réveiller, et lui communiquai assez de force pour qu'elle pût aller à son lit.

Je la réveillai à minuit et demi ; dans son état naturel, elle fut très-étonnée de se sentir la poitrine débarrassée et comme vide. J'appris le lendemain que les menstrues avaient coulé avec abondance toute la nuit, et qu'elle avait aussi craché un peu de sang : mais ce qui nous étonna tous, et nous donna la réalité de ce qu'elle nous avait annoncé, c'est qu'elle rendit par le bas de gros caillots de sang noir, mêlés de substances filamenteuses blanchâtres, qui semblaient avoir été déchirées.

Du 28. Je fus voir madame C*** plusieurs fois dans la journée ; et, quoiqu'elle fût très-faible, elle n'éprouvait aucune douleur remarquable. Mais, le soir, une peur qu'elle eut lui occasionna une suppression totale ; et, lorsque

j'arrivai, je la trouvai très-souffrante. Mise en crise, elle dit qu'il fallait absolument rétablir l'écoulement : elle s'ordonna une infusion de canelle dans du vin en se couchant; elle ajouta que le sang reprendrait son cours dans la nuit.

Du 29. Ayant laissé la veille madame C*** dans un état assez satisfaisant, je fus étonné, lorsqu'on vint me chercher le matin en me disant qu'elle était très-mal; je courus, et je la trouvai dans son lit, avec une fièvre brûlante et le délire; je l'endormis, et j'appris alors que sa suppression était cause de cet état; que par négligence on avait oublié de lui donner l'infusion de canelle qu'elle s'était ordonnée, ce qui avait retardé la reprise de l'écoulement; mais que le magnétisme allait réparer le mal, et que le sang reprendrait son cours le soir. Elle sortit de crise parfaitement calme et sans fièvre.

Les menstrues reprirent effectivement le soir, et continuèrent jusqu'au 3 juillet; ce qui changea l'époque de ses règles, qui prirent leur cours à dater de ce moment. Ses forces revinrent successivement; et madame C***, que j'avais continué de magnétiser tout le mois de juillet, me dit, vers les premiers jours d'août, qu'il était temps de s'occuper de sa tête.

Je dois ajouter qu'ayant constamment, pendant le mois de juillet, magnétisé la glande qu'elle avait au sein, cette glande était alors considérablement diminuée.

Du 5 au 30 *août*. Madame C*** m'avait dit, en crise magnétique, que la cause de ses douleurs était une humeur aqueuse qu'elle avait dans la tête, et dont elle désignait la place en portant la main sur l'occiput. Je lui magnétisai donc cette partie; et, lorsqu'elle le jugea convenable, elle s'y fit mettre le cataplasme suivant :

Des quatre farines résolutives,
Racine de guimauve,
Deux blancs d'œufs frais,
Un petit verre d'eau-de-vie,
Verveine hachée bien menu.

Faire bouillir la guimauve et la verveine, et se servir de la décoction et de l'eau-de-vie pour délayer le cataplasme.

Elle se mit trois jours de suite ce cataplasme, et rendit beaucoup d'eau roussâtre : elle se trouvait la tête baignée tous les matins. Les douleurs de tête diminuèrent, et cessèrent bientôt entièrement. Plusieurs jours après, elle s'ordonna une médecine de sel de glauber dans une infusion de chicorée.

Du 30 *août* au 1er *décembre*. Depuis que j'avais commencé à magnétiser madame C***, elle n'avait pas eu d'attaque de nerfs. On doit se rappeler qu'elle m'avait annoncé que, si je me trouvais présent à la première qu'elle devait avoir, et si je la magnétisais après, elle n'en aurait plus aucune. Trois mois s'étaient écoulés, et madame C*** ne m'avait point reparlé de cette attaque : ce ne fut que dans les premiers jours de septembre qu'elle me l'annonça pour le 10. Je ne manquai pas de me trouver à l'heure qu'elle m'avait indiquée. L'attaque commença à midi, ainsi qu'elle l'avait prévu, et se termina à trois heures et demie par des pleurs. Lorsque je vis qu'elle avait entièrement repris connaissance, je la mis en somnambulisme, et la magnétisai un quart-d'heure, comme elle me l'avait ordonné. Après ce temps, je lui demandai comment elle se trouvait; elle me répondit : Parfaitement bien ; et qu'elle était enfin guérie de cette cruelle maladie. — Mais, ajoutai-je, êtes-vous bien sûre de ne plus avoir de semblables attaques? —Oui, à moins de quelque grand chagrin, ou de toute autre cause qui m'affecterait trop vivement; mais ce ne serait plus la même chose : ce ne pourraient être que des

attaques isolées, comme celles qu'éprouvent souvent les personnes très-nerveuses.

Enfin vous êtes donc absolument guérie? — Oui, absolument. — Et votre glande? — Elle a déjà beaucoup diminué; mais il faut toujours continuer de la magnétiser; il faudra aussi me donner de la filasse magnétisée pour mettre dessus, cela la fera fondre plus tôt. — Resterez-vous encore long-temps somnambule? — Toute ma vie, si je suis régulièrement magnétisée à mes époques. — Mais cependant vous ne serez plus malade? — Cela est vrai; mais je n'aurai jamais une santé robuste: n'oubliez pas que, sans le magnétisme, je serais morte dans quatre mois; mon corps, qui ne se soutient, pour ainsi dire, que par lui, y est tellement accoutumé, qu'il en ressentira toujours les influences.

Conserverez-vous toujours votre lucidité? — Seulement pendant mes époques; mais, je vous le répète, il est essentiel de me magnétiser alors encore trois à quatre mois, ensuite vous pourrez m'en déshabituer petit à petit; mais il faut encore tout ce temps pour me rétablir entièrement.

Madame C*** effectivement ne fut plus lucide après cette crise. Je la magnétisai encore

tout le mois de septembre, et sa glande se fondit entièrement, à l'exception d'un nœud squirrheux qu'elle me dit ne pouvoir s'en aller qu'à la longue, en la magnétisant à ses époques.

Une particularité assez singulière, c'est que les menstrues n'arrivaient plus régulièrement; elles avançaient de huit à dix jours à chaque fois.

Cependant je voyais avec inquiétude que madame C*** ne reprenait pas; elle était toujours pâle, maigre, point d'appétit, la moindre chose l'incommodait; enfin elle me paraissait dans un plus mauvais état qu'avant le traitement. Je la magnétisai à ses époques d'octobre, novembre et décembre; et, sur ce que je lui témoignais mon étonnement de son état, elle me répondait : Je suis bien; il s'opère un grand travail dans mon sang, et ce n'est que lorsqu'il sera fini, que mes forces reviendront entièrement; mais je suis bien; je n'ai chez moi aucune cause de maladie.

Madame C***, jusqu'à cette époque, était venue régulièrement m'avertir lorsqu'elle avait ses règles. Quelle fut mon inquiétude, lorsque je vis un mois s'écouler sans la voir! J'allai chez elle; elle n'y était pas : on me dit que des affaires importantes la retenaient chez une dame. Que

l'on juge de mes craintes. Nous étions dans le huitième mois de son traitement, dans celui où, avait-elle dit, elle serait morte sans le Magnétisme : je craignais, et avec juste raison, qu'elle ne fût malade dans ce moment. J'eus beau faire, je ne pus parvenir à la voir. Il s'était écoulé une huitaine de jours, lorsque son fils arriva à dix heures du soir, tout en pleurs, pour me dire que sa mère était très-malade. J'y courus sur le champ; je trouvai madame C*** étendue sur son lit, sans connaissance, les membres roides, les mâchoires serrées, de manière qu'il était impossible de lui faire rien prendre, et la figure violette. Je la mis aussitôt en crise, et ses muscles se détendirent : elle respira; mais elle étouffait; je lui fis boire un verre d'eau magnétisée, et elle commença à recouvrer la parole; enfin, dans cinq à six minutes, elle fut calme, et put répondre à mes questions. J'appris alors que tout le temps de ses règles elle avait été dans une inquiétude extraordinaire; qu'elle ne pouvait rester en place; que cependant, comme elle ne voulait pas quitter la personne chez qui elle était, elle avait surmonté cette agitation; que ses règles n'avaient coulé que deux jours; et que jusqu'à présent elle avait ressenti un malaise général; qu'elle comptait

bien aller me voir le lendemain; mais qu'ayant appris dans la soirée une mauvaise nouvelle, elle avait été saisie, et qu'elle était tombée dans l'état dont je venais de la tirer. Je lui demandai si cet accident aurait des suites fâcheuses. Elle me répondit qu'elle espérait que non; mais que cependant elle allait avoir la fièvre plusieurs jours.

Je la quittai le soir assez calme : je revins le lendemain matin, et je la trouvai avec la fièvre; elle n'avait pu dormir de la nuit. Mise en crise, elle me répéta qu'il n'y avait point de danger, parce que j'étais venu à temps; mais qu'elle avait fait une grande imprudence, en ne se faisant pas magnétiser à l'époque prescrite; qu'elle avait arrêté le travail de son sang au moment où il allait se terminer, et que, si je n'avais pu la secourir de suite, elle était perdue; que cela avait entièrement altéré sa lucidité; que dorénavant elle ne verrait que très-peu pendant ses règles, et que cette lucidité se perdrait peu à peu.

Toute sa lucidité lui était revenue momentanément; mais la difficulté de parler qu'elle avait toujours eue, était considérablement augmentée, et je m'aperçus avec étonnement qu'elle ne parlait plus français : son langage était un créole

corrompu (1), très-difficile à comprendre. Il me fut impossible de le lui ôter, et elle s'en est toujours servi depuis.

La fièvre ne la quitta pas de quinze jours, pendant lesquels je la magnétisai assidûment : elle ne prit tout ce temps que de légères soupes, et une tisane qu'elle s'ordonna : elle fut souvent très-mal ; mais enfin la fièvre la quitta, et elle entra en convalescence dans les premiers jours de février 1814. Elle s'ordonna une médecine, que je lui fis prendre en lui donnant un verre d'eau magnétisée. Cette eau la purgea beaucoup, et elle lui trouva, en la buvant, un goût détestable de drogue.

Enfin madame C*** put se lever ; les forces et l'appétit lui revinrent, et elle fut rétablie à la fin de février. Depuis lors, je l'ai mise en crise à plusieurs de ses époques, et j'ai vu qu'effectivement sa lucidité se perdait. En ce moment elle n'a plus rien de cette grande suceptibilité qui la rendait sensible à ma plus légère pensée, et elle jouit de la meilleure santé.

On ne peut douter que, dans le cours d'un

---

(1) Madame C*** est créole, mais depuis l'âge de cinq ans elle habite en France ; et dans son état naturel elle ne sait plus parler son idiome natal.

traitement aussi long, il ne se soit passé quelques particularités remarquables; mais, n'ayant tenu que des notes générales, ma mémoire ne me fournit que deux ou trois faits qui, je crois, feront plaisir à mes lecteurs.

Madame C***, en état de somnambulisme, aimait beaucoup la musique; mais il lui était impossible d'entendre le son des instrumens, à moins que je ne la touchasse. Je fis tous mes efforts pour la mettre en rapport avec le musicien : je n'obtins pas de succès; dès l'instant qu'elle cessait de me toucher, elle n'entendait plus; comme je l'interrogeai sur cet effet singulier, elle me répondit : Je n'entends que par vos oreilles

Lorsque je magnétisais sa tête pour détruire la cause des douleurs qu'elle ressentait à cette partie, je fus attaqué de douleurs semblables. Ne sachant à quoi les attribuer, je la consultai, et n'en pus tirer que ces paroles : Ce n'est rien.... c'est le sang...... il n'y a rien à faire...... cela passera tout seul. Ennuyé de souffrir continuellement, j'interrogeai une autre somnambule que j'avais. Celle-ci me dit que ces douleurs provenaient simplement d'une contraction nerveuse au même endroit où était placé le mal de madame C***; que cette contraction et les

douleurs qu'elle occasionnait, ne cesseraient qu'à la guérison de cette dernière. Mes maux de tête ne finirent effectivement qu'avec ceux de madame C***.

Je demandai un jour à madame C*** si, lorsque je la magnétisais, elle voyait quelque chose sortir de mes doigts? Elle me répondit qu'elle croyait apercevoir comme une légère vapeur brillante. — Mais, ajoutai-je, cette vapeur entre-t-elle chez vous? Est-elle la cause de l'effet que vous éprouvez? — Non, il n'entre rien dans moi, j'en suis très-sûre. — Cependant beaucoup d'autres somnambules ont dit le contraire. — Oui, je le crois bien; mais c'est que leurs magnétiseurs étaient convaincus d'avance de ces idées, et qu'ils influençaient les somnambules sans s'en douter. — Vous ne croyez donc point qu'il y ait un fluide magnétique? — Non, je vois bien ce qui se passe en moi. — Mais examinez donc : que se passe-t-il lorsqu'en vous touchant la main, par exemple, j'ai la volonté de vous magnétiser? — Il s'opère de votre cerveau, au bout de vos doigts, comme un mouvement d'ondulation très-rapide, qui se communique aussitôt chez moi, et m'en produit un semblable. — Mais comment voulez-vous qu'il s'opère un mouvement d'ondulation sans fluide?

— Je m'explique mal; je veux dire un mouvement de vibration, un frémissement. — Comment ce mouvement passe-t-il de vous à moi? — Je ne puis vous l'expliquer; je le vois, je le sens, mais voilà tout ce que j'en sais. — Cependant un mouvement ne peut se communiquer que par le contact, ou au moyen d'un intermédiaire : lorsque je vous touche, je puis bien concevoir que cela a lieu comme vous me le dites; mais, lorsque je vous magnétise à distance, cela me paraît impossible. — Cependant je puis bien vous asurer que rien ne sort de vous pour entrer en moi; il y a même des mouvemens où la moindre de vos pensées occasionne dans vos fibres des mouvemens qui se répètent au même moment chez moi; je ne puis concevoir comment cela se fait; mais je ne vois point d'intermédiaire; et, s'il y en avait un, je le sentirais. — Mais quelle est donc cette vapeur brillante que vous apercevez? — Je vous le dirai un autre jour; je suis fatiguée. — Nous n'eûmes pas occasion de reprendre cette conversation.

Madame C*** m'a donné plusieurs exemples très-fâcheux de ces antipathies singulières qui se développent dans le somnambulisme; mais je les renvoie à un article que je compte faire sur ce phénomène.

Dans le temps de son plus grand danger, elle avait une susceptibilité telle, qu'elle ressentait tout ce que j'éprouvais. Si pour plaisanter on me donnait un coup sur l'épaule, elle portait la main à la sienne, comme si elle vînt d'être frappée : nous fîmes souvent cette expérience d'une pièce à l'autre. Elle me répétait, à cette époque, qu'il lui semblait que mon sang coulait dans ses veines.

§ III.

Traitement d'une phlegmasie chronique.

« J'en réchapperai malgré les dieux! » s'écriait très-irrespectueusement l'un des Ajax, quand il se crut sauvé du naufrage. « J'en réchapperai malgré la médecine! » aurais-je pu dire aussi, en me retrouvant tout à coup sur pied, après avoir lutté dans mon lit, pendant six mois, contre mon mal et les remèdes. Mais je n'ai pas été si impie envers elle; je me suis seulement permis d'invoquer un autre secours, en promettant d'en proclamer l'efficacité, si je l'éprouvais; et j'acquitte mon vœu.

Je crois devoir d'ailleurs aux nombreux amis qui se sont occupés de mes maux, et à ceux de mes semblables souffrans qui pourront y recon-

naître une voie de salut, le tableau de la maladie cruelle, dangereuse et remarquable, dont je viens d'être délivré. Elle a été cruelle par sa durée, et par les vives douleurs qui en ont marqué les commencemens; dangereuse par les divers traitemens auxquels on a d'abord cru devoir la soumettre; remarquable enfin sous le rapport de la physiologie et de la médecine, par sa nature, qui semble avoir été rarement observée, et par sa guérison, si longuement demandée à la Faculté, et si promptement obtenue du Magnétisme.

Ayant plus à cœur toutefois d'opposer les bienfaits certains de cette dernière découverte aux méfaits possibles de la médecine, que d'attaquer individuellement quelques médecins; aimant, au contraire, à croire aux témoignages d'intérêt de quelques-uns de ceux qui m'ont vu ou traité, j'avertis, de peur de fausses applications, qu'aucune des lettres initiales par lesquelles je vais les désigner, n'est la véritable initiale de leur nom.

Je demande grâce, au surplus, pour quelques détails difficiles à écarter d'un pareil sujet, et qui, faits pour être sentis par les gens de l'art seulement, peuvent être d'une espèce plus qu'ennuyeuse pour de simples amateurs.

A la suite d'assez longues affections morales, j'avais été atteint, vers la fin de mars 1814, d'un ictère ou jaunisse. J'avais d'abord employé le remède usité, l'eau de carotte, pendant une huitaine de jours. Pendant douze autres, un médecin étranger, le docteur Z***, me fit prendre une dissolution de sel d'absynthe, élevée successivement de dix à vingt grains par jour. La jaunisse paraissant alors guérie, je fus purgé deux fois.

Le docteur Z*** me prescrivit surabondamment un élixir stomachique, dont je vais rapporter ici la composition, pour mettre à même de juger de quelle manière et jusqu'à quel point il a pu contribuer aux accidens qui vont suivre, et qu'on lui attribue. Il contenait les teintures de quinquina, de gentiane et de safran à doses égales, et quelques gouttes d'élixir de vitriol aromatisé; la dose à prendre par jour, était de deux cuillerées à bouche, que je pris pures, n'ayant pas reçu de prescription contraire.

Jusque-là je n'avais point cessé de vaquer à mes affaires; mais au second jour où je fis usage de cet élixir, après avoir été subitement saisi d'un violent mal d'estomac, qui me fit rendre des eaux en abondance, et fut suivi, pendant toute la soirée, de coliques très-fortes, je fus,

dans la nuit du 22 avril, frappé d'un choléra-morbus. Un effrayant débordement de bile par haut et par bas, presque sans interruption, et accompagné de douleurs affreuses, soit à l'estomac, soit aux basses régions, me tortura toute la nuit, et la fièvre se déclara.

L'huile douce de Riccin me fut administrée avec la teinture de séné. Dès le premier jour les vomissemens cessèrent; mais tous les autres symptômes furent vainement combattus pendant plusieurs jours par le docteur Z***, avec les bains, les lavemens, les frictions d'huile camphrée et teinture d'opium, les fomentations d'herbes émollientes, les potions calmantes, narcotiques, tisanes, sirops, etc.

Le 27 avril, je fis appeler un autre médecin, le docteur Y***. Il maintint l'usage des bains et lavemens, et substitua au reste les sirops d'althéa et des cinq racines, pris dans des infusions froides de violette et de camomille, et le petit-lait avec addition de terre foliée de tartre.

Ce nouveau régime éteignit la fièvre. Je fus de nouveau purgé; les douleurs diminuèrent peu à peu; les symptômes enfin disparurent; j'entrai en convalescence dans les premiers jours de mai, et vers le milieu du mois j'avais repris mes occupations et mes habitudes.

Mais cette apparence de retour à la santé, était malheureusement trompeuse. Au milieu de juillet, une impression vivement fâcheuse, reçue inopinément à l'issue d'un dîner un peu échauffant, me causa d'abord une sueur froide, et me laissa un malaise, contre lequel des occupations urgentes me forcèrent de lutter, sans y donner même beaucoup d'attention; je croyais d'ailleurs l'avoir surmonté, lorsque le surlendemain, ayant pris vers le soir une glace au verjus, je fus attaqué, dans la nuit, d'un nouveau choléra-morbus, accompagné des mêmes symptômes, et presqu'aussi violent que le premier.

Le docteur Y***, qui fut rappelé, qualifia cette fois ma maladie de fièvre bilieuse. Au même traitement qu'il avait prescrit vers la fin d'avril, il ajouta l'eau de chaux seconde dans mes boissons et lavemens, puis les eaux de Selters, et ensuite de Vichy, coupées de petit-lait. Tout cela ne put encore me procurer qu'une guérison imparfaite. L'air de la campagne me fut conseillé par le docteur Y***, qui m'y faisait continuer mon traitement. J'y fus néanmoins poursuivi par de fréquens dérangemens, avec des coliques plus ou moins violentes de plusieurs heures, et quelquefois de plusieurs jours, pendant la durée desquelles le ventre était ballonné,

dur et douloureux, comme dans les deux principales maladies précédentes.

Tant de tribulations n'étaient que le prélude de nouvelles souffrances à endurer, et de nouveaux remèdes à faire. Ont-elles été la cause de ce qui va suivre? ou bien provenaient-elles déjà de cette cause qui serait restée jusqu'alors inobservée ?

C'est ici que commence donc, du moins à ma connaissance, la maladie nommée *phlegmasie chronique* par un troisième médecin, M. X***, qui se trouvant à la même campagne que moi, pendant une de mes crises, fut prié de me visiter.

Après un examen scrupuleux et quelques jours de réflexion, le docteur X*** m'effraya par la consultation suivante. Quoiqu'il s'y trouve certains termes et certaines prescriptions surtout qui rappellent un peu les médecins de Molière, je suis obligé de publier avec détail cette consultation, et le traitement auquel elle me détermina à me soumettre, ainsi que les autres consultations dont elle fut appuyée, et les modifications qu'elle éprouva. Ces rapprochemens sont indispensables pour établir le parallèle entre les procédés de la médecine et ceux du Magnétisme.

*Consultation (par M. X***) pour M. Razy.*

« En explorant attentivement tous les viscères
« abdominaux, j'ai trouvé, à la partie inférieure
« et droite du ventre, un corps rénitent, qui
« paraît jouir d'une excessive sensibilité, puis-
« que la moindre pression détermine des dou-
« leurs vives que le malade éprouve à l'instant.
« Tout me porte à croire que la partie affectée
« est une portion de l'intestin iléon ; de manière
« que je pense que le point maladif est une
« phlegmasie chronique dont l'intensité est très-
« souvent augmentée, soit par la qualité des
« alimens, soit par l'action de toute liqueur
« alcoholique. La cause de cette inflammation
« latente me paraît dépendre du choléra-morbus
« dont le malade a été atteint, et qui fut déter-
« miné chez lui par un traitement médical
« très-incendiaire. Ces phlegmasies chroniques
« avaient échappé à la perspicacité des anciens,
« et nous en devons la connaissance aux mo-
« dernes, et particulièrement au docteur Brous-
« sais, qui en relate une foule d'exemples dans
« son excellent ouvrage sur les phlegmasies.

« Les symptômes caractéristiques de la ma-
« ladie de M. Razy, sont :

1° « Un point très-douloureux par la moindre « pression, lequel se trouve situé entre l'épine « antérieure et inférieure des os des isles et la « branche horizontale du pubis;

2° « Le développement de coliques; et alors « on observe un gonflement très-sensible et assez « considérable au lieu que j'ai déjà cité.

3° « Une chaleur assez vive et assez mordi- « cante dans la paume des mains, avec agita- « tion dans le pouls, sont les indices de plusieurs « accès d'une fièvre erratique, mais dépendante « de l'inflammation intestinale;

4° « Enfin, le *facies* du malade, son teint « d'un blanc jaune, et une espèce de mélancolie « triste et inquiète, décèlent l'existence d'une « affection organique.

Moyens médicinaux.

1° « Les boissons habituelles seront douces « et mucilagineuses autant que possible; ainsi « le lait d'amandes édulcoré avec le sirop de « guimauve; une dissolution de demi-once de « gomme arabique par chopine d'eau, et du « sucre; la décoction d'une cuillerée à café de « graine de lin, bouillie pendant vingt minutes « dans une pinte d'eau... Je recommande parti-

« culièrement cette boisson aux repas, pour « remplacer l'eau ordinaire (1).

2° « Le malade prendra tous les matins un « demi-bain fait avec du son (2).

3° « Il appliquera sur le point douloureux « trois cataplasmes par jour, faits avec de la fa- « rine de graine de lin (3) et de l'eau de mauve; « ensuite on arrosera chaque cataplasme avec « un mélange de baume tranquille, d'huile d'a- « mandes douces, et de laudanum liquide. Les « proportions seront une once de baume tran- « quille et d'huile d'amandes douces, et deux « gros de laudanum.

4° « Si le malade éprouve des coliques, il fera « usage de la potion suivante :

« Eau de laitue distillée, « Eau de bourrache, *idem*,	une once de chaque;
« Huile d'amandes douces, « Sirop de Diacode, « Sirop d'Althéa,	demi-once de chaque;

---

(1) A ces boissons, M. X*** ajouta depuis la décoction de laitue, l'infusion de bouillon blanc et de fleurs de mauve, l'eau panée, etc. etc. J'avais de quoi choisir.

(2) Quelques jours après, le docteur X*** m'ordonna les bains d'herbes émollientes, à prendre deux fois par jour; ce qui eut lieu, presque sans interruption, pendant environ trois mois de traitement.

(3) Le riz, la mie de pain, les farines résolutives y furent, à diverses reprises, ajoutés ou substitués.

« Gomme arabique en poudre, quantité suf-
« fisante pour faire un lock anglais ;

« A prendre par cuillerée, d'heure en heure,
« et de demi-heure en demi-heure, si les coli-
« ques sont vives (1).

5° « Un lavement à la graine de lin, avec
« deux ou trois cuillerées d'huile d'olives, sera
« pris tous les matins avant le bain. »

Moyens hygiéniques.

« Le repos le plus absolu est indispensable.
« Ainsi le malade marchera très-peu et len-
« tement. La position la plus convenable est
« d'être à demi couché ; et, si l'on reste dans
« le lit, avoir toujours les cuisses fléchies sur
« le bassin, quelle que soit la position que l'on
« tienne.

« Les lieux bas et humides sont contraires
« au malade. Il choisira, autant que possible,

---

(1) Cette potion devint bientôt aussi mon pain quotidien, avec ces seules variantes, que le nombre des cuillerées se multipliait à proportion de la sensibilité ou du développement de ma tumeur ; et qu'en supprimant enfin l'huile d'amandes, qui commençait, au bout de deux ou trois mois, à me dégoûter, le docteur X*** augmenta la dose de la plus nuisible des autres substances, le sirop de Diacode.

« l'exposition du midi. La promenade dans une « voiture douce, n'est point nuisible. »

Régime.

« On tentera l'usage du lait chaud, et on « pourra en prendre plusieurs tasses dans la « journée (1); tous les potages amidacés con- « viennent, tels que le riz, le vermicelle, la « semoule (2); la volaille au pot et rôtie, le « poisson à l'huile et non frit; les épinards, la « chicorée, la laitue, le gigot à l'eau, le mouton « dans le pot, et ensuite grillé, seront les alimens « de choix; les compotes bien cuites et sucrées; « le raisin de Fontainebleau bien mûr. Le vin « muscat est le seul vin qni me paraît convena-

---

(1) L'usage du lait, ainsi que celui du raisin de Fontainebleau, bien mûr (mangé, suivant ordonnance, sans pepins et sans peau), ayant coïncidé une couple de fois avec quelqu'une des fréquentes crises de la maladie, les innocens furent impitoyablement proscrits.

(2) Mon régime, pendant trois mois, s'est presque toujours borné à cela, quand toutefois il n'a pas été réduit à la simple panade, et souvent même au bouillon seulement; le surplus ne m'a été que très-accidentellement permis dans les momens de mieux-être, et l'usage en était aussitôt supprimé, comme coupable des rechutes que l'on ne savait à quoi attribuer.

« ble, attendu qu'il ne contient aucun acide,
« et que son corps mucoso-sucré ne peut point
« irriter (1). Le pain sera de ces larges pains de
« ménage, faits avec de la belle farine, et on ne
« mangera que la mie; mais le pain sera au
« moins de deux jonrs.

« Dans quinze jours le malade aura besoin
« d'un second examen, pour juger de son état
« et des résultats du traitement.

« *Signé* X***, docteur en médecine. »

Paris, 2 septembre 1814.

A ces ordonnances, déjà passablement nombreuses, le docteur X*** ajouta, pour être pris chaque soir, le julep suivant :

« Une once de pourpier distillé,
« Deux gros de sirop d'œillets,
« Deux gros de sirop de Diacode, élevés à deux gros
« et demi, quinze jours après. »

Et à l'occasion de diverses crises, il prescri-

---

(1) J'étais menacé par le docteur X*** de n'en pouvoir pas goûter d'autre, même une année peut-être après mon rétablissement. Il répétait souvent que la paroi intérieure des intestins ayant été dépouillée, du moins dans quelques parties, par la violence des précédens remèdes, du mucus qui la veloute et la défend

vit, en outre, cinq fois l'application des sangsues; le tout pour comprimer seulement et suspendre mes forces; ces moyens, écrivait-il, étant incapables de me les faire dépenser: distinction que je n'entends guère.

Le médecin en chef d'un de nos grands établissemens de charité, sur l'autorité duquel le docteur X*** avait désiré s'appuyer, et trois commissaires d'une Société médicale, qu'il avait introduits auprès de moi pour les fixer sur le mérite de ses observations, avaient semblé en reconnaître la justesse, et approuver le traitement qui en était devenu la conséquence. Les explorations consécutives de ces derniers, soit dit en passant, parurent avoir irrité mon mal pour plusieurs jours après.

Enfin, un de mes amis ayant voulu que je prisse l'avis d'un autre de nos plus célèbres médecins, le docteur N***, celui-ci m'avait laissé la petite consultation suivante :

« Il y a dans la fosse iliaque droite, un peu

---

contre les atteintes des alimens acides, alcoholiques ou mal broyés, ses prescriptions tendaient à suppléer à ce mucus, jusqu'à ce qu'elles l'eussent recréé, et à ne pas irriter, en attendant, les parties privées de ce revêtement nécessaire.

« au-dessus de l'arcade crurale, une tumeur « oblongue fort dure, dont je ne connais pas « du tout la nature.

« Dans tout ce que l'on a fait jusqu'ici, on « a suivi les indications qui s'offraient, et on a « fait la médecine du symptôme. Je pense qu'il « n'y aurait pas autre chose à faire; car aujour-« d'hui même il faut marcher sur les mêmes « erremens, et attendre de la nature une ter-« minaison qu'elle seule peut amener.

« Il y a apparence que la maladie nuit aux « fonctions du cœcum, par la seule présence « mécanique, et que la tumeur n'appartient pas « aux parois de l'intestin.

« En tout état de cause, je n'ai qu'à applaudir « aux moyens que l'on met en usage, et engager « à la patience. »

Signé N***.

Le 8 octobre 1814.

Ce noble aveu que fait d'abord M. le docteur N*** de l'insuffisance de ses lumières, semble, de la part d'un professeur si justement renommé, une belle leçon de modestie pour ceux qui prétendent tout expliquer; mais peut-être a-t-il, dans les lignes suivantes, poussé trop loin la défiance de lui-même, quand sa plume, conformément à l'usage meurtrier de nos mé-

decins, donnait aux prescriptions de son confrère une approbation que sa bouche allait rétracter. Après avoir signé sa consultation, le docteur N***, alors mieux inspiré, comme on le jugera bientôt, ajouta que, s'il était lui-même attaqué d'une pareille affection, il essaierait, au lieu de remèdes, de manger du pain, du bœuf, des pommes de terre, etc.; que si cela lui faisait du mal, il s'arrêterait, et recommencerait ensuite.

Par malheur pour moi, l'opinion contraire, que venait de signer M. N***, et jusqu'à sa généreuse prudence de n'oser tenter que sur lui-même une semblable épreuve, ne me donnaient pas sur les résultats de cet avis une sécurité capable de me faire dédaigner tous les autres. Je continuai donc de me conformer à ceux-ci; mais leur observance, je pourrais dire, religieuse de ma part, n'empêchait point ma maladie de tourner constamment dans un même cercle vicieux : ma tumeur pendant quelques jours diminuait de volume, jusqu'à se réduire à celui d'une très-petite poire, et peut-être à moins; sa sensibilité au toucher diminuait aussi proportionnellement, et cessait quelquefois tout à fait; puis, dans l'espace à peine de quelques heures, cette tumeur reprenait presque la grosseur du

poing, et redevenait excessivement douloureuse au tact. Le moindre bruit importun ou imprévu me causait une secousse vive et pénible dans tout le corps, et particulièrement vers le nombril et la tumeur. Généralement alors elle rendait difficiles beaucoup des mouvemens que j'aurais voulu essayer, et impossible souvent la position, même instantanée, sur l'un et l'autre flanc. Il fallait, dans ce cas-là, rester couché sur le dos; et cette nécessité, combinée avec la recommandation d'avoir *les cuisses fléchies sur le bassin*, produisait certains effets très-peu agréables. Il en résultait d'abord la corrosion de la peau, et une chaleur, j'allais dire mordicante, vers mon échine, décharnée par *le régime suspensif de mes forces;* ensuite des douleurs insupportables aux talons et à la plante des pieds, qui dans cette attitude faisaient les arcs-boutans pour retenir mon corps toujours prêt à glisser vers le pied du lit; enfin la circulation d'air que mes genoux élevés favorisaient entre mes draps.

Aussi, vers la fin de ce traitement, j'avais beau faire porter à un degré intolérable pour les personnes qui m'entouraient, la température de ma chambre, et charger de couvertures, d'oreillers et de coussins mes extrémités refroi-

dies : je ne pouvais y rappeler la chaleur. Sa disparition momentanée n'était-elle due qu'au courant d'air que mes genoux élevés introduisaient dans mon lit? Ou bien étais-je fondé à craindre que les substances réfrigérantes, *destinées à tempérer* la chaleur naturelle, n'eussent commencé à l'éteindre?

Je demande pardon d'un pareil doute à la Faculté ; et, pour me remettre bien vîte en grâce avec elle, je vais donner, sans compter les deux premières périodes de ma maladie, le résumé des principales prescriptions que mon obéissance a suivies depuis les premiers jours de septembre dernier jusqu'au 8 décembre suivant, c'est-à-dire, pendant trois mois.

On va me prendre pour Argan, qui compte le mémoire de M. Fleurant; mais je ne parlerai pas du prix, qui cependant, pour quelques personnes, paraîtrait bon à considérer.

J'ai donc employé dans ces trois mois, environ

Deux cents bains,

Une centaine de lavemens,

Une trentaine de sangsues,

liv.	onc.	gr.		
5	3	»	de baume tranquille,	qui ont arrosé environ trois cents cataplasmes.
5	3	»	d'huile d'amandes,	
1	4	6	de laudanum liquide,	

J'ai été contraint d'avaler, en outre, environ

Cent pintes de tisane de diverses sortes,
Huit ou neuf pintes de sirop de gomme ou de guimauve,
Neuf ou dix pintes de petit-lait,

liv.	onc.	gr.		
1	8	4	d'huile d'amandes,	
4	16	»	d'eau de laitue,	distillées,
4	4	»	d'eau de bourrache,	distillées,
3	7	»	d'eau de pourpier,	distillées,
3	4	5	de sirop de Diacode,	
1	15	5	de sirop d'Althéa,	
»	13	6	de sirop d'œillets,	
1	8	4	de gomme arabique,	

32 14 6 poids total des drogues médicinales seulement, que j'ai employées ; voire même quatorze *gouttes philosophiques ;* rien que quatorze ! Parce qu'enfin le temps nous a manqué.

Cependant, je crois que je vivais encore ; mais, ennuyé de n'en être plus bien sûr, et encouragé par le récit merveilleux de l'amélioration de santé d'une dame dont j'avais connu l'état désespéré, je prêtai l'oreille à l'offre qui me fut faite, de me présenter le magnétiseur qui opérait ce miracle.

Après avoir long-temps partagé l'aveugle incrédulité de beaucoup de gens, je commençais à réfléchir aux nombreux phénomènes que

l'habitude d'en jouir nous empêche de remarquer, et qui restent inexplicables, quoique nous en soyons nous-mêmes journellement les agens, les objets ou les témoins dans chaque acte de notre existence. Un prodige de plus me coûtait moins à admettre ; cependant, n'ayant pas vu, je doutais encore, mais je n'osais plus nier.

Du 8 décembre 1814. Ce fut dans ces dispositions équivoques que je reçus la première visite de M. de Lausanne. Sa jeunesse et son apparente légèreté, je l'avoue, ne m'inspirèrent pas d'abord un profond respect : le sérieux même dont ensuite s'arma sa physionomie, quand il commença à me magnétiser, ne m'empêcha pas de rire de la bizarrerie de ses gestes tout nouveaux pour moi; mais six ou huit minutes après, ma respiration s'accéléra, des sanglots m'oppressèrent, mes yeux se remplirent de larmes qui coulèrent en abondance, une sueur froide me couvrit, mes paupières s'apesantirent, et je me sentis forcé de les fermer, sans dormir pourtant. Malgré cet état, et quoiqu'enveloppé de flanelles et de cataplasmes, et sous les nombreuses couvertures de mon lit, je pouvais, même lorsque les mains du magnétiseur ne touchaient point à ces épaisses enveloppes, suivre leur mouvement au-dessus de mon corps,

par la seule sensation de chaleur d'abord, et ensuite de froid, que me causait leur passage. Dès ce moment, M. de Lausanne me promit mon rétablissement sous trois semaines; j'y crus, et l'on verra si j'eus raison d'y croire.

Immédiatement après la séance, je sentis la chaleur revenir; j'eus même un peu de moiteur; et, ayant mangé, je m'endormis aussitôt d'un sommeil profond, pendant lequel je transpirai abondamment.

Je cessai dès ce premier jour tous les médicamens internes, de quelque manière qu'ils dussent être pris. Il me fut permis de leur substituer indistinctement tous les alimens non nuisibles en santé, en ayant soin seulement d'en proportionner la dose au plus ou au moins d'activité de mon estomac, que la nature de mon précédent régime avait bien pu rendre paresseux; mais je reconnus bientôt avec plaisir qu'il ne lui manquait, pour faire ses fonctions, que d'avoir de quoi les exercer. Le devais-je à la bonté de mon tempérament? ou plutôt à la vertu de l'eau magnétisée, qui fut ma seule boisson pendant les trois premiers jours, à la fin desquels je la buvais pure et froide, sans en éprouver aucun inconvénient?

La première nuit fut agitée; la transpiration

continuait fortement, et de fréquentes effluves me faisaient doucement frémir de la tête aux pieds; le pouls, qui depuis long-temps ne marquait que cinquante battemens par minute, s'accéléra de quinze pulsations, et retomba vers le matin à soixante, pour se relever ensuite progressivement jusqu'à environ quatre-vingts, qu'il bat encore aujourd'hui, et cela toujours sans fièvre. Je n'ai plus éprouvé depuis ni spasmes ni contractions de muscles, comme cela m'arrivait, soit spontanément, soit au moindre bruit désagréable ou imprévu.

Mais n'anticipons point, à moins que ce ne soit pour remercier dès à présent, au nom du Magnétisme, quelques personnes qui, m'ayant entendu raconter les effets de cette première séance, voulurent bien me dire que mon imagination, affaiblie par la diète, les remèdes et la maladie, avait pu y jouer un grand rôle. Je ne sais s'il est bien raisonnable de supposer qu'une action aussi dépourvue de tout appareil que celle du Magnétisme, puisse, en vingt-cinq ou trente minutes, frapper assez fortement une imagination, même affaiblie, pour produire de pareils effets physiques pendant vingt-quatre heures seulement, sans parler de leur durée ultérieure. Mais, si le soupçon

relatif à mon imagination a été fondé, je crois pouvoir, présomption à part, faire honneur au Magnétisme d'une cure de plus : car il m'aurait alors rendu la santé et le bon sens à la fois, et j'inviterais volontiers les personnes en question à se faire magnétiser.

Du 9 décembre. La séance du lendemain offrit moins de résultats apparens ; je fus cependant plusieurs fois sur le point de m'assoupir ; mes paupières me semblaient collées l'une à l'autre ; j'éprouvais même, en essayant de les ouvrir, l'effet assez bizarre d'une volonté contraire, comme lorsqu'on hésite à faire une chose à laquelle on est pourtant déterminé. Le Magnétisme néanmoins ne m'a jamais conduit au sommeil complet ; dans l'assoupissement qui s'est renouvelé aux huit ou neuf premières séances, je conservais toujours le sentiment de ce qui se passait autour de moi, et sur-tout de l'action du magnétiseur. Je sentais distinctement un travail s'opérer dans l'abdomen, lorsqu'il posait sa main dessus.

Ce second jour, ma tumeur parut commencer à se débarrasser par une série de petites détonations intérieures.

J'avais renoncé la veille à tous les médicamens internes ; le docteur X*** me conseilla vaine-

ment, ce jour-là, de faire au moins concourir son julep avec le Magnétisme. Les cataplasmes et les bains furent, au contraire, supprimés à dater de cette même séance.

Je n'ai depuis employé aucune espèce de remèdes, si ce n'est de l'eau fraîche magnétisée; en revanche, j'ai fait dès-lors par jour quatre repas, dont deux à la fourchette; ces derniers furent d'abord suivis de plusieurs heures d'un sommeil profond. Le sommeil de la seconde nuit n'en fut pas moins assez tranquille; mais l'habitude de me réveiller à des heures fixes, venait encore l'interrompre, et dans ces intervalles je m'aperçus que le travail de ma tumeur continuait. Des courans presque continuels, tantôt bruyans, tantôt insonores, et je ne sais de quelle nature, la traversaient en me parcourant l'abdomen dans tous les sens; quelques effluves moins fréquentes me donnaient encore de ces légers frémissemens; et la chaleur, rappelée dans tout mon corps, y entretenait une transpiration douce.

Des 10 *et* 11 *décembre*. Le lendemain matin la tumeur était sensiblement diminuée de volume, et avait, en se resserrant, rendu toute leur liberté aux voies urinaires, gênées depuis long-temps.

Les résultats de ces deux séances furent à peu près les mêmes que ceux de la précédente; la seconde dissipa un peu de pesanteur que les autres m'avaient laissée dans la tête, et me communiqua, en outre, un degré très-marqué d'énergie : le soir, je commençai à me lever, et, pour la première fois, je soupai au coin du feu.

Ceux qui ont essuyé, comme moi, de longues maladies, concevront l'importance que je mets à des détails si puérils; et je compte sur l'indulgence des lecteurs qui ont déjà le bon esprit de s'être toujours bien portés.

Du 12 décembre. Dès cette quatrième séance, je restai levé pendant quelques heures, en trois reprises, soit pour être magnétisé, soit pour prendre mes repas. Ma marche était déjà plus libre et mon attitude plus droite. Je recommençai le même jour à boire du vin rouge; et mon imagination affaiblie me persuada qu'il ne me causait aucun des inconvéniens dont la Faculté m'avait menacé.

La nuit fut tranquille, quoique presque sans sommeil; ce qui me permit d'observer que ma tumeur, que je tenais machinalement pressée sous ma main gauche, se gonflait par intervalles, au point de repousser ma main; puis, à chaque fois, elle exhalait intérieurement la

cause quelconque de cette dilatation, tantôt par une expiration prolongée, tantôt par une crépitation semblable à un dégagement accéléré de globules fluides. Cet effet provenait-il simplement de la chaleur communiquée par ma main? Ou bien confirmait-il l'opinion de certains magnétiseurs qui présument que le malade peut produire, ou du moins aider l'action magnétique sur lui-même?

Du 13 *décembre*. Le docteur X*** vint observer mon état; il trouva ma tumeur diminuée des deux tiers depuis sa visite du 9, et sur-tout très-aplatie.

La séance de ce jour n'eut rien de remarquable qu'une petite surprise magnétique que me donna M. de Lausanne. Il me dit, en arrivant chez moi, que la veille, sur les huit heures du soir, un autre malade lui avait annoncé que j'allais bien, puisque je m'étais levé et que je marchais dans ma chambre. Le fait et l'heure étaient exacts. Le même malade lui avait conseillé de me magnétiser les deux côtés du ventre; et j'éprouvais effectivement, sans en avoir encore parlé à M. de Lausanne, une palpitation presque continuelle dans le flanc gauche, depuis l'excessif affaiblissement auquel j'avais été réduit.

Je m'endormis tard dans la nuit; et je sentis qu'un grand travail continuait de s'opérer, quoique mon magnétiseur, fatigué par d'autres malades, n'eût mis que peu de temps et d'action à cette séance. Les courans se multipliaient de la tumeur aux divers points de l'abdomen, et produisaient de nombreux dégagemens de gaz, de fréquentes et faciles déjections urinaires.

Des 14 *et* 15 *décembre*. Magnétisé, dans la première de ces séances, un peu plus longuement que de coutume, environ quarante-cinq minutes, j'éprouvai, outre les sensations ordinaires, un engourdissement tel que M. de Lausanne eut à me rendre l'usage de mes bras, que je ne pouvais plus soulever.

Ma tumeur, qui, s'aplatissant de plus en plus, laissait dès la veille mieux distinguer les détails des muscles qui tapissent la fosse iliaque, se perdait presque, le 14, dans un peu de boursoufflement qui l'environnait encore. Le lendemain, elle s'enfonçait tellement parmi ces muscles, que lorsqu'elle était en repos, on ne l'y reconnaissait plus qu'à son adhérence et à sa solidité.

Des 16 *et* 17 *décembre*. L'action magnétique commença, pendant ces séances, à se manifester moins sensiblement : elle ne produisit

qu'un assoupissement léger, et par intervalles quelques effluves chatouilleuses qui descendaient de la tête aux pieds.

Mais déjà toutes les forces revenaient; l'appétit augmentait; l'estomac le secondait puissamment; toutes les fonctions se faisaient sans peine, et se régularisaient comme en état de santé; je restais levé la plus grande partie de la journée; j'agissais même et je marchais chez moi sans éprouver de fatigue. Cette nuit, un sommeil profond répara l'insomnie, et tempéra la chaleur que m'avaient donnée les ouragans des deux nuits précédentes. Le travail de la tumeur, ralenti, se bornait à quelques flatuosités qui la gonflaient et se dissipaient soudain; sa solidité diminuait de jour en jour.

Des 18 *et* 19 *décembre*. Diverses causes de distraction, pour M. de Lausanne et pour moi, avaient rendu peu signifiante la séance du 18; la concentration exclusive de toute notre attention pendant celle du 19, dissipa le vague et l'embarras où m'avait laissé la précédente; et, quoique sans effet apparent pendant sa durée, la séance néanmoins produisit immédiatement une sensible augmentation de forces dans tous les organes. Depuis ce moment, je fus en état de sortir toutes les fois que le temps le per-

mettait, les premières fois en voiture, et ensuite à pied, pour m'accoutumer progressivement d'abord au grand air, et puis à l'exercice, qui devait rendre aux viscères l'entière liberté de leur jeu. Mais les pluies froides et continuelles de la fin de décembre, en s'opposant à mes sorties, retardèrent sans doute de quelques jours ma guérison totale.

Du 20 au 23 décembre. Ma tumeur était disparue; les impressions du Magnétisme devenaient plus légères de séance en séance; elles se bornaient à produire, de temps en temps et pour quelques secondes, un gonflement vers l'endroit où cette tumeur avait existé. Le 22 je pus enfin sortir.

Du 24 décembre. La séance magnétique n'eut pas lieu; ce qui causa peut-être le léger embarras d'estomac que je ressentis; ce fut le seul pendant mon traitement. Trois verres d'eau magnétisée que je buvais à jeun chaque matin, me donnaient à la fois un appétit dévorant, et la force de le satisfaire sans en être incommodé.

Du 25 au 28 décembre. Les premières de ces séances eurent bientôt guéri le malaise du jour précédent; les deux dernières furent employées à dissiper une petite douleur dans les

reins et un relâchement vers le nombril. Le 28, je me promenai en voiture pendant plus d'une heure.

Du 29 *au* 31 *décembre*. Malgré un peu de mal de gorge et de rhume de cerveau, j'eus enfin la satisfaction de pouvoir travailler à mes affaires accoutumées, ou plutôt abandonnées depuis six mois. Dès ce moment j'ai toujours pu rester levé depuis huit ou neuf heures du matin jusqu'à neuf ou dix, et même quelquefois plus de onze heures du soir.

Le 29, je n'avais pas eu de séance magnétique; les deux suivantes, sans rien offrir de remarquable, n'en avaient pas été moins efficaces, puisqu'elles me donnèrent la force de retourner enfin dîner au milieu de ma famille, assez loin de chez moi.

Du 1er *janvier* 1815. Je ne fus point magnétisé ce jour-là; mais, déjà plus sûr de mes forces, augmentées encore par mon excursion de la veille, je restai dehors toute la journée, et je fis même des visites pendant plusieurs heures.

Dans les premiers jours de janvier, je ne fus pas magnétisé régulièrement; et M. de Lausanne, en venant chez moi le 10 janvier, pour la dernière fois, m'annonça que je n'a-

vais plus besoin que d'aller de temps en temps me faire magnétiser chez lui, pour ne pas me sevrer trop brusquement du Magnétisme; ce qui peut produire de fâcheux effets.

En résumé, après avoir vainement suivi, pendant six mois, les prescriptions de la Faculté, j'ai commencé, au 2 décembre, un traitement magnétique qui, douze jours après, m'avait guéri : car, ma tumeur étant dissoute avant le 20 décembre, je ne considère ce qui a suivi que comme une rapide convalescence.

J'avais cependant été soigné ou observé par huit médecins, qui, malgré d'attentives explorations, se sont tous plus ou moins trompés. Je n'ai vu qu'un seul magnétisenr; il a rencontré juste, quoique tous ses procédés se soient réduits à peu près à ceci :

Consultation magnétique.

Le malade croit que son mal est dans le côté droit du ventre.

Moyens médicaux.

Une demi-heure de Magnétisme par jour; une carafe d'eau fraîche prise à la fontaine du malade, et magnétisée, souvent sans la déboucher.

Moyens hygiéniques.

Tout exercice que les forces du malade lui permetteront.

Régime.

Tous les alimens qui ne sont point nuisibles en santé.

Ce traitement ayant réussi, il ne demanderait pas d'autre apologie. J'invite pourtant à le comparer au traitement médicinal que j'ai détaillé plus haut; je ne croirais pas qu'il perdît rien au parallèle.

Ceux de nos médecins qui repoussent encore le Magnétisme, vont répéter sans doute ce que quelques-uns m'ont déjà dit : que ma tumeur se trouvait d'une espèce qu'il peut résoudre, ou bien que la nature avait à se guérir elle-même, ou bien, enfin, que la cessation des remèdes a pu suffire. Eh! Messieurs, qui décidez après l'évènement, que ne laissiez-vous donc faire, il y a six mois, le Magnétisme ou la nature?

Razy jeune,
Boulevard Montmartre, n° 10.

Paris, le 18 janvier 1815.

P. S. du 6 février. J'allais envoyer aux *An-*

nales du Magnétisme la notice qui précède, lorsqu'il est subitement survenu un incident dont j'ai cru devoir attendre l'issue avant de publier cette notice.

Le docteur X***, qui, vers la fin de décembre, s'était assuré que ma tumeur n'existait plus, m'avait alors, et depuis itérativement, demandé la permission de laisser prendre aussi l'assurance de cette disparition aux mêmes commissaires amenés par lui dans le cours de ma maladie. Le souvenir des suites de leur visite d'alors m'avait fait éluder plusieurs fois celle-ci : j'y répugnais d'ailleurs, faute d'en apercevoir bien clairement le but : car des quatre médecins qui désiraient la faire, je voyais l'un s'abaisser à fournir à ses égaux la preuve matérielle de ce qu'il avait observé et rapporté; et je devais, par expérience, supposer les uns et les autres moins empressés de reconnaître un succès du Magnétisme que de le trouver en défaut ou de l'y mettre, à ce que pensent quelques personnes. Cependant, pour l'honneur même du Magnétisme, je consentis à admettre un matin ces messieurs.

Deux seulement me palpèrent, le docteur X*** ayant précédemment reconnu ma guérison, et l'un des trois autres n'ayant pas voulu

me toucher, parce qu'il s'aperçut, suivant ce qui m'a été rapporté depuis, que ses confrères m'avaient blessé.

En effet, les deux examinateurs avaient enfermé leurs mains dans cette malheureuse fosse iliaque droite à toute la profondeur possible; et l'un d'eux sur-tout y avait, en outre, fortement promené le bout de ses doigts sur la place où avait si récemment existé le mal.

Néanmoins je dînai comme à mon ordinaire; seulement je me plaignis à table de la vigueur un peu brutale avec laquelle je venais d'être visité. Cependant je ne rentrai que vers les onze heures, bien portant, à ce qu'il me semblait, sauf un peu de fatigue, que j'attribuais à ce que j'étais resté debout une grande partie de la soirée.

Mais le lendemain matin, à mon réveil, je me sentis brisé; j'éprouvais de vives coliques; l'abdomen était douloureux et dur, et bientôt commença un abondant débordement de bile, qui dura plusieurs jours.

On crut d'abord avoir commis une faute en ne me purgeant pas à la fin de mon traitement, ce dont mon appétit et ma santé n'avaient guère indiqué le besoin, et l'on voulut réparer cet oubli; mais je gardais, je crois, rancune à tout

ce qui est médicament : mon estomac ne voulut supporter ni médecine ni bouillons rafraîchissans, etc.

Il fallut revenir bien vîte au Magnétisme et à l'eau fraîche seuls, qui réussirent comme auparavant, et je fus rétabli.

Ma nouvelle indisposition a-t-elle eu pour cause de l'humeur qui restait à expulser, une digestion difficile, la fatigue de la soirée de la veille, ou l'examen trop approfondi du matin, qui aurait déterminé le reste ?

Sans ce doute et les versions contradictoires que de petits intérêts divers ont fait débiter sur cette espèce de rechute, elle n'aurait pas valu la peine d'être mentionnée.

Ce même doute a changé l'intention que m'avait donnée le mouvement de bile probablement, de nommer celui qu'intérieurement j'accusais alors d'en être l'auteur. Je voulais signaler la pesanteur de sa main ou la malice de ses intentions ; mais, s'il a fait le mal et qu'il le regrette, je ne veux plus me venger ; s'il s'en applaudit, le nommer aux adversaires du Magnétisme, ne serait peut-être pas le punir.

§ IV.

Traitement magnétique de madame de Villeneuve.

Quoique la fin de ce traitement n'ait point répondu aux espérances qu'avaient fait naître ses heureux commencemens, il n'en offre pas moins un grand intérêt, et contient des particularités qui, j'ose l'espérer, peuvent être de quelque utilité aux magnétiseurs.

Madame de Villeneuve, que j'avais entreprise, comme on le verra bientôt, dans un état désespéré, avait, dans le premier mois, recouvré assez de forces pour écrire les détails de sa cruelle maladie, et les traitemens que lui avaient fait suivre les divers médecins qu'elle avait eus. Ce morceau formant l'introduction nécessaire de son traitement magnétique, je la laisse parler ici.

« En 1809, jouant avec mon fils, âgé alors de cinq ans, il tomba sur ma poitrine. Un genou me froissa le sein gauche, et me fit éprouver une assez forte douleur. Au bout de quelques mois, je ressentais périodiquement des douleurs lancinantes, assez fréquentes et assez vives pour me donner des inquiétudes. Je consultai

M. Dubois, qui me trouva une glande de la grosseur d'un pois, et m'ordonna quelques médicamens. Cette glande augmenta sensiblement, et devenait de plus en plus douloureuse. Ayant consulté de nouveau M. Dubois, il me conseilla de la faire extirper; et le 27 juin 1811, je subis cette première opération. Elle n'eut pas tout le succès que j'avais espéré. Six mois après, le mal reparut. Je consultai plusieurs chirurgiens, je fis plusieurs remèdes. J'appliquai différens cataplasmes; rien ne me soulageait : le mal augmentait toujours, et j'étais arrivée à un état de souffrance insupportable. Le sein était dur, couvert de grosseurs adhérentes. Je fis une nouvelle consultation. L'avis de tous fut qu'il était un peu tard pour une seconde opération, mais qu'il était impossible de me guérir dans l'état où j'étais, sans y avoir recours, et que la seule chance en ma faveur, si la maladie n'était pas dans le sang, était de me soumette à l'amputation totale du sein. Je m'y déterminai; et le 10 janvier 1813, M. Dupuytren, le premier chirurgien de France, m'amputa le sein. Non seulement l'opération fut faite avec la perfection dont M. Dupuytren est capable, il fit lui-même les pansemens pendant plus de six semaines; mais soit que l'opé-

ration ait été faite trop tard, soit que le sang fût attaqué, on n'obtint jamais la parfaite cicatrisation de la plaie.

« Enfin, après un an environ, cette seconde opération ayant éprouvé quelques affections morales, mon sein se rouvrit, et les douleurs augmentèrent. Elles n'avaient jamais entièrement cessé.

« En février 1814 je ressentis une forte douleur dans la hanche gauche; elle s'étendit dans les reins, et augmenta tellement en peu de jours, que j'en perdis le sommeil. On me traita comme pour des douleurs de rhumatisme : fomentations émollientes devant un grand feu, lavemens émolliens et purgatifs, rien ne réussit, et le mal augmentait toujours. On m'appliqua des sinapismes aux pieds. Le mal diminua dans les reins, et se porta dans les muscles de la poitrine avec tant de violence, que je ne respirais qu'en poussant des cris aigus. L'opium fut employé sous toute sorte de formes, sans aucun succès. On me remit les sinapismes aux pieds, un emplâtre au cou pour y attirer l'humeur; rien ne me soulagea. J'éprouvai des douleurs atroces dans la poitrine, dans les reins et dans le bas de la jambe droite. Cet état se prolongea jusqu'en avril; la fièvre me quittait peu,

et j'avais tous les soirs un redoublement qui durait treize heures. Ma nuit se passait dans des souffrances insupportables, couchée sur le dos, sans pouvoir faire le moindre mouvement dans aucune partie de mon corps.

« Les douleurs de la jambe gagnèrent le genou, vers le commencement d'avril; les autres parties du corps étaient toujours dans le même état de souffrance, à l'exception du sein, dont je souffrais moins, et qui rendait alors fort peu.

Le 31 *mars*, un accident arrivé au fils d'un de mes amis, et occasionné par les évènemens de *la journée*, me fit éprouver une forte émotion. Mon état empira encore. Je passai les nuits dans des crises épouvantables; la vie m'était insupportable. Je puis assurer que je n'ai pas dormi la valeur de dix nuits dans l'espace de dix mois.

« *Le* 7 *juin*, ne pouvant plus marcher dans l'appartement sans le secours d'un bras, je me déterminai à faire encore une consultation; je réunis MM. Vély, Despré, Haskelle et Achard; après avoir raisonné long-temps sur les causes probables de ma maladie, passé en revue les remèdes qu'on avait employés inutilement, ils n'espérèrent pas eux-mêmes mieux réussir;

ce que je compris fort bien, malgré les paroles consolantes qu'ils m'adressaient; je me résignai, lorsqu'un de ces messieurs, M. Achard, proposa de m'entreprendre, et répondit de me guérir, si j'avais assez de courage pour me soumettre au régime qu'il me prescrirait. Je l'assurai que le courage ne me manquerait pas, et je le priai de s'expliquer.

« Voici ce qu'il m'ordonna :

« D'être six semaines sans prendre aucune espèce de nourriture, pas même de bouillon, mais de boire autant que possible d'eau à la glace. On combattit légèrement son plan; M. Despré seulement s'y opposa, disant qu'il me croyait trop faible pour supporter un pareil régime. Mais M. Achard insista, et parla beaucoup pour prouver que c'était l'unique moyen à employer pour renouveler la masse du sang. Les deux autres chirurgiens furent de son avis.

« Je consentis volontiers à me soumettre au traitement de M. Achard, convaincue que, s'il ne me guérissait pas, il hâterait au moins le terme de mes souffrances; et le lendemain, 8 juin, je commençai à boire l'eau glacée. Je souffris beaucoup de mon abstinence les premiers jours; ensuite je m'habituai à mon état de

faiblesse; et quand elle était trop grande, je me ranimais en croquant un morceau de glace. M. Achard me voyait tous les jours; mais il fut pris par la goutte, qui le retint chez lui. Je continuai mon régime pendant treize jours : alors je devins si faible et mes douleurs revinrent avec tant de violence, que je fis prier M. Dupuytren de venir me voir.

« Il condamna mon nouveau régime, et me le fit quitter. Je recommençai à prendre avec précaution un peu de nourriture.

« *Le* 24, environ, j'éprouvai des douleurs très-fortes dans les reins et dans la cuisse droite, accompagnées de craquemens de nerfs qui se renouvelèrent environ dix fois pendant treize heures que dura la crise. J'avais toujours la fièvre; je fis appeler M. Tartra; il me fit prendre des bains, avec addition d'eau-de-vie, de savon, d'eau de Barège. On me fit des frictions, on me mit un vésicatoire volant, des sinapismes aux pieds, des calmans; rien ne me calma : toujours des douleurs : enfin, je m'aperçus que ma cuisse malade était raccourcie ; j'en parlai à M. Tartra, qui n'en put pas douter après l'avoir examinée, car il la trouva déboîtée. Il me dit que l'humeur avait attaqué les os; qu'il était inutile de me faire souffrir en cherchant à re-

placer ma cuisse; qu'elle se remettrait facilement quand la douleur cesserait.

« Ma cuisse se raccourcit sensiblement; et le genou se retournait, quelque précaution que je prisse pour l'empêcher.

« Je prenais des pilules calmantes, quatre bains par semaine, quelquefois plus; soir et matin des lavemens de jusquiame, pavot, et dix gouttes de laudanum.

« Et sur dix de ces remèdes, j'en rendais au plus un. Ce n'est pas sans motif que j'observe que je ne rendais presque rien des lavemens que l'on me faisait prendre.

« Ces remèdes me calmaient les reins pendant l'espace de deux heures; ensuite ils me procuraient des maux de cœur, des engourdissemens et de fortes nausées. Je ne digérais plus le peu de nourriture que je prenais. Je passai environ trois semaines dans cet état. Vers la fin d'avril mes douleurs augmentèrent encore; les remèdes ne me calmaient plus. Les maux de cœur augmentèrent, et j'eus des vomissemens âcres et brûlans : il me semblait que je rendais du vinaigre bouillant.

« Ces vomissemens durèrent six heures de la même nature; sur la fin ils devinrent amers. J'avais l'estomac et l'intérieur de la bouche

comme déchirés par l'âcreté et l'abondance des vomissemens. Enfin, je me calmai pendant une heure, et je m'en croyais délivrée, quand mon estomac se souleva de nouveau. J'eus des crispations dans les entrailles; je sentais remonter les intestins vers l'estomac; et je vomis abondamment une liqueur verte qui ressemblait, pour la couleur et pour le goût, à du jus d'herbes corrompu; mais il n'y avait plus d'amertume. Ces vomissemens ont été de la même nature pendant cinquante-quatre heures qu'ils ont duré, et se répétaient toutes les demi-heures.

« Je suis convaincue que j'ai rendu par les vomissemens les lavemens de jusquiame qui s'étaient amassés dans mes intestins.

« Quand mon ventre était trop plein, je le sentais se soulever intérieurement, se réunir à mon estomac; et alors je vomissais.

« On me fit prendre quinze grains d'ipécacuhanna, qui me firent du mal. Fatiguée des souffrances et des remèdes inutiles, je ne voulus plus prendre aucune drogue; j'étais si faible et si changée, qu'on ne me donnait plus que quelques jours à vivre.

« J'étais privée depuis long-temps du bonheur de voir mon fils, qui est élève dans un lycée de

province; on me proposa de le faire venir. L'espérance de l'embrasser encore me ranima et me rendit quelque force. Je revis mon fils et je fus mieux pendant quelque temps; mais cet effort ne put se soutenir. Je retombai dans le même état; je cherchai à dissimuler mon mal pour ne point affecter mon fils; mais il devint si fort, que je ne pus plus m'empêcher de pousser des cris; alors je m'occupai de l'éloigner; je m'attendais à tout moment à succomber, et je ne voulais pas qu'il en fût témoin.

« Enfin ma fièvre devint inflammatoire; ma cuisse se raccourcit de six pouces. Les chirurgiens, consultés de nouveau, dirent que mes os étaient cariés, que j'avais un dépôt sur le muscle sciatique, et prévinrent mon mari que je ne résisterais pas long-temps à mes souffrances.

« Cependant on essaya encore quelques moyens de soulagement; on m'appliqua des sangsues à la cuisse, on me saigna au bras: la fièvre continuait; je devins enflée; l'enflure avait gagné le sein et était arrivée jusqu'au creux de l'estomac. Aucune espèce d'évacuation; j'avais le délire : les yeux fermés, je me croyais entourée de beaucoup de monde; et en les ouvrant j'étais effrayée de ne plus voir

personne. Je craignais de perdre la tête; cet état était peut-être le résultat de la quantité d'opium que l'on me donnait sous toute espèce de formes.

« Toutes les fois qu'on m'a fait prendre du laudanum, je l'ai toujours vomi, même quand on me l'a donné en lavement. Les personnes qui m'entourent ne peuvent pas en douter.

« Enfin, dans cet état affreux, n'ayant plus d'espérance que la mort, je l'invoquai sincèrement; et toutes les personnes qui étaient témoins de mes souffrances me la souhaitaient, n'ayant aucune espérance de me voir guérir, ni même soulager. J'eus la visite d'une de mes parentes, qui, cherchant à me distraire, me parla du Magnétisme et des miracles qu'il opérait tous les jours. Elle me cita une cure qui venait d'avoir lieu presque sous ses yeux, dans la maison d'une dame qu'elle me nomma. Je n'en rendrai point compte : les *Annales du Magnétisme* en contiennent un grand nombre; je me bornerai à raconter ce qui m'arriva, et ce que la reconnaissance me fait un devoir de publier.

« J'eus le désir de me faire magnétiser; on chercha à m'en détourner. On ridiculisa le Magnétisme ; mais on ne réussit point à m'em-

pêcher de tenter cette dernière et unique ressource. Je priai instamment qu'on m'amenât un magnétiseur. J'eus la visite de M. Ducommun, qui me donna beaucoup d'espérances, mais ne voulut point se charger de moi, parce qu'il était très-occupé, et que l'état de douleur, et je pourrais dire même d'angoisse où j'étais, exigeait que je fusse magnétisée tous les jours au moins deux heures. Il m'amena M. de L***, qui avait alors beaucoup de temps à lui. C'est à ce dernier que je dois d'exister encore. Bientôt ses soins me calmèrent; je retrouvai le sommeil et même l'appétit; l'espérance rentra dans mon cœur.

« Les médecins avaient prononcé mon arrêt de mort, et je la désirais comme un bienfait.

« M. de L*** m'a rattachée à la vie en me la rendant supportable.

« Qu'il reçoive dans ce court exposé l'expression de ma reconnaissance. »

Madame de Villeneuve, comme on le voit, a écrit ce qui précède à une époque où elle allait parfaitement bien; je l'avais alors priée de tenir note, jour par jour, de ce qu'elle éprouverait; elle me le promit, et me tint parole plusieurs jours de suite. J'insère ici tout ce qu'elle m'a remis; car je n'ai commencé à écrire mes obser-

vations que lorsque son état ne lui a plus permis de continuer.

« Magnétisée le 17 novembre 1814, par M. de Lausanne, j'éprouvai un très-grand froid et un violent mal d'estomac; le peu de nourriture que j'avais pris ne put passer, et j'eus des vomissemens une partie de la soirée; ma nuit ne fut pas meilleure que la précédente; mais cela ne me découragea pas.

« *Le* 18, même effet dans l'estomac; j'éprouvai de plus un battement, sensible même à la main, dans le creux de cette partie; je ne vomis pas le soir; mais ma nuit fut encore très-mauvaise.

« *Le* 19, le battement et les douleurs devinrent insupportables; elles me rappelèrent une maladie que j'avais eue depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à vingt-trois, et que l'on avait traitée comme un engorgement au pylore et au petit lobe du foie. Je fis part de cette remarque à M. de Lausanne, qui me dit qu'il y avait à présumer que cette maladie n'avait pas été entièrement guérie, et que le Magnétisme, agissant sur la cause du mal, renouvelait les douleurs; mais qu'il était persuadé que ce ne serait rien. En effet, au bout de dix-sept jours j'en fus entièrement quitte.

« *Le* 20, je commençai à manger trois soupes, qui passèrent bien. Mes nuits étaient toujours les mêmes ; je ne pouvais m'assoupir sans être entièrement réveillée par des crises horribles.

« *Le* 21, j'eus une si violente crise, qui dura depuis sept heures du soir jusqu'au lendemain huit heures du matin, que je perdis tout espoir de soulagement. M. de Lausanne, s'apercevant de mon abattement, m'en demanda la cause, et parut fâché de ne pas avoir su plutôt que mes nuits étaient affreuses. Vous n'aurez plus de crise, me dit-il ; je ne le veux pas. Malgré le soulagement que j'avais éprouvé du Magnétisme, j'avouerai franchement que j'eus de la peine à croire qu'il fût possible que sa volonté fît un pareil miracle. Il me demanda une bague, et me dit, après l'avoir magnétisée : « Lorsque la crise commencera, vous mettrez cette bague à l'endroit où vous sentirez les premières douleurs ; et, si elles continuent, je vais vous donner ma cravate de dessous ; vous l'appliquerez, et vous n'en aurez plus. » Je ne pus m'empêcher de rire de son air d'assurance, et de l'accuser tout bas d'un peu de charlatanisme.

« Cependant le 22, à sept heures du soir,

ma crise se fit sentir ; j'appliquai ma bague, et je m'endormis : ce sommeil dura deux heures et demie. Toutes les personnes de la maison étaient dans le plus grand étonnement : car depuis dix mois je n'avais obtenu un semblable repos. Je paraissais si calme, qu'on venait s'assurer à chaque instant si je respirais encore. Enfin la douleur me réveilla. Elle suivait sa marche ordinaire. J'appliquai avec empressement la cravate sur ma cuisse, et je puis certifier qu'en moins de deux minutes mes douleurs, qui étaient atroces, disparurent entièrement. Je fus plus de deux heures dans une telle surprise, que je n'osais ni respirer ni parler ; ma garde, qui ne m'entendait plus crier, ne cessait de me dire : « Vous ne souffrez donc plus ? » Je lui faisais des signes ; mon recueillement ne me permettait pas de dire un seul mot ; et j'ai passé le reste de ma nuit à attendre ma crise, ne pouvant me persuader que j'en étais quitte, et n'osant me séparer de ma divine cravate.

« Lorsque M. de Lausanne arriva, je lui fis part de ce que j'avais éprouvé ; il n'en parut nullement étonné, et fit, pendant plusieurs jours, des prodiges non moins surprenans, après m'avoir rendu un appétit extrême, que je sa-

tisfaisais, d'après son invitation, de manière à effrayer toutes les personnes qui m'environnaient.

« Il me magnétisa de l'eau qui me fit plus d'effet que tous les médicamens que j'avais pris jusqu'alors; et mes digestions se firent comme en état de parfaite santé. Il fallait quatre personnes pour me changer de lit; on ne pouvait soulever ma jambe déboîtée qu'en me faisant éprouver des douleurs aiguës. Il parvint en peu de jours à me la soulever sans douleur, à lui faire faire tous les mouvemens d'inflexion, et à la rallonger même de dix-sept lignes. Elle était alors raccourcie de six pouces.

« Il avait acquis sur moi un pouvoir si grand, qu'il me paralysait à volonté les membres, les yeux, la langue : je dormais assez souvent pendant qu'il me magnétisait; et, sans être somnambule, je sentais mon mal d'une manière toute particulière; je lui désignais l'endroit et la forme des os déboîtés, et je sentais d'avance quand je devais avoir une augmentation de douleur. Mon sein s'était entièrement cicatrisé; et, sans ma malheureuse cuisse, je serais guérie actuellement.

« Un jour il m'amena une personne à qui il désirait faire voir l'empire qu'il avait déjà ob-

tenu sur moi ; il me magnétisa avec cette intention ; et, au lieu d'éprouver du soulagement, j'éprouvai un malaise insupportable, ce qui m'étonna beaucoup. Il voulut me paralyser les bras ; mais cette fois ce ne fut que la crainte de le désobliger qui me paralysa. Un sentiment intérieur se révoltait contre moi, et j'éprouvais un combat que je ne puis exprimer. Il voulut ensuite me paralyser la langue, et alors une volonté plus forte que la mienne, me força à lui dire que je n'éprouvais aucun effet. Après cette réponse, je me sentis plus tranquille ; il parut fort étonné, et ne sut à quoi attribuer ce changement. Cependant il s'écoula cinq à six jours avant qu'il pût reprendre l'empire qu'il avait auparavant.

« Un mois se passa, pendant lequel j'éprouvai toujours un soulagement très-sensible (1) ; mes forces revenaient à vue d'œil, et ma cuisse seule nous donnait de l'embarras. Espérant trouver dans le somnambulisme le moyen de remettre cette cuisse, M. de Lausanne fit tous ses efforts pour me procurer cette crise. Je fus si souvent sur le point d'y arriver, qu'il m'amena une de

---

(1) Je la fis voir alors au docteur Nauche, qui peut attester le bien-être qu'elle avait recouvré.

ses somnambules pour savoir s'il n'y aurait pas quelque moyen de déterminer chez moi cet effet, que nous attendions avec tant d'impatience. La somnambule m'ordonna des sangsues, en disant qu'elle ne doutait pas que peu de jours après je ne dormisse (1). Elle ne se trompa point; mais quel sommeil! et qu'il me coûta cher! Je mis moi-même sept sangsues; j'eus l'imprudence de laisser beaucoup trop couler le sang, imprudence qui est la cause de tous mes maux. Je m'affaiblis considérablement; cependant je dormis le soir même. J'annonçai dans mon sommeil que j'allais devenir enflée, et que mes crises allaient me reprendre. En effet, le lendemain ma jambe et ma cuisse enflèrent considérablement, mes douleurs devinrent très-vives; le Magnétisme seul pouvait me procurer quelque soulagement. Combien j'éprouvais alors la bonté et la patience de M. de Lausanne! Il ne passa pas un seul jour sans me voir deux, et même trois fois : il venait souvent, accompagné de son épouse; ils avaient renoncé à toutes leurs habitudes et à tous les plaisirs de leur âge, pour chercher à apporter quelque soulagement aux maux que j'éprouvais; ils ne me quittaient sou-

---

(1) On verra plus loin les causes de cette ordonnance.

vent que lorsque la nuit était déjà avancée. Plusieurs fois ils parvinrent à calmer mes douleurs en chantant des duos qui me jetaient dans une espèce d'extase, et qui me procuraient des nuits beaucoup plus tranquilles. J'avais alors par momens des espèces de sommeils magnétiques; c'est dans un de ces momens que j'annonçai des crises très-fortes, qui eurent lieu aux jours et heures indiqués. J'en annonçai une plusieurs jours à l'avance, disant qu'elle serait si violente que probablement je ne la supporterais pas, mais que le Magnétisme seul pouvait me sauver.

« M. de Lausanne ne me fit point part de ses inquiétudes; mais il ne put les dissimuler à mon mari, en lui annonçant qu'il fallait s'armer de courage, et que la nuit du 21 janvier serait peut-être la dernière pour moi, mais qu'il ne m'abandonnerait pas.

Enfin le 21 arriva; M. de Lausanne passa toute la journée auprès de moi; et quelques affaires l'ayant obligé de s'absenter plusieurs heures le soir, il se fit remplacer par son épouse; j'avoue que, si quelque chose eût pu me calmer, ç'aurait été les soins attentifs qui m'étaient donnés par une femme pleine de grâces et de sentiment, que je connaissais à peine, et qui ne cessa de me prodiguer tous les secours que

l'on n'oserait pas même espérer de la plus tendre et de la meilleure des amies.

M. de Lausanne ne se fit pas long-temps attendre, et vint partager avec son épouse les soins qu'elle me rendait. Il attendait avec la plus vive inquiétude, sans cependant le témoigner, le résultat de la crise que j'avais annoncée, et que tout semblait présager comme devant être terrible. Ils passèrent l'un et l'autre la nuit entière auprès de mon lit, sans cesser un seul instant de me magnétiser. La crise que j'avais annoncée, se manifesta vers les quatre heures du matin ; et, sans la présence et les soins de M. et madame de Lausanne, il y a lieu de présumer qu'elle aurait été la dernière, et que j'aurais terminé cette même nuit ma triste carrière dans les tourmens les plus affreux. D'après ces détails que j'atteste être de la plus exacte vérité, on peut juger quelles sont les obligations que j'ai à M. de Lausanne, à qui je dois la conservation de mon existence, et à qui je serais sans doute redevable de mon entière guérison, sans une multitude de causes qui ont contrarié ses efforts. »

Ces dernières notes viennent d'être rédigées par madame de Villeneuve; je les insère ici telles qu'elle me les a remises. Elle fait sans doute

beaucoup trop valoir les soins que je lui ai rendus, et je suis persuadé qu'il n'est point de magnétiseur qui n'en eût fait autant. Mais, pour la satisfaire, je ne me suis permis de retrancher aucune expression de sa reconnaissance.

Comme beaucoup de détails lui ont échappé, que d'autres n'ont jamais été à sa connaissance, et que l'état de souffrance où elle est, lui en a fait passer d'intéressans qu'elle sait que j'avais écrits, je vais reprendre d'un peu plus haut.

On doit se rappeler que, dans les commencemens de ce traitement, elle entrait, pendant le cours de l'action magnétique, dans un état singulier de demi-crise. Sans avoir aucun des caractères du somnambulisme, elle sentait cependant, en prêtant attention, tout ce qui se passait dans son corps. C'est dans cet état qu'elle m'avait dit qu'il serait impossible de la guérir si elle ne devenait somnambule; et que, pour qu'elle le devînt, il faudrait absolument qu'elle eût ses règles, qui manquaient depuis cinq mois. La somnambule que je lui amenai, lui ordonna, comme on le sait, des sangsues; madame deVilleneuve approuva cette ordonnance dans son état magnétique, et par son imprudence perdit, en un seul instant, le bien acquis dans un mois. Ses règles ne vinrent pas, et

elle enfla considérablement; elle ne fut pas plus somnambule qu'auparavant, et eut seulement des *demi-crises* plus concentrées. Elle eut plusieurs crises nerveuses très-fortes, qu'elle m'annonça et que je calmai. Je commençais à espérer, lorsque ses règles lui vinrent au moment où nous ne le désirions même pas. C'est à cette époque que commencent mes notes.

Du 28 *décembre* 1814. Les règles avaient coulé la veille. Je la magnétisai sur les trois heures, et elle s'endormit profondément; tout à coup elle s'écria : — Je dors. — Vrai? — Oui. — Entendez-vous les voitures? — Non. (Je lui faisais cette question, parce que dans ses demi-crises elle n'était point isolée.) J'appelai sa garde, et lui dis de parler. Madame de Villeneuve ne l'entendit pas; je les touchai toutes deux, et la malade entendit parfaitement ce que l'autre lui disait. Ainsi, convaincu qu'elle était en crise parfaite, je continuai mes questions. — Comment vous trouvez-vous dans cet état nouveau? — Mal. — Est-ce que la vue de vos maux vous affecte? — Non. (Elle paraît alors suffoquer et sanglotter.) — Pleurez, pleurez, cela vous soulagera. Allons, calmez-vous; qu'est-ce qui vous chagrine? — Je suis bien malade! — Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous le savez : d'ailleurs

vous voilà somnambule, il n'y a plus rien à craindre. — Ce qui me chagrine, c'est..... — Quoi? — C'est (portant la main sur le creux de son estomac) que j'ai les nerfs qui sont trop faibles pour rester somnambule. — Comment, vous ne resterez pas somnambule? — Non, vous ne pourrez pas m'endormir demain. — Voilà une nouvelle bien désagréable; mais, si ces nerfs sont trop faibles, je vais leur rendre de la force. — C'est impossible, je ne dormirai plus; ce ne sera que pour mon époque prochaine, si je la vois.... — Comment, si vous la voyez?.... — Oui, je suis dégoûtée de la vie, je vois que je suis à charge à tout le monde; je souffre des douleurs atroces, et la mort serait mon plus grand bien. — Tout cela ne signifie rien; vos douleurs passeront, et vous guérirez.... — Ah! vous ne savez pas. — Quoi? — Lorsque vous m'avez entreprise, je n'avais plus que huit jours à vivre. — Il était temps de s'y prendre. — Et, si vous m'abandonniez....— Je n'en ai nulle envie; et, quoi qu'il arrive, vous pouvez compter sur moi.... Eh bien! qu'est-ce qu'il arriverait? Que vous mourreriez?...—Dans trois semaines. — Je ne veux pas vous quitter, ainsi il n'y a rien à craindre. — Hélas! — Allons, point d'hélas! vous devez guérir, parce que

je le veux ; je n'épargnerai ni soin ni peine, ainsi vous guérirez ; cette guérison arrivera à une époque quelconque. Quand sera cette époque ? voilà ce que je veux savoir. — Si dans six semaines je vis encore, dans six mois (hésitant) je me porterai bien. — Que dites-vous donc ? Si dans six semaines vous vivez encore ! Vous prévoyez donc quelque accident ; dites de suite, c'est de cela qu'il faut me prévenir. — Depuis quinze jours le mal a fait des progrès si rapides, que vous n'avez plus d'empire sur lui. Si vous chassez une douleur d'un côté, elle se jette dans l'autre avec furie, en semblant vous braver. Le sang que j'ai perdu, est la cause de cela ; et, si vous ne parvenez à dompter le mal, mes douleurs iront en augmentant, et finiront par m'emporter avant six semaines. — Mais n'y aurait-il pas quelque moyen de calmer ces douleurs atroces ? — Aucun. Le Magnétisme seul. Croyez-moi, en me réveillant, ne me dites rien, abandonnez-moi, vous m'épargnerez bien des souffrances, et à vous bien des peines. — Non, certes, je n'en ai aucune envie ; vous guérirez, je vous en réponds. — Eh bien ! sachez ce que vous voulez guérir ; cette humeur cancéreuse, qu'on prétendait avoir passé dans le sang, est répandue partout le corps, elle tapisse tous

les muscles; c'est elle qui me cause ces déchiremens affreux. Mon sein est dans un état pitoyable (il s'était rouvert depuis six jours); toutes les grosseurs qui entourent la plaie, sont des amas d'humeurs durcies, qui irritent sans cesse les muscles de la poitrine; ce sont elles qui me causent ces spasmes dans lesquels ma poitrine se resserre si fort. Vous ne savez pas que je puis étouffer dans un de ces accès? — Comment les empêcher, ces accès? — Il faut bien se garder de me donner de l'eau de Cologne, comme on a déjà fait; du vinaigre seulement, et quelques gouttes d'Hoffmann sur du sucre. — Ensuite? — Ensuite, l'articulation du genou est bien malade, les os sont déformés et grossis, tout l'os de la cuisse est attaqué; et près de l'endroit déboîté il y a un amas d'humeurs, ou plutôt un dépôt. Tous les nerfs, tous les muscles de cette jambe sont attaqués; la sinovie est épaissie dans toutes les articulations. Il semble perpétuellement qu'on me ratisse toute cette partie avec une lame de fer. — Tout cela ne m'effraie pas; dans six mois vous serez guérie; à votre époque prochaine, serez-vous somnambule le premier jour? — Non. — Le second? — Non; lorsqu'elles seront passées. — Et alors aurez-vous un somnambulisme réglé? — Je ne

sais pas. — Puisque vous ne devez plus dormir que dans un mois, examinez bien tout ce qu'il est essentiel de faire jusqu'à cette époque ; voyez. — Croyez-vous par hasard que je voie ce que je vous dis ? — Je ne sais ; mais alors comment me le dites-vous ? — Pour ce qui est de mon état, *je le sens ;* quant à ce que je vous annonce d'avance, il me semble que c'est une voix interne qui me l'apprend. — Et le siége de cette voix se trouve ? — Là (mettant la main au creux de son estomac). — Dites-moi donc bien tout ce qu'il y a à faire. — Rien que le Magnétisme, et me mettre un vésicatoire quand je serai moins tourmentée. — Aurez-vous l'attaque de nerfs dont vous m'avez parlé ? — Oui, vendredi sur les dix heures du matin ; ce sera la dernière. — Ce sera la dernière ? — Oui. (Ce oui est dit en hésitant). — Comme vous paraissez souffrir dans cet état, je vais vous réveiller ; mais, pour bannir un peu votre tristesse, je vais vous laisser dans la mémoire l'idée que vous serez guérie dans six mois. — Je le veux bien. — Je la réveillai ; et la seule idée qui lui resta de son sommeil, fut celle dont j'avais voulu qu'elle se souvînt (1).

---

(1) Ce qui l'étonna beaucoup lorsqu'elle se réveilla,

Elle ne fut pas mal le reste de la journée; le soir je retournai la magnétiser à peu près une heure, et la laissai dans un assez bon état.

Du 29. Elle n'a pas dormi de la nuit, et a eu la fièvre. Je lui avais remis un mouchoir magnétisé pour calmer ses douleurs; elle se trompa, prit, pendant la nuit, le sien pour celui que je lui avais donné, et n'éprouva aucun soulagement; voulant se moucher quelque temps après, elle reconnut son erreur, plaça le mouchoir magnétisé sur sa douleur, et fut soulagée (1). Elle s'endormit le matin, et rêva qu'on lui avait caché une partie de ce qu'elle avait dit en somnambulisme, et particulièrement le danger de mourir dans le cours de six semaines. J'eus beaucoup de peine à lui persuader que son rêve ne signifiait rien. Je la laissai endormie le soir.

Du 30. Elle dormit six heures à trois reprises. Elle croyait que l'attaque de nerfs qu'elle avait annoncée comme devant être la dernière, n'au-

---

ce fut de voir qu'il était nuit. Elle avait resté trois heures en crise.

(1) Ce fait me paraît prouver, d'une manière incontestable, que les objets magnétisés ont une action par eux-mêmes, et indépendante de l'imagination du malade.

rait lieu que le lendemain; elle fut donc surprise de me voir ce jour-là à neuf heures du matin, et me dit que je m'étais trompé de jour; je feignis de la croire, et j'attendis jusqu'à dix heures un quart pour voir si sa persuasion empêcherait l'attaque d'avoir lieu. N'apercevant chez elle aucune apparence de malaise, je me levais pour m'en aller, lorsque l'attaque commença, et devint très-violente; elle éprouva particulièrement des resserremens d'estomac. Elle souffrit toute la journée; le soir je la laissai assez bien. Je la magnétisai alors soir et matin.

Du 31. Elle n'a pas dormi de la nuit. Je la magnétise très-fort; elle s'endort. Tout-à-coup elle s'écrie : Il y aurait du danger. — A quoi?... Où voyez-vous du danger?.... Vous ne voulez donc pas me parler? (Avec peine et à voix basse.) — Il y aurait du danger à dire que je dors. — Vous dormez? — Oui. — Par quel hasard? — A boire. — Après lui avoir donné ce qu'elle voulait, je lui demandai ce qui avait déterminé ce sommeil; elle ne me répondit pas, et garda le même silence à plusieurs autres questions; enfin elle prononça très-bas : — Je ne le puis pas. — Mais pourquoi ne le pouvez-vous pas? — Mes crises me prendraient tout-à-l'heure. (Après quelques minutes.) Je puis vous

parler trois minutes. — Eh bien, comment vous trouvez-vous? — Pas mal dans ce moment. En disant ces mots, il lui prit un étouffement que j'arrêtai de suite. — Vous l'avez arrêté. — J'ai donc repris de l'empire sur le mal? — Pas sur le genou. — Et sur le sein? — Non plus; sommes-nous seuls? — Oui. — Cela va plus mal..... Si à mon époque prochaine je ne vais pas mieux, je suis perdue. — Mais comment faire pour adoucir la douleur de ce maudit genou? — En soufflant peut-être. — Enfin, espérez-vous que cela va mieux aller? — Non. — Vous me faites beaucoup de peine en me parlant de cette manière. — J'en ai moi-même beaucoup à vous le dire. — Mais le vésicatoire? — Il faut le mettre.... Eveillez, éveillez-moi, éveillez-moi, avant que les trois minutes finissent! Je la réveille; elle ouvre les yeux, et me regarde fixément. Que vous êtes pâle! — C'est que j'ai froid. Je voulus souffler à chaud sur son genou; elle s'y opposa, ne voulant pas me fatiguer. Je suis obligé de lui dire qu'elle venait de dormir, et de se l'ordonner expressément.

Ses yeux avaient une expression extraordinaire; je voulus la distraire; je lui parlai de sa guérison, des visites du jour de l'an, etc. J'es-

père que l'année prochaine votre première visite sera pour moi. — Oui, après Dieu. Ce mot me fit frémir. Comment, après Dieu! lui dis-je. — Je veux dire que j'irai à l'église. Sa figure avait quelque chose de si singulier qu'elle m'avait frappé de terreur.

Désolé de son état, ne sachant plus quel parti prendre, et n'ayant point de somnambule, j'allai trouver un de mes amis, le docteur Fabré. Je lui racontai la position cruelle dans laquelle je me trouvais, et je le priai de venir voir ma malade. Il y vint le même soir, l'examina, me dit ensuite que dans ce moment la nature livrait au mal un violent combat; et il me conseilla de faire appliquer sur le genou un cataplasme de ciguë, jusquiame et belladonna; de faire prendre, tous les soirs, des pilules d'extrait de ciguë et d'opium; et pour boisson une infusion de jusquiame.

Du 1er janvier 1815. Je l'avais laissée la veille très-gaie.

Elle a passé une mauvaise nuit. Je la magnétise, et elle entre dans une demi-crise, où elle m'annonce que le mal a fait des progrès; qu'il y a à craindre que les insomnies n'occasionnent une fièvre inflammatoire; il faut absolument trouver un moyen de faire couler l'humeur, et

elle l'ignore; le vésicatoire ne prendra pas si elle ne se calme. Les remèdes du médecin ne lui paraissent pas mauvais, à l'exception de l'opium, qui lui fait mal; elle peut les essayer.

On lui avait posé un vésicatoire la veille; en le levant, on ne trouva qu'une chair blanche sans cloches. Elle en fut frappée, et le soir je la trouvai très-faible. Nous fîmes de la musique, ce qui la calma parfaitement.

J'avouerai que j'étais découragé; après avoir gouverné le mal, voir ainsi tous mes efforts superflus, contribuait beaucoup à me faire entièrement perdre confiance. Cependant ce jour même je pris si fortement la résolution de la tirer de-là, et je la magnétisai avec tant de persévérance, qu'elle dormit six heures cette nuit, et que le lendemain la peau blanche du vésicatoire se leva, et qu'il prit très-bien.

Du 2. Elle a le matin une demi-crise, dans laquelle elle s'ordonne une pommade pour son vésicatoire. Le sommeil de la nuit lui a fait le plus grand bien.

Le soir, elle était très-calme, lorsqu'on lui appliqua sur le genou un cataplasme froid; il le fallait très-chaud. Cette négligence lui occasionna des douleurs atroces, et je restai plus de deux heures à pouvoir la calmer.

Du 3. On vint me chercher à sept heures du matin; elle avait passé une nuit affreuse, suite de l'accident du cataplasme. Je ne la calmai qu'avec beaucoup de peine; cependant je finis par l'endormir.

Elle dormit trois heures après mon départ, et en se réveillant elle était fort bien. A trois heures j'y retournai, et je sentis en la magnétisant les glandes de l'aine se dégorger sous mes doigts; je fis jouer l'articulation du genou sans douleur.

Le soir, l'agitation est plus vive; je parviens cependant à l'endormir; elle a une demi-crise, où elle m'exprime beaucoup de découragement; elle ne veut plus faire les remèdes, disant qu'ils lui sont inutiles. Elle m'annonce de plus qu'elle passera une mauvaise nuit, et que le lendemain elle aura à onze heures du matin une attaque de nerfs.

Du 4. Elle a passé une nuit moins mauvaise que la précédente. J'arrive chez elle à dix heures du matin; et, tout en la magnétisant et en causant, nous arrivons à midi; croyant alors que son attaque de nerfs n'aurait pas lieu, je la quitte un instant, et passe dans une autre pièce. Aussitôt de violens mouvemens nerveux me rappellent près d'elle; la contraction se porte

particulièrement vers les mâchoires, et la malade grince des dents d'une manière effrayante. Heureusement le magnétisme agit très-promptement : trois minutes ont suffi pour lui rendre le calme.

L'ayant laissée dans un état rassurant, je revins à trois heures avec plus de courage encore que la veille, et lui magnétisai particulièrement l'articulation : ses yeux se ferment, et je m'aperçois qu'elle dort. Je continuais à la magnétiser, lorsqu'elle me dit : A boire. Après l'avoir satisfaite, je lui demande comment elle se trouve : Bien, je ne souffre pas, répond-elle. Ces paroles consolantes me firent le plus grand plaisir, sur-tout lorsque je la vis se lever seule sur son séant ; ce qu'elle ne pouvait faire depuis quinze jours. Elle est très-gaie, et me dit qu'il faut la faire manger davantage.

Le soir, j'apprends qu'elle a passé une bonne journée. Je la magnétise, elle entre en demi-crise, et m'annonce qu'elle craint bien de passer encore une mauvaise nuit. Je ne la quitte que lorsqu'elle est bien endormie.

Du 5. Elle a très-peu dormi, et éprouve de violentes douleurs dans les reins et dans le genou. Le soir elle m'annonce encore une mauvaise nuit, et ordonne de cesser sa tisane.

Du 6. Je l'avais magnétisée la veille avec tant de constance, que, malgré sa prévision, la nuit n'a point été mauvaise, puisqu'elle a dormi six heures à plusieurs reprises. Dans sa demi-crise, elle me dit qu'il ne faut plus lui mettre de cataplasme sur le sein.

Du 7. Son état est à peu près le même : la nuit a été mauvaise. Le soir, comme elle souffrait beaucoup, et que le magnétisme n'agissait pas assez promptement, je lui fais faire de la musique. Cette musique la calme parfaitement, et elle a une demi-crise plus concentrée qu'à l'ordinaire, dans laquelle elle m'annonce une nuit plus tranquille que la précédente.

Je ne dois pas passer ici un fait assez singulier, qui est arrivé dans cette soirée. Au moment ou madame de Villeneuve, calmée par la musique, commençait à entrer dans cet état d'assoupissement qui précédait toujours ses demi-crises, elle éprouve une crispation générale, qui la fait soulever de son lit avec une force qui me parut extraordinaire pour son état de faiblesse; je lui demande vivement ce qu'elle a, mais elle ne peut me parler; je cherche autour de nous ce qui peut l'irriter ainsi, et j'aperçois un chat sous le lit; mes soupçons se portent sur cet animal, que je chasse : à l'instant

même la crispation cesse. Croyant avoir fait sortir le chat de l'appartement, j'allais faire continuer la musique, que cet évènement avait interrompue, lorsque la crispation recommence avec plus de force : le maudit chat était revenu sous le lit ! Cette fois je le saisis, et le porte dehors : madame Villeneuve se calme, mais le bruit l'avait réveillée. Une circonstance particulière, c'est que, malgré qu'elle eût entendu très-distinctement tout ce qui avait été dit sur cet incident, elle ne se rappela que sa seule sensation. Il lui avait semblé que tous les petits poils de son corps se hérissaient.

Du 8. Même état : nuit médiocre. Le vésicatoire a un peu rendu.

Du 9. La nuit a été mauvaise. Le soir, en la couchant, on la prend à faux sous sa cuisse malade, et on lui fait tressaillir un nerf : cet accident lui occasionne une crise si violente, qu'on entendait ses cris du bas de l'escalier. J'arrivai dans ce moment ; et, malgré toute la force que je mis à la magnétiser, je ne parvins à la calmer qu'au bout d'une heure. Je la magnétisai ainsi jusqu'à une heure après minuit, et je la laissai dormant.

Du 11. La longueur de la séance magnétique de la veille avait surmonté la douleur de

l'accident, et madame de Villeneuve avait dormi jusqu'à cinq heures; mais le matin cette douleur devint très-violente, et continua ainsi toute la journée et toute la nuit, ce qui m'obligea à passer la nuit près de ma malade.

Du 12. Malgré toutes les crises de la nuit, le magnétisme n'avait point été infructueux; cette journée se passe bien, et le vésicatoire a définitivement pris.

Du 13. La nuit a été passable. C'est dans une *demi-crise* magnétique, qu'elle eut vers le soir, qu'elle m'annonça, pour la première fois, la grande crise du 21, dont il est question dans ses notes.

Du 14. Mauvaise nuit, mauvais jour.

Du 15. Mauvaise nuit. Elle m'avoue qu'elle s'est fait magnétiser le 13 au soir par une personne de sa connaissance, et que depuis cette époque, au lieu de la calmer, il lui semble que mon magnétisme ne fait que combattre ce magnétisme étranger, ce qui l'irrite beaucoup. Je la gronde de son imprudence, et j'en dissipe bientôt le résultat, en la magnétisant avec l'intention nécessaire.

Les règles ont coulé à six heures du matin.

Du 16. La nuit a été meilleure. Le soir elle a une *demi-crise* beaucoup plus concentrée que

les précédentes. Elle m'annonce, dans cet état, que, si je parviens à arrêter la crise nerveuse du 21, elle ne deviendra pas somnambule. Cette crise doit commencer à cinq heures du matin; si à six heures elle n'est point arrêtée, le danger sera très-grand. Madame de Villeneuve ne me cache pas qu'il est très-possible que cette crise soit la dernière.

Les nuits des 17, 18 et 19 sont mauvaises; ce qui était d'un très-mauvais augure pour celle du 21, d'autant plus que toutes ces douleurs continuelles énervaient la malade, et diminuaient ses forces à vue d'œil.

Du 20. La crise de la nuit s'annonçait d'une manière si défavorable, que dès le matin je fus auprès de la malade, et ne la quittai pas de la journée : pour comble de malheur, elle s'était enrhumée, et toussait beaucoup. Chaque accès de toux lui donnait une crise dans les reins et dans la cuisse, et le magnétisme avait bien de la peine à surmonter ces accès. Bref, les douleurs allèrent en croissant, depuis dix heures du soir, avec une telle force, qu'à minuit je croyais la crise commencée. Ma femme n'avait pas voulu me quitter, et son secours me fut d'autant plus utile, que, quoique n'ayant jamais magnétisé, elle parvenait plus promptement

que moi à calmer les douleurs. Mais à peine avions-nous obtenu un peu de calme, que l'infernale toux venait détruire notre ouvrage. Nous arrivons ainsi à cinq heures du matin; c'est alors que les douleurs devinrent atroces: il est impossible de se figurer l'état affreux de madame de Villeneuve. J'arrêtai la crise deux ou trois fois; la toux détruisit encore ces instans de calme, et la crise n'était point finie à neuf heures du matin. J'avais alors perdu tout courage; voulant tenter un dernier moyen, je forçai la malade à manger, espérant que la toux nous laisserait ensuite quelques instans de répit. Ma femme s'était endormie de fatigue; je recommençai à magnétiser, et plus de cent fois de suite je fus à la veille d'endormir la malade; mais à l'instant où, accablée par la force du magnétisme, elle fermait les yeux, la douleur reprenait avec violence. Trois heures se passèrent dans ce combat du mal avec le sommeil; enfin le magnétisme l'emporta; à midi madame de Villeneuve était profondément endormie, et je sortis un instant pour déjeûner et prendre l'air, ce dont on croira sans peine que j'avais un grand besoin.

Lorsque je rentrai, la malade dormait encore; elle ne se réveilla que sur les deux heures après

midi ; elle était très-faible, très-fatiguée, mais ne souffrait point ; la toux était moins fréquente. Ce fut alors que je vis tout l'empire que la séance du matin m'avait fait obtenir. Madame de Villeneuve ne pouvait plus me regarder fixement sans s'endormir à l'instant même ; je tentai à plusieurs reprises de pousser ce sommeil jusqu'au somnambulisme ; mais des mouvemens nerveux m'arrêtèrent ; et la crainte d'augmenter son extrême faiblesse, m'empêcha d'aller plus avant.

Elle passa la soirée assez bien, et je ne la quittai qu'après l'avoir profondément endormie.

Le 22, la nuit a été très-tranquille ; la journée n'est pas mauvaise. Le Magnétisme endort la malade avec beaucoup de facilité ; mais, si je veux outrepasser ce sommeil et provoquer le somnambulisme, je produis aussitôt une crispation nerveuse, sans douleur à la vérité ; la crainte d'irriter davantage ces nerfs, qui ont tant besoin de calme, me fait cesser de vouloir le somnambulisme, et cet excès de prudence m'empêche d'obtenir alors ce que je désirais avec tant d'ardeur, et ce qui seul pouvait sauver la malade.

Le 23, la nuit a été fort tranquille. Le Ma-

gnétisme produit le même effet que la veille; et, après une journée assez calme, je quitte la malade bien endormie. C'est ce jour même que je m'aperçus d'une chose assez singulière, et dont je ne me doutais nullement. Le soir, je magnétisais madame Villeneuve pour lui faire passer une bonne nuit, lorsque, la croyant encore éveillée, je lui fis une question à laquelle elle me répondit d'une voix très-basse : surpris, je lui demandai si elle dormait; elle me répondit qu'effectivement elle dormait du sommeil ordinaire. Mais comment me parlez-vous? lui dis-je. — Je dors toujours comme cela. — Quoi! dans votre sommeil naturel, vous pourriez répondre à tout ce que je vous demanderais? — Sans doute. — Mais sentez-vous, comme dans le sommeil magnétique, l'intérieur de votre corps? — Non. — Vous ne pourriez pas trouver ce qui convient à votre état? — Non. — Cependant tout le monde n'est pas comme vous; moi, par exemple, quand je dors, on aurait beau me parler, je ne répondrais pas. — C'est qu'apparemment personne n'est assez en rapport avec vous pour vous parler sans vous réveiller; quant à moi, je ne sais pas si j'entendrais d'autres que vous; mais je sais bien que, si la garde me parlait,

comme vous le faites dans ce moment, il y a long-temps que je serais réveillée. — En vous réveillant vous rappellerez-vous que je vous ai parlé? — Je ne sais pas. — Curieux de vérifier un fait aussi surprenant, je la réveillai : elle se rappela bien que je lui avais parlé, mais comme un rêve, et sans avoir aucune idée fixe du sujet de notre conversation.

Le 24, la nuit a été bonne; la journée est un peu plus agitée que les précédentes, mais le soir je la laisse très-calme.

Le 25, la nuit a été bonne, sauf une légère crise qui n'a pas eu de suite.

Très-fatigué d'être obligé de voir la malade trois fois par jour, et sur-tout de ne la quitter que fort avant dans la nuit, au moment des plus grands froids; sachant que M. de Villeneuve cherchait depuis long-temps un appartement près du mien, je lui avais offert, en attendant, deux pièces dont je pouvais facilement me passer; et ce fut dans cette journée qu'on transporta chez moi madame de Villeneuve, dans un des lits portatifs de Laujon. Malgré la fatigue du voyage, la soirée se passa très-bien; et la nuit qui la suivit, fut une des meilleures que nous eussions obtenues depuis le commencement du traitement.

Le 26, quelques légères crises veulent se manifester dans cette journée ; mais le Magnétisme les calme promptement.

Le 27, la nuit a été aussi bonne que celle de la veille ; le soir, le Magnétisme produit une *demi-crise* dans laquelle madame de Villeneuve m'annonce qu'elle va avoir six crises, moins fortes à la vérité que celle du 20, mais très-douloureuses. Elle ne peut me dire si ces crises seront utiles ou nuisibles, elle croit que le résultat ne peut être que mauvais, puisqu'il irrite ses nerfs. Tout ce qu'elle peut m'assurer de positif, c'est que la première aura lieu le 29 ; elle ne sait pas même si ce sera le matin ou le soir.

Le 28, la nuit a été bonne ; la journée se passe très-bien.

Le 29, bonne nuit ; la crise qu'elle avait annoncée, a lieu à cinq heures du soir ; je la calme dans trois minutes, et le reste de la soirée se passe avec beaucoup de tranquillité.

Le 30, bonne nuit ; la journée est un peu agitée ; le soir, madame de Villeneuve a une demi-crise magnétique, dans laquelle elle me dit de lui magnétiser le sein à distance, et d'attirer tout aux pieds ; lui ayant demandé si elle deviendrait somnambule, elle me répondit qu'elle

l'ignorait absolument, mais que cependant elle l'espérait.

Le 31, la nuit a été moins calme ; la journée s'en ressent.

Le 1er *février* 1815, la nuit a été bonne ; madame de Villeneuve a une *demi-crise* sur les deux heures de l'après-midi ; elle s'ordonne de laver sa jambe malade avec de l'eau de son, pour faciliter les sueurs, qui depuis huit jours sont très-abondantes. Elle ajoute qu'il faut la purger le lendemain avec de l'eau magnétisée.

J'ai oublié de dire que la crise du 21 avait entièrement séché le vésicatoire ; comme cette évacuation avait été remplacée par des sueurs fréquentes, je n'en avais aucune inquiétude.

Le 2, l'eau magnétisée n'ayant produit que peu ou même point d'effet, madame de Villeneuve s'ordonne (il est inutile de dire que c'est en *demi-crise*) des bouillons de veau à prendre pendant trois jours, à la suite desquels elle prendra médecine. Son sein lui fait beaucoup de mal ; depuis le 30 janvier, les duretés qui bordent la plaie, s'amollissent par l'action magnétique, et il semble à la malade que l'humeur que j'attire vers le bas,

va engorger le vaisseau de l'épigastre, où le premier effet du Magnétisme s'était produit (1), ce qui occasionne des étranglemens dans cette partie.

Le sein rend beaucoup de sang le soir, au moment du pansement.

Le 3, la douleur du sein va en croissant; la nuit s'en est ressentie, et la malade est un peu découragée.

Le 4, le sein rend beaucoup de sang dans le pansement du matin ; madame de Villeneuve a une *demi-crise* le soir. Elle m'annonce que cette demi-crise sera la dernière, mais qu'elle espère, après son époque prochaine, devenir tout-à-fait somnambule. Elle m'avertit qu'il est important d'empêcher le sang de couler par le sein, parce que si ces hémorragies continuaient, elle n'aurait point ses règles. L'humeur est toujours en même quantité, mais beaucoup moins âcre; il y a un mieux général.

Le soir, comme on la pansait, je survins au moment où le sang commençait à couler, et je l'arrêtai de suite. Quoiqu'elle m'eût fait beaucoup de peine en m'annonçant qu'elle n'aurait plus

(1) *Voyez* plus haut.

de *demi-crise*, le mieux qu'elle éprouvait, et la puissance du Magnétisme sur elle me donnaient beaucoup d'espoir.

Le 5, la nuit a été passable; l'état général est à peu près le même. Le soir, en la magnétisant, je l'avais profondément endormie, lorsque, tout-à-coup, elle se réveille, me regarde fixement, et me dit : — Demain! — Un seul geste de ma main fait retomber sa tête, ses yeux se ferment, et ma volonté lui rend le sommeil; je lui dis alors: Quoi?..... A peine ce mot fut-il prononcé qu'elle leva la tête, ouvrit les yeux, et s'écria : — Une crise !........... — Dormez....... Quand?....... — Le jour. — En prononçant ce dernier mot, elle se réveilla, et je ne pus la rendormir. Elle ne se rappela absolument rien.

Le 6, la nuit a été mauvaise. La crise annoncée commence à midi, et ne finit qu'à une heure après minuit. J'endors la malade à la fin de sa crise; je m'apprêtais à la quitter, quand elle ouvrit les yeux en me disant : — A boire. — Je pris alors un verre d'eau magnétisée, qui était sur sa table de nuit, et le lui donnai; elle le porta à ses lèvres; à peine les eut-il touchées, que la tête de madame de Villeneuve retomba sur son oreiller, et

qu'elle se rendormit; si je n'avais pas retenu le verre, elle le laissait tomber. Surpris, je la réveille, et lui présente le verre, qui produit encore le même effet. Imaginant alors qu'il ne lui fallait pas d'eau magnétisée, je la réveillai, et lui en donnai d'autre, qu'elle but effectivement. Après cela, je la rendormis et je la quittai.

Le 7, la crise de la veille l'ayant empêchée de se purger, comme elle se l'était ordonné le 2, elle prend une médecine le matin, qui lui fait beaucoup d'effet, mais qui la fatigue, et lui occasionne dans la journée des douleurs presque continuelles.

Le 8, la nuit a été mauvaise; les douleurs sont continuelles dans la journée. Le soir, après l'avoir endormie, je lisais au coin du feu, lorsque je l'entendis prononcer quelques mots; je m'approche d'elle, et j'entends distinctement : — Qu'elle est malade!......... Il lui faut une seconde médecine. — Je me hasardai à lui demander très-bas : — De qui parlez-vous? — Le son de ma voix la réveilla, et elle ne se rappela pas ce qu'elle avait voulu dire. Je compris bien qu'elle parlait d'elle-même, et qu'elle voulait une seconde médecine. Quand? C'est ce que j'ignorais; je sui-

vais une route obscure, où quelques lueurs venaient m'éclairer de temps en temps, mais dont le terme m'était entièrement inconnu, et semblait s'éloigner au moment où je croyais le saisir.

Le 9, la nuit a été mauvaise, et les douleurs augmentent dans la journée avec tant de force, que, sur les sept heures du soir, sa poitrine se resserre au point qu'elle manque d'étouffer ; elle perd connaissance en me demandant de l'éther: n'en trouvant pas dans le moment, et troublé de cet état, qui pouvait devenir dangereux, je prends à la hâte une gorgée d'eau, que je lui souffle dans la bouche en lui desserrant les dents. Ma volonté de suppléer à l'éther était bien forte : car la malade ouvrit les yeux à l'instant, et *crut avoir la bouche brûlée.*

Le 10, la crise du 6 avait détruit le mieux que j'avais obtenu avec tant de peine ; et, malgré que je passasse la moitié des nuits près de la malade, elles étaient toutes mauvaises ; pour comble de malheur, le soir, en couchant madame de Villeneuve, la personne qui la tenait sous les reins, fit un faux pas au moment de la poser ; la secousse fut violente ; mais ce qui fut pis, c'est que cette personne voulant se reprendre, lui froissa les reins. Les cris de la

malade me firent accourir dans sa chambre, et je la trouvai dans une attaque de nerfs des plus violentes; il me fallut plus de deux heures pour la calmer; mais j'y réussis avec tant de bonheur, que, malgré cet accident, elle dormit cinq heures dans la nuit.

Le 11, les douleurs commencent au réveil, et ne la quittent ni le jour ni la nuit.

Le 12 *et le* 13 se passent de la même manière; le 14, elle a sa troisième crise, qui est encore plus forte que la seconde, et à la suite de laquelle le bas-ventre s'engourdit, et le malaise général augmente.

Le 15, *le* 16 *et le* 17, le mal augmente, l'estomac ne digère presque plus, les douleurs sont continuelles.

Le courage m'abandonna encore une fois, et je voulus absolument consulter un somnambule; je n'en avais pas alors; plusieurs personnes eurent la bonté de m'en amener; mais je n'obtins aucun résultat : ces somnambules, qu'on m'avait présentés comme très-lucides, ne virent point le mal, et firent des ordonnances qui ne signifiaient rien. Mécontent de tout cela, je fus voir madame C***, dont le traitement est inséré dans le § 1er. Plusieurs contrariétés l'avaient mise dans un état

de malaise favorable à mon désir; je la magnétise; elle s'endort, elle est lucide! Enchanté, je la conduis à madame de Villeneuve. Madame C*** ne connaissait pas cette dernière; mais en somnambulisme elle vit parfaitement son état, lui ordonna pour le lendemain un lavement purgatif, et dit qu'il fallait absolument poser de suite un cautère à la cuisse malade. Elle en désigna la place.

Le 18, madame de Villeneuve prend le matin le lavement purgatif, qui lui procure un grand soulagement. Les douleurs sont moins vives, mais le bas-ventre continue à s'engourdir.

Le 19, la malade ne sent plus du tout son bas-ventre, il lui semble mort. On pose le cautère.

Le 20, les fonctions du bas-ventre, qui ne se faisaient depuis plusieurs jours qu'avec beaucoup de peine, cessent entièrement, et la malade ne peut plus uriner; ce qui augmente ses douleurs, et lui en donne de nouvelles qui sont affreuses.

Le 21, madame C*** vient le matin, et ordonne, dans le somnambulisme, d'appliquer sur le bas-ventre de la malade un cataplasme de queues de poireaux bouillies, et de lui faire

boire une tisane de blancs de poireaux et de racines de persil. Elle promet de revenir le lendemain.

Cette ordonnance a tout le succès qu'on pouvait en espérer, et le jour même la malade urine sans beaucoup de difficulté. Les douleurs sont toujours les mêmes.

Le 22, madame de Villeneuve avait eu beaucoup de peine le matin à uriner, malgré qu'on lui eût appliqué le cataplasme de poireaux. Madame C*** arriva peu de temps après qu'on lui eut ôté le cataplasme, et eut un trait de lucidité que je ne puis me résoudre à passer sous silence; je lui disais que le cataplasme n'avait pas produit d'effet. — C'est bien étonnant, dit-elle après un instant de réflexion; il n'était pas cuit, et puis les poireaux étaient tout entiers. — Je fus ramasser le cataplasme, qu'avant l'arrivée de la somnambule on avait jeté dans un coin de la chambre, enveloppé de la serviette sur laquelle on l'avait appliqué; je déroulai cette serviette, et je trouvai qu'effectivement les poireaux étaient entiers et peu cuits.

Les remèdes de madame C*** procurèrent bien un mieux local; mais elle n'en put trouver pour calmer les douleurs, qui oc-

casionnèrent une insomnie continuelle jusqu'au 28, époque où le cautère fut levé. Il avait bien pris.

Le 1[er] *mars*, madame C*** m'avait dit que, si le cautère prenait, on pouvait espérer. Le voyant donc parfaitement établi, le courage me revint, et j'obtins dans la soirée plus que je n'avais obtenu depuis un mois. Je magnétisai en soufflant à chaud sur le bas-ventre, et cette seule séance suffit pour lui rendre la vie, qu'il semblait avoir perdue. Je prolongeai le Magnétisme fort avant dans la nuit; là, dans le silence, n'étant distrait par personne, j'invoquai Dieu, je magnétisai en son nom, et ma volonté acquit un empire immense. Je réparai le mal causé par les deux dernières crises; je donnai à la malade une grande force, et, quand je la quittai, elle dormait paisiblement.

Le 2, le Magnétisme de la nuit a produit d'heureux effets; les douleurs sont beaucoup diminuées, et le mieux est général; mon empire est plus grand, l'expression simple de ma volonté suffit pour plonger madame de Villeneuve dans un sommeil voisin du somnambulisme. Le soir, après l'avoir ainsi endormie, je veux tâcher de l'amener en crise

parfaite, et je redouble d'efforts. La malade, qui dormait paisiblement, s'écrie tout-à-coup: — Que c'est beau! — Quoi donc? — O la belle lumière! — Que voyez-vous donc? — (Tristement) Plus rien. — Elle m'explique alors que ce qui avait causé son admiration, était une lumière pure et éclatante, dont la vue lui avait fait beaucoup de bien, et qui avait disparu à ma dernière question.

Le cautère a beaucoup rendu.

Le 3, la nuit a été bonne, et le mieux se soutient; je magnétise à plusieurs reprises l'os déboîté, par le souffle, ce qui fait rendre le cautère considérablement. La malade, en dormant, revoit la lumière de la veille, mais encore plus brillante. Encouragé par cette vision, qui me semble précurseur du somnambulisme, je continue à magnétiser dans le plus profond recueillement, lorsque madame de Villeneuve prononce très-distinctement: — Pâques: et ouvre les yeux. — Très-étonné, je lui demande: Que dites-vous? Elle me regarde et me répond: — Rien. — Sa mémoire ne lui retrace aucune image qui puisse s'appliquer à ce mot qui vient de lui échapper comme malgré elle. Je la rendors; et, lorsque je crois l'avoir ramenée à l'état de concentration dont

elle vient de sortir, je lui demande, d'une voix très-basse, ce qui doit lui arriver à Pâques; à peine le mot Pâques est-il prononcé, que madame de Villeneuve le répète et se réveille. Je la rendormis plusieurs fois sans obtenir plus de succès. J'avouerai que ma curiosité était vivement excitée.

Le 4, le mieux continue. Le Magnétisme ayant endormi la malade plusieurs fois dans la journée, elle s'est réveillée chaque fois en prononçant *Pâques*. Enfin, le soir, après plusieurs questions où le mot *Pâques* avait produit son effet ordinaire, j'écartai tout ce qui pouvait le rappeler, et je demandai à la malade si elle voyait la lumière des jours précédens; sur sa réponse négative, je lui dis : Attendez, vous allez la voir; et je lui appliquai les doigts sur les paupières pour concentrer son sommeil : à l'instant même, elle porta vivement la main à sa tête, et, pressant fortement mes doigts contre ses yeux, dit : — Je la vois. — Est-elle bien brillante? — Oui! si je pouvais y aller! — Qui vous en empêche? — Je ne sais. — Je vais vous aider, allons-y ensemble. En disant ces mots, je la magnétise vigoureusement avec la ferme volonté de lui procurer une *crise parfaite*. — C'est que, pour y arriver, il faut passer

par un endroit bien obscur. — Qu'est-ce que cela fait? Allons, du courage, nous y voilà tout-à-l'heure.

Madame de Villeneuve gémissait comme une personne accablée de fatigue ; la sueur couvrait son visage; elle était très-agitée; insensiblement sa voix se rassure, le tremblement cesse, un calme profond succède à son agitation, et elle prononce *j'y suis*, avec un air de contentement qui me fait le plus grand plaisir. — Eh bien! comment vous trouvez-vous? — Oh! comme je suis calme. — Êtes-vous somnambule? — Oui, mais je ne vois rien. — Ne pourriez-vous pas me dire ce qui doit vous arriver à une époque que vous m'avez annoncée, et dont je vous défends de me prononcer le nom? (J'ajoutai cette défense, parce que je craignis que le mot de *Pâques*, en la réveillant, ne me fît perdre le fruit de mon travail). — Attendez. — (En disant ce mot, sa tête se penche sur sa poitrine, elle semble écouter quelque chose). — Ah! c'est qu'alors je serai tout à fait somnambule. — Comment savez-vous cela? — C'est une voix qui me le dit. — D'où part-elle, cette voix? — De là. (Elle m'indique le creux de son estomac). — Mais êtes-vous bien sûre que ce soit une voix? (Après un moment de réflexion) —

Non, ce n'est pas positivement une voix; c'est comme une bouffée qui monte, et m'inspire ce que je dois répondre. — Puisque nous avons assez de bonheur pour espérer que vous serez bientôt somnambule, vous guérirez infailliblement; mais vous pouvez me le dire à présent, n'est-ce pas? — Oui, si cela continue, je guérirai, mais il faut absolument que je devienne somnambule.—Êtes-vous bien sûre de le devenir? — Oui, à... — J'allais lui fermer la bouche pour l'empêcher de continuer, mais il était trop tard; elle ouvrit les yeux en prononçant *Pâques*. Elle était un peu fatiguée, mais ne souffrait pas; je lui communiquai, pour lui faire plaisir, ce qu'elle venait de m'affirmer, et sa joie fut très-grande.

Du 5. La journée s'était très-bien passée, quand un de ces maudits accidens auxquels la malade n'était que trop sujette, vint encore nous reculer : en la couchant, on lui froissa les reins; elle eut une violente attaque de nerfs et de fortes douleurs toute la nuit.

Du 6. Les douleurs continuent avec beaucoup de force. Madame C*** vient voir la malade, et, mise en crise, lui conseille de prendre le soir, pour se calmer, des pilules d'extrait de pavots indigènes, qui, beaucoup plus douces

que celles d'opium, ne la feront pas vomir comme ces dernières. Effectivement, madame de Villeneuve prend une de ces pillules, et passe une nuit assez tranquille.

Du 7. La malade était plus calme le matin; la journée fut tranquille, et, le soir, le sommeil entrecoupé. Madame de Villeneuve m'annonça pour le lendemain la quatrième des six crises prédites depuis long-temps.

Du 8. La crise de la journée ne pouvait venir plus mal à propos; elle dura depuis cinq heures du soir jusqu'à dix heures et demie, et laissa une grande irritation.

Du 9. La malade est très-fatiguée de la crise de la veille : son état d'irritation m'empêche de l'endormir; le Magnétisme ne peut la calmer que momentanément.

Du 10. Grâce aux pilules de madame C***, la nuit n'a pas été mauvaise. La malade est mieux, et le Magnétisme a plus d'action. La nuit, lorsque tout le monde fut retiré, je résolus de réparer le mal des derniers jours, et je magnétisai près de trois heures avec la plus grande concentration. Je réussis au gré de mes désirs; la malade eut une *demi-crise,* dans laquelle elle m'annonça qu'elle serait somnambule à Pâques, si elle pouvait avoir du calme jusqu'à

cette époque. Je lui rendis, dans cette séance, une force incroyable; et, lorsque je la quittai, elle m'assura que, depuis le commencement de sa maladie, elle ne s'était jamais si bien trouvée.

Content de mon succès, tranquille sur des résultats qui commençaient à mieux se présenter, je dormais profondément, lorsqu'à cinq heures du matin on vint me réveiller, en disant que madame de Villeneuve faisait de violens efforts pour vomir, qu'elle était fort mal, et que cela lui avait pris une demi-heure après mon départ. Je me levai à la hâte, mais j'éprouvais le plus grand découragement; l'avoir laissée en si bon état, m'être donné tant de peine pour l'y amener, et trouver, une demi-heure après, mon ouvrage détruit, était pour moi une idée très-affligeante. Je trouvai effectivement la malade dans un très-mauvais état; elle me dit qu'elle était sûre d'avoir pris de l'opium, que ce qu'elle ressentait ne lui laissait aucun doute. Du moment où la pilule s'était fondue, elle avait éprouvé un grand mal de cœur et des resserremens d'estomac; tous ses efforts pour vomir avaient été infructueux, ce qui l'avait considérablement irritée. J'examinai une boîte de pilules qu'on avait été chercher dans la soirée; et,

sous le titre perfide de pilules d'extrait de pavôt indigène, je trouvai des pilules d'opium; le garçon pharmacien s'était trompé, comme il l'avoua après. Je fis prendre de suite à madame de Villeneuve de l'eau magnétisée, qui arrêta les nausées, et deux heures après, quand on put s'en procurer, force sirop de vinaigre qui neutralisa l'opium.

La violence de cette secousse avait rendu inutile le magnétisme de la veille; toutes les douleurs avaient reparu avec force, et la journée fut très-agitée. Je parvins cependant à donner à la malade un calme suffisant pour qu'elle passât une assez bonne nuit.

Du 11. Madame de Villeneuve est encore un peu affectée de son accident; mais le Magnétisme lui procure une si bonne nuit, que le lendemain matin elle se trouve très-bien.

Du 12. Madame C*** vient voir la malade; mise en somnambulisme, elle trouve un mieux général; elle nous dit qu'il faut beaucoup de calme, et que sous peu madame de Villeneuve sera somnambule.

Du 13. Les mauvaises nouvelles de la journée m'ont tellement agité, que la malade s'en ressent vivement; au lieu de la calmer, le Magnétisme l'irrite.

Du 14 *au* 23. Les grands évènemens qui étaient alors l'objet de l'attention générale, m'empêchèrent, malgré moi, de donner au Magnétisme toute la concentration qui lui est indispensable. Ma volonté, quoique toujours la même, n'était plus soutenue par mon imagination; ma pensée, se représentant à l'avance les malheurs sans nombre prêts à fondre sur ma malheureuse patrie, ne transmettait plus à la malade qu'un mouvement désordonné, qui, au lieu de lui être bienfaisant, ne faisait qu'irriter ses nerfs de plus en plus; enfin depuis le 14 le mal allait croissant, et, par une bizarrerie inconcevable, les souffrances de madame de Villeneuve m'importunaient plus qu'elles ne m'affligeaient; je lui aurais, je crois, fait un crime d'être malade dans une circonstance qui allait peut-être causer la ruine de la France. Cette disposition ne pouvait guère soulager la malade.

Je fus averti de quitter Paris le 23 au soir; le danger que je courais, avait tellement affecté la malade, qu'il me paraissait impossible de la laisser en cet état; mais on me força à partir le soir même; et la promesse que me fit M. Birot de me remplacer, m'ôta une partie de mes inquiétudes.

J'étais éloigné de Paris depuis huit jours, et

je n'avais point encore reçu de lettre; mon impatience naturelle ne me permit pas d'attendre plus long-temps; je me mis en route, et le 4 avril j'arrivai chez moi au moment où l'on s'occupait à m'écrire de revenir; les démarches qu'on avait faites, ne laissaient plus rien à craindre. Malgré tout le zèle de M. Birot et sa grande assiduité, la malade était dans un fâcheux état; plusieurs accidens étaient encore venus aggraver sa situation. Je suis convaincu que, sans mon arrivée, elle serait morte le même jour; je la trouvai sans force, sans pouls et sans voix; elle ne put m'exprimer que par ses larmes le plaisir qu'elle éprouvait de me revoir. Dès ce moment son état s'améliora si bien, que cinq jours après il fut possible de la transporter de la rue des *Cinq-Diamans* à celle de *Fontaine-au-Roi*, sans incommodité. Elle désirait vivement voir la verdure, et m'avait consulté sur ce désir. On pense facilement que je lui conseillai de louer promptement un jardin; outre que le voisinage était trop fatigant pour moi, je n'avais plus à cette époque le moindre espoir de la guérir; et j'aurais été extrêmement fâché qu'il arrivât dans ma maison un évènement que j'appréhendais, et qui m'aurait causé beaucoup de peine.

Nous étions convenus, M. Birot et moi, de continuer à la magnétiser tous deux : il devait y aller le soir, et moi le matin.

Les premiers jours, madame de Villeneuve parut se trouver très-bien de sa nouvelle demeure : le bon air contribua sans doute à son bien-être; mais cet état ne fut pas de longue durée : tous les symptômes reparurent avec violence, l'enflure se déclara, résista à tous nos efforts, et en peu de temps gagna l'estomac. Un miracle du Magnétisme, qu'il n'est pas encore temps de publier, triompha de ce que tout le monde regardait comme la dernière période de la maladie; mais ce miracle fut le dernier : les crises que la malade avait dans le commencement, se reproduisirent, et la maladie parut avoir décrit un cercle vicieux. Le Magnétisme perdit son action, ou plutôt ne fut plus que nuisible. Depuis la fin de septembre, j'ai cessé entièrement de magnétiser la malade, qui se trouve à présent dans un état assez semblable à celui dans lequel elle était lorsque je l'entrepris.

Ce traitement peut donner matière à de profondes réflexions. Il démontre peut-être mieux aux yeux de l'observateur la force de l'action magnétique, que beaucoup d'autres couronnés

par les plus brillans succès. On voit ici un être arraché à la mort par une puissance qu'on serait tenté de nommer surnaturelle, rappelé à la vie et à la santé. Les obstacles se présentent en foule; à chaque pas une fatalité insurmontable rend les efforts du Magnétisme infructueux; mais cette femme, que MM. Dupuytren, Gall, Swédiaur et Haskelle, dans une consultation du mois de septembre 1814, avaient déclaré n'avoir plus que peu de jours à vivre; cette femme, que la plus cruelle maladie rongeait dans les sources de la vie, elle n'a point cessé de vivre. Son existence est un sujet d'étonnement pour tous ceux qui la connaissent; il semble qu'elle ait été choisie pour prouver, d'une manière irrécusable, l'action puissante du plus bel attribut de l'homme (1).

§ V.

Cure d'obstructions au foie.

Dans le courant du mois de janvier 1815, j'entrepris le traitement d'une dame de trente-six ans environ, qui était atteinte d'obstructions au foie très-sensibles au tact. Les secours de la médecine avaient été jusqu'alors infructueux, et madame A*** s'était déterminée à essayer

(1) *Voyez* la note à la fin de cet ouvrage.

le Magnétisme comme une dernière ressource. L'effet qu'il produisit sur elle, fut peu apparent dans les premières séances; mais au bout de huit jours le mieux commença à devenir sensible ; les obstructions parurent diminuer, et la malade devint somnambule à l'époque d'une évacuation naturelle à son sexe. Ce somnambulisme n'ayant duré que cinq jours, je vais donner ici le récit des séances, tel que je l'écrivis dans le temps.

Première séance de février 1815. Madame A*** dormait depuis un quart d'heure, lorsque je hasardai de lui demander assez haut : Comment vous trouvez-vous ? Cette question parut la tirer d'un profond assoupissement, et quelques mouvemens me firent craindre qu'elle ne se réveillât ; mais quelle fut ma joie, lorsque je l'entendis proférer le mot *bien* avec un accent totalement changé ! — Dormez-vous du sommeil magnétique ? — Oui. —Voyez-vous votre mal ? — Oui, mais non pas distinctement. — Quand le verrez-vous bien ? — Demain. — Combien de temps voulez-vous rester dans cet état ? — Deux heures. — J'attendis en silence que les deux heures fussent écoulées, et j'allais lui demander si elle voulait être réveillée, lorsqu'elle me dit : — Réveillez-moi.

Seconde séance. Lorsque la malade fut entrée en crise, ce qui ne fut l'affaire que de quelques minutes, je lui demandai si elle voyait distinctement son mal. Elle me répondit : — Parfaitement. — Eh bien, ces obstructions commencent-elles à se dissoudre ? — Oh ! mes obstructions ne sont pas ce qui m'inquiète le plus. — Qu'avez-vous donc encore ? — Mon sang est décomposé, et j'aurai bien de la peine à me guérir parfaitement. — Cela viendra plus vîte que vous ne croyez ; d'ailleurs vous voilà somnambule. Voyez si vous n'avez pas besoin de quelques médicamens. (Elle réfléchit plusieurs minutes.) — Je vois bien plusieurs choses qui me seraient utiles ; mais, si vous voulez continuer de me magnétiser, comme vous l'avez fait jusqu'à cette époque, trois quarts d'heure par jour, je pourrai me passer de toutes ces choses, et je serai plutôt guérie. — Certainement, je le veux bien, et plus long-temps encore, si cela peut contribuer à hâter votre guérison. — Non, trois quarts d'heure suffisent ; d'ailleurs, il faut cesser sitôt que vous vous sentez fatigué, parce qu'alors vous ne me faites plus de bien. — Vous croyez donc que le Magnétisme suffira ? — Oui, mais vous continuerez à me magnétiser de l'eau : car je vois que celle que vous avez magnétisée,

me fait beaucoup de bien. — Quand serez-vous guérie? — Dans quinze jours mes obstructions seront dissipées; il y en a trois; la plus grosse est comme mon poing, et les deux autres comme de grosses noix. — Par quelle voie s'en iront-elles? — Par les urines; cela est déjà commencé. — Et votre sang, combien faudra-t il de temps pour le rétablir? — Au moins deux mois. — Resterez-vous long-temps somnambule? — Non; dans quatre jours vous ne pourrez plus m'endormir. — Pourquoi cela? — Parce que mon époque sera passée. — Cela est bien désagréable. Est-ce qu'il n'y aurait pas un moyen de prolonger davantage? — Non; dans ce moment mes nerfs sont plus excitables; mon être entier est dans un état qui favorise le somnambulisme, tandis que dans quatre jours tout cela ne sera plus. — Cependant les autres somnambules le sont à toutes les époques. — Oui, les autres, mais non pas moi; mon sang n'est pas assez pur pour cela. — Il faut donc avoir le sang bien pur pour être somnambule? — Cela ne dépend pas précisément du sang, mais des vaisseaux dans lesquels il se forme. — Est-ce que chez vous ces parties ne sont pas en bon état? — Non, tout est affecté chez moi; c'est là que le chagrin fait ses ravages (portant la main vers

la région du cœur); et vous savez la perte...(1) Je l'interrompis vivement pour changer la direction de ses idées, en lui demandant : Par où sentez-vous ce que vous me dites? — C'est ici (montrant le creux de l'estomac) qu'est le siége de mes sensations; actuellement il me semble que tout ce qui m'affecte ne le fait plus qu'à cette partie; mes sens semblent avoir abandonné leurs organes naturels pour se transporter là; mais mes perceptions ne sont plus les mêmes que dans mon état ordinaire. Je ne vois plus que les objets sur lesquels je porte mon attention; il me semble que je n'ai qu'à penser à quelque chose pour que cela m'apparaisse à l'instant. Tout à l'heure, lorsque je réfléchissais à ce qui pourrait m'être utile, plusieurs plantes se sont présentées à moi; j'éprouvais successivement pour elles plus ou moins d'attrait; la fumeterre, entre autres, est celle qui paraissait devoir me faire le plus de bien; aussitôt tout a disparu, mes idées se sont tournées vers vous, et un sentiment irrésistible m'empêchait de penser à autre chose; j'ai senti que vous seul pouviez me guérir, et j'ai cessé une recherche qui ne m'offrait plus aucun but. — Comment voyez-

(1) Elle voulait parler de la perte d'une fille adorée.

vous votre intérieur? — Je ne vois qu'autant que je porte attention; chaque partie me semble alors réunir toute ma sensibilité; je vois la couleur du sang, la grosseur des vaisseaux;.... les parties malades m'affectent désagréablement...; les autres me font l'effet des plantes que je voyais tout à l'heure; je les regarde avec plus ou moins de plaisir, suivant qu'elles me semblent plus ou moins saines. — Craignant de la trop fatiguer, je cessai mes questions; je la magnétisai trois quarts d'heure, et la réveillai.

Troisième séance. Lorsque madame A*** fut en somnambulisme, je lui demandai comment elle se trouvait. — Je souffre beaucoup de mon côté droit, mais c'est pour le mieux; les obstructions se fondent. — Examinez bien l'effet que je vais produire. En disant ces mots, j'appliquai sur son côté un mouchoir plié, et je soufflai chaud à travers : au bout de cinq minutes elle me dit : — Assez, assez, ce moyen est trop violent pour moi. —Pourquoi? — C'est comme un feu ardent, il fondrait le mal beaucoup trop vîte : il faut aller pas à pas. — Cependant, si cela pouvait vous guérir plus vîte? — Les moyens les plus violens ne sont pas les meilleurs; celui-là ne vaut rien pour moi; l'application de votre main suffit; elle produit une

douce chaleur qui pénètre, divise peu à peu, et redonne la vie. — N'en parlons donc plus. — Ne croyez pas que ce moyen ne soit pas bon dans certains cas. — Lesquels? — Pour les glandes au sein, par exemple.... Pour mon mal même, mais quand il est plus récent (1).

Je lui demandai si elle pourrait voir une personne absente dont je venais de recevoir une lettre. — Donnez-moi cette lettre. — Je la lui remis. (Après quelques minutes) : Je le vois. — Qui est-ce? — C'est un homme.., il est grand..., c'est un militaire. — Tout cela est vrai : comment le voyez-vous? — Lorsque vous m'avez donné cette lettre, l'impression de la volonté qui l'a écrite, s'est fait sentir en moi; ma pensée s'est portée dans l'espace; loin, bien loin de moi j'ai rencontré un objet qui m'a frappée; j'ai comparé ces deux sensations, elles m'ont paru semblables; j'ai même senti que la première dependait de la seconde. Alors j'ai réuni toute mon attention sur cet objet, et je suis parvenue à voir votre ami. — Comment pouvez-vous le voir à travers tant de murs qui le séparent de vous? — Il n'y a rien entre moi et lui. — Vous vous trompez, vous êtes chez

---

(1) Elle souffrait depuis dix ans.

vous, à Paris, et lui est à Lyon; regardez donc le mur de votre chambre. — Je vois le mur, mais je ne vois plus votre ami. — D'où vient cela? — Ce second objet m'empêche de voir le premier. — Mais il me semblait qu'une somnambule pouvait voir plusieurs objets à la fois. — Je ne sais pas comment voient les autres; mais je sais bien qu'en voyant le mur, je ne vois pas ce qui est derrière, tandis qu'avant je voyais votre ami.

Pourriez-vous m'expliquer cela? — Il me semble que, dans l'état où je suis, les objets ne m'affectent qu'autant que vous le voulez, et que j'y porte attention; sans cela, je suis comme au milieu d'un horizon sans bornes, et où rien n'arrête mes regards. Il n'est donc point étonnant qu'en voyant votre ami je ne voie pas le mur, puisqu'alors ce mur n'existe pas pour moi, tandis qu'en voyant le mur, mon attention est arrêtée par lui, et il me dérobe ce qui est derrière. La même chose arrive à peu près dans l'état de veille, lorsque de deux objets également apparens l'un affecte seul. En somnambulisme, où le mode des sensations est totalement changé, l'espace n'est plus un obstacle.

Pour revenir à mon ami, faites-moi le plaisir de porter votre attention vers lui, et de me dire

s'il se porte bien? — Il ne me paraît pas très-bien portant.... attendez.... il vient de faire une maladie très-grave ; il est hors de danger, mais il est encore bien faible. — Quel était cette maladie? — Une fièvre putride. — C'est vrai. La lettre que je venais de recevoir, contenait tous ces détails. Croyez-vous qu'il soit bientôt parfaitement rétabli? — Oui. — Que fait-il en ce moment? — Il se promène, il prend l'air, il donne le bras à une autre personne que je ne distingue pas bien (1). — C'est assez, je vous remercie, je ne veux pas vous fatiguer; je vais vous magnétiser. Après les trois quarts d'heure je la réveillai. Son état était beaucoup amélioré; depuis plusieurs jours son teint était plus clair, et elle mangeait avec plus d'appétit; les urines devenaient de plus en plus chargées d'un sédiment épais, et tout annonçait que nous marchions d'un pas sûr vers le retour de la santé.

L'effet du magnétisme avait été aussi prompt que salutaire; et sans tisanes, sans méde-

(1) J'écrivis à mon ami, pour savoir si au jour et à l'heure indiqués il se promenait avec une autre personne; il me répondit qu'il ne se rappelait pas positivement si ce jour-là il avait quelqu'un avec lui, mais que tous les jours il faisait une promenade à l'heure dite, tantôt seul, tantôt accompagné.

cines, sans drogues, la maladie cédait de jour en jour, d'une manière très-sensible, à son influence sanative. Les règles, qui depuis longtemps n'avaient qu'un cours dérangé, coulaient comme en parfaite santé ; et le sang, qui dans les époques précédentes s'était constamment montré décoloré et aqueux, paraissait avoir repris une partie de ses qualités.

Je continue le récit des séances du somnambulisme.

Quatrième séance. Après avoir endormi la malade, je lui demandai : Comment trouvez-vous votre état aujourd'hui ? — Bon. — Ainsi vous serez totalement guérie dans deux mois ? — J'espère l'être plutôt. (Ceci est dit avec un air de contentement.) Vous m'avez cependant dit avant hier qu'il faudrait deux mois pour rétablir votre sang. — Oui, mais c'est qu'alors je ne voyais pas aussi bien qu'aujourd'hui l'effet du Magnétisme ; cet effet est prodigieux, quand vous me magnétisez pendant que je suis en somnambulisme. — Le Magnétisme agit donc sur les somnambules avec plus de force que sur les personnes éveillées ? — Oh ! certainement. — Pourriez-vous me dire la raison de cette différence ? — Mais.... je le sens bien ;.... cependant je vous avoue franchement que je n'en sais pas

la raison. — Cherchez un peu; vous avez été magnétisée dans votre état naturel; ainsi, en vous concentrant, vous devez apercevoir en quoi la différence des deux états peut influer sur la force de l'action. Elle se concentre, et après quelques minutes dit : — Écoutez, je crois à présent être au fait; mais, comme j'ai moins de facilité à voir aujourd'hui qu'hier, je veux, avant de vous rien dire, être sûre de ne pas me tromper; ainsi réveillez-moi, laissez-moi reposer dix minutes, et après faites-moi rentrer en somnambulisme. — Pourquoi cela? — Parce que j'observerai mieux ensuite la révolution qui s'opère en moi au moment où je m'endors, chose à laquelle je n'avais point encore pensé. — Soit.

Je fis exactement ce qu'elle me demandait; et, lorsque je l'eus endormie, j'attendis en silence le résultat de ses observations. Sept à huit minutes s'écoulèrent ainsi, à la suite desquelles la malade s'écria : Oui, c'est cela. — Quoi donc? — A l'instant même où vous m'avez endormie, j'ai prêté fortement mon attention à ce qui se passait dans mon intérieur, et j'ai senti s'opérer un changement très-singulier; les organes par lesquels on sent, les yeux, les oreilles, le nez, etc., m'ont semblé tout à coup privés de sensibilité. Cette sensibilité s'est intériorée, si

je puis m'exprimer ainsi, c'est-à-dire qu'elle s'est portée sur des nerfs qui communiquent tous là (portant la main sur le creux de l'estomac); et, chose assez particulière, c'est qu'il me semble que mon cerveau ne reçoit plus d'impressions qu'indirectement par sympathie. La sensation, au lieu de s'effectuer dans le cerveau, a lieu là (montrant encore le creux de l'estomac), et ensuite ce centre nerveux la transmet au cerveau d'une manière dont je ne puis pas bien me rendre compte : car toutes ces opérations sont si délicates et se font avec tant de vîtesse, qu'il m'a fallu la plus grande attention pour les saisir. — Voyons si je vous ai bien comprise; je vais récapituler ce que vous venez de dire, et vous m'arrêterez si je me trompe. — Oui. — Lorsque vous vous êtes endormie, la sensibilité des organes extérieurs, c'est-à-dire, la propriété qu'ont les nerfs de ces organes d'être affectés par les objets, a cessé. — Oui. — Cette sensibilité s'est portée dans les nerfs des organes intérieurs, tels que l'estomac, le diaphragme, etc. — C'est cela même. — Et alors vous avez vu et senti ces organes comme auparavant; vous voyiez et sentiez vos mains, vos pieds, etc. — Pas tout à fait de la même manière, parce qu'en même temps d'autres

sens se sont développés en moi ; mais continuez, nous reviendrons là-dessus. — Cette connaissance, ou plutôt cette *sensation* de vos organes intérieurs, au lieu d'être perçue directement par le cerveau, l'est actuellement par le centre nerveux du creux de l'estomac, et c'est ce centre nerveux qui la communique au cerveau. — Oui, mais il la communique d'une singulière manière. — Comment donc ? — Je ne le comprends pas. — Ces deux organes n'ont aucune communication, et cependant ils agissent l'un sur l'autre. — Portez-y toute votre attention. — Cela me fatigue trop. — Alors, cessons. N'ai-je rien oublié ? — Non. — Revenons donc à notre premier objet. Quelle influence ce changement a-t-il sur l'action du Magnétisme ? — Ah ! c'est tout simple ; les organes intérieurs étant plus excitables, reçoivent l'action magnétique avec plus de facilité..... Je pourrais entrer dans de plus grands détails ; mais c'est assez, je suis extrêmement fatiguée ; magnétisez-moi.

J'avais bien d'autres questions intéressantes à lui faire ; mais je réprimai ma curiosité, et, pour ne point m'écarter de mon véritable but, celui de la guérir, je la réveillai après l'avoir magnétisée trois quarts d'heure.

Cinquième séance. La lucidité de la malade fut presque nulle dans cette séance ; aussi je ne voulus pas la distraire d'elle-même ; et elle m'apprit seulement que le lendemain elle ne dormirait plus, et que le mois prochain à son époque elle serait entièrement guérie.

La dernière prévision de madame A*** fut exacte. Le Magnétisme ne produisit plus le somnambulisme ; son effet, qui n'était plus qu'une vive chaleur, fut constamment le même dans tout le cours de février, pendant lequel je magnétisai exactement la malade une fois par jour. Le mieux continua ; et, lorsque les règles revinrent dans les premiers jours de mars, madame A*** eut une seule crise somnambulique, dans laquelle elle m'annonça qu'elle était parfaitement guérie et qu'elle ne dormirait plus ; je lui demandai vainement pourquoi elle ne resterait pas somnambule au moins tout le temps de son époque ; elle répondit seulement qu'elle se portait trop bien pour être somnambule, et que, comme elle n'était pas lucide, c'était tout ce qu'elle pouvait me dire.

Effectivement, depuis cette époque, madame A*** jouit de la meilleure santé ; et, malgré que tous les désastres de 1815 l'aient vivement affectée, elle n'a point éprouvé d'atteinte qui

puisse lui faire craindre la moindre rechute.

A peu près dans le même temps, le hasard fit tomber entre mes mains la femme d'un tailleur nommé *Agoston*, demeurant rue des Jacobins, n° 3. Sa maladie, qui était pareillement une affection du foie, m'offrit aussi le phénomène d'un somnambulisme périodique, c'est-à-dire, seulement au temps des règles. Je publierai par la suite ce second traitement, qui présente plusieurs analogies avec celui-ci; il dura trois mois, et eut le plus heureux succès; la malade fut également guérie par le Magnétisme seul.

§ VI.

Traitement de madame Hervier.

Madame Hervier était somnambule naturelle depuis long-temps; elle passait dans cet état la plus grande partie de sa vie, ce qui lui faisait deux existences entièrement différentes. Un changement assez marqué dans l'expression de sa physionomie, et particulièrement dans les yeux, dont les paupières à demi fermées se contractaient en formant plusieurs plis, indiquait son somnambulisme, qui présentait tous les phénomènes consignés dans l'*Encyclopédie*: elle travaillait sans s'apercevoir qu'on plaçait

entre ses yeux et son ouvrage une feuille de papier ou tout autre corps non transparent; elle pouvait lire des lettres enfermées dans un secrétaire, et ne voyait que la personne à laquelle elle parlait.

Son caractère se ressentait aussi de ce changement d'état; timide et parlant peu dans son état naturel, elle était plus gaie dans son somnambulisme, qui lui donnait plus de fermeté et de résolution.

Devenant somnambule plusieurs fois dans la même journée, il était résulté de ces aberrations fréquentes de la sensibilité une susceptibilité nerveuse, telle qu'elle ressentait très-vivement les impressions les plus faibles; ce qui lui donnait une santé très-délicate.

J'avais eu plusieurs fois l'occasion de la voir dans ses deux états, lorsqu'un jour son mari vient chez moi extrêmement ému; il me raconta que sa femme éprouvait une telle antipathie pour un homme qui travaillait chez lui, qu'elle ne pouvait approcher de ce qu'il avait touché sans tomber dans des crises nerveuses; qu'ayant voulu prouver jusqu'où pouvait aller ce phénomène, il venait de lui donner des plumes qui avaient servi à cet homme sans qu'elle le sût; qu'à peine les avait-elle touchées, elle avait eu

une attaque de nerfs qui durait encore, et qu'il ne pouvait s'approcher d'elle sans en augmenter la violence. Je le tranquillisai, en le blâmant du penchant qu'il avait à faire, sur sa femme, des expériences qui lui étaient toujours préjudiciables; je lui remis une plaque de verre magnétisée, en l'engageant à retourner promptement chez lui pour empêcher de nouveaux accidens, et je lui recommandai d'éloigner de sa femme tout ce qui pouvait amener d'aussi fâcheux résultats.

Quelques jours après je reçus la lettre suivante :

Paris, 8 juin 1816.

MONSIEUR,

« Je vous dois un remercîment bien sincère « pour le service que vous m'avez rendu ces jours « derniers. Je ne doutais nullement de l'effica- « cité de ce que vous pourriez me conseiller « dans la circonstance particulière qui me fesait « vous consulter; mais je vous avoue, que j'em- « portais avec l'objet qui a produit, et l'effet de- « mandé, et l'effet promis, une certaine appré- « hension qu'il n'eût pas son plein succès; mais « combien j'ai été rassuré après quelques mi- « nutes d'une attente bien cruelle !

« Arrivé chez moi, je m'approche du lit où « ma femme était couchée; le bruit de mes pas « et mon abord produisent sur elle la fâcheuse « impression qui m'avait arraché d'auprès « d'elle pour venir puiser dans vos sages con- « seils. Je veux la toucher pour la calmer, mais « ma main la fait tressaillir; ses membres se « roidissent; je lui pose alors promptement sur « la tête la plaque magnétisée; aussitôt les con- « tractions cessent, un calme bienfaisant les « remplace; elle porte vivement la main pour « saisir cet objet dont l'action lui donne un tel « bien-être. Trompé par son mouvement, je « m'écartai de son lit; mais quelle fut ma sur- « prise et celle de la jeune personne qui l'avait « soignée pendant mon absence, et qui n'avait « point osé me dire qu'elle doutait fort du « succès! A peine le miraculeux talisman eut-il « cessé de la toucher, qu'elle poussa des cris « plaintifs, et étendit ses bras en cherchant de « tous côtés. Je le pose sur son lit; quoiqu'elle « eût les yeux fermés elle le trouve, le saisit « avec avidité, et sans ouvrir les yeux, sans « chercher à le distinguer, il lui suffit d'en « éprouver la puissance. Elle le pose alternati- « vement sur la tête, les tempes et le front; « ne trouvant pas encore tout le soulagement

« qu'elle attend, elle reste un moment décou-
« ragée, puis tout à coup, comme par inspi-
« ration, elle le pose avec force sur le creux
« de l'estomac, en poussant un cri de joie, l'y
« presse de ses deux mains; l'expression dou-
« loureuse de son visage fait place à la sérénité,
« le calme revient entièrement, et les accès de
« douleur et de discorde sont dissipés.

« Elle ouvre enfin les yeux, nous voit, et sa
« crainte se ranime; mais elle n'est excitée que
« par l'idée qu'on peut lui ôter son trésor. Je
« m'empresse de la tranquilliser, en lui disant
« que mon intention est de le lui laisser.

« Qui vous a donné cela? me dit-elle en re-
« gardant cet olivier de paix avec surprise; vrai-
« ment c'est un grand présent qu'on nous fait.
« D'où le tenez-vous? — De M. de Lausanne.
« — Comment! vous avez été chez lui? il a pu
« vous le donner? Sa surprise était extrême.

« Enfin, monsieur, grâce à vous, la paix est
« rétablie dans ma maison, et ma reconnais-
« sance, etc. etc. »

Signé Hervier.

Plusieurs mois s'écoulèrent sans que j'entendisse parler de madame Hervier; d'après la lettre de son mari, et ne l'ayant plus revue depuis, je

la croyias en bonne santé, lorsque le 8 décembre je reçus la visite de M. Hervier, qui m'apprit que sa femme était très-malade.

« Depuis environ cinq semaines, me dit-il, ma femme était incommodée de violens maux de gorge. Après une huitaine de jours, voyant qu'il ne survenait aucun soulagement, je fis venir un médecin, qui employa inutilement plusieurs moyens pour combattre le mal, qui n'alla qu'en empirant. Après avoir encore attendu quelques jours, je priai ce médecin de m'amener un de ses confrères pour faire une consultation. Il m'amena M. Houssard, chirurgien de l'Hôtel-Dieu, qui, après s'être assuré de la parfaite insensibilité des glandes amygdales, déclara qu'il était essentiel d'y faire des incisions.

« Ma femme était enceinte depuis un mois : elle l'avait vu dans son somnambulisme naturel. Je le dis aux médecins, qui nevoulurent point le croire.

« Quoiqu'une semblable opération présentât un appareil terrible pour ma femme, dont le système nerveux est des plus irritables, elle en supporta l'idée avec courage, et l'aspect des préparatifs ne l'émut nullement ; elle ne voulut même point être tenue, et promit de

ne faire aucun mouvement, quelque douleur qu'elle dût éprouver.

« L'opération commence, le sang jaillit avec force de la bouche; elle frappe seulement du pied pour exprimer sa douleur. Mais la longueur de l'opération, à laquelle elle ne s'était pas attendue, l'étonne et l'épouvante. Le chirurgien, ainsi que le médecin, qui lui tenait la tête renversée, la conjurent, par les plus vives instances, de ne point remuer. Quant à moi, incapable de pouvoir m'utiliser dans cette circonstance, je ne puis que joindre d'une voix étouffée mes supplications à celles des opérateurs.

« Enfin cette glande redoutable, que la pauvre opérée et moi nous croyions ne devoir être que piquée, comme il avait été convenu, est extirpée entièrement, et l'opération ayant été parfaitement faite, ne laissa aucune inquiétude aux opérateurs, mais bien aux deux époux consternés.

« Quatre heures après, la parole fut anéantie par l'effet de l'inflammation, qui se porta à la gorge. Des larmes de regret s'échappent des yeux de la malade; mes consolations peuvent à peine les arrêter. Des secours habilement administrés prévinrent les progrès de l'inflamma-

tion, et le lendemain ma femme pouvait articuler quelques mots, mais extrêmement bas.

« Au bout de cinq jours, quoique la malade ne pût encore avaler que du bouillon, la plaie n'offrait plus le moindre danger, et commençait à se cicatriser. Mais l'émotion terrible que ma femme avait éprouvée pendant l'opération, et les spasmes qui accompagnèrent les vomissemens du sang qu'elle avait avalé, laissèrent des traces qui bientôt devinrent alarmantes. Des maux de cœur qui manifestaient depuis plusieurs jours son état de grossesse, devinrent habituels; un tiraillement nerveux dans l'estomac, la poitrine et le bas-ventre, lui occasionna les douleurs les plus vives. Bientôt tous ces symptômes devinrent de plus en plus intenses; pendant trois jours elle supporta son mal avec assez de courage, en suivant exactement les ordonnances prescrites : potions calmantes, laudanum, sirop de vinaigre et de mûre, limonade, etc., tout est employé en vain. La constriction augmente, la gorge s'enfle. Je ne sais plus à quel saint me vouer.

« J'avoue qu'à ma honte, je n'avais point encore pensé au Magnétisme; enfin cette idée me frappe comme un trait lumineux, et j'essaye de magnétiser ma femme. Mais, soit que

mon agitation et mes craintes m'empêchassent d'agir avec fermeté, soit qu'il fallût que le Magnétisme fût dirigé plus savamment et avec plus de confiance, je n'obtins aucun succès. Désespéré, je me suis alors rappelé le service que vous m'avez rendu il y a sept mois, et je me suis déterminé à vous importuner encore une fois. »

Je blâmai beaucoup M. Hervier d'avoir attendu aussi long-temps pour venir me trouver, et je lui dis qu'avant tout, il fallait aller voir sa femme. Nous fûmes donc à l'instant chez lui.

Je trouvai la malade dans un état qui demandait les plus grands soins; mais après avoir vu l'effet du Magnétisme dans cette première visite, je consentis à entreprendre son traitement, espérant la tirer promptement d'affaire. A ma prière, M. Hervier ayant tenu des notes exactes de tout ce qui s'est passé, séance par séance, je vais le laisser parler ici.

Du 8 décembre 1816. « Lorsque nous arrivâmes, ma femme avait une oppression qui l'empêchait entièrement de parler, et elle était dans un accès d'une fièvre brûlante. M. de Lausanne s'assied près de son lit, et la regarde pendant quelques instans sans la toucher. O

surprise! la malade éprouve une légère crispation nerveuse, entre dans son état de somnambulisme naturel, et se lève tout à coup sur son séant, en disant qu'elle se trouvait très-bien. A peine peut-elle modérer sa joie. Ah! monsieur, s'écria-t-elle, quelle obligation ne vous ai-je pas! Se peut-il que je sois ainsi soulagée? Elle frappa des mains, et succombant à l'excès de son émotion, elle tomba dans une attaque de nerfs que M. de Lausanne eut bientôt calmée.

« Au bout de quelques minutes, elle dit qu'elle veut se lever, qu'elle ne se sent plus aucun mal, et elle demande à manger. M. de Lausanne a beaucoup de peine à lui persuader de rester dans son lit. Il lui dit de manger seulement un potage, ce qu'elle fit avec beaucoup d'appétit(1), et il nous quitta, en nous promettant de revenir le lendemain, nous laissant dans la joie et l'admiration.

Du 9 *décembre*. « La journée de la veille s'était très-bien passée, mais le matin les maux de cœur se firent sentir. M. de Lausanne étant arrivé sur les dix heures, magnétisa la malade quelques minutes, après lesquelles elle de-

---

(1) Depuis six jours, il lui était impossible de rien prendre.

manda à manger. On lui donna un potage.

« M. de Lausanne la quitta, en lui attachant autour des bras un ruban magnétisé, qui devait, à ce qu'il nous dit, empêcher le retour des maux de cœur.

« A midi précis elle s'endort profondément, et ne répond plus à mes questions.

« Elle se réveille à une heure en éternuant. Les jours précédens, elle avait été fréquemment tourmentée par des éternuemens toujours suivis de violens maux de cœur et de vomissemens; cette fois les maux de cœur ne paraissent pas, ce que nous attribuons au bracelet magnétisé.

« Les douleurs nerveuses n'avaient point reparu depuis la veille, mais elle se plaignit de maux d'estomac qui furent calmés par l'eau magnétisée que M. de Lausanne lui avait ordonné de boire.

« La nuit est fort bonne.

Du 10 *décembre.* « Après un quart d'heure de Magnétisme, qui l'avait fait passer de son état naturel en somnambulisme, elle ferma les yeux tout à fait, et parut dormir profondément. M. de Lausanne me dit qu'il croyait qu'elle était en crise magnétique, et qu'il allait l'interroger. Effectivement ma femme répondit qu'elle était en somnambulisme magnétique. Lui ayant

demandé ce dont elle avait besoin, elle dit qu'il fallait la faire vomir, parce qu'elle avait avalé beaucoup de sang pendant l'opération, et qu'elle ne l'avait pas tout rendu. Eh bien! dit M. de Lausanne, voulez-vous prendre l'émétique tout de suite? — Je le veux bien.

« Il me demanda un verre d'eau; et après l'avoir fortement magnétisé avec l'intention de lui faire produire l'effet de l'émétique, il le lui fit boire. A peine l'eut-elle bu, elle se réveilla dans son état de somnambulisme naturel.

« Ayant attendu quelques instans, et voyant que les maux de cœur ne se manifestaient pas, M. de Lausanne voulut lui faire boire un second verre d'eau magnétisé; mais dès qu'elle l'eut goûtée elle n'en voulut pas, disant que cela lui faisait mal au cœur. Nous fûmes obligés de la supplier de le prendre, en lui disant qu'elle se l'était ordonné. Ennuyée de nos importunités, elle le prit avec beaucoup de répugnance, en nous disant : Je veux bien le boire; mais vous aurez beau faire, je ne vomirai pas.

« M. de Lausane s'aperçut qu'elle avait détaché le bracelet de son bras, et qu'elle le tenait dans sa main, appuyé sur son estomac. Voilà, s'écria-t-il, ce qui empêche l'eau d'agir. En disant ces mots il veut lui ôter le ruban, elle

jette des cris et se défend. M. de Lausanne parvient enfin à s'en emparer, et aussitôt les maux de cœur se font sentir; et malgré tous les efforts qu'elle fait pour se retenir, elle est obligée de céder à l'influence magnétique, et rend avec abondance de la bile d'un vert très foncé.

« Le Magnétisme calme promptement l'agitation qui est la suite de cette crise, et la malade s'endort de nouveau du sommeil magnétique. — Comment vous trouvez-vous? lui demanda M. de Lausanne. — Mieux. Vous avez bien fait de me forcer; mais cela ne suffit pas. — Que faut-il encore? — J'ai tous les nerfs très-malades, et particulièrement ceux de l'estomac; il faudra du temps pour me rétablir entièrement. Je n'ai pas tout rendu le sang que j'ai avalé, et tant qu'il en restera, j'aurai des maux d'estomac. — Que faut-il faire pour l'expulser entièrement? — Je ne sais pas; je vous le dirai peut-être demain. Elle ajouta, à voix basse: A quatre heures mes tiraillemens d'estomac reviendront. — Que faudra-t-il faire? — Donnez-moi une bouteille d'eau magnétisée pour mettre sous mes pieds, et.... En disant ces mots elle se réveilla, et se retrouva dans son état naturel, ne conservant aucun souvenir de tout ce qui s'était passé, soit dans le som-

nambulisme magnétique, soit dans son somnambulisme naturel.

Du 11 *décembre.* « Après avoir passé une bonne nuit, grâce à la bouteille d'eau magnétisée, les maux de cœur se firent sentir sur les neuf heures du matin. A onze heures elle vomit beaucoup de bile. Peu après elle s'endormit profondément, puis relevant la tête, elle prononça à voix basse : *Il vient.* Soupçonnant alors qu'elle était en somnambulisme magnétique, je veux l'interroger; ma voix la réveille, et lorsque je lui demande si M. de Lausanne viendra bientôt, elle me répond avec étonnement qu'elle n'en sait rien.

« M. de Lausanne entre au même instant; je lui raconte ce qui vient de se passer, et il me confirme dans mon idée. Il se met à la magnétiser. Elle paraît agitée de l'action. Vous ne m'endormirez pas, dit-elle, j'ai trop mal au cœur; et en disant ces mots, elle est contrainte de fermer les yeux. Le contentement et la douleur se peignent alternativement sur ses traits, qui peu à peu n'expriment plus que le repos.

« A une heure et un quart elle a une légère attaque de nerfs qui la réveille, elle se rendort un quart d'heure après. M. de Lausanne s'étant

assuré qu'elle était en somnambulisme magnétique, lui dit d'examiner son état. — C'est toujours le sang qui me tourmente, répondit-elle; venez demain à neuf heures, et faites-moi vomir. — Comment va votre amygdale (on ne lui en avait extirpé qu'une, et le médecin avait dit qu'il fallait attendre qu'elle fût rétablie pour lui extirper l'autre)? — Cela ne presse pas, nous nous en occuperons plus tard. Donnez-moi demain des écrevisses à mon déjeuner. — Votre estomac va-t-il mieux? — Oui, mais j'ai la poitrine très-irritée; j'ai de plus une glande au sein, qui est engorgée, et qui me fait beaucoup souffrir. — Qu'y faut-il faire? — Donnez-moi du coton magnétisé pour mettre dessus. — Et vos maux de cœur? — J'en aurai encore pendant trois mois, mais ils seront supportables; cela vient de ma grossesse; il n'y a rien à faire. — Voyez-vous le sexe de votre enfant? — Je ne puis pas, ce n'est qu'une petite masse. (Elle croyait fermement, dans son somnambulisme naturel, qu'elle était enceinte d'une fille.) — Quand pourrez-vous le voir? — Je ne sais pas. Otez donc ce chat (un chat avait été se mettre sous son lit). Je commence à n'y plus voir; je.... Elle se réveilla sans achever ce qu'elle voulait dire.

« On lui apprit qu'elle avait demandé des écrevisses pour son déjeuner; elle ne voulut pas le croire, parce qu'elle ne les aime pas.

Du 12 *décembre.* « M. de Lausanne arriva à neuf heures comme il me l'avait promis la veille. Il endormit promptement la malade. Comment cela va-t-il ce matin? lui dit-il. — J'aurai bien de la peine à vomir. — Vous faudra-t-il de l'eau tiède? — Oui; mais ayez soin que je sois dans mon somnambulisme naturel, car dans l'état ordinaire, je n'oserai jamais vomir devant vous, et cela me ferait beaucoup de mal.

« M. de Lausanne, en la magnétisant, la faisait toujours entrer à volonté dans son somnambulisme naturel, qu'il faisait cesser de même. Une légère crispation nerveuse annonçait le commencement ou la fin de cet état singulier.

« Que faudra-t-il vous donner lorsque ce sera fini? ajouta M. de Lausanne. — Du café, du café très-fort, puis du thé toute la journée. A une heure un vermicelle et une côtelette. J'ai peur que les efforts que je ferai pour vomir ne me blessent. — Ne craignez rien; je vous réponds qu'il n'arrivera aucun accident. — N'écoutez pas ce que je dirai quand je serai réveillée, parce qu'alors je ne voudrai pas vomir. — Vous faut-il encore quelque chose? — Oui; il faudra

me mettre à deux heures un cataplasme de farine de graine de lin autour du cou ; on le laissera jusqu'à ce qu'il soit froid. — En mon absence votre mari peut-il vous magnétiser ? — Non, pas à présent, dans quelques jours. Eveillez-moi.

« M. de Lausanne l'ayant réveillée assez brusquement, elle se trouva dans son état naturel ; il fallut la magnétiser pour la mettre en somnambulisme naturel. Alors, comme cela était convenu, M. de Lausanne lui fit prendre un verre d'eau magnétisée dans l'intention de la faire vomir.

« Lorsque le mal de cœur commença à se manifester, elle se mit de mauvaise humeur, en disant qu'elle ne voulait pas vomir, qu'on était toujours à la tourmenter, et qu'elle était bien malheureuse. M. de Lausanne ne lui répondit pas ; mais faisant osciller sa main de bas en haut, à quelque distance d'elle, il augmenta tellement l'envie de vomir, qu'elle ne put résister ; alors nous lui fîmes boire beaucoup d'eau tiède, et elle rendit sans efforts une grande quantité de bile mêlée de glaires. Ce qu'il y avait de plaisant dans cette opération, c'est qu'entre chaque accès elle disait : *Préparez-moi à manger.*

« Après avoir été magnétisée pour achever de la calmer, elle s'écria : A la bonne heure au moins, je n'ai pas mal à la tête, ni l'estomac déchiré; c'est un plaisir de vomir comme cela. Si je l'avais su, je n'aurais pas fait tant de façon; ce n'est pas comme cet ipécacuhana qui m'a donné la fièvre.

« M. de Lausanne ayant cherché à la rendormir, y réussit, et lui demanda ensuite si l'opération avait été suivant son désir. — Parfaitement bien : mais empêchez-moi de me rappeler que j'ai vomi, lorsque je serai dans mon état naturel. — Pourquoi donc? — Oh! mon Dieu, si je le savais, je n'oserais pas vous regarder. — Allons, quel enfantillage! — Je ne dormirai plus comme je fais à présent. — Pourquoi donc? — Parce je suis guérie. Elle se réveilla en demandant à manger.

« Elle prit une tasse de café, comme elle l'avait demandé, et fut très-gaie toute la journée. Elle resta dans son somnambulisme naturel.

« A six heures moins cinq minutes, elle posa sur ses genoux un livre qu'elle lisait, en me disant : M. de Lausanne parle de moi. — Comment cela? lui demandais-je. — Oui, c'est très-singulier, il m'a semblé que je le voyais devant moi.

« Je fus le soir chez M. de Lausanne, je lui fis part de cette vision, et il m'assura qu'en dînant, sur les six heures, il avait raconté à plusieurs personnes les phénomènes singuliers que ma femme lui présentait depuis quelques jours.

Du 13 *décembre.* « L'état général de la malade s'améliorait d'une manière sensible. M. de Lausanne ne put parvenir à l'endormir magnétiquement. A peine avait-elle fermé les yeux, qu'elle se réveillait subitement. Après l'avoir fait manger il nous quitta, en nous promettant de revenir le soir.

« M. de Lausanne l'avait laissée dans son état naturel; à une heure elle retombe dans son état de somnambulisme, et alors elle se leve, s'habille, et me dit qu'elle veut aller aux Tuileries; qu'elle se porte fort bien, et que la promenade lui est absolument nécessaire. J'y consentis avec assez de répugnance; et craignant de la fatiguer, je ne voulais pas passer le Pont-Neuf; mais il fallut aller jusqu'aux Tuileries (1).

« M. de Lausanne vint à sept heures; il trouva la malade avec un léger accès de fièvre causé par la fatigue du matin. Après l'avoir

(1) M. Hervier demeurait alors sur le quai aux Fleurs.

grondée de sa trop longue promenade, il se mit à la magnétiser. La fièvre est promptement dissipée, et M. de Lausanne nous quitte à huit heures, laissant la malade très-gaie.

« Il lui avait défendu d'être malade la nuit; elle dormit effectivement jusqu'au matin, sans se réveiller.

Du 14 décembre. « Ma femme se réveille le matin dans l'état du somnambulisme naturel; elle se plaint d'une grande fatigue, et ne mange qu'avec beaucoup de répugnance un potage au riz qu'elle avait demandé la veille.

« M. de Lausanne arrive quelques minutes après, et le Magnétisme fait son effet accoutumé; la fatigue se dissipe, la gaîté renaît, et la malade nous assure qu'elle se porte aussi bien qu'avant sa maladie.

« En effet, sa glande amygdale est devenue tout à fait insensible, son cou est désenflé, les maux d'estomac ont disparu, les digestions se font bien, et les forces reviennent d'une manière vraiment miraculeuse. »

Madame Hervier allait de mieux en mieux; les séances magnétiques n'offraient plus rien de remarquable que le changement fréquent de l'état naturel au somnambulisme particulier, qui lui etait habituel. Je croyais donc que la malade

serait bientôt entièrement guérie de toutes ses infirmités, lorsqu'il survint un accident qui rendit nécessaires des soins encore plus assidus. Je reprends les notes de son mari.

« L'état de ma femme étant des plus satisfaisans, nous faisions de fréquentes promenades. Le 22, en rentrant à la maison, elle fit un faux pas dans les escaliers, qui lui occasionna une secousse si violente, qu'elle manqua de se trouver mal; je fus obligé de la porter; aussitôt elle se plaignit d'un malaise général, de tiraillemens dans les aines et de coliques violentes; je courus de suite chez M. de Lausanne; il y avait beaucoup de monde chez lui, ce qui l'empêchait de pouvoir sortir à l'instant: il me donna sa cravatte, en me disant de retourner promptement chez moi, et de l'attacher autour du corps de ma femme, que cela empêcherait la fausse-couche qui s'annonçait par les symptômes qui se manifestaient. Il ajouta que je le fisse prévenir dans une heure, si l'accident n'était point arrêté, et qu'alors il s'arrangerait de manière à pouvoir aller chez moi.

« Lorsque je rentrai, je trouvai ma femme couchée et souffrant beaucoup; elle me dit que c'était fini, que la fausse-couche était déclarée, et qu'elle venait de rendre des eaux

sanguinolentes. Elle avait des douleurs si fortes dans les reins, qu'elle se contenta, malgré ma prière, de poser la cravatte sur son ventre, ne pouvant se soulever pour la passer autour de son corps.

« Au bout d'un quart d'heure les douleurs se calmèrent, et elle reprit assez de force pour pouvoir elle-même placer la cravatte, et faire le nœud recommandé. Bientôt elle fut tranquille, et la nuit se passa assez bien.

« Le lendemain matin M. de Lausanne arriva de bonne heure : ma femme lui dit que depuis qu'elle avait noué la cravatte, son ventre était entièrement engourdi. Nous allons, dit-il, réparer tout cela. En effet, après une demi-heure de Magnétisme, la malade demanda à se lever, ne ressentant plus aucune douleur, et se retrouvant dans l'état où elle était avant l'accident.

« J'avoue que des effets aussi surprenans sont bien propres à provoquer le doute, et que beaucoup de personnes tourneront en ridicule l'influence extraordinaire de la cravatte : mais j'abandonne ces notes à la critique, il me suffit d'avoir rendu hommage à la vérité.

Du 24 décembre. « La nuit avait été fort agitée ; ma femme avait parlé en dormant ; elle

pleurait sur son sort, et je n'avais pu comprendre le sujet de ses plaintes. Toutes les fois que j'avais voulu lui adresser la parole, elle s'était réveillée.

« Le matin elle était faible et triste; M. de Lausanne fut étonné de la trouver dans cet état; il la magnétisa avec beaucoup de force; et à notre grand étonnement, elle s'endormit complètement, ce qui n'était pas arrivé depuis les premières séances. Dès qu'elle fut endormie elle se mit à pleurer. Qu'avez-vous donc? lui dit M. de Lausanne. — Je serai bien malade demain. —Qu'aurez-vous? —Une attaque de nerfs très-forte et deux vomissemens d'humeur. — D'où cela peut-il venir? — C'est un dépôt que j'avais au bas des reins, qui est crevé cette nuit. —Vous ne m'en aviez pas parlé? — Je ne l'ai vu que cette nuit, car j'ai été somnambule en dormant. — Combien y a-t-il de temps que vous aviez ce dépôt? — Il y a trois ans; il est résulté d'un coup que je me suis donné en tombant. Je suis bien malheureuse; cela va me rendre tous mes maux. — N'ayez aucune inquiétude; vous savez comment le Magnétisme agit sur vous, ainsi nous trouverons bien le moyen de vous remettre bientôt en bonne santé. Mais qu'est-ce qui a fait crever ce dépôt? —

C'est le Magnétisme d'hier. — Et votre enfant? — Grâce à vous, il n'y a point de danger pour lui ; sans la cravatte, cependant, je faisais une fausse-couche. — Que faudra-t-il faire pour que vous rendiez le dépôt sans être incommodée ? — Je ne sais. J'y verrai mieux demain. Je crois qu'il s'en ira par les selles et les vomissemens. — Elle eut un léger spasme nerveux qui la réveilla.

Du 25 décembre. « L'attaque de nerfs qu'elle avait annoncée la veille eut lieu à dix heures du matin. M. de Lausanne était chez moi depuis deux heures, n'ayant pu savoir de la malade le moment précis où cette attaque commencerait.

« Il eut beaucoup de peine à la contenir sur son lit ; les accès qu'il calmait à mesure qu'ils se manifestaient, durèrent jusqu'à onze heures et demie, ensuite la malade s'endormit. M. de Lausanne continua à la magnétiser jusqu'à midi, sans lui adresser la parole ; alors, la voyant dans un état de calme parfait, il lui demanda si l'attaque était terminée. Oui, répondit-elle, je me sens fort bien. — Quand aurez-vous les vomissemens? — Sur les cinq heures. J'en aurai comme cela pendant six jours. — Examinez bien ce qu'il faut vous faire. — Il faudra me

magnétiser tous les jours l'amygdale, parce qu'il y est revenu de l'irritation, et il est important d'en empêcher les progrès. Il faudra me donner tous les matins, pour déjeuner, de la salade de chicorée amère, ou de barbe de capucin. — Est-ce là tout ? — Non, il me faut encore une cuillerée de sirop de quinquina tous les matins à jeun. Il ne faut pas me laisser prendre de café.

« Elle eut à cinq heures les vomissemens qu'elle avait prédits, et dans lesquels elle rendit beaucoup d'humeur.

« Le soir, M. de Lausanne vint pour calmer l'agitation qui pouvait être la suite des vomissemens ; mais il ne put toucher la malade sans lui faire du mal et lui donner des crispations nerveuses. Cette particularité nous surprend d'autant plus, que jusqu'alors sa seule présence donnait à ma femme un bien-être sensible. Allez-vous-en, lui dit-elle, vous me faites souffrir.

« Après son départ, cherchant quelle pouvait être la cause de ce changement subit, je me rappelai qu'il m'avait dit en entrant : Je ne sais vraiment où donner de la tête ; ma femme est malade, une autre personne vient d'avoir chez moi des attaques de nerfs effrayantes et une

troisième m'attend (il était dix heures du soir).
Je conjecturai que l'agitation de M. de Lausanne avait empêché son action ordinairement si bienfaisante.

« Le lendemain elle se trouva mieux, et elle désira aller chez M. de Lausanne pour voir un baquet magnétique qu'il avait fait construire, désirant en constater les effets.

« Nous allâmes le soir chez M. de Lausanne. En sortant de la maison, elle était dans son état ordinaire de somnambulisme ; cet état cessa à la porte de M. de Lausanne, ce qui lui fit jeter un cri de surprise de se trouver ainsi la nuit dans la rue.

« Le somnambulisme naturel la reprend au baquet avec une transpiration très-abondante. Dans cet état elle se recula vivement lorsque M. de Lausanne voulut s'approcher d'elle, en criant qu'il lui faisait mal : il fut obligé de s'éloigner.

« Comme ce phénomène paraissait incompréhensible à plusieurs personnes présentes qui connaissaient la maladie de ma femme et tous les soins que M. de Lausanne en avait pris, il nous dit que ce n'était point la première fois que pareille chose lui arrivait, qu'il en savait maintenant la cause, qu'il n'avait pu découvrir

hier au soir; que cela venait d'une personne attaquée d'une maladie nerveuse qu'il avait magnétisée dans la soirée, et qu'on verrait le phénomène tout entier le lendemain, parce qu'il ferait trouver ma femme avec cette personne. Il ajouta que, pour le moment, il allait faire cesser cette antipathie momentanée.

« En effet, il s'approcha doucement de ma femme, et lui passant rapidement les mains sur les yeux, il la remit dans son état naturel; il put ensuite s'approcher d'elle sans lui occasionner aucun malaise. Il dit qu'il l'avait réveillée, parce que dans son état naturel ses nerfs étaient bien moins irritables que dans son somnambulisme. »

Ce traitement n'ayant plus présenté dans la suite que des faits très ordinaires, je crois inutile de rapporter maintenant des détails qui ressemblent à tout ce qui précède; je vais donc faire un résumé rapide de ce qui est arrivé jusqu'à l'entière guérison.

Il s'était déclaré, comme on vient de le voir, une antipathie magnétique entre deux de mes malades; elle était réciproque; et lorsque je quittais l'une, je ne pouvais approcher de l'autre sans lui faire du mal. J'eus beaucoup de peine, mais je parvins enfin à surmonter cette influence.

Madame Hervier n'avait jamais eu que quelques crises magnétiques très-imparfaites ; ses prévisions se ressentaient de l'imperfection de son état; plusieurs fois ce qu'elle avait annoncé s'était vérifié à la minute, tandis que, dans d'autres momens, son imagination seule avait été excitée, et alors rien ne s'était confirmé.

C'est ainsi que s'étant persuadée qu'elle était enceinte d'une fille dès les premiers jours de sa grossesse, elle avait fini par croire *voir* le sexe qu'elle désirait si ardemment, et avait persisté dans cette erreur jusqu'au moment de son accouchement; seulement alors, quelques jours auparavant, elle avait vu réellement qu'elle portait un garçon (1).

Le baquet magnétique lui fit beaucoup de bien, et contribua à lui rendre ses forces. Elle rendit le dépôt comme elle l'avait prédit, par les selles et les vomissemens, et peu à peu tous les symptômes alarmans disparurent. Enfin, après deux mois de soins assidus, elle se retrouva dans un état de santé parfaite, et elle fut habiter la campagne avec son mari.

---

(1) Une personne qui a été témoin des phénomènes qu'elle a présentés au moment de son accouchement, doit en publier la relation. Je ne l'ai point vue alors.

Depuis lors, j'appris qu'elle était accouchée très-heureusement d'un garçon, que sa santé se soutenait, et qu'elle était toujours sujette au somnambulisme naturel.

Son mari étant parti pour l'Angleterre, il l'a emmenée l'été dernier, époque à laquelle ils sont venus me faire leurs adieux ; elle se portait fort bien.

CHAPITRE VIII ET DERNIER.

Exposition des phénomènes du Magnétisme.

§ Ier.

Nous avons divisé les phénomènes du Magnétisme en deux classes (chap. V, § 1), dont la première, celle des *phénomènes physiologiques*, comprend tous les phénomènes qui dépendent particulièrement de l'*organisme*, et dont la seconde, celle des *phénomènes psychologiques*, comprend ceux dans lesquels prédomine l'*intelligence*. Nous avons reconnu que chacune de ces classes admettait quatre ordres différens de phénomènes; il nous reste à exposer ici les caractères particuliers de ces ordres, ainsi que les nuances qu'ils peuvent présenter.

Les phénomènes psychologiques étant liés avec les phénomènes physiologiques, de telle manière que le développement des uns suit toujours le développement des autres, nous ne les séparerons pas dans l'examen que nous allons en faire.

On a donné le nom générique de *demi-crises*

magnétiques, ou simplement de *demi-crises*, aux phénomènes des premier, deuxième et troisième ordres (chap. V, § II et III), et celui de *crises* à ceux du quatrième ordre. En adoptant ces dénominations consacrées par l'usage, nous aurons huit degrés différens pour la demi-crise, et quatre degrés pour la crise; les traits principaux de ces degrés sont les suivans.

§ II.

Premier degré.

La personne magnétisée éprouve une sensation de chaleur ou de froid qui semble suivre les mains du magnétiseur. Cette sensation est quelquefois assez intense pour être pénible à supporter. Elle produit généralement chez le magnétisé un étonnement qui fixe sa pensée sur l'action du Magnétisme, et qui augmente conséquemment son aptitude à recevoir cette action.

Il est rare que les personnes qui éprouvent cette sensation ne présentent pas ensuite quelques-uns des phénomènes des autres degrés.

Cette nuance de la *demi-crise* forme proprement le premier ordre des phénomènes magnétiques (chap. V, § II et III.)

Deuxième degré.

La tête de la personne magnétisée devient lourde, ses yeux se ferment, et sans être endormie, elle ne peut plus ouvrir les paupières, on remuer les bras et les jambes; ce n'est point un simple engourdissement; il lui semble que sa volonté n'a plus d'action sur ses membres. Cet état se termine souvent de lui-même, et quand il faut la volonté du magnétiseur pour le faire cesser, c'est un indice presque certain que le magnétisé deviendra somnambule.

Troisième degré.

Le magnétisé est absorbé, ses yeux fermés ne peuvent s'ouvrir, et ses paupières lui paraissent collées ensemble; quoiqu'il entende tout ce qui se dit auprès de lui, il ne peut répondre. Le bruit l'incommode, et il désire le plus profond silence.

Cet état est souvent suivi immédiatement de la crise complète.

Quatrième degré.

Le magnétisé est légèrement assoupi, et ne se rappelle que comme un rêve ce qu'il peut

avoir entendu pendant le temps qu'il était dans cet état.

Le bruit le réveille et l'incommode.

Cinquième degré.

Le magnétisé entre dans un assoupissement profond, que le magnétiseur est souvent obligé de faire cesser après une heure ou deux, parce qu'il pourrait se prolonger fort long-temps.

Sixième degré.

L'action magnétique provoque un sommeil doux et léger; le magnétisé se trouve dans un état de bien-être qu'il ressent encore quelques temps après le réveil.

Les 2, 3, 4, 5 et 6e degrés forment le deuxième ordre des phénomènes, en suivant la classification du chapitre V.

Septième degré.

Le magnétisé est dans un état apparent de sommeil; ses paupières et tout son corps restent entièrement immobiles; mais il entend ce qu'on lui dit et peut répondre; il prévoit la durée de son sommeil, ou la fixe, guidé par l'instinct qui commence à se développer.

Huitième degré.

Etat de sommeil dans lequel le système viscéral a acquis assez d'irritabilité pour transmettre ses impressions; mais comme la translation de la sensibilité du cerveau au centre épigastrique n'est point complète, le malade ne *voit* que confusément son mal, et les remèdes qu'il s'ordonne ne peuvent être que très-douteux, parce qu'il lie ses impressions et les combine suivant les lois de sa raison; dès-lors il ne *sent* plus, il *juge*, et aucune certitude ne peut accompagner des jugemens qui ont pour élémens des impressions confuses de l'instinct.

A ce degré, le magnétisé est isolé pour certaines personnes, tandis qu'il ne l'est point pour d'autres; c'est-à-dire qu'il entend les premières et non les secondes, ce qui vient du plus ou moins d'analogie qu'il a avec elles.

Il serait très dangereux de confondre cet état avec le somnambulisme complet, et d'agir aveuglément d'après les notions que peuvent alors donner les magnétisés.

Ce degré forme, avec le précédent, le quatrième ordre des deux classes de phénomènes.

§ III.

L'état de *crise,* ou le *somnambulisme magnétique,* comprend les phénomènes du quatrième ordre, soit de la classe physiologique, soit de la classe pscycologique; c'est celui dont l'étude, en nous offrant un monde nouveau, présente le plus grand intérêt.

Toutes les nuances du somnambulisme peuvent être rapportées à quatre degrés qui ont, outre les caractères particuliers qui les distinguent, plusieurs caractères généraux qui établissent une ligne de démarcation très-sensible entre la *crise* et la *demi-crise.* Ces caractères, qu'on retrouve TOUJOURS dans le somnambulisme complet, quel qu'en soit le degré, sont au nombre de quatre, savoir :

1° Le magnétisé ne peut ouvrir les yeux; il est dans un état apparent de sommeil;

2° Il est entièrement isolé, et quelque bruit qu'on puisse faire autour de lui, il n'entend que le magnétiseur;

3° En se réveillant, il perd complètement le souvenir de tout ce qu'il a pu voir et dire pendant la crise, si bien qu'il lui semble même n'avoir point dormi. Il est des magnétisés qui croient, en se réveillant, sortir d'un profond sommeil;

4° Le contact de tout ce qui n'est point magnétisé, et particulièrement celui des animaux, lui cause une sensation désagréable, qui peut aller jusqu'à lui occasionner des crispations de nerfs.

Cela posé, nous pouvons aborder chaque degré en particulier.

Premier degré.

Les quatre degrés du somnambulisme ne diffèrent que par le plus ou le moins de délicatesse des *sens internes ;* aussi dépendent-ils presqu'entièrement de l'organisation intime de l'individu, et la volonté du magnétiseur est insuffisante pour passer du degré le plus faible au plus élevé, lorsqu'elle ne rencontre point les dispositions primitives nécessaires.

Nous allons d'abord tracer rapidement les caractères généraux qui distinguent ces degrés.

Dans le premier degré, le malade voit parfaitement son mal présent, et peut indiquer les remèdes qui lui sont nécessaires, sans cependant prévoir le développement d'un autre mal, dont la cause existe déjà, et lui échappe. Il peut encore annoncer avec précision l'époque de la guérison du mal qui l'occupe.

Second degré.

Le magnétisé peut entrevoir, de plus, les maux des personnes sur lesquelles la volonté du magnétiseur a fixé sa pensée. Cette vision est quelquefois très-imparfaite, et il serait dangereux de se fier aveuglément aux remèdes qu'il ordonne.

Troisième degré.

Le magnétisé voit avec certitude le mal présent et le germe de toute autre maladie qui peut exister, soit chez lui, soit chez les personnes avec lesquelles il est en rapport. Il annonce l'époque du développement et les périodes de la maladie, en indiquant les remèdes avec la plus grande précision.

Quatrième degré.

Le magnétisé *voit* de plus des choses éloignées et étrangères à son état. Il *prévoit* des évènemens qui n'ont aucun rapport avec ce qui l'intéresse, et ses prévisions s'accomplissent exactement.

Dans les troisième et quatrième degrés, le magnétisé lit dans la pensée du magnétiseur, et agit, dirigé par cette pensée, sans que le ma-

gnétiseur ait besoin de la manifester par aucun signe extérieur.

§ IV.

Les quatre degrés du somnambulisme, ou de la *crise complète,* forment, comme nous l'avons déjà dit, le quatrième ordre des phénomènes (chap. IV, § II et III). Il nous reste donc, après avoir exposé les différences de ces quatre degrés, à examiner plus particulièrement l'état de crise en général.

La crise magnétique a lieu lorsque la translation de l'irritabilité du système cérébral au système viscéral est complète; dans cet état, toutes les impressions de l'individu et les déterminations qu'elles produisent sont *instinctives;* l'*intelligence* cesse alors d'agir avec *liberté,* et l'association des idées n'est plus subordonnée à la raison. Ce triomphe de l'organisme sur l'intelligence ne pourrait amener qu'un désordre dans les fonctions intellectuelles, si la nature prévoyante n'avait donné à l'homme une faculté qui remplit, à l'égard des impressions instinctives, les fonctions du jugement pour les impressions des sens extérieurs; cette faculté nouvelle, qui se développe lorsque la *raison* perd sa puissance, est la *prévision.*

La *prévision* est la faculté de saisir dans l'association des idées, les combinaisons qui se réalisent dans l'expérience. La *raison* agit en tirant des conclusions, la *prévision* en saisissant ce qui doit arriver. La *raison* ne peut déterminer que les probabilités d'un évènement, la *prévision* détermine l'évènement lui-même.

Ainsi, lorsque l'individu a par ses sens intérieurs la connaissance de son mal et de l'état de ses organes, la *prévision* saisit toutes les périodes, détermine toutes les crises, et rend *présent* tout ce qui ne doit arriver que dans un certain laps de temps.

Quant au mode d'action des organes intérieurs, son étude nous entraînerait trop loin. On peut s'en former une idée assez précise, d'après les traitemens du chapitre précédent.

§ V.

Jusqu'ici nous n'avons considéré que le phénomène dû à la translation de l'irritabilité; il en est un autre non moins important qui l'accompagne toujours, et qui souvent se présente seul, c'est celui de la guérison du magnétisé, en un mot, c'est le résultat curatif du magnétiseur.

L'action magnétique, en appelant la vie dans les viscères, et en régularisant les forces vitales, est éminemment curative; et, comme nous l'avons vu plus loin, l'application du Magnétisme est le remède le plus puissant qui existe.

Comme il agit sur le malade en augmentant l'effort de la nature contre le mal, souvent il occasionne de vives douleurs, et même des crispations nerveuses; d'autrefois il ne manifeste son action que par le bien-être qu'il procure au malade, et dans un grand nombre de cas, l'amélioration graduelle de la santé est le seul résultat qu'on obtient.

Il existe encore une multitude de phénomènes particuliers qui se présentent dans les quatre degrés du somnambulisme; mais comme à l'aide des principes que nous avons exposés on peut aisément en déterminer les causes et les rapporter aux cas généraux dont ils dépendent, nous terminerons ici cet aperçu général des phénomènes du Magnétisme.

Note de la page 257.

Madame Villeneuve a succombé à sa douloureuse maladie le 1er janvier 1815.

Le traitement tel qu'il se trouve dans le chapitre VII,

ayant été imprimé, du vivant de la malade, dans les *Annales du Magnétisme*, j'ai été obligé de supprimer les particularités suivantes, que je ne voulais point qu'elle connût.

Lors de la première crise magnétique, elle m'annonça positivement qu'elle ne pouvait guérir, et elle m'engagea à l'abandonner, pour m'épargner des soins inutiles; depuis, toutes les fois qu'elle entra en somnambulisme, elle ne manqua pas de me confirmer son fâcheux pronostic, qui ne s'est que trop bien vérifié.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans ce volume.

CHAPITRE PREMIER. *Principes préliminaires.*

CHAPITRE II. *Suite des principes préliminaires.*

CHAPITRE III. *Action de l'homme sur ses semblables.*

CHAPITRE IV. *Influence du moral sur le physique.*

CHAPITRE V. *Classification des phénomènes du Magnétisme.*

CHAPITRE VI. *Coup-d'œil sur l'histoire du Magnétisme.*

CHAPITRE VII. *Traitemens.*

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

TOME PREMIER.

Pag.	*Lig.*	
9,	14,	est l'effet, *lisez* et l'effet, etc.
11,	18,	de deux essences différentes, *lisez* d'essences différentes.
53,	20,	à mettre, *lisez* à me mettre.
59,	20,	d'Elson, *lisez* d'Eslon.
124,	13,	repenchait, *lisez* penchait.
150,	18,	les, *lisez* ses.

TOME DEUXIÈME.

18.	15,	est dans, *lisez* est donc.
57,	5,	des notions, *lisez* des éclairs.
62,	2,	sensible, *lisez* insensible.

